

EVY REEVES



LE SECRET
DE
L'ANCIEN VŒU
— TOME II - LES QUATRE ARMÉES —

L. Senobis

Le Secret de L'Ancien Vœu

Tome II : Les Quatre Armées

OceanofPDF.com

Le Secret de L'Ancien Vœu

Tome II : Les Quatre Armées

Écrit par Evy Reeves

Illustré par Hélène Lenoble

OceanofPDF.com

Copyright © 2023 Evy Reeves

Couverture : © Hélène Lenoble

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Juillet 2023

ISBN : 978-2-9586547-3-3

OceanofPDF.com

PROLOGUE : SIX HEURES AVANT LE MASSACRE

Le vacarme était assourdissant. Portées par la colère, l'exaspération ou encore l'excitation, les voix se répercutaient en écho sur le marbre et les plafonds hauts de la Salle Blanche et formaient un brouhaha indistinct. Comme chaque semaine, l'Assemblée avait lieu au sein du Grand Palais. Tous les Malaen étaient présents. Eux seuls étaient autorisés à y assister. Mais cette fois, quelque chose était différent. Assis en cercle sur des fauteuils plantureux, les piliers de l'Ancien Vœu gesticulaient, parlaient tous en même temps, en proie à une considérable effusion.

Un événement venait de se produire. Un événement inhabituel. Formant un cercle encore plus large que celui des Malaen, des serviteurs se tenaient à bonne distance, debout, la tête baissée, les mains jointes devant eux. Au centre des deux cercles se trouvait un vieil homme au regard éteint. Ses grands yeux noirs à demi fermés fixaient un point lointain que lui seul pouvait voir et sa bouche entrouverte faisait penser à celle d'un enfant un peu surpris. Isolé des autres par un rideau de cheveux d'un blanc fantomatique qui lui tombaient sur la nuque et lui encadraient le visage, il semblait en proie à une profonde réflexion, indifférent aux exclamations qui s'élevaient autour de lui. Durant quelques minutes, il resta ainsi figé, au point qu'il aurait été facile de le prendre pour une statue si un léger courant d'air n'avait pas agité la cape blanche qui flottait contre ses chevilles. Enfin, il leva la main. Les voix s'évanouirent aussitôt. Le silence s'installa et les exclamations moururent, laissant dans leur sillage un vague écho qui s'estompa progressivement, puis disparut. La tension était si palpable qu'elle donnait l'impression de pouvoir être coupée au couteau. Après s'être tortillé sur son fauteuil avec une nette expression de malaise, un homme aux yeux en forme d'amandes se redressa lentement et dit :

— Alors ? Qu'allons-nous faire ?

Le vieillard le fixa un instant comme s'il venait seulement de se rendre compte de sa présence et formula à voix basse :

— Ignores-tu réellement la réponse à ta question ?

Une femme agrippa le bras de l'homme qui avait parlé, le tira en arrière avec un regard alarmé et chuchota :

— Assieds-toi, Talgaärt...

— Je sais ce que tu penses, reprit le vieil homme à l'adresse du dénommé Talgaärt. Et tu as raison. Sans Adrasté, ton rôle dans les bénédictions n'aura plus aucun sens. Ton inquiétude est légitime.

Talgaärt manifesta l'envie de répondre, les sourcils froncés, mais le vieil homme leva un doigt, le réduisant au silence.

— Sans Adrasté, le jeu ne peut plus continuer. C'est vrai. Si elle pensait ce qu'elle disait, alors les bénédictions deviendront sans doute impossibles... tant qu'elle en sera la clé.

— Mais il y a déjà une file de femmes enceintes dehors ! intervint Talgaärt, incapable de se retenir plus longtemps. Devons-nous tout arrêter juste à cause de cette petite sottise ? Ce serait la fin des Malaen !

— Ai-je suggéré que nous allions arrêter ? demanda le vieil homme en le fixant instantanément.

— C'est ce que tu...

— Absolument pas. Le jeu continuera. Simplement... ce sera sans elle.

— Comment est-ce que...

— Si tu cessais de m'interrompre à chaque phrase, Talgaärt, tu le saurais.

Pour la première fois, le ton de l'homme aux cheveux blancs avait été sec, presque tranchant. Sous le regard plein d'angoisse de la femme qui l'avait tiré en arrière – sa femme, sans doute – Talgaärt se laissa aller contre le dos de son fauteuil, les lèvres serrées. Les autres participants de l'Assemblée échangèrent des œillades. Les pupilles noires du vieillard restèrent un instant posées sur Talgaärt. Puis, d'un geste fatigué, il rabattit ses cheveux lisses et dit :

— Nos scientifiques travaillent sans cesse pour trouver une manière de récupérer l'Omphalos, réellement le récupérer. Pas seulement se servir de ses pouvoirs... C'est notre principal problème. À la naissance d'Adrasté et à la manifestation de son don, j'ai cru que nous avions enfin la solution. J'avais tort, cependant... Nous entendons parler des anomalies, des malformations... Les gens se posent des questions. C'est ma faute. Je savais que c'était un équilibre précaire, mais quel choix avais-je ? Les pouvoirs

d'Adrasté, comme vous vous en doutez, nous sont indispensables. Alors j'ai demandé à nos scientifiques de s'atteler à une tâche bien particulière.

Il prit une inspiration et déclara sur un ton de confiance :

— Depuis des années maintenant, j'en ai chargé quelques-uns de découvrir une manière de récupérer les dons d'Adrasté, afin d'assurer notre longévité. Ils ont travaillé nuit et jour, en secret, transcrivant leurs expériences dans notre magnifique bibliothèque. Et nous avons été chanceux... incroyablement chanceux.

Les fines lèvres du vieil homme s'étirèrent en un sourire qui dévoila des dents aussi blanches que ses cheveux.

— Adrasté a un miroir... Et nous l'avons enfin trouvé.

Il y eut un vague murmure aux accents enjoués.

— Oui, poursuivit le vieil homme en décrivant des cercles au milieu de la pièce, s'adressant de temps à autre à une personne en particulier puis tournant la tête vers le reste du groupe. Elle a été bénie le même jour qu'un autre garçon et nous savions que ce cas était extrêmement rare, mais pouvait se produire.

Plusieurs Malaen ouvraient à présent de grands yeux. L'annonce du miroir les avait manifestement soulagés.

— Il y a quelques années, reprit le vieil homme, nos agents nous ont rapporté l'existence de ce Béni né au village d'Iriann. Nous l'avons observé. À mesure que le pouvoir d'Adrasté augmentait, le sien se développait également. Liés à vie. Alors nos agents l'ont amené ici et depuis, les scientifiques ont fait leur possible pour comprendre comment dupliquer son pouvoir...

Ses traits s'affaissèrent légèrement.

— En vain. Il semblerait que nous devions encore compter sur le hasard des bénédictions. Je souhaitais le garder en vie aussi longtemps que possible, car un pouvoir pareil aurait mérité d'être transmis à d'autres... Seulement, après ce que nous avons appris aujourd'hui, j'ai pris ma décision. Nous allons utiliser ce Béni pour récupérer le pouvoir d'Adrasté. J'en serai moi-même le réceptacle. Nous sommes proches... Très proches du but. Quant à Adrasté...

Le vieil homme se tut et tout le monde sembla comprendre ce que cela signifiait.

— Je crains qu'en aspirant le don de son miroir, elle ne subisse des séquelles irréversibles. Mais nous sommes une famille et je ne ferai rien

sans votre accord. Je vous demande alors à tous...

Il décrivit à nouveau un cercle et regarda chacune des douze personnes présentes dans les yeux avec une expression énigmatique, comme s'il y distinguait quelque chose de particulièrement intéressant.

— Acceptez-vous de sacrifier Adrasté pour le bien de notre groupe ? Pour le bien du Royaume ?

Il y eut un murmure approuvateur unanime. Le vieil homme eut un sourire qui manifestait son soulagement. Sans un mot, il creva le cercle en passant entre deux fauteuils et se dirigea vers la sortie. Il fut promptement suivi par quelques serviteurs tandis que les autres Malaen se relevaient lentement, comme engourdis par leur longue position assise. Ils disparurent petit à petit par la même sortie, parlant entre eux de ce qui venait d'être décidé, sans remarquer que derrière eux, une silhouette était restée dissimulée à l'ombre d'un pilier et n'avait pas bougé durant toute l'Assemblée. Il s'agissait d'un serviteur au dos voûté et à l'apparence chétive. D'un geste hâtif, ses doigts osseux ajustèrent son capuchon au-dessus de son visage zébré de rides. Lorsque la Salle Blanche fut entièrement vide, il émergea de l'ombre, marcha lentement jusqu'à l'entrée et pivota sur ses talons en direction des écuries.

PARTIE I

OceanofPDF.com

CHAPITRE I

Un jour, je vous tuerai

Il était tard dans la nuit et les carreaux tremblaient légèrement sous le dernier coup de tonnerre. Faisant face à la porte-fenêtre, le Général contemplait son reflet déformé par les milliers de gouttes accrochées à la vitre. Il était debout depuis plus d'une heure, regardant le paysage sans dire un mot, comme il en avait pris l'habitude ces jours précédents. La pluie battante martelait le plafond. À l'extérieur, un vent violent et incessant faisait virevolter les drapeaux, menaçant d'en arracher quelques-uns.

— Avez-vous retrouvé Adrasté ?

Encore cette question... Le Général se détourna de sa propre réflexion et fit face à l'espace dans lequel il se tenait. C'était une vaste chambre à l'aspect confortable et luxueux. D'immenses tapis brodés recouvraient le sol et de gigantesques tableaux arboraient les murs hauts. Au fond de la pièce trônait un lit à baldaquin assez grand pour accueillir plusieurs personnes, mais une seule silhouette s'y trouvait, immobile. C'était un enfant. Un minuscule enfant au physique chétif et fragile, au teint pâle et aux épaules squelettiques. Il ne devait pas avoir plus de dix ans. Assis seul au milieu de son lit, empêtré dans ses draps d'un blanc immaculé, sa tête dodelinait comme s'il luttait contre une fatigue intense. Il n'avait cessé de réclamer Adrasté Malaen depuis que celle-ci avait massacré toute sa famille et disparu.

— Ce n'est plus qu'une question de temps, Votre Sainteté. Elle a été repérée.

— Dans ce cas, ramenez-la immédiatement, poursuivit l'Enfant d'une voix légèrement plus forte. Qu'attendez-vous ?

— Certainement, Votre Sainteté. Nous la ramènerons. Pour l’instant, vous devez vous reposer.

Le Général ne parvenait pas à s’expliquer cette obsession pour Adrasté Malaen. Il ne savait qu’une chose : l’Enfant devait rester en vie. C’était indispensable. Mais rien n’était moins aisé : auparavant simplement maladif, il était désormais pâle et ses joues se creusaient chaque jour un peu plus. La moindre chute, le moindre coup pourrait lui être fatal. Il lui fallait demeurer ici, dans cette chambre, protégé et caché.

— Je veux sortir ! s’exclama l’Enfant de sa petite voix enrouée. Je dois chercher Adrasté.

— Nous vous la ramènerons bientôt, Votre Sainteté. Pour le moment, vous devez rester ici.

Pendant quelques instants, l’Enfant eut une expression étrange. La bouche entrouverte, la tête penchée, il semblait extrêmement captivé par un point lointain quelque part au-dessus du front du Général.

— Un jour, je vous tuerai, dit-il doucement.

Le Général sentit les serviteurs se raidir le long des murs tapissés de broderies. Aucun d’eux ne fit le moindre geste. Seules leurs longues robes blanches et dorées frémirent légèrement.

— Votre Sainteté...

— Un jour, je vous tuerai, répéta l’Enfant. C’est tout.

— Vous ne savez pas ce qu’est la mort, Votre Sainteté. Vous ne...

— Si. Je le sais, maintenant.

L’Enfant ferma les yeux et le Général crut qu’il allait s’endormir. Il s’apprêta à quitter la chambre, mais les petites paupières se relevèrent à ce moment précis. Cette fois, son regard était alerte, presque alarmé.

— Et moi ? Je vais mourir ?

Le Général s’avança d’un pas vers le lit, en restant toujours à bonne distance.

— Non, Votre Sainteté, assura-t-il avec calme, je ferai en sorte que non. Nous ferons tous en sorte que non.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? lâcha l'Enfant sur un ton où transparaissait un profond mépris. Vous ne me laissez plus approcher les Bénis.

— Ce que vous souhaitez faire est inutile, coupa le Général. Votre Sainteté... Ce ne sont pas les Bénis qui vous aideront à aller mieux. Il n'y a que la Gardienne qui peut y parvenir. C'est elle qu'il vous faut, rien d'autre.

— Dans ce cas, commença l'Enfant en détachant chaque mot, pourquoi n'est-elle pas ici, elle non plus ?

Le Général sentit un frisson le long de sa nuque. C'était le moment de s'en aller.

— Adrasté, la Gardienne... Où sont-elles à la fin ? s'exclama l'Enfant en se redressant.

Mais le Général avait tourné les talons et se dirigeait vers la porte de la chambre. Il n'avait plus rien à faire ici.

— Que personne n'entre, que personne ne sorte, ordonna-t-il aux gardes postés devant les battants.

L'Enfant s'époumonait, désormais.

— *Pourquoi est-ce si difficile de faire ce que je demande ? Ramenez-les-moi ! Ramenez-les-moi ou je vous tuerai !*

La porte claqua derrière lui tandis que du coin de l'œil, le Général voyait quelques serviteurs se précipiter vers l'Enfant avec réticence. Alors qu'il s'éloignait, accompagné de cris de douleur, de bruits d'éclaboussures et des vociférations de l'Enfant, il songea qu'il ne restait plus beaucoup de temps. De plus, d'autres choses le préoccupaient et devenaient urgentes. Après Gandir, plusieurs villages commençaient à se rebeller. Les rapports revenaient de plus en plus chargés de rumeurs. Ils portaient le nom de Boltz, encore et encore... Il semblait maintenant évident que son petit frère avait dû rencontrer la Gardienne à Gandir et qu'il avait vu là une opportunité d'attirer sur lui l'attention qu'il n'avait jamais eue auparavant. Oui, le Général s'en souvenait très bien. Le petit Boltz, toujours laissé pour compte, toujours invisible, face à lui. Il n'y pouvait rien. Boltz n'avait pas hérité des mêmes dons que son grand frère et était par conséquent moins intéressant, moins habile, et ne s'y était jamais habitué. Boltz était souvent venu l'observer s'entraîner à l'épée et il leur était arrivé de s'y atteler ensemble. Mais selon le Général, Boltz n'avait fait preuve d'aucune

aptitude. Il n'avait démontré aucun talent particulier et il était vite devenu très ennuyeux de l'aider à progresser. Son propre travail en était entravé. Alors il avait perdu patience.

Au gré de ses pensées, le Général se redirigeait vers ses quartiers en descendant lentement les marches de la Tour Nord. Il avait bien pris soin, plusieurs années auparavant, de faire annoncer son décès à sa famille. Personne ne savait. Aux yeux de tous, Brand Goff était mort en service. De cela, il était certain. Mais une question subsistait. Comment Boltz en était-il arrivé à représenter un tel symbole pour les rebelles ?

— Ses yeux changent de couleur ! Je les ai vus ! affirmaient certains.

— Il a terrassé cent Bénis à lui tout seul ! murmuraient d'autres.

— Il est si puissant qu'il a fait exploser une auberge, je vous jure !

Tous le mentionnaient, très peu l'avaient réellement rencontré. Il songea ensuite à la disparition des Profanes, qu'on lui avait annoncée la veille. Ils avaient d'abord cru à un éboulement, mais les gardes avaient fouillé les décombres et aucun corps n'avait été retrouvé. Se pourrait-il que Boltz les ait délivrés ? Il fallait avouer que c'était là un hasard assez étrange. Les Profanes s'étaient enfuis le même jour que l'arrivée de la Gardienne et de Boltz dans la Capitale. Étaient-ils venus spécifiquement dans l'intention de libérer les Profanes et renforcer leur armée de rebelles ? Et comment, *comment* avaient-ils fait pour échapper à Malyria ? La dragonne veillait constamment sur les Profanes et n'avait jamais été prise en défaut. Jamais, sauf cette fois. Le Général sentit ses sourcils se rapprocher sur son front. Si Boltz avait aidé les Profanes... S'il était passé devant Malyria... Si elle l'avait humé, reconnu... Il s'arrêta sur les marches, près d'une fenêtre où crépitait la pluie, et regarda au-dehors, sentant son cœur battre un peu plus vite. Se pourrait-il que Boltz sache ? Qu'il ait compris, pour les dragons ? Non. Là encore, le Général secoua la tête pour lui-même. Si Boltz avait su, les choses se seraient passées bien différemment. Mais quelque chose lui échappait, il en était persuadé. Ils étaient tous introuvables depuis. Boltz, la Gardienne et les Profanes. Se cachaient-ils quelque part dans la ville ? Si c'était le cas, ils avaient un complice... Ou avaient-ils au contraire voulu mettre la plus grande distance possible entre eux et l'Ancien Vœu ?

Quoi qu'il en soit, c'était surtout la Gardienne qu'il lui fallait vite retrouver. Elle ne leur échapperait plus bien longtemps. Il avait donné l'ordre de reproduire son visage et de le placarder dans la Capitale et tous les villages environnants, avec la mention « Profane recherchée. À capturer vivante, récompense à la clé ». Les pilliers parcouraient les villes depuis le début des rébellions et volaient tous les trésors sur lesquels ils pouvaient mettre la main. Ils aimaient l'or au point d'attaquer parfois les paysans laissés derrière par leurs familles et dérober leurs possessions. Ils ne tarderaient pas à traquer la Gardienne pour lui. Les habitants oublieraient bien vite leur rancune envers l'Ancien Vœu et se tourneraient les uns contre les autres, comme d'habitude. Le régime n'avait rien à craindre. Il était vrai, cependant, qu'il n'avait pas imaginé que son petit frère puisse présenter autant de contrariétés. Mais qu'importe. Cela ne changeait rien. Dehors, la pluie battait son plein. Dès qu'elle se ferait moins dense, il rassemblerait les troupes. Et il raserait Gandir de la carte d'Omphal.

CHAPITRE II

La clé de ses souvenirs

Le feu ronronnait joyeusement dans la cheminée de La Petite Oie et émettait de temps à autre un claquement sec lorsqu'une bûche de bois éclatait, projetant une gerbe d'escarbilles. Quelqu'un avait disposé des bougies sur toutes les tables et allumé les torches des murs, plongeant la grande pièce dans une agréable atmosphère tamisée qui contrastait avec le temps exécrable de l'extérieur. Le soleil était presque couché et une dernière lueur de lumière perçait la fenêtre, zébrant l'air et le plancher d'un halo orangé où flottait paresseusement un nuage de poussière. Au milieu de la pièce, une demi-douzaine de personnes discutait avec animation autour d'une table. Maddison, la tenancière, apparut derrière le comptoir, jeta un rapide coup d'œil vers le petit groupe et se dirigea vers la porte de l'auberge, qu'elle verrouilla d'un mouvement sec du poignet.

— C'est bon, dit-elle d'un air las, tu vas pouvoir sortir, Jaime !

Elle se tourna vers les escaliers au fond de la salle et vit une jeune fille brune en descendre. Cette dernière ajusta sa queue de cheval d'un geste machinal et scruta les alentours.

— Il n'y a plus que nous, assura Maddison. Tu es tranquille.

— Merci, Maddie, répondit Jaime avec un sourire d'excuse. Désolée pour tout ça !

Elle n'osa pas croiser le regard de Maddie : la tenancière avait été si accommodante depuis leur retour à Gandir qu'elle paraissait exténuée et avait les traits tirés. Jaime savait que ces précautions étaient toutes conçues pour elle. Quelques jours auparavant, Assil avait trouvé un avis de recherche avec la tête de Jaime dessinée dessus. Depuis, elle n'avait plus pu

se montrer en plein jour à La Petite Oie. Si l'un des clients de l'auberge la reconnaissait... Elle avait donc dû se résoudre à rester dans sa chambre le plus clair de son temps, sortant seulement au crépuscule, lorsque l'établissement s'était vidé. Maddie avait de plein gré avancé son heure de fermeture afin de ne pas laisser Jaime seule jusqu'à tard le soir. Quoique précautionneux, les Profanes se promenaient librement dans le village, ce qui leur permettait de se tenir informés des dernières nouvelles.

— Arrête un peu, il n'y a aucun mal, lança Maddie en balayant l'air de sa main. De toute façon, Gandir est presque vide, depuis quelque temps, il n'y a pas grand monde. Installe-toi, on va bientôt dîner.

Puis, s'adressant au petit groupe qui bavardait :

— Boltz, tu veux bien assembler les tables ?

Boltz s'étira en bâillant et se leva en arborant un sourire satisfait.

— Pas de problème, j'avais justement un peu faim.

Hormis Jaime, seul Boltz devait faire attention à ne pas être repéré. Bien qu'il se soit à nouveau rasé, ses grands yeux d'un bleu extraordinaire restaient, selon Maddie, bien trop reconnaissables. Tout le monde avait entendu parler de lui. Il avait raccourci ses cheveux, mais la mince cicatrice qui s'allongeait de sa tempe à son cou pouvait également le trahir. Il adressa un regard jovial à Jaime, qui lui sourit en détournant les yeux. Soucieux de lui tenir compagnie, Boltz avait passé toutes ses journées dans sa chambre avec elle, ne descendant que pour manger, prendre une bière ou discuter de temps en temps avec les autres.

— Tu veux bien m'aider, Assil ? ajouta-t-il à l'adresse d'un garçon aux longs cheveux ondulés assis à sa droite.

Assil acquiesça et se leva à son tour. Parmi la vingtaine de Profanes qui étaient sortis des cachots, il n'en restait plus que cinq. Tout comme Boltz, Assil avait grandi à Gandir, jusqu'à ce que l'Ancien Vœu le rappelle au Grand Palais. Après quelques années, il avait tenté de s'enfuir, mais avait été rattrapé et emprisonné dans les cachots pour sa désertion. Sur son bras luisait la marque apposée à tous ceux qui s'opposaient à l'Ancien Vœu : une roue de charrette. Jaime observa Boltz et Assil tandis qu'ils s'affairaient à accoler quelques tables pour le dîner. Elle avait une marque identique à celle d'Assil, bien qu'elle ne sache pas comment. Contrairement aux autres

Profanes, Jaime ne se rappelait plus comment elle avait pu offenser l'Ancien Vœu. Elle s'était réveillée ici même, dans cette auberge, plusieurs semaines auparavant, sans souvenir, sans famille, sans identité. « Jaime » n'était d'ailleurs pas son vrai prénom, même si elle en était plutôt satisfaite. Qui était véritablement Jaime ? Quel était son pouvoir ? Pourquoi était-elle recherchée par l'Ancien Vœu ? Il lui arrivait encore de se retourner dans son lit des heures durant, se posant ces questions en boucle.

Elle s'installa près des quatre Profanes restés attablés, sans pour autant se mêler à leur conversation. Au moins, Maddie était de meilleure humeur. Depuis que Venig, son mari, se remettait peu à peu de ses blessures, elle était bien plus joyeuse et faisait de son mieux pour s'assurer que ses invités ne manquaient de rien. Après la panique provoquée par l'attaque de l'armée de Zaël, Gandir était retombé dans le calme et personne ne semblait s'être rendu compte de la présence d'un groupe illégal dans le village. Tout le monde paraissait par conséquent plus détendu, les Profanes profitant de leur relative liberté retrouvée. Jaime, elle, ne parvenait pas à se départir d'un étrange sentiment d'insatisfaction qui s'épaississait chaque jour un peu plus. Les seuls moments où elle ne pensait à rien étaient ceux où elle s'entraînait à maîtriser le don du corps avec Assil. Il l'avait souvent aidée à comprendre comment visualiser les organes du corps humain et à les soigner, et sa magie lui permettait d'atteindre des zones impossibles à soigner de façon traditionnelle. Les possibilités qui s'étaient alors offertes à elle avaient semblé infinies... S'il était possible d'avoir accès aux organes pour les soigner, que pouvait-on leur faire d'autre ? Elle s'était appliquée, généralement avec l'aide d'un Assil un peu dépassé par sa motivation, à aller plus loin dans cette discipline.

Lorsqu'ils eurent fini de placer les tables les unes à côté des autres, Boltz et Assil revinrent s'asseoir avec les Profanes et Boltz se pencha vers Jaime.

— Tu es encore muette, chuchota-t-il d'un air entendu. Toujours la même chose ?

Jaime hocha la tête.

— Elle ne veut pas mettre le nez dehors ? demanda-t-il.

— Oui...

Boltz leva les yeux au ciel et Jaime se tourna vers l'escalier qui menait aux chambres de l'étage. Adrasté avait catégoriquement refusé de sortir de la sienne, même lorsqu'elle avait récupéré ses forces. Depuis son arrivée, les seuls à l'avoir vue étaient Maddie, qui lui apportait ses repas, et Filik, qui lui rendait visite plusieurs fois par jour malgré les protestations qui provenaient de la chambre à chaque fois qu'il y entrait.

— Qu'est-ce que tu veux, le chapardeur ? aboyait immanquablement la voix d'Adrasté à la seconde où sa tête rousse passait l'embrasure.

Jaime entendait Filik soupirer et refermer la porte derrière lui en marmonnant quelque chose.

— Elle n'est pas méchante, je vous assure, leur avait-il dit à plusieurs reprises sur le ton d'un père tentant de justifier le comportement inapproprié de son enfant. En fait, elle est persuadée que personne ne veut la voir. Je ne savais pas que les Malaen avaient si mauvaise réputation à Omphal...

Mais l'absence d'Adrasté ne gênait pas Jaime. Leur première conversation à l'auberge avait également été leur dernière et à chaque fois qu'elle y repensait, son humeur se gâtait. Elle revoyait les lèvres de la Némésis se fendre en un sourire larmoyant, ses bras toujours solidement fermés autour de ses épaules.

— Je sais que tu ne te souviens plus de rien, avait-elle déclaré. C'est moi qui ai effacé ta mémoire.

Jaime avait d'abord eu un léger sursaut, puis elle s'était brusquement dégagee en comprenant ce qu'elle venait d'entendre. Sans un mot, elle s'était levée du lit et avait dévisagé Adrasté. Cette dernière n'avait eu besoin que d'une seconde pour reprendre sa contenance. Ses yeux étaient encore rouges, mais elle s'était redressée et ne souriait plus. Elles s'étaient ainsi observées pendant un instant.

— Pourquoi ? avait enfin dit Jaime.

Adrasté s'était adossée au mur et avait posé ses grandes pupilles noires sur elle.

— C'était nécessaire. On t'appelle Jaime, maintenant, c'est bien ça ? Jaime... Il faut que tu comprennes... C'était la meilleure solution pour tout le monde.

— Pour tout le monde ?

— Pour tout le monde. Toi, moi, tous ceux qui t’entourent.

— C’est aussi pour ça que tu as tué toute ta famille ? demanda abruptement Jaime. Parce que ça valait mieux pour tout le monde ?

Elle ne savait pas pourquoi elle se montrait si désagréable. L’Ancien Vœu avait manifestement mérité son sort. À sa grande surprise, face à sa remarque provocante, la Némésis avait eu un rictus.

— Oui, avait-elle dit. C’est très exactement pour ça.

— Dis-moi comment ça s’est passé, alors. Je veux tout savoir.

Jaime était retournée s’asseoir sur le lit et avait regardé le sourire d’Adrasté disparaître lentement. Après un moment de silence, la Némésis avait baissé les yeux.

— Ce n’est pas une agréable histoire, avait-elle prévenu. Et je n’ai pas le beau rôle non plus.

Elle avait parlé en détachant chaque mot, comme pour s’assurer que Jaime comprenait bien ce qu’elle lui demandait.

— Aucune importance, avait objecté Jaime. Dis-moi tout.

Adrasté s’était alors brusquement levée, s’était approchée de la fenêtre, avait brièvement regardé au-dehors, puis s’était retournée vers Jaime.

— À ma naissance, j’ai été bénie comme les autres Malaen. Lorsque l’Ancien Vœu a compris que mes dons étaient particulièrement puissants, ils m’ont confié certaines tâches. Des tâches que moi seule étais en mesure d’accomplir. Dès mes cinq ans, j’ai été intégrée à la secte en tant que membre pilier. J’ai grandi en faisant ce qu’on me demandait, sans jamais rechigner, sans jamais protester. Pendant plus de vingt ans, le dirigeant de la secte m’a confié des missions bien particulières. Et puis un jour, j’ai compris certaines choses... Ils avaient des plans. Des plans que je ne pouvais accepter. Alors j’ai agi avant eux.

Adrasté avait jeté un regard autour de la pièce.

— Tu as dit que c’était ici même que tu t’étais réveillée, c’est ça ? Le lendemain du massacre.

Jaime avait acquiescé.

— J'avais ordonné à Djaus, notre tuteur, de te mettre à l'écart, avait poursuivi Adrasté, je voulais que tu sois à l'abri. Que personne ne puisse te prendre en otage. Dès que j'étais certaine que tu te trouvais hors de leur portée, je les ai fait convoquer. Et je les ai tués.

— Qui aurait voulu me prendre en otage ? avait précipitamment demandé Jaime.

— Un Malaen. N'importe lequel.

Adrasté s'était tue un instant et avait poursuivi :

— C'est grâce à Djaus que j'ai su ce que l'Ancien Vœu préparait. Lorsque je lui ai dit de t'éloigner, il a d'abord pensé qu'il serait plus sage de te garder près de nous, mais après le massacre, il a vu que le Grand Palais était sens dessus dessous et que cela devenait dangereux. Alors il m'a annoncé qu'il t'emmènerait à Gandir. Il m'a été d'une aide très précieuse.

— Nous avons rencontré Djaus à la Capitale.

Adrasté avait froncé les sourcils.

— Tu es allée à la Capitale ?

— Il fallait bien que je trouve des réponses.

Adrasté avait un instant semblé lutter contre une envie de la réprimander, mais avait inspiré profondément et avait lâché :

— C'était très stupide.

— Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ?

— Tu aurais dû te cacher. Aller là-bas était risqué, c'était précisément ce que Djaus nous avait suppliées d'éviter.

— Tu ne pensais quand même pas que j'allais sagement rester à Gandir, si ?

— Tu aurais dû, pourtant, avait grondé Adrasté. C'est très sérieux, Jaime. Tu devrais même fuir le pays, si tu le peux.

— Pas tant que je n'aurai pas compris ce qui m'est arrivé. Je dois récupérer mes souvenirs. Tu dois sûrement savoir comment faire, non ?

Adrasté avait marqué un temps d'hésitation, avait jeté un nouveau regard par la fenêtre et avait hoché la tête. Jaime avait senti son cœur faire un bond.

— Il y a vraiment un moyen ?

— Oui. C'est assez simple en réalité. Seulement...

Adrasté s'était tue et Jaime avait froncé les sourcils.

— Tu... tu ne comptes pas me le dire, c'est ça ?

— Non.

Elles s'étaient toisées ainsi plusieurs secondes, Jaime sentant monter en elle une colère sourde. Qu'elle était agaçante ! La première fois qu'elle avait posé son regard sur Adrasté, elle l'avait trouvée terriblement charismatique, même alors que l'attaque de Zaël l'avait affaiblie. Elle dégageait une telle puissance que Jaime la percevait presque physiquement, comme si elle s'était tenue trop près d'un brasier. Cependant, tout ce que Jaime voyait en cet instant chez Adrasté, c'était son visage fermé, dur, buté.

— Dis-moi comment.

— Non.

— Dis-le-moi, Adrasté !

— Non. N'insiste pas, tu perds ton temps.

Jaime avait à nouveau senti monter une chaleur dévorante, mais cette fois, elle provenait de son propre corps. Qu'elle aurait aimé obliger Adrasté à abandonner cet air borné et farouche qui semblait constituer sa seule attitude !

— C'est toi qui as demandé à Djaus de ne rien me dire, aussi, c'est ça ? avait-elle dit d'un ton opiniâtre.

— J'ai fait en sorte qu'il ne puisse rien divulguer, oui, avait répondu Adrasté.

Une fois de plus, Jaime se retrouvait face à quelqu'un qui pouvait tout lui révéler et qui s'y refusait catégoriquement. Elle en tremblait de frustration. Alors qu'Adrasté faisait quelques pas pour revenir vers le lit, Jaime s'en était levée d'un geste sec, avait fouillé dans sa poche et en avait retiré un petit tas de paille.

— J'ai trouvé ça dans les écuries du Grand Palais, avait-elle dit en tendant le bras.

De plus près, Adrasté avait constaté qu'il s'agissait d'une figurine de paille représentant un oiseau aux ailes déployées. Elle l'avait longuement contemplé et avait fini par le prendre dans sa main. Elle avait dégluti comme pour enlever une boule de sa gorge. Voyant qu'elle ne disait rien, Jaime avait repris :

— Je pensais que tu reconnaîtrais peut-être. Il y a tes cheveux dessus.

Adrasté ne quittait pas des yeux le petit oiseau de paille. Observant les épaisses boucles qui retenaient les brins entre eux, elle avait passé ses doigts dans ses propres mèches d'un geste apparemment inconscient.

— Je venais souvent te voir dans les écuries, avait-elle enfin murmuré. On a fabriqué ces figurines ensemble. Il devait y en avoir beaucoup, non ?

— Oui. On était... amies ?

Adrasté avait pris quelques secondes avant de répondre. Elle s'était mordu la lèvre et avait fini par dire :

— Tu étais... Tu es... Bien plus qu'une amie. Mais j'étais une Malaen, donc...

— Comment sommes-nous devenues si proches ?

— Une de mes missions était de te surveiller. Nous jouions aussi ensemble.

— Nous jouions ensemble ? répéta Jaime. À quoi ?

— Nous jouions, dit simplement Adrasté.

Jaime avait pris une profonde inspiration. Si vraiment elles avaient été amies, pourquoi alors ne lui révélait-elle pas tout ? Pourquoi restait-elle si vague ? Était-ce de la peur qu'elle décelait dans la voix de la Némésis ?

— Il est sûrement mort, tu sais, avait soudain dit Jaime.

— Qui donc ?

— Djaus. En voulant m'aider, il s'est fait capturer et torturer par les gardes. Boltz et moi avons tout vu.

Adrasté avait enfoncé la tête dans les épaules.

— Il a accompli son devoir. Il est mort en héros.

Jaime s'était tournée d'un geste si brusque qu'Adrasté avait eu un léger mouvement de recul.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? avait lancé Jaime. Pourquoi es-tu comme ça ?

Adrasté était restée muette. Jaime s'était alors avancée vers la porte et l'avait ouverte d'un grand geste du bras.

— Je ne sais pas si tu fais juste semblant ou si tu te fiches vraiment des autres.

— Je ne me fiche pas de toi.

— C'est ce que tu prétends, mais tu refuses de me dire quoi que ce soit et le sort de Djaus n'a pas l'air de t'importer.

— Djaus ne voulait qu'une chose, c'était que tu sois en sécurité, avait assuré Adrasté en élevant la voix. Il était toujours près de toi. Il m'a prévenue des intentions de la secte. S'il est mort, il est mort en faisant ce qu'il pensait juste. Il n'y a rien de triste.

Elle avait dit tout cela d'une traite, et Jaime avait cru entendre une légère cassure dans sa voix juste avant qu'elle ne se taise. Elle lui avait néanmoins jeté un dernier regard hostile et avait quitté la chambre en refermant sèchement la porte derrière elle.

CHAPITRE III

Le dîner

Adrasté n'aimait pas être ici. Pas du tout, même. Enfermée comme un animal en cage dans cette petite auberge, entourée de personnes qui, elle le savait, auraient toutes souhaité qu'elle soit ailleurs. Parfois, elle songeait à partir, maintenant que ses blessures avaient guéri. Impossible, cependant. Elle devait rester près de Jaime. Les premières journées avaient été difficiles, pénibles. Elle ne comprenait toujours pas ce que Zaël lui avait fait, mais les nausées et la migraine s'étaient attardées plusieurs jours après son attaque, malgré les soins d'Assil. Lorsque Jaime était venue la voir, elle avait fait de son mieux pour cacher sa douleur, mais celle-ci l'avait rendue irascible et désagréable. Ses questions étaient légitimes, elle en était consciente. Il était parfaitement naturel qu'elle veuille récupérer ses souvenirs. Néanmoins, rien de ce que Jaime pourrait lui dire ne l'en convaincrait. Pas tant que cela ne serait pas sûr. Et pour l'heure, ce n'était pas sûr. Les conséquences de sa mémoire retrouvée pourraient être terribles et elle savait que ce n'était pas le moment. Cela faisait plusieurs jours qu'elle était ici, maintenant. Plusieurs jours au cours desquels la pluie n'avait cessé de marteler à sa fenêtre, une pluie torrentielle qui l'avait empêchée de dormir convenablement. Parfois, un coup de tonnerre faisait vibrer la pièce et elle se dressait d'un bond, pensant qu'il s'agissait d'une attaque. Chaque jour, elle flairait la perspective imminente d'une descente de l'Ancien Vœu, de l'armée de Zaël, d'Ilderad... et elle avait l'impression d'être une proie facile, confinée dans cette petite auberge, exposée et vulnérable. Elle aurait préféré être en mouvement.

Au moins, grâce aux soins d'Assil, elle n'avait plus mal. Un seul problème demeurait : sa main droite. Sa fichue main droite. Quoi qu'elle fasse, rien ne semblait la décider à concentrer à nouveau sa magie. Elle ne

pouvait presque plus l'y sentir. C'était comme une légère chaleur qui tentait de s'y glisser, mais restait coincée à son poignet. Des heures durant, grommelant, pestant, Adrasté s'était acharnée à mener sa magie jusqu'à sa main. Mais c'était peine perdue. Excédée, elle avait fini par abandonner. Comme s'il le faisait exprès, Filik se montrait toujours à ce moment précis, lorsqu'à bout de nerfs, elle donnait un coup de pied dans le mur. Ce ne fut pas différent aujourd'hui. Un « toc, toc, toc » léger s'éleva alors qu'Adrasté transpirait sous un effort de concentration, fixant sa paume droite avec colère.

— Qu'est-ce que tu veux, encore ?! s'exclama-t-elle sans un regard vers la porte qui venait de s'ouvrir.

Mais ce n'était pas Filik.

— Euh... Excuse-moi, je peux revenir plus tard, si...

— Non... Non, entre, Maddie, dit Adrasté lorsqu'elle la reconnut. Je ne pensais pas que c'était toi.

La tête de Maddie dépassait de l'embrasure. Contrairement à d'habitude, elle ne portait pas le plateau sur lequel elle disposait ses repas. Adrasté devait bien l'avouer, la tenancière s'était montrée serviable à son égard, mais elle voyait bien qu'elle lui faisait un peu peur. Elle ne lui adressait que peu la parole, ne l'approchait pas si elle pouvait l'éviter et sursautait à chaque fois qu'Adrasté faisait un geste. Cela n'était pas étonnant. Maddie semblait être de ceux qui croyaient aux histoires de paysans, celles qui décrivaient Adrasté comme une criminelle brutale et sanguinaire. Néanmoins, elle l'avait accueillie, cachée et nourrie. Pour cela, Adrasté lui était extrêmement reconnaissante et tentait de paraître aimable. Maddie hésitait à entrer.

— Oui ? dit Adrasté d'un ton qu'elle s'efforça de rendre poli.

Maddie se mit à piétiner comme si Adrasté avait fait preuve d'impatience et balbutia :

— Écoute, je me demandais si... si tu voulais bien dîner avec tout le monde aujourd'hui. En... En bas, précisa-t-elle.

— Je ne préférerais pas, dit immédiatement Adrasté.

Elle avait fait de son mieux pour éviter les autres jusqu'à présent.

— C'est que... ça me rendrait les choses plus faciles, tu comprends ? insista Maddie, et Adrasté vit son visage prendre une teinte rosée. Venig est bientôt rétabli, c'est sûr, seulement... il n'est pas encore suffisamment remis pour m'aider.

— Je comprends très bien, assura Adrasté. Je n'ai pas besoin de dîner, ne te fatigue pas pour moi. Je reste.

Elle s'allongea sur son lit et s'apprêta à tirer sa couverture, mais à sa surprise, Maddie fit plusieurs pas en avant et se planta devant elle, les mains sur la taille.

— Ça suffit, maintenant ! s'exclama-t-elle.

Adrasté cligna des yeux et se redressa avec stupéfaction.

— Je ne vais pas t'apporter indéfiniment tes plateaux-repas, j'ai une auberge à gérer !

— Je... Maddie, je ne voulais pas dire que...

— Tu refuses de nous voir, tu nous évites tous, j'en ai assez ! coupa Maddie en faisant de grands gestes vers le couloir. Maintenant tu descends et tu dînes avec tout le monde ! C'est une auberge familiale ici, personne ne mange dans son coin !

Éberluée, Adrasté vit le visage de la petite femme replète enfler comme un ballon tandis qu'elle gesticulait et s'éloignait vers la porte d'une démarche furibonde. Soudain, elle sembla se raviser, s'arrêta et jeta un regard rougeoyant vers Adrasté.

— Nous t'avons sauvée de cet illuminé ! Jaime a insisté pour qu'on prenne soin de toi ! On t'a cachée sans te poser la moindre question ! Et toi, tu... tu ne fais aucun effort ! Si notre compagnie te déplaît, tu peux nous le dire, tu sais !

— Pas du tout, protesta Adrasté en secouant frénétiquement la tête, je pensais plutôt que les autres ne voudraient pas...

— Des prétextes, tout ça ! s'exclama Maddie en levant un doigt autoritaire vers Adrasté. Descends, maintenant ! Nous t'attendons pour dîner.

Sans vraiment comprendre pourquoi, Adrasté se redressa lentement et repoussa sa couverture sans dire un mot, les yeux fixés sur la tenancière, qui laissa sa porte grande ouverte et s'éloigna vers les escaliers. Puis elle l'entendit crier :

— Et tu as intérêt à présenter tes excuses à tout le monde !

Adrasté resta quelques instants immobile dans l'embrasement, les bras ballants, désarmée par les remontrances qu'elle venait d'essayer comme une enfant. Puis, dans un grommellement sonore, elle s'avança vers les marches qui donnaient sur la pièce principale. Elle en descendit la moitié et s'arrêta net. En bas, au milieu de la salle, plusieurs personnes assises autour

d'une table spacieuse à peine visible sous des mets copieux la fixaient avec de grands yeux ronds. Elle vit d'abord Jaime, qui était la seule à ne pas avoir levé la tête vers elle, Filik, qui arborait un petit sourire joyeux, et Assil, qui regardait tour à tour Adrasté et l'assiette posée devant lui, comme s'il était gêné. Elle ne reconnaissait aucun des autres convives, mais tous semblaient mal à l'aise, se raclant la gorge et la dévisageant avec embarras. Seul l'homme brun aux yeux bleus qu'elle avait déjà vu dans la forêt – Filik lui avait dit qu'il s'appelait Boltz – ricanait d'un air espiègle en jouant avec sa cuillère. Ils avaient tout entendu. Et manifestement, aucun d'eux n'était ravi de sa présence. Exactement comme elle l'avait prédit. Très bien. Elle s'apprêta à faire volte-face et remonter les escaliers lorsque Maddie réapparut derrière une marmite si grande qu'elle semblait flotter dans le vide.

— Ah, tu es là, bien ! lança-t-elle en titubant. Aide-moi avant que je ne serve à dîner au plancher, tu veux ?

Adrasté se précipita et prit l'énorme récipient des mains de Maddie. Elle crut apercevoir Boltz amorcer un geste pour se lever, mais Maddie lui jeta un regard perçant et il se ravisa.

— Merci ! Faites-lui de la place, allez !

La marmite empêchait Adrasté de voir devant elle et il y eut un raclement de chaises lorsque tout le monde lui ouvrit un passage vers la table. Elle y déposa la marmite et recula de quelques pas.

— Tu vas t'asseoir ici ! Enfin, si ça te convient...

C'était Filik qui avait parlé. L'air particulièrement fier de lui, il désignait une chaise vide à sa droite, à côté de laquelle Jaime fixait sur elle un regard impénétrable. Adrasté acquiesça silencieusement et s'installa entre Filik et Jaime, tandis que Maddie levait le couvercle qui laissa échapper des vapeurs appétissantes de poulet aux pruneaux.

— Ton voisin s'est très bien occupé de tes poules en ton absence, dit-elle à l'adresse de Boltz en lui servant une généreuse portion de légumes et une cuisse de poulet. Elles étaient toutes bien dodues.

— Tant mieux, répondit Boltz en mordant aussitôt dedans. Hm... Ech-qu'il a pu récupérer les chevaux auchi ?

— Pas tous, mais ceux que tu as libérés doivent être heureux là où ils sont.

Il y eut un silence pendant que Maddie remplissait tour à tour les plats qu'on lui tendait. Lorsqu'elle eut terminé, elle s'assit et jeta un regard

circulaire à l'assemblée.

— Adrasté souhaitait nous dire quelque chose, déclara-t-elle. N'est-ce pas ?

Elle observa Adrasté d'un air entendu, et cette dernière vit toutes les têtes pivoter à nouveau vers elle. Sans lever les yeux de son assiette, elle recula contre le dossier de sa chaise et inspira profondément.

— Désolée pour mon comportement. Je...

Elle se racla la gorge. Elle n'eut pas besoin de se tourner vers Filik pour sentir son large sourire.

— Je n'aime pas beaucoup les assemblées, reprit-elle, et je souhaitais vous éviter ma compagnie.

— C'est vrai, elle est très désagréable, parfois, assura Filik en hochant vigoureusement la tête avec l'attitude de quelqu'un qui venait de faire un compliment.

— Personne ne t'a demandé ton avis, grogna Adrasté en lui jetant un regard noir.

Il y eut quelques gloussements autour de la table et Adrasté baissa à nouveau les yeux avec une étrange impression de chaleur dans la poitrine.

— Tu penses qu'on ne t'aime pas parce que tu es une Malaen ? dit Assil.

Adrasté hocha la tête en s'emparant de sa cuillère en bois.

— Tu es entourée de Profanes, ici, fit remarquer Assil. Nous nous disions que finalement, nous devons te remercier.

Alors qu'Adrasté était sur le point de prendre sa première bouchée, elle arrêta son geste. La remercier ? Elle jeta un regard interrogateur à Assil, qui poursuivit :

— Tu as tué les membres de l'Ancien Vœu. Tu nous as plutôt rendu service.

Ses voisins de table acquiescèrent avec une expression étrange... un sourire ?

— Nos dons sont revenus, maintenant que nous n'avons plus ce gigantesque dragon à côté, dit une fille aux cheveux blonds très courts et à la peau pâle assise à la droite d'Assil. J'arrive enfin à sentir ma magie !

— Adrasté, je te présente Kya, Verlo, Myrkur et Loïa. Verlo a décidé de rejoindre son village dès demain. C'est son dernier soir avec nous.

Adrasté passa son regard sur les quatre personnes que lui désignait Assil. Kya, la blonde qui avait parlé, lui adressa un petit signe de la main.

Verlo, grand, aux épaules carrées et au crâne chauve, lui sourit faiblement. Myrkur et Loïa étaient deux jumelles presque indiscernables. Toutes deux avaient la peau encore plus sombre que celle d'Adrasté, des yeux verts en amande strictement identiques et des cheveux frisés formant deux nuages autour de leurs visages.

Adrasté hocha la tête dans leur direction. Loïa le lui rendit tandis que Myrkur la toisait d'un air méfiant. À part elle, personne ne semblait finalement être gêné par sa présence, ni même s'en soucier. Après quelques minutes, ce fut comme si tout le monde avait oublié qu'elle était là. Le rire de Boltz se faisait de plus en plus tonitruant à mesure que la soirée avançait et alors qu'ils terminaient tous leurs plats, Maddie finit par dire :

— Allez, stop ! Donne-moi cette chope.

Boltz la lui tendit d'un air boudeur sans pour autant protester. Il remarqua qu'Adrasté l'observait et lui lança :

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant que tu es rétablie ?

— Euh... Je ne sais pas...

Surprise par la question, elle détourna les yeux et croisa brièvement le regard de Jaime à sa gauche.

— J'aurais... J'aurais aimé voir la mer, un jour. Je me disais que ce serait bien.

— La mer ? répéta Boltz. Curieux, mais pourquoi pas.

Adrasté haussa les épaules.

— Ce ne sera pas pour tout de suite. Il y a encore des choses à faire ici.

— Comme quoi ? demanda Jaime.

C'était la toute première fois qu'elle s'adressait à elle depuis qu'elle était arrivée. Adrasté hésita et Filik intervint d'une voix forte :

— Nous ne voulions pas en parler avant, mais... autant vous le dire.

Tout le monde se tut et tourna la tête vers Filik.

— Il va y avoir une guerre. Ilderad prévoit d'envahir le pays.

— C'est juste, dit Adrasté. Si ce que dit le chapardeur est vrai, il n'y aura pas que Zaël qui attaquera la Capitale bientôt, Ilderad sera aussi de la partie.

Il y eut un silence stupéfait autour de la table.

— L'armée d'Ilderad ? s'esclaffa Boltz d'un air hilare. Avec ses dragons ?

Il jeta un regard incrédule à l'assemblée, mais personne ne semblait d'humeur à rire. Il se racla la gorge et reprit :

— Enfin... Pourquoi maintenant ?

— Le pays a toujours été à l'affût, expliqua Filik, mais à cause des pouvoirs de l'Omphalos, ils jugeaient que ce serait une guerre dangereuse... Maintenant que le Royaume est affaibli, j'imagine qu'ils ont détecté des signes favorables.

— Comment le sais-tu ? demanda Myrkur en jetant un regard méfiant à Filik.

— J'ai surpris des conversations au château de mes parents. Ilderad a des espions chez vous. Je voyais le même homme à chaque fois, grand et fin... Il parlait des plans d'Omphal. Un jour, juste avant ma fuite, je l'ai entendu dire que le moment était venu.

— Sûrement un messenger, commenta Adrasté. Ils se baladent partout dans le pays et au sein du Grand Palais, ils savent des choses. Mais je ne vois pas ce qu'il aurait pu dire d'utile à Ilderad.

Filik haussa les épaules.

— J'avais du mal à entendre tout ce qui se racontait. Mais je n'arrête pas de dire qu'il faut vite trouver un plan pour...

— Un plan pour quoi ? coupa Adrasté, les bras croisés. Si les Ildari attaquent, nous ne pourrons rien contre eux. Même avec ton lézard, nous n'avons aucune chance. Nous devons partir.

— Partir où ? intervint Assil. Nos familles sont ici, nous ne pouvons pas les laisser...

Adrasté l'ignora et regarda Jaime.

— Tu dois te cacher. Je te l'ai déjà dit. C'est mieux pour tout le monde. Allons-nous-en.

— Tu voudrais que je parte avec toi ? demanda Jaime, l'air perplexe.

— Oui. Si l'Ancien Vœu ou Ilderad te met la main dessus, ils...

Elle s'interrompit.

— Ils quoi ? répéta Jaime.

Mais Adrasté s'emmura à nouveau dans le silence. Jaime soupira.

— Inutile d'insister, Adrasté. Je ne partirai pas. Puisque tu refuses de me donner de réponses, j'en chercherai par moi-même. Et je suis persuadée que c'est au sein du Grand Palais que j'en trouverai.

Adrasté se renfroгна. C'était rendre sa mémoire à Jaime et quitter Omphal ou garder le secret et rester dans le Royaume. Elle recula contre le

dossier de sa chaise et croisa les bras en toisant Jaime avec mauvaise humeur. Celle-ci lui jetait pour la première fois un regard satisfait. Elle l'avait coincée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

La grotte sous la rivière

Filik étouffa un bâillement et passa une main dans ses cheveux. La pièce principale de l'auberge était presque vide. À l'exception de Boltz et Maddie qui discutaient à voix basse près du comptoir, tout le monde était allé se coucher. Il ne tarderait pas à les suivre. Avant, il devait aller voir Azur. Ils avaient dû enfermer le dragon dans une des chambres et ne lui permettaient que très rarement de sortir, mais cela deviendrait bientôt ridicule. Désormais aussi gros qu'un bébé éléphant, Azur faisait un boucan monstre et manifestait à grand bruit son envie de liberté. L'obliger à se tenir tranquille n'avait pas été une mince affaire. Il pouvait tout à fait détruire la porte et quitter la chambre s'il le souhaitait. Cependant, ils avaient finalement trouvé une solution, même si Filik n'y comprenait pas encore grand-chose. Azur n'avait cessé de suivre Boltz depuis leur arrivée à l'auberge de La Petite Oie. Filik, qui s'était attendu à ce que le dragon finisse par faire une quelconque bêtise, n'avait pu s'empêcher de remarquer qu'il semblait moins turbulent lorsque Boltz était dans les parages. Il continuait certes de se montrer curieux et envahissant, mais il n'avait plus cherché à s'enfuir ou à voler de la nourriture. Il se contentait de fixer ses petits yeux orange sur Boltz comme s'il attendait quelque chose. Alors Filik avait eu une idée.

— Peux-tu lui dire de rester dans la chambre, s'il te plaît ? avait-il demandé un jour où Azur refusait de lâcher Boltz d'une semelle.

Boltz l'avait regardé d'un air ahuri, puis avait dit :

— Azur, tu ne bouges pas d'ici !

Contre toute attente, le dragon s'était exécuté. Il battait des ailes et renversait les meubles à longueur de journée, émettait des cris aigus pour

signifier son impatience et grattait ses griffes contre le parquet. Après plusieurs jours passés à observer le comportement du dragon, des hypothèses avaient commencé à germer dans l'esprit de Filik. Mais c'était étrange. Certaines choses lui échappaient encore. Il s'étira et se leva.

— Tu vas dormir ? lança Boltz depuis le comptoir.

— Je vais rendre visite à Azur avant, répondit Filik avec un grand sourire. Il n'est pas de très bonne humeur en ce moment, avec toute cette pluie.

Une porte claqua en haut des escaliers et ils virent Jaime descendre d'un air excédé. Elle eut un léger sursaut en réalisant qu'ils étaient encore là.

— Ça s'est bien passé ? demanda anxieusement Maddie.

— Compliqué, soupira Jaime en tirant la chaise près de Filik.

Elle s'assit et s'affala sur la table.

— Elle ne veut rien me dire... C'est comme parler à un mur.

— Elle n'est pas très douée pour montrer ses émotions, commenta Filik avec un petit ton d'excuse.

Il s'était habitué aux réactions en apparence brutales d'Adrasté, mais comprenait que Jaime puisse être rebutée.

— Je pense, poursuivit-il, qu'elle a vu des choses... Des choses difficiles. Quand j'ai réalisé qu'elle avait tué tous les membres de l'Ancien Vœu, ça m'a fait un sacré choc !

— Je m'en souviens, répondit Boltz en ricanant.

Filik eut un rire nerveux. Plusieurs jours auparavant, lorsque Boltz lui avait appris qu'Adrasté était appelée Némésis car elle avait massacré la secte à la tête du Royaume, Filik avait d'abord refusé de le croire.

— Elle ne tuerait jamais sa propre famille ! L'Ancien Vœu sont les bienfaiteurs du Royaume, non ?

À ces mots, les Profanes assis autour d'eux l'avaient fusillé du regard et Boltz avait éclaté d'un rire tonitruant.

— On m'avait dit que les Ildari détestaient l'Ancien Vœu, pourtant ! s'était-il exclamé.

— Je trouve leurs bénédictions fascinantes, moi ! avait avancé Filik en sentant une chaleur vive se répandre dans ses joues et son cou.

Mais il s'était tu en voyant que les Profanes le regardaient toujours d'un air réprobateur.

— L'Ancien Vœu nous a torturés et utilisés comme si nous n'étions pas des êtres vivants à leurs yeux, avait grondé Myrkur. Comme des objets à leur disposition.

— Et lorsque nous avons tenté de nous enfuir, avait ajouté Assil, ils nous ont attrapés, marqués de cette horreur sur le bras et enfermés près de ce dragon qui absorbait tous nos pouvoirs et nous affaiblissait.

À ces mots, Filik s'était senti traversé par une vague de culpabilité. Il n'avait jamais réalisé à quel point Azur pouvait entamer l'énergie d'Adrasté lorsqu'elle se trouvait près de lui. Il avait attribué son humeur maussade à son caractère et comprenait aujourd'hui qu'elle avait réellement pris sur elle durant plusieurs semaines. Mais Adrasté était également bien plus puissante que tous les Bénis qui se cachaient à La Petite Oie. Il le sentait à leur aura, qui était moins forte que celle, terrible et enveloppante, qui émanait de la femme qu'on appelait ici « La Némésis ». Peut-être avait-elle été moins affectée qu'eux ? Il commençait tout juste à comprendre que les personnes présentes à l'auberge étaient toutes en résistance contre l'Ancien Vœu. Lui qui avait passé tant d'années à les admirer...

— Qui vous a tatoué cette marque d'ailleurs ? avait demandé Boltz.

— Nous, c'était une femme qui habitait près de la Capitale, avait répondu Loïa en regardant son avant-bras. Une dame très bizarre, elle avait plein de livres partout.

— À Goslar, très exactement, avait ajouté Assil. C'est là qu'on m'a emmené aussi après m'avoir attrapé.

— Goslar, avait marmonné Boltz en fronçant les sourcils, ce n'est pas la petite annexe de la Capitale ?

— Tout à fait, un faubourg pas franchement charmant.

— Il faudrait peut-être songer à aller jeter un œil, alors, non ? avait demandé Boltz en regardant Jaime. C'est sûrement elle qui t'a tatouée.

— Ne me dis pas que tu veux retourner là-bas ? s'était exclamée Maddie, qui était restée discrète depuis le début de la conversation.

— Je dis ça comme ça, s'était empressé d'ajouter Boltz, c'est une piste, juste une piste...

L'assemblée était retombée dans le silence et Filik n'avait plus osé reparler de l'Ancien Vœu. Ils étaient donc tous morts... Pendant quelques jours, et bien malgré lui, il avait été un peu froid envers Adrasté. Il savait qu'elle était capable de tuer, mais de là à commettre un meurtre de cette envergure... et sur sa propre famille... Pourquoi avait-elle fait cela ? Lorsqu'il lui avait posé la question, elle avait refusé de répondre et personne ne semblait savoir ce qui avait pu provoquer ce déchaînement sanguinaire. Adrasté restait résolument muette à ce sujet. Puis il avait écouté les récits des Profanes et avait fini par se rendre à l'évidence : l'Ancien Vœu était bien différent de ce qu'il s'était imaginé. Il avait été naïf.

Aujourd'hui, Filik était pleinement conscient de ce que les Profanes avaient dû subir entre les mains de la secte et il n'en avait plus reparlé depuis. Il releva la frange de boucles qui lui tombait sur les yeux en contemplant la marque sur le bras de Jaime, qui grattait le bois de la table à l'aide de son ongle d'un air absent tout en continuant de relater son entrevue avec Adrasté.

— Adrasté dit que nous étions amies... Plus qu'amies. Que nous étions très proches. J'ai du mal à le croire.

Boltz passa son bras autour des épaules de Jaime dans un geste de réconfort et lança un regard d'impuissance à Filik, qui fit une légère grimace de compassion.

— Comment va Azur ? s'enquit Boltz.

— Je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui ! Mais hier, il était difficile... Il s'impatiente, nous allons bientôt devoir le libérer.

Filik se tourna vers la fenêtre. Le tonnerre s'était arrêté et la pluie semblait s'affaiblir.

— Tu veux le sortir de la chambre ? demanda Boltz en haussant les sourcils. Personne ne doit le voir, tu te rappelles ?

— Je sais bien... Je parlais de le sortir de l'auberge.

— Quoi ?! s'écrièrent ensemble Boltz, Jaime et Maddie.

— Tu es tombé sur la tête ?

Filik se gratta vigoureusement le sommet du crâne et garda les yeux rivés sur la table.

— C'est que... Il doit s'entraîner et je pense qu'être enfermé ne lui fait pas de bien du tout, dit-il d'un ton hésitant. Et puis...

Il leva les yeux vers Boltz.

— Je pense aussi que tu devrais venir avec nous.

— Moi ? Pourquoi ?

— Pour être le dragonnier d'Azur, dit simplement Filik sur un ton d'évidence.

Boltz s'esclaffa bruyamment et regarda Jaime et Maddie comme s'il s'attendait à ce qu'elles partagent son hilarité, mais elles restèrent impassibles. Son sourire disparut aussitôt et il dévisagea Filik avec une expression de franche incrédulité.

— Attends, tu es sérieux ?

— Oui. Tu n'as pas remarqué ? Il fait tout ce que tu lui dis. Je ne sais pas pourquoi, mais il semblerait qu'il t'ait identifié comme son maître.

Il avait fait de son mieux pour dissimuler un ton d'amertume, mais il était convaincu que Jaime l'avait remarqué.

— Impossible, objecta Boltz, tu as vu son caractère ?! Il est toujours aussi insupportable.

— C'est vrai, admit Filik en reculant contre le dossier de sa chaise, mais il t'écoute. Avec mauvaise humeur, avec réluctance... mais il t'écoute.

Il se tut un instant et réfléchit. Boltz avait obtenu plus en quelques jours que ce que lui-même avait pu tirer du dragon depuis qu'il avait éclos. Parfois, Filik se surprenait à en éprouver un pincement au cœur. Mais il était avant tout très perplexe face au comportement de son dragon.

— Je pense que tu te trompes, affirma Boltz, les dragons n'obéissent qu'aux Ildari. Si j'essaie de le dompter, je vais finir à la broche.

— Tu m'avais dit une fois, intervint Jaime avec une lueur étrange dans le regard, que tes ancêtres ne venaient pas d'Omphal, tu te souviens ? Que

tu n'étais que la deuxième ou troisième génération à être née ici.

Boltz ouvrit la bouche comme pour répliquer quelque chose, mais aucun son ne sortit. À la place, il resta immobile, le doigt levé dans une argumentation silencieuse.

— Comment sais-tu cela ? demanda Filik en se penchant en avant.

— Les livres de la bibliothèque de mes parents, répondit Boltz avec les sourcils froncés, comme s'il s'attendait à devoir se justifier.

— Tes parents n'étaient pas fermiers ? insista Filik. Comment avaient-ils eu tous ces livres ?

Boltz se renfroigna.

— Comment je suis censé le savoir, moi ? On a juste toujours eu beaucoup de livres, c'est tout ! Personne n'a jamais creusé la question.

— Chez moi aussi, il y avait beaucoup de livres, répondit Filik avec un sourire entendu, c'est plutôt courant dans les familles de haut rang.

Il jeta un regard en coin à Jaime et Maddie, qui, comme lui, souriaient face à l'expression de Boltz.

— Vous pensez vraiment, dit celui-ci à voix basse, que les Goff étaient une famille de dragonniers Ildari ?

— Ça expliquerait pourquoi tu arrives à contrôler Azur. Il fait partie d'une espèce qui refuse d'obéir et en temps normal, ils sont tués. Mais si ça se trouve, ces dragons n'obéissaient en fait qu'à une seule famille.

Ce fut au tour de Filik de se renfrogner. Si sa théorie se vérifiait, cela signifiait que tout ce temps, les Ildari avaient tué des dragons pour rien... Il y avait bien une famille capable de les contrôler, elle avait peut-être juste décidé de quitter le pays des années auparavant.

— En tout cas, ça ne résout pas notre problème, reprit-il, il faut le sortir d'ici sans se faire repérer et trouver un endroit où on pourra l'entraîner.

Il y eut un silence rompu uniquement par les grognements de Boltz. Jaime fixait intensément les flammes et Maddie tripotait son chiffon d'un air inquiet.

— La grotte sous la rivière, peut-être ?

Ils tournèrent tous la tête en même temps. Assil se tenait en haut de l'escalier, un pichet vide à la main, l'air un peu honteux.

— Excusez-moi, dit-il avec un sourire, je venais prendre un peu d'eau et je vous ai entendus parler. Je ne cherchais pas à être indiscret.

Puis, s'adressant à Boltz.

— Tu te rappelles la grotte sous la rivière, non ?

Boltz afficha une expression incertaine.

— Nous allions là-bas tous les étés ! La grotte qui donne sur les cascades !

— Ça y est, je l'ai ! s'exclama soudain Boltz en se tapant le front du poing.

Il fit un grand sourire à Assil et marmonna dans un gloussement :

— La vieille planque à bateau.

Assil gloussa à son tour et Jaime leur jeta un regard curieux.

— Planque à bateau ?

— Boltz et moi avons construit un bateau, expliqua Assil en s'asseyant près de Boltz. Enfin... Un bateau, c'est beaucoup dire, c'était plutôt un radeau ! Et nous l'avions caché dans cette grotte en pensant qu'un jour, on pourrait s'en servir...

L'espace de quelques secondes, ce fut comme s'ils étaient à nouveau enfants. Ils tressautèrent et rirent de bon cœur à l'évocation de leurs souvenirs. Filik vit les yeux de Maddie briller légèrement plus que d'habitude à la lueur des dernières braises du feu.

— En tout cas, reprit Boltz, c'est une grotte assez grande pour permettre à Azur d'atteindre sa taille adulte sans problème. Il y a des cascades partout donc là aussi, très pratique s'il s'emporte...

Maddie se mordit la lèvre, loin d'être convaincue.

— Tu as une meilleure idée ?

— Non, mais...

— C'est la meilleure solution, Maddie, assura Assil, je ne pense pas que quiconque connaisse l'existence de cette grotte.

— En tout cas nous n'avons jamais croisé personne, ajouta Boltz en tapant de la main sur la table. C'est décidé, nous irons là-bas !

Il jeta un regard interrogateur vers Filik, qui acquiesça vigoureusement. Ce serait parfait ! Ils auraient de l'espace et de l'eau tout autour, ce qui permettrait de garder Azur en contrôle.

— Allons-y dès demain, dit-il, le plus tôt sera le mieux.

— Quoi ? s'étonna Boltz. Déjà ?

— Euh, oui... Ce serait préférable. Je ne sais pas quand Ilderad a prévu d'attaquer... Mais ça pourrait être d'un jour à l'autre...

— Il a raison, admit sombrement Jaime. Il faut vite que tu puisses contrôler ce dragon, Boltz. On a décidé de rester, alors autant apprendre à se défendre...

— Bah, très bien, répondit Boltz en levant les bras, de toute façon ça ne prendra que quelques jours ! Faisons ça, alors !

Filik tourna lentement la tête vers Maddie et balbutia :

— Et d'ailleurs, Maddie... je me demandais si...

— Je vous préparerai un sac de provisions et de couvertures, assura Maddie avec un sourire résigné.

Tout en parlant, elle avait posé une main anxieuse sur l'épaule de Boltz, qui agrippa lui-même le poignet de la tenancière d'un geste rassurant.

— Merci, Maddie. Quelques jours seulement, c'est promis !

— Azur fait déjà ce qu'il lui ordonne, affirma Filik, ça ne sera pas bien difficile. On partira juste avant l'aube.

Maddie hocha la tête sans grande conviction, les lèvres serrées, et Filik vit que Boltz scrutait Jaime avec un petit regard préoccupé, sa main dans la sienne. Dès demain, Boltz dompterait son dragon. Son dragon, à lui, Filik... qui ne lui avait jamais réellement obéi... mais qui semblait désormais tout disposé à écouter un étranger. Un étranger, vraiment ? Boltz en était-il vraiment un, tout compte fait ? Il semblerait que non. Il ne pouvait s'agir d'un hasard. Il y avait une loi magique qui forçait les dragons à obéir à certains humains de sang Ildari.

Les œufs de dragons étaient ramassés directement dans leurs nids, au creux des montagnes. Régulièrement, les Ildari envoyaient des expéditions de dragonniers récupérer de nouveaux œufs pour de futurs élevages. Souvent, les nids étaient situés aux mêmes endroits, car les dragonnes gardaient leurs antres durant des centaines d'années. Filik observa Boltz du coin de l'œil. Peut-être sa famille était-elle effectivement une de ces rares familles capables de dompter ces fameux dragons incontrôlables... Si c'était le cas, il était très heureux qu'ils s'en soient rendu compte. Seulement... S'il devait être honnête avec lui-même, Filik avait espéré qu'Azur finirait par l'écouter, lui. Mais là encore, une petite voix lui murmura « Tu n'en as jamais voulu... Dragonnier... Tu as toujours su que ce n'était pas pour toi. ». Il passa une main devant sa frange pour la relever de ses yeux. Oui. C'était vrai. Il n'en avait jamais voulu. Il n'avait jamais voulu être dragonnier, chevaucher un dragon, ni même avoir sa propre monture ailée. Il ne s'était enfui avec Azur que pour lui éviter la mort. S'il l'avait su en sécurité, il ne l'aurait pas emmené avec lui. N'était-ce pas précisément une bonne chose qu'il ait fini par trouver quelqu'un qui permette à Azur de ne pas se faire remarquer, de rester avec lui plutôt que de se faire capturer avant d'avoir pu atteindre sa taille adulte ? Si... bien sûr que si. Il avait pris sa décision. Il allait aider Boltz à entraîner Azur. Il savait bien que c'était la solution. Peut-être même était-ce ce qu'il fallait au Royaume d'Omphal pour résister à Ilderad. Mais que restait-il réellement du Royaume ? Après la mort de l'Ancien Vœu, y avait-il quelque chose à sauver ? Cette fille... Filik tourna la tête vers Jaime, qui regardait toujours Boltz d'un air encourageant. Pourquoi Adrasté avait-elle effacé sa mémoire ? Et pourquoi refusait-elle désormais de s'en séparer ? Elle n'avait rien dit à Filik, mais ce dernier n'était pas dupe. Elle était venue à Gandir pour Jaime, et elle restait ici pour Jaime. Filik la voyait maigrir continuellement, grommeler qu'elle n'aimait pas être là... pourtant elle ne bougeait pas. Quel était leur lien ?

Jaime et Boltz discutaient à présent à voix basse, le visage proche l'un de l'autre. Il se rendit compte que son regard s'était attardé sur Jaime plusieurs secondes de trop lorsqu'il la vit lui adresser un sourire curieux en ajustant sa queue de cheval au-dessus de sa nuque. Il se détournait précipitamment pour ne pas leur donner l'impression qu'il cherchait à écouter ce qu'ils disaient et fit un geste en direction de Boltz.

— Comme tu as eu ça ?

Boltz leva les sourcils et porta machinalement sa main vers la cicatrice laiteuse qui lui barrait la tempe et s'étendait jusqu'à son cou, juste en dessous de son oreille.

— Oh, ça... Ça date !

Il fit courir son doigt sur la ligne blanche, les yeux dans le vague.

— C'était mon frère, le jour de son rappel. Il m'a laissé un souvenir.

Ils se redressèrent tous.

— Pourquoi ? s'indigna Jaime. Tu ne m'avais pas dit !

— Je ne voulais pas qu'il s'en aille, expliqua Boltz en haussant les épaules, j'ai essayé de me battre contre lui pour l'inciter à rester, mais j'étais bien malade, ce jour-là ! Qu'est-ce que j'ai braillé... Moi aussi, je me serais mis un coup à la tête pour me faire taire.

Il leva la main alors que Jaime s'apprêtait à dire quelque chose et lança un regard entendu à Filik.

— Nous partons tôt, demain, c'est bien ça ?

Filik fit signe que oui.

— Dans ce cas, allons dormir.

Boltz prit la main de Jaime et fit racler sa chaise au sol en s'étirant.

— Maddie, tu n'as qu'à laisser les provisions sur le comptoir, nous ne te réveillerons pas.

Pris de court, Filik le regarda remonter les escaliers avec Jaime et songea que lui aussi devrait se reposer un peu. Il y parviendrait mieux ce soir : la pluie s'étant arrêtée quelques instants auparavant, la nuit serait sans doute plus calme.

CHAPITRE V

Le rêve

Quelques heures plus tard, Boltz se réveilla en sursaut, le cœur battant à tout rompre. Faisant face au plafond de la chambre qu'il partageait avec Jaime, ses grands yeux fixèrent aveuglément la semi-obscurité. Il resta quelques instants immobile, pantelant, puis se redressa dans le lit étroit. Il posa une main sur le dos de Jaime allongée à côté de lui. Ce geste était rassurant. Son corps se soulevait et s'abaissait paisiblement au rythme de ses respirations. Elle dormait profondément et n'avait rien senti de son réveil brusque. Tant mieux. Ils se reverraient bientôt, de toute façon. Il regarda au-dehors. La pluie semblait avoir définitivement cessé durant la nuit. Quelques gouttes observaient le sol avec envie depuis le préau de la fenêtre, songeant au moment où elles se décideraient à plonger. Le jour n'était pas encore levé et le ciel se colorait d'un bleu nacré hésitant, pas tout à fait éclos sur l'aurore. Il pouvait bien dormir quelques minutes de plus... S'emmitouflant sous la couverture, il ferma les yeux, colla son nez contre l'épaule de Jaime et attendit plusieurs minutes.

Plic... plic... plic...

Quelques gouttes continuaient de tomber régulièrement au-dehors. Sans doute des restes de pluie s'écoulant du toit. Un écho clair résonnait sur la surface métallique qui les accueillait dans leur chute.

Plic... plic... plic...

Non. Il n'y parviendrait pas. Le sommeil ne viendrait plus. Il était trop alerte. Il avait des images trop vives en tête. D'un geste presque inconscient, il porta une main à sa joue comme à chaque fois que quelque chose le tracassait, mais cette fois il s'attarda également sur sa cicatrice. Elle semblait palpiter, comme s'il avait de la fièvre. Au toucher, il eut

l'impression qu'elle était plus chaude que d'ordinaire. Il avait appris à vivre avec cette cicatrice. À vrai dire, il n'y pensait jamais. Ce n'était qu'un élément supplémentaire soulignant la différence énorme entre son frère et lui. Il fut à nouveau assailli d'images. Il l'avait été toute la nuit. Il avait fait un rêve étrange. Étrange en cela qu'il était plutôt un souvenir, un souvenir qui s'était mis en route dès qu'il avait sombré dans le sommeil, comme une pièce de théâtre qui n'aurait attendu que lui pour commencer. Il n'avait pas pensé à ce jour-là depuis des années. Il ajusta légèrement sa tête en prenant soin de ne pas réveiller Jaime et se remémora son rêve.

— Encore de la fièvre, s'était lamentée la mère de Boltz en épongeant son front avec une serviette froide. Plus de jeux sous la pluie, dorénavant ! Ton frère et toi vous entraînerez lorsqu'il fera meilleur dehors ! D'ailleurs je n'aime pas te voir avec ces épées, tu es bien trop jeune !

— Ça va passer, je me sens déjà un peu mieux, avait menti Boltz d'une petite voix qu'il s'était efforcé de rendre claire. Comment va Brand ?

— Il va très bien, il n'a eu qu'un rhume.

— J'irai mieux très vite aussi ! s'insurgea Boltz en gonflant les joues.

Le père de Boltz était entré dans la pièce à ce moment précis, les bras chargés d'une pile de linge et d'une peau d'ours qu'il avait étalée sur le lit de Boltz. Ce dernier avait senti le poids de la couverture supplémentaire s'ajouter aux autres au-dessus de lui, l'enfonçant un peu plus dans son lit.

— Nous avions dit que si ça ne passait pas après cinq jours, nous irions chercher un guérisseur. Tu grelottes encore, regarde-toi.

Boltz pouvait en effet voir la peau d'ours trembler légèrement au-dessus de lui. Il avait frotté ses petits pieds l'un contre l'autre en frissonnant.

— Je vais envoyer Brand en ville, avait tranché Mme Goff sous le regard approbateur de son mari. Il ira chercher le guérisseur. Brand ? Brand !

Elle s'était levée du lit, avait à nouveau trempé la serviette dans un bac d'eau froide et l'avait soigneusement disposée sur le front de Boltz, le visage rongé par l'appréhension. Puis elle était sortie de la chambre de Boltz, suivie de son mari. Quelques instants plus tard, Boltz avait entendu un « Oh ! » aigu. Il s'était redressé.

— Maman ?

Pas de réponse, mais son père avait dit :

— Brand... C'est... Quand as-tu reçu...

— C'est arrivé ce matin, avait répondu la voix de son frère.

Il y avait eu un tumulte de chaises qui tombaient et raclaient, puis sa mère s'était écriée :

— C'est merveilleux !

Boltz s'était extirpé de sous ses couvertures et s'était avancé en grelottant jusqu'à la porte de sa chambre. Sa mère sanglotait de joie et tenait contre sa poitrine le visage tout ravi de Brand. Ce dernier affichait un regard pétillant et satisfait, et caressait vaguement le bras de sa mère comme pour la consoler. À côté d'eux, son père lisait silencieusement un morceau de parchemin, les yeux grands ouverts, indéchiffrables. Boltz s'était précipité vers lui et le lui avait arraché d'un geste brusque.

— Eh !

Il s'était mis hors de portée et avait vu qu'en haut du parchemin se trouvait une roue de charrette agrémentée de motifs circulaires. Il avait rapidement lu toute la lettre. C'étaient eux... Ils le rappelaient. Il l'avait toujours su. Il s'y était toujours attendu. Avec ses pouvoirs, son frère allait forcément être rappelé par l'Ancien Vœu. Il avait senti la fièvre le désarçonner un instant et avait tourné la tête vers Brand.

— Tu ne vas pas y aller, hein ?

Brand avait repoussé sa mère, qui continuait de le serrer dans ses bras avec un sourire larmoyant. Tout comme Boltz, il possédait de beaux yeux bleus parsemés de points dorés qui lui valaient beaucoup de compliments. Boltz voyait souvent les filles du village se précipiter autour de leur ferme pour le regarder s'entraîner. Brand était plus grand, plus âgé, et sa bénédiction l'avait rendu fort et en meilleure santé générale que son petit frère, qui tombait facilement malade. Brand lui avait répondu sans se départir de son sourire :

— Et pourquoi pas ?

— Ils ont emmené Assil, avait grommelé Boltz, la gorge serrée. Maintenant ils t'emmènent, toi.

Il avait été obligé de s'interrompre à cause d'une violente quinte de toux et avait dû s'adosser au mur, mais ni sa mère ni son père n'avaient esquissé le moindre mouvement vers lui. Son père était pris dans une sorte de transe et sa mère couvait son frère d'un regard ému.

— Tu aimerais que je reste à Gandir toute ma vie ? avait demandé Brand, incrédule. Ils vont m'apprendre des choses, là-bas ! Je m'ennuie, ici !

— Et moi, alors ?

Brand avait semblé confus.

— Toi ? Tu ne peux pas venir, tu ne...

— Je ne veux pas venir ! avait craché Boltz avec hargne. Je n'ai aucune envie d'aller là-bas avec toi ! Moi, je veux rester. Qui va m'apprendre à me battre, quand tu seras parti ?

Boltz avait toisé son grand frère silencieux en sentant son crâne le brûler. Il transpirait à présent, mais avait également froid. Lever la tête vers lui représentait un effort qui lui donnait le tournis. Il avait alors remarqué, dans un coin près de la porte d'entrée, une épée sale et pleine de boue : Brand venait de s'entraîner. Pendant que Boltz avait passé les derniers jours à tousser, frissonner, suffoquer au lit, Brand, lui, s'était à nouveau entraîné à transformer divers objets en lames et à les faire virevolter autour de lui. Il allait devenir extrêmement fort, s'il allait au Grand Palais, c'était certain ! Mais il ne le reverrait plus... Ou pas avant très longtemps. Boltz avait alors passé sa manche sous son nez pour en essuyer la morve qui coulait, s'était précipité vers l'épée et l'avait brandie, déclenchant les hurlements de Mme Goff.

— Pose ça tout de suite ! avait tonné son père.

— Ce n'est pas le moment, Boltz, avait ajouté sa mère, Brand doit se préparer à partir !

— Partir ? Je pensais qu'il devait aller me chercher un guérisseur ! avait assené Boltz, les yeux brûlants à présent de larmes. Je suis malade, vous vous rappelez ?

Ils le regardaient tous de haut. Il voyait leurs visages excédés se pencher au-dessus de lui. Comme toujours. Son frère avait voulu récupérer

l'épée, mais Boltz avait fouetté l'air avec la lame, obligeant Brand à vivement retirer sa main dans un soupir.

— Qu'est-ce que tu nous fais ? avait-il lâché d'un air exaspéré.

— Battons-nous ! s'était exclamé Boltz en reniflant bruyamment. Si je gagne, tu restes !

Sans attendre de réponse, sans prêter attention aux vociférations de ses parents, il s'était précipité au-dehors, pieds nus, faisant gicler la boue sur son passage. Quelques mètres plus loin, l'écurie ouverte laissait entendre les hennissements des chevaux. Deux poules s'étaient prestement écartées sur son passage en battant des ailes, l'air paniquées, répandant des plumes un peu partout. Il faisait un beau ciel clair et le sol était encore humide de la pluie des derniers jours. Arrivé près de la haie délimitant leur ferme, il avait glissé en faisant volte-face. Brand était sorti sur ses traces, le visage fermé. Il ne souriait plus et n'avait dégainé aucune des multiples épées dont il avait le secret de fabrication. Ils avaient fixé l'un sur l'autre leurs yeux bleus d'égale brillance et Boltz avait hurlé :

— Tu n'as jamais aimé être ici ! On n'a jamais été assez bien pour toi !

Brand s'était avancé vers lui en secouant la tête.

— Non, je n'ai jamais voulu être ici. J'ai toujours su que je serais mieux ailleurs. Et alors ?

— Et alors ? s'était égosillé Boltz, la tête en feu. Et alors, je ne veux pas que tu partes !

Brand avait éclaté de rire en rejetant sa tête brune en arrière.

— Ce que tu veux n'a aucune importance. Tu es encore un enfant, tu verras plus tard qu'il n'y a rien pour nous, ici... Eh !

Il avait évité de justesse un coup d'épée que Boltz avait envoyé dans sa direction. Ce dernier était furieux. Il avait du mal à tenir debout et sa vision s'assombrissait, mais il ne pouvait le laisser dire cela. Il s'était appuyé sur l'épée plantée au sol, titubant et pantelant.

— Ne dis pas... Ne parle pas comme si tu... Comme si tu avais tout compris !

— Il n'y a rien à comprendre, avait répondu Brand d'un ton las. Toi et moi sommes différents. Tu n'as pas mes pouvoirs, tu ne conçois pas que

j'aie envie de voir autre chose...

— DIS TOUT DE SUITE QUE JE N'AI PAS DE TALENT ! avait coupé Boltz, livide.

Tout s'était passé en un instant. Brand s'était saisi d'un bout de haie branlant qu'il avait arrachée d'une seule main. Avec un coup de pied, il avait plaqué au sol l'épée sur laquelle se tenait Boltz, qui s'était en conséquence effondré par terre, désorienté. Dans le même temps, il avait secoué son bras, au bout duquel le morceau de haie s'était soudainement animé. Partant du poing de Brand, le bois cabossé s'était durci, avait pris une couleur argentée et s'était aplati. La transformation s'était poursuivie en un clin d'œil, jusqu'à atteindre le bout de la haie, qui formait à présent la pointe d'une épée affûtée. Et cette pointe, Brand la pointait sur le cou de Boltz. Les deux frères s'étaient regardés sans un mot pendant plusieurs secondes. Puis, les yeux à demi ouverts, comme s'il s'ennuyait profondément, Brand avait marmonné :

— C'est très exactement ce que je dis. Tu n'as aucun talent. Tu ne peux pas comprendre pourquoi je suis heureux de partir.

Boltz avait serré les dents, luttant pour garder les yeux secs. Il ne voulait pas qu'il le voie encore pleurer. C'était le moment d'être fort, de lui montrer qu'il devait rester.

— Tu es bien, ici, avait poursuivi Brand d'un ton sombre. Tu n'auras jamais besoin de plus que tout ça et je t'envie presque. Moi...

Il avait levé la tête et avait regardé autour de lui avec mépris, comme si chaque élément qu'il voyait criait la médiocrité, depuis la boue sous ses pieds jusqu'aux poules qui gloussaient à quelques mètres. Ce bref moment d'inattention avait suffi à Boltz pour pivoter sur le flanc et se saisir de l'épée, qu'il avait brandie vers son frère. Il voulait simplement parer son coup, lui montrer qu'il pouvait lui tenir tête. Qu'il savait se battre, lui aussi. Qu'il n'était pas inutile. Mais Brand avait agi trop vite pour lui. Bien trop vite. Peut-être s'était-il senti menacé ? Peut-être avait-il pensé que Boltz cherchait réellement à l'attaquer ?

— Brand, non ! avait hurlé la voix de leur mère depuis la porte de la maison.

Boltz avait senti une douleur fulgurante sur tout un côté de son crâne enfiévré. Un liquide lui avait rempli l'oreille et il avait perdu connaissance...

C'était la dernière fois qu'il l'avait vu. À son réveil, Brand était parti. Il l'avait laissé là, malade, blessé et en colère. Sa mère, en larmes, avait été heureuse de voir partir son fils vers un destin si prometteur, mais s'était lamentée tous les jours de son absence. Plus rien ne brillait chez les Goff. Boltz avait appris à s'entraîner seul depuis et n'avait plus repensé à cet épisode. Pourquoi, alors, revenait-il aujourd'hui le hanter ?

Une lueur rougeâtre pénétra dans la chambre. Le soleil commençait à se lever. Silencieusement, Boltz se glissa hors du lit et prit le sac qu'il avait préparé avant de se coucher. Il y avait rassemblé assez de vêtements pour quelques jours. Il mit son sac d'épées sur son autre épaule en prenant soin d'éviter de les faire tinter, puis il se faufila hors de la pièce en refermant la porte. Une fois arrivé en haut de l'escalier, il hésita un instant. Puis il posa ses affaires et se dirigea vers une autre porte, qu'il ouvrit avec une certaine appréhension. Comme il s'y attendait, Adrasté ne dormait pas. Elle n'était pas non plus dans son lit. Assise près de la fenêtre ouverte, elle avait posé ses bras contre le rebord et regardait les rues désertes. Elle n'avait fait aucun geste qui indiquait qu'elle l'avait entendu entrer, mais elle marmonna :

— Tu n'arrivais pas à dormir ?

— Si, mais mal, admit Boltz, et Filik et moi devons partir, alors...

— Il me l'a dit, oui. Emmenez donc ce lézard loin d'ici, je ne m'en plaindrai pas. Très bonne initiative.

— Écoute... commença Boltz.

Adrasté ferma la fenêtre et se tourna vers lui.

— Je sais ce que tu vas me demander, dit-elle sans l'ombre d'un sourire.

Pourtant, elle ne paraissait pas hostile. Elle s'adossa au mur et poursuivit :

— Je ferai attention à elle. Je ne laisserai rien lui arriver, tu peux partir tranquille.

— Tu n’y es pas, répondit Boltz en secouant la tête.

— Ah ?

— Il n’y a pas que Jaime.

Il tenait à être parfaitement clair. Il n’avait pas essayé de croiser Adrasté jusque-là, mais il avait réfléchi et il lui semblait judicieux de la prévenir.

— Il y a quelques jours, Jaime a vu quelqu’un mourir. Un vieil homme s’est fait tuer sous nos yeux par les Bénis de l’Armée. Et puis...

Il se tut un instant. Adrasté resta immobile, le regard impassible.

— Elle... Elle a fait quelque chose. À ce jour, je ne comprends pas encore très bien et... Toute l’auberge a explosé. On a tous été ensevelis, c’est comme si elle avait créé un champ de force.

— C’était la seule fois ? demanda Adrasté, les lèvres légèrement pincées.

— Oui... Non.

Il venait de se souvenir.

— En libérant les Profanes, alors qu’elle allait ouvrir la dernière cellule, elle a fait exploser les cachots, comme si elle avait mis trop de... charge de don ? Ce n’était pas une explosion aussi forte, mais...

— Je comprends bien, coupa Adrasté.

En la dévisageant, Boltz ne vit aucune trace de surprise ou de perplexité dans les yeux de la Némésis.

— Bien sûr, j’aimerais que tu protèges Jaime pendant notre absence, reprit-il en baissant la tête. Seulement... Il n’y a pas qu’elle. J’aimerais que tu fasses attention. Je ne sais toujours pas ce qui provoque ses pertes de contrôle. Elles ont déjà failli nous tuer. Il faut à tout prix éviter qu’elles se produisent près de... de Maddie ou...

Il sursauta. Pendant qu’il avait la tête baissée, Adrasté s’était avancée vers lui et avait mis une main sur son épaule. Il sentit sa poigne ferme sur son muscle.

— Tu peux partir tranquille. Je ne laisserai rien arriver à personne.

En plongeant son regard bleu dans ses yeux de jais, il vit qu'elle pensait ce qu'elle venait de dire. Il savait également, d'instinct, que la Némésis serait une protection bien plus efficace que lui-même pour leur petite assemblée. Il voyait mal ce qui pouvait leur arriver en sa compagnie. Il repensa toutefois aux explosions de Jaime...

— Je compte sur toi, dit-il enfin.

Ils hochèrent la tête d'un même mouvement. Boltz eut le sentiment qu'Adrasté en savait plus qu'elle voulait bien le laisser voir, mais il n'avait pas le temps de lui demander maintenant. De plus, elle ne lui dirait sûrement rien. Pour le moment, il lui suffirait de savoir qu'elle prendrait soin d'eux, qu'elle se tiendrait prête à écarter Jaime en cas de perte de contrôle et qu'elle ferait attention à elle. Alors qu'il s'apprêtait à partir, Adrasté reprit soudain :

— On ne s'est pas déjà rencontrés ?

Elle plongea son regard dans le sien comme pour compter ses cils.

— Je... Je ne crois pas, dit Boltz, surpris. Tu as cette impression ?

Adrasté hocha la tête en se mordant la lèvre, sans cesser de le détailler avec une insistance qui le mit mal à l'aise.

— Euh... Vraiment, ça m'étonnerait, balbutia Boltz, embarrassé par son examen minutieux. Je m'en serais souvenu.

Adrasté sembla hésiter quelques secondes, puis ferma les yeux, rompant ce contact visuel étrange qu'elle avait instauré.

— Tu as sûrement raison, dit-elle lentement. Je ne vois pas...

Boltz leva les mains, paumes vers le plafond, et haussa les épaules comme pour dire « dommage ». Puis il se dirigea à nouveau vers la porte, qu'il ouvrit silencieusement.

— Prends soin d'eux, glissa-t-il à mi-voix.

Elle n'eut pas besoin de lui répondre.

CHAPITRE VI

Le départ

Le thé était brûlant, mais Filik en but la totalité et trempa son pain dans les dernières gouttes. Il ajouta un peu de gelée et sentit le goût sucré lui recouvrir la langue. Il espérait qu'il ne se passerait pas longtemps avant leur retour ici. Même s'il avait été rassurant de voyager avec Adrasté malgré son humeur maussade, il n'avait pas été mécontent de trouver à La Petite Oie un confort qui rappelait celui qui avait caractérisé sa vie à Ilderad. Il n'y avait pour le moment que lui dans la grande pièce de l'auberge, mais Boltz n'allait certainement pas tarder à descendre à son tour. À ce moment précis, il entendit du bruit à l'étage et vit en effet les jambes bottées de Boltz apparaître en haut des escaliers.

— Il ne pleut plus, on dirait ! dit-il en remarquant Filik.

— Non, c'est très bien, ça. Tu veux manger ?

Boltz secoua la tête.

— Pas faim. Partons vite. Avant qu'il n'y ait du monde dehors.

— Parfait. Dans ce cas, tu n'as plus qu'à chercher Azur !

Boltz parut un instant déconcerté.

— Qui... qui ça, moi ? Pourquoi ?

— C'est le début de l'entraînement, il n'y a que toi qui puisses le faire obéir et sortir d'ici discrètement, rappela Filik avec un regard éloquent.

— Euh... Très bien...

Boltz remonta les escaliers après avoir laissé son sac près de la table de Filik. Quelques instants plus tard, celui-ci entendit à nouveau des pas descendre les marches.

— Si vite ? s'étonna-t-il.

Au lieu de Boltz, il reconnut la masse de cheveux impressionnante de Myrkur.

— Oh, déjà réveillée ? Nous avons été bruyants ?

— Pas du tout, dit-elle avec un petit sourire endormi en s'approchant de lui. Mais je vous ai entendus parler de partir, hier soir. Alors ça y est ?

Elle tira une chaise et s'installa, faisant face à Filik. Sans croiser son regard, elle contempla un instant la lumière naissante qui perçait par la fenêtre, les yeux plissés.

— Oui... On va voir de quoi Azur et Boltz sont capables ensemble.

— Ça vous prendra du temps, à ton avis ?

— Quelques jours, quelques semaines tout au plus... Ça dépendra beaucoup de nos progrès.

— D'accord...

Elle se tortilla sur sa chaise, l'air mal à l'aise. Filik voulut lui adresser un sourire rassurant, mais elle gardait résolument les yeux fixés sur la fenêtre.

— Je pense que je peux vous être utile, reprit-elle soudain.

On y était. La raison de sa présence. Filik s'en était douté lorsqu'elle s'était assise avec lui. Il avait néanmoins préféré attendre qu'elle parle en premier.

— Tu souhaites venir avec nous ?

— Oui. Si tu me le permets.

Elle tourna enfin les yeux vers lui et son expression se détendit légèrement lorsqu'elle vit qu'il souriait.

— Bien sûr ! Je n'y vois aucun problème. Mais, le dragon...

Myrkur ne l'écoutait pas. Elle venait de laisser échapper un soupir de soulagement.

— Tu... tu es sûre que ça va ? demanda Filik alors qu'elle enfouissait son visage dans ses mains.

— Ça va. Simplement, je... Je ne savais pas si vous vouliez être accompagnés et je...

Elle soupira à nouveau et découvrit son visage.

— Je ne peux plus rester ici. J'ai vraiment besoin de bouger.

— Que se passe-t-il ? Maddie s'occupe bien de nous, pourtant !

— Ce n'est pas ça, dit Myrkur en secouant vigoureusement la tête. Maddie est superbe. Mais... c'est elle.

Elle fit une grimace en rapprochant ses sourcils et en pointant les commissures de ses lèvres vers le bas, formant une expression grincheuse dans une très bonne imitation que Filik saisit immédiatement.

— Adrasté ? pouffa-t-il.

Myrkur opina du chef.

— Excuse-moi, je sais que c'est ton amie, mais... J'ai été persécutée toute ma vie par les Malaen alors j'ai du mal. J'aime encore passer plusieurs jours en compagnie d'un dragon.

— Tu n'as pas rejoint Zaël, pourtant, remarqua Filik.

— Loïa aurait refusé, répondit sombrement Myrkur. Et je voulais rester avec elle. Mais là, j'ai besoin de prendre un peu l'air. Contrairement à vous tous, il me faudra un peu de temps pour m'habituer à Adrasté.

— Loïa sait que tu veux venir avec nous ?

— Non. Je laisserai un mot. S'il te plaît, permets-moi vous accompagner. Mon don peut vous être utile.

— Je t'ai déjà dit oui, assura Filik.

Myrkur soupira à nouveau avec gratitude et monta précipitamment les escaliers, qu'elle redescendit quelques instants plus tard avec un sac prêt. Filik haussa les sourcils.

— Tu avais tout préparé ?

Pour toute réponse, Myrkur haussa les épaules d'un air gêné. Des grattements et des grognements se firent soudain entendre en haut des marches et elle sursauta en faisant volte-face. La première chose que Filik vit, ce furent les pattes griffues d'Azur racler le plancher avec hâte et impatience. Puis tout son corps apparut à mesure qu'il descendait les escaliers d'un air euphorique, tirant derrière lui un Boltz désemparé et haletant. Il était véritablement imposant maintenant : même lorsqu'il serpentait, ventre contre le sol, son dos criblé d'écailles arrivait à la poitrine de Filik. En se dressant sur ses pattes arrière et en relevant la tête, il dépassait désormais n'importe quel homme d'un bon mètre. Il émit un gargouillement de plaisir à la vue de Filik et se précipita pour lui renifler les chevilles. Ses écailles bleutées ajoutèrent de magnifiques reflets à la pièce baignée à présent dans la lumière flamboyante de l'aube. La chaîne accrochée à son cou était dangereusement tendue et Boltz avait

manifestement dû déployer des trésors d'ingéniosité pour trouver le bon ordre à donner au dragon afin qu'il consente à le suivre. Filik fit un bond en arrière lorsqu'Azur baissa la tête pour chercher de la nourriture. Deux cornes de plusieurs centimètres sortaient à présent de ses tempes et s'étiraient en arrière et de petites piques ornaient le contour de sa mâchoire. Il pouvait blesser quelqu'un sans même le vouloir.

— Il est censé rester tranquille, mais je crois qu'il ne connaît pas sa force, dit Boltz, le front suant. Allons-y tant que... Myrkur ?

Il venait de remarquer la présence de la jumelle, qui s'était promptement éloignée du dragon et attendait près de la porte d'entrée.

— Elle voudrait nous accompagner, dit Filik.

— Et... on est sûr que c'est une bonne idée ? demanda Boltz d'un air interdit.

— Moi, ça ne me gêne pas.

— Je ne dis pas ça pour toi, dit Boltz en désignant Azur d'un geste de la tête.

— J'y suis habituée, tu sais, après le dragon des cachots toutes ces années, intervint Myrkur en s'avançant précautionneusement. Je ne serai pas dans vos pattes, mais si vous avez besoin de vous cacher rapidement, vous serez bien contents de m'avoir avec vous.

Filik regarda Boltz, dont les muscles étaient tendus par l'effort qu'il faisait pour maintenir Azur. Il fit une grimace qui signifiait « après tout, c'est comme tu veux ». Myrkur eut à nouveau un sourire, mit son sac sur ses épaules et posa une main sur la porte.

— Pas par-là, nous sortons par derrière, précisa Boltz. Moins de monde que sur la Grand Place.

Filik et Myrkur hochèrent la tête et s'engagèrent à la suite d'Azur et Boltz vers le fond de l'auberge. Filik prit au passage un sac de provisions laissées par Maddie et la remercia intérieurement.

— Attends, dit-il à Boltz. J'ai une idée.

Il s'empara d'une couverture au-dessus d'une pile probablement laissée là par Maddie et la déploya sur les cornes d'Azur.

— Voilà, comme ça, si on nous voit de loin, on pensera peut-être qu'il s'agit d'une vache, ou...

Azur le dévisagea d'un air désespéré, mais ne tenta pas de se défaire de la couverture qui lui tombait à moitié sur les yeux.

— Très bien Azur, reste calme, dit doucement Boltz. Allez, avance.

Myrkur s'avança et commença :

— Tu sais que je peux...

— Garde ton énergie pour le moment, dit Filik, je pense qu'il n'y aura personne à cette heure-ci.

Lorsqu'ils ouvrirent la porte arrière, un froid mordant pénétra à l'intérieur de l'auberge, portant avec lui l'humidité laissée par la pluie des derniers jours. Filik ajusta précipitamment sa tunique autour de son cou et vit Boltz et Myrkur en faire de même devant lui. Boltz mit également une main sur la couverture d'Azur pour éviter qu'elle ne s'envole : le dragon, lui, ne semblait pas du tout incommodé par la température. Dehors, il n'y avait effectivement personne. Il était encore très tôt et le seul bruit qu'ils entendaient était le chant des oiseaux matinaux. Par ailleurs, après les événements récents, beaucoup avaient décidé de quitter le village ; ainsi, même en plein jour, l'auberge de Maddie recevait moins de visiteurs et les rues étaient plus calmes. Ce matin-là ne faisait pas exception. Ils ne croisèrent personne sur leur chemin. Ils prirent la direction de la ferme de Boltz, mais bifurquèrent avant d'arriver à la forêt : il leur faudrait la

contourner vers l'est pour trouver la grotte, qui se situait à presque une heure de marche. À plusieurs reprises, la queue hérissée d'Azur se glissa hors de la couverture et Boltz dut précipitamment la rajuster pendant que Filik jetait un regard anxieux aux alentours. Mais ils atteignirent les abords du village sans croiser âme qui vive. Ils virent cependant quelques fois le portrait de Jaime placardé à divers endroits et Filik entendit Boltz émettre un grondement sourd à chaque fois qu'ils passaient devant. Au loin, à ce qui semblait être des dizaines de kilomètres, Filik aperçut alors un nuage de fumée noirâtre.

— Des pillleurs, commenta sombrement Myrkur.

— Quoi ?! s'affola Filik.

— Tu n'as pas écouté Maddie... Avec toutes les rébellions de ces derniers jours, certains en profitent pour cambrioler les villages pendant les soulèvements contre les agents... Parfois, ils viennent après la bataille et se servent dans les maisons ou détroussent ceux qui sont restés en arrière.

Filik frissonna et regarda le fin trait de fumée au loin avec effroi.

— Ne t'en fais pas, je ferai en sorte de nous dissimuler, si on en croise, assura Myrkur. Et puis, ton dragon sera sûrement capable de nous en défendre, non ?

Filik hocha la tête sans conviction et reprit sa marche. Azur était devenu bien plus imposant, oui... Il s'en sortirait sans problème contre un ou deux assaillants. S'ils étaient plus nombreux, cependant... Il suffirait de le museler et attacher ses ailes, ce qui n'était pas encore une tâche si ardue pour un groupe habile. Le soleil était presque entièrement levé lorsqu'ils arrivèrent devant une rivière qui parcourait un relief inégal, menant vers une petite colline.

— On y est presque, annonça Boltz.

Ils longèrent silencieusement le cours d'eau, qui se faisait plus tumultueux à mesure que le sol s'élevait. Bientôt, ils durent descendre au

plus près du lit de la rivière et marcher sur les galets, car la colline se rapprochait et le sol se faisait plus rocailleux. Un castor détala précipitamment en les voyant arriver, abandonnant son amas de branches. Azur tira sur sa chaîne en lâchant un grondement, mais Boltz s'exclama :

— Calme !

Le dragon se renfroga et continua d'émettre un son grave durant plusieurs mètres pour manifester son mécontentement.

— Les choses seront plus faciles si nous le laissons chasser, non ? Risqua Filik. Il a sûrement faim.

— Tu as raison, acquiesça immédiatement Boltz, je n'y avais pas pensé. La grotte se situe un peu plus bas, si nous restons ici, près d'un point d'eau, un animal finira très certainement par pointer le bout de son nez.

Il ne s'était pas trompé. Quelques instants plus tard, un cerf apparut en contrebas et fit une halte pour se désaltérer. Avec un pincement au cœur pour la pauvre créature, Filik indiqua à voix basse à Boltz comment s'y prendre. Celui-ci hocha la tête et, retenant son souffle, lâcha la chaîne d'Azur en chuchotant :

— Azur... Fais la torche.

Le dragon agit en un éclair. D'un battement d'ailes qui surprit tout le monde, il s'éleva à plusieurs mètres du sol et s'élança à une vitesse fulgurante sur le cerf, qu'il fit disparaître dans un jet de flammes de deux mètres. Filik, Boltz et Myrkur, qui avaient tous les trois été projetés en arrière sous la force du souffle, regardèrent bouche bée le dragon atterrir au-dessus du corps inerte de sa proie et la dévorer instantanément. Filik sentait son cœur battre à tout rompre.

— C'est... c'est la première fois que je le vois vraiment voler, murmura-t-il. Et ce jet de flamme...

— Tu es sûr que je vais... que je vais pouvoir dompter ça ? balbutia Boltz, le teint pâle, les yeux écarquillés.

La couverture d'Azur était tombée sur leurs jambes lorsqu'il s'était envolé et ils le regardèrent manger avec une satisfaction manifeste. Plusieurs minutes plus tard, alors qu'il ne restait plus du cerf que quelques os, le dragon leva la tête, parut se rappeler leur présence et revint vers eux en serpentant au sol. Sans que Boltz lui enjoigne, il passa le museau sous la couverture, en ressortit de l'autre côté et eut un soupir de contentement. Filik sentit une vague de tendresse l'envahir : durant quelques jours, il s'était souvent demandé si le caractère d'Azur serait gommé par l'allégeance nouvelle qu'il vouait à Boltz. Peut-être deviendrait-il un simple dragon obéissant et effacé ? Peut-être Filik ne reconnaîtrait-il plus l'ami qu'il avait sauvé d'une mort certaine, le dragon espiègle et affectueux qu'il appréciait tant ? Mais il voyait bien qu'il s'était inquiété pour rien. Azur ne s'était pas départi de ses diableries. À ce moment précis, le castor qu'ils avaient vu un peu plus tôt apparut de nouveau près de son tas de branches. Le sang de Filik ne fit qu'un tour. Boltz n'avait toujours pas récupéré la chaîne d'Azur.

— Attention !

Alerté par le cri de Filik, le rongeur décampa à nouveau et cette fois, Azur s'élança à sa poursuite dans un formidable coup d'aile.

— AZUR, NON !

— Il n'a pas assez mangé ? ! s'exclama Myrkur d'une voix paniquée.

Mais le dragon s'éloignait déjà et semblait n'avoir d'yeux que pour la petite chose qui bougeait et attisait sa curiosité. Le castor s'était sauvé, Azur à ses trousses, et Boltz s'empara d'une lourde pierre qu'il jeta de toutes ses forces vers la bête et qui l'atteignit entre les deux cornes. Comme par réflexe, Azur se tourna brutalement vers eux et lâcha un cri aigu à faire dresser les cheveux sur la tête. C'était un rugissement sauvage, déchirant, que Filik ne l'avait jamais entendu pousser. Mais Boltz ne se laissa pas déconcenancer et s'écria aussitôt :

— AZUR, REVIENS !

Cette fois, cela parut fonctionner. Le dragon s'immobilisa dans sa course, replia lentement ses ailes, baissa la tête près du sol et revint vers eux. Filik l'observa tandis qu'il se lovait à nouveau sous la couverture : c'était comme si Azur avait compris qu'il n'avait pas bien agi. Il évitait de croiser leurs regards et émettait le même grondement de frustration qu'auparavant.

— Tu ne peux pas partir comme ça, Azur, dit Filik, qui tremblait toujours en pensant au cri sauvage de l'animal, pas ici !

Le dragon souffla par le nez.

— Dorénavant, tu restes près de moi, c'est compris ? dit Boltz d'un ton qu'il s'efforçait de rendre autoritaire.

Filik vit ses yeux se poser tour à tour sur le dragon et sur la carcasse du cerf encore fumante à quelques mètres. Puis il lui jeta un regard de désespoir, auquel Filik répondit avec un sourire encourageant.

— Vas-y, c'est le moment. Tu as son attention, là.

Boltz prit une inspiration et s'avança vers Azur.

— Tu vois ce truc ? dit-il en brandissant la chaîne sous le nez du dragon. On va te l'enlever, d'accord ?

— Euh... commença Filik, qui ne s'était pas attendu à cela.

— On va te l'enlever, continua Boltz en élevant un peu la voix pour couvrir l'intervention de Filik, car tu ne peux plus t'enfuir comme ça dès qu'on te lâche, Azur. Je ne pourrai pas constamment te tenir en laisse. Tu ne pars que si je t'en donne l'autorisation, d'accord ? Et tu reviens toujours !

Myrkur eut une expression scandalisée et Filik voulut prévenir Boltz, lui dire de ne pas détacher le dragon, mais c'était inutile : dans un bruit de ferraille, il avait déjà commencé à ouvrir l'anneau qui enserrait le long cou

d'Azur en évitant de les regarder. Filik releva nerveusement une boucle de son front. Il n'était pas du tout certain que ce soit la bonne chose à faire. Azur pourrait s'enfuir à n'importe quel moment, s'il le désirait... Lorsque la chaîne tomba sous le nez du dragon, celui-ci cligna des paupières. Il eut une étrange réaction, se redressant légèrement sous sa couverture et humant l'air autour de lui, comme s'il découvrait soudain toutes les possibilités qui s'offraient avec cette nouvelle liberté. Puis il tapota l'épaule de Boltz du bout de son museau, l'air de dire « merci ». Enfin, il abaissa à nouveau la tête au sol et attendit. Filik sentit son pouls s'apaiser et expira avec soulagement, tandis que Myrkur se laissait tomber contre un rocher, la main sur la poitrine. Très bien... Il semblait calme... Pour le moment. Boltz lâcha involontairement un « ouf » aigu et rangea la lourde chaîne dans son sac.

— Au moins, on n'aura plus à penser à ça, commenta-t-il en massant la main endolorie qui avait tenu la chaîne du dragon durant toute leur marche. Continuons !

Il enjamba la queue d'Azur et revint vers l'endroit où ils étaient sur le point de s'engager, là où la roche commençait à former un mur sur les deux rives. Au bout, les deux côtés se rejoignaient en une arche grossière, mais suffisamment grande pour les laisser passer s'ils se penchaient en avant. Marchant derrière Boltz, Filik mit la tête sous l'arche et vit que la rivière s'enfonçait dans une sorte de couloir souterrain, ample et faiblement éclairé par les reflets de l'eau qui se réverbéraient sur la pierre. Myrkur s'arrêta avec une expression de méfiance sur le visage.

— Ça s'élargit un peu plus bas, assura Boltz. Tu verras, ça vaut le détour. Azur, viens.

Le dragon, qui avait également marqué un instant de perplexité en arrivant à l'entrée de la grotte, replia ses ailes et avança d'un air prudent. Il dut baisser la tête à ras le sol, car le passage était bas et étroit. Une fois tous dans la grotte, ils durent se serrer sur le côté, contre la roche, là où il restait quelques centimètres de galets au sec. Le cours d'eau provoquait un bruit torrentiel qui inondait le souterrain. Malgré l'absence de soleil, la lueur fantomatique qui s'élevait de l'eau les éclaira jusqu'à ce que...

— Woah !

Filik et Myrkur laissèrent échapper un petit cri de surprise simultané. Le plafond venait de disparaître. En fait, il y en avait encore un : mais il remontait si haut à présent qu'il se fondait complètement dans l'obscurité. Tout autour d'eux, des cascades de tailles diverses se déversaient dans un bassin central au fond de la gigantesque caverne qui s'étalait sous leurs yeux.

— Et vous veniez jouer ici avec Assil ? demanda Filik en allant vers Boltz.

Boltz fit « oui » de la tête et se dirigea vers un renforcement du bassin, dans lequel il disparut quelques secondes. Il finit par en ressortir en tirant un minuscule radeau couvert de vase. Filik l'entendit murmurer :

— Il est vraiment toujours là...

Myrkur était également coincée dans une position étrange, la bouche ouverte et la nuque renversée vers l'arrière, obnubilée par toutes les cascades qui s'écrasaient au sol et semblaient provenir du ciel. Azur serpentait d'un air curieux, se redressant de temps à autre comme pour admirer la caverne dans son ensemble. Une ou deux fois, il déploya ses ailes et s'éleva à plusieurs mètres dans les airs, disparaissant dans l'obscurité sous le regard anxieux de Filik. Mais il finissait toujours par redescendre et atterrissait près de Boltz, comme pour lui montrer qu'il n'avait aucune intention de partir. Il vint finalement trotter près de Filik, qui leva la main et lui caressa l'encolure.

— Tu vas bientôt avoir la taille d'un cheval, dis donc, chuchota-t-il au dragon, qui s'ébroua fièrement en ramenant ses ailes près de lui. Cet endroit me semble parfait. Tu es prêt, Boltz ?

Boltz se redressa au-dessus de son minuscule radeau, s'épousseta les mains et se tourna vers Filik d'un air déterminé. Il contempla à son tour la vaste caverne et inspira profondément.

— C'est parti pour quelques brûlures !

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

L'espion

Les nuages s'éloignaient. D'un gris sombre, ils glissaient lentement vers le sud en emportant avec eux la pluie torrentielle qu'ils avaient déversée sur le Royaume durant les derniers jours. Zaël porta sa main devant son front en visière, plissant légèrement les yeux pour observer l'orage dans sa course silencieuse. Quiconque voyait le soleil réapparaître penserait aussitôt à un bon signe. Mais pas lui. La fin de cette pluie semblait laisser un silence chargé dans son sillage. Quelque chose se préparait. Et Zaël avait une très nette idée de ce dont il s'agissait. Il regarda en contrebas. La colline sur laquelle il se tenait surplombait un village dans lequel il avait élu domicile pour les prochains jours. Il ne lui restait que très peu de Bénis créés par ses pouvoirs. Le feu dans la forêt les avait presque tous consumés et entre temps, beaucoup avaient péri... Ce n'était pas une solution viable. Oh, il pourrait continuer. C'était le plan convenu. Simplement, il attendrait d'être au plus près du Grand Palais. Il attendrait l'aube de l'attaque. Cependant, il avait mieux, désormais. Les Profanes qui s'étaient joints à lui se révélaient être d'une utilité insoupçonnée. Ils connaissaient le Grand Palais. Ils avaient, comme lui, entendu des choses durant leur captivité. Et leurs pouvoirs étaient plus durables que ceux des Bénis qu'il avait créés. Zaël redescendit lentement la pente de la colline, rejoignit le village et se dirigea vers une auberge sombre et minuscule. Comme d'habitude, personne ne lui adressa le moindre mot. Tous les jours, les clients attablés le dévisageaient sans oser l'approcher. Aucun d'eux ne savait qui il était, mais ils semblaient rester loin de lui par instinct.

Zaël longea le mur en baissant la tête pour éviter les poutres du plafond mansardé et arriva devant une petite porte, qu'il poussa en s'engouffrant dans la pièce qu'elle cachait. Deux personnes se trouvaient déjà à

l'intérieur. L'une d'entre elles était un jeune homme aux cheveux courts, bruns et bouclés, profondément endormi. Il ne bougea pas lorsque Zaël entra. Ses joues étaient creuses et de grands cernes noirs encerclaient ses paupières fermées. Il respirait cependant paisiblement et ne montrait aucun signe de souffrance ou de maladie. Assise près de lui sur le lit se tenait une jeune femme blonde aux traits tirés. Elle sursauta lorsqu'elle se rendit compte de sa présence, mais poussa un soupir de soulagement en le reconnaissant.

— Va dormir, Faria, dit doucement Zaël, il n'a pas besoin d'être surveillé.

— On ne sait jamais, répondit Faria d'une petite voix avec une secousse fébrile de la tête, si quelqu'un vient... Il est trop vulnérable, comme ça.

— Personne ne lui fera de mal... Et puis cela fait sept jours... Il devrait revenir d'un instant à l'autre.

— Dans ce cas, il faut lui préparer à manger, dit Faria en se redressant d'un coup. Je vais...

Mais elle vacilla et dut se rasseoir. Zaël se rapprocha d'elle et s'arrêta à quelques centimètres. Elle dut lever la tête pour le regarder.

— Dors. Maintenant. Si nous attaquons bientôt, vous devrez être en forme.

— Je sais, je sais, marmonna Faria en baissant les yeux.

— Je suis très sérieux. Vous n'avez aucune chance de survivre, sinon, coupa Zaël d'un ton égal. Et ce n'est pas ce que je veux.

Faria renifla.

— Où sont les autres ? demanda Zaël en regardant autour de lui.

— Dans leurs chambres, je crois, je n'ai vu personne depuis quelques jours, sauf ceux qui sont passés ici, dit Faria en posant une main sur la poitrine du jeune homme endormi.

— Dors, répéta Zaël en désignant l'autre lit de la pièce. Je vais demander qu'on lui prépare à manger et s'il ne se réveille pas bientôt, tu mangeras sa part.

Il observa Faria tandis qu'elle titubait vers le lit adjacent et s'effondrait dessus avec un dernier regard hésitant vers le corps inerte d'Oroïr.

— Je ne bougerai pas d'ici, assura Zaël. Je vais simplement chercher à manger pour lui.

Faria hocha la tête et ferma les yeux. Quelques longues minutes plus tard, Zaël revint dans la chambre avec un plateau de potage et du pain, l'entendit respirer un peu plus bruyamment et sut qu'elle dormait. À deux reprises, elle fut agitée de légers soubresauts, mais ne se réveilla pas. Ces Profanes s'étaient habitués à être alertes, sur le qui-vive... C'était bien naturel. Ils s'attendaient constamment à être attaqués, enlevés, faits prisonniers, même si personne ne les savait ici. Cependant, Faria n'avait pas tort. Dans cet état, le corps d'Oroïr était particulièrement vulnérable. Il valait mieux qu'il ne soit pas laissé seul trop longtemps. Zaël ne tenait pas à attirer l'attention sur leur présence, mais il tuerait quiconque tenterait de s'en prendre à ses Profanes ou ses Bénis. Ils étaient là pour une raison bien précise et personne ne changerait cela. Un souffle froid passa sur la nuque de Zaël. Un message de sa magie... Une perturbation. Il était là. Par réflexe, il posa les yeux sur Oroïr, qui releva les paupières à ce moment-là. Il eut d'abord un mouvement de panique en découvrant la pièce autour de lui, puis il se redressa en position assise et porta une main à son front. Les réveils étaient toujours difficiles et le plongeaient dans une désorientation totale.

— Tiens, dit immédiatement Zaël en tendant le potage et une cuillère en bois.

Oroïr le regarda quelques instants comme s'il ne le reconnaissait pas, puis Zaël vit un peu de conscience remplir ses pupilles. Enfin, il baissa la tête vers le bol, s'en saisit d'un geste brusque et entreprit d'en dévorer le contenu. Durant quelques minutes, il n'y eut plus que le son de mastication d'Oroïr et la lente respiration de Faria de l'autre côté de la pièce. Oroïr n'avait pas dit un mot depuis son réveil. Il n'avait fait qu'avaler une quantité impressionnante de potage et lorsqu'il eut fini, il leva enfin les yeux vers Zaël et sembla réaliser où il se trouvait.

— De l'eau, souffla-t-il d'une voix rêche.

Zaël lui tendit un pichet d'eau qu'il avait pris sans ménagement du comptoir de l'auberge sous le regard apeuré du tenancier, en même temps

que le plateau de potage qui lui avait été servi. Oroïr s'en saisit et le vida d'une traite, sa pomme d'Adam tressautant au gré de ses gorgées. Enfin, il reposa le pichet et passa sa manche sur sa bouche. Son visage reprenait peu à peu ses couleurs et ses cernes blanchissaient à vue d'œil.

— Ce n'est jamais agréable, dit-il en regardant Zaël d'un air rompu. Pas mon moment préféré.

Zaël ne répondit pas. Oroïr remarqua alors Faria, endormie de l'autre côté de la pièce.

— Elle est restée les sept jours ?

Face au hochement de tête de Zaël, Oroïr leva les yeux au ciel.

— Elle s'en fait trop...

— Il serait déplaisant qu'il arrive quelque chose à ton corps pendant tes absences, objecta Zaël, il vaut mieux s'assurer de ta sécurité.

— Oui, mais ici, dans cette chambre...

— Il y a peu de chances, admit Zaël. En revanche, il a encore fallu quelqu'un auprès de toi à ton réveil. Tu n'aurais pas été assez fort pour te nourrir seul.

Oroïr hocha sombrement la tête.

— Oui... C'était rude, cette fois. Mon corps a un peu de mal à le supporter.

— Tu as eu un long voyage à faire.

Zaël se tut et inspecta le visage d'Oroïr, qui reprenait petit à petit ses couleurs habituelles. Ses mains tremblaient légèrement et il respirait avec difficulté. Il était encore faible. Mais ses questions ne pouvaient pas attendre.

— Qu'as-tu vu ?

Oroïr leva des yeux fatigués vers lui et pointa un doigt vers le bol de potage.

— Possible d'en avoir un autre ?

Zaël acquiesça et rouvrit la porte. Il se dirigea vers le comptoir et demanda une seconde ration. Le don d'Oroïr, bien que puissant et rare, présentait en effet une limite de taille. Lorsqu'il dissociait son âme de son

corps, celle-ci pouvait vivre presque indéfiniment sans boire, dormir, ni manger. Cependant, durant ces absences qui pouvaient durer des jours, il restait amorphe, comme endormi, et il n'y avait aucun moyen de le nourrir avant le retour de son âme, ce qui le mettait en danger. En cas de courte absence, la question ne se posait pas : Oroïr réintégrait son corps et retrouvait rapidement ses forces. Cependant, après plusieurs jours, le manque d'eau et de nourriture se faisait ressentir et à son réveil, Oroïr était souvent incapable de se débrouiller seul. Mais ils n'avaient pas le choix. Zaël comprenait très bien que l'Ancien Vœu ait souhaité rappeler un Béni au pouvoir aussi avantageux. Et désormais, il lui servait d'espion, à lui. Oroïr avait vu venir les Bénis de l'Armée à plusieurs kilomètres et ils avaient réussi à les éviter jusque-là grâce à sa surveillance quasi constante. Cette fois, Zaël lui avait demandé d'aller plus loin.

Il revint dans la chambre quelques minutes plus tard et tendit le bol à Oroïr qui s'en saisit avec la même ferveur que le premier.

— Après trois jours... Je les ai trouvés. Je les ai vus. Ils se rapprochent de la frontière... J'ai vu leur armée. Ils sont en marche.

— Des dragons ? demanda aussitôt Zaël.

Oroïr fit « non » de la tête. Zaël fronça les sourcils.

— Aucun ?

— C'est temporaire, à mon avis. Le climat était maussade au Nord. Ils craignent qu'il y ait encore de la pluie, ça affaiblirait ces satanées bestioles.

Zaël acquiesça d'un léger mouvement de tête.

— Combien d'hommes ?

— Beaucoup, souffla Oroïr en trahissant pour la première fois une pointe d'admiration, vraiment beaucoup... Plusieurs centaines, de ce que j'ai pu voir. Peut-être même des milliers.

— C'est bien. C'est très bien...

Plus l'armée d'Ilderad serait nombreuse, plus ils auraient de chance de l'emporter face aux Bénis de l'Armée. Étaient-ils au courant de cette attaque imminente, au Grand Palais ? Au moins une personne savait... Mais pas les autres, non. Ilderad, les rebelles et Zaël leur tomberaient dessus comme la foudre et décapiteraient enfin ce régime... L'absence des dragons

n'était pas seulement due à la menace de la pluie. Ilderad comptait encore sur l'effet de surprise. Ils voulaient être discrets. Une armée de dragons fendant les airs attirerait sûrement l'attention des messagers avant que les armées n'atteignent les premiers villages. Les dragonniers pourraient sans doute se déplacer bien plus vite et rejoindraient l'armée directement à la Capitale.

Et lui, Zaël devrait être présent. Il le verrait. Il serait là lorsque l'Ancien Vœu tomberait... tomberait vraiment. Et il le ferait lui-même. Il tuerait le dernier Malaen encore en vie dans le Grand Palais. Ce maudit Enfant... Ce monstre. Il avait laissé le bénéfice du doute à la Némésis, car sa magie le lui avait dicté, même s'il n'en comprenait toujours pas la raison. Peut-être avait-elle un ultime rôle à jouer... Mais l'Enfant mourrait.

— Quand penses-tu qu'ils y seront ?

— À la Capitale ? Pas plus de trois jours, affirma Oroïr, ils marchaient très vite, même en si grand nombre.

— Très bien, répéta Zaël. Merci Oroïr.

Ils se mettraient donc bientôt en route. Ils étaient eux-mêmes à près d'une journée de marche de la Capitale. Pour l'heure, il fallait élaborer un plan. Zaël se décolla du mur et s'apprêta à quitter la chambre lorsque Oroïr reprit :

— Il y avait autre chose...

Zaël se retourna.

— Autre chose ?

— Oui... J'ai remarqué ça en revenant ici. Je ne saurais pas l'expliquer. Mais j'ai vu les Bénis de l'Armée. Enfin, quelques-uns. Les hauts rangs étaient tous là... Les Majors, les Capitaines...

Zaël referma la porte qu'il avait ouverte.

— Ils étaient hors du Grand Palais ? Tous ? Où étaient-ils ?

— Je les ai croisés alors qu'ils marchaient vers le nord, à quelques kilomètres à peine de la Capitale.

Zaël se laissa à nouveau reposer contre le mur et replia ses bras massifs. Les Bénis de l'Armée se dirigeaient vers le nord... Ils avaient également envoyé les Majors et les Capitaines.

— Le Général Brand était là aussi, se rappela soudain Oroïr.

Zaël décroisa les bras. Le Général aussi ? Que se passait-il ?

— Tu penses qu'ils étaient au courant ? demanda Oroïr. Qu'ils vont à la rencontre d'Ilderad ?

— Non, répondit aussitôt Zaël.

Il réfléchit très vite.

— Tu as dit qu'il n'y avait que quelques représentants ?

— Tous les hauts rangs.

— Si les Bénis de l'Armée se préparaient réellement à une guerre, ils auraient été rassemblés au complet. Il y a encore des factions qui recherchent Jaime et la Némésis. Non... Non, ils ne sont pas au courant, pour Ilderad, conclut Zaël d'une voix grave.

— Où penses-tu qu'ils aillent ?

Zaël contempla quelques instants le regard perdu d'Oroïr et se laissa doucement glisser par terre, s'asseyant au sol dans une position méditative, les jambes repliées et les coudes appuyés sur ses genoux.

— Je ne sais pas, dit-il enfin.

CHAPITRE VIII

L'avertissement du Général

BOUM !

Jaime était à La Petite Oie, dans son lit. Elle dormait encore profondément après le départ de Boltz quelques heures plus tôt.

BOUM !

Il se passait quelque chose.

BOUM !

Il y eut une violente secousse et Jaime ouvrit les yeux, brutalement tirée du sommeil. Elle se rua à la fenêtre et eut le souffle coupé : un épais nuage rougeâtre s'élevait derrière les toits avoisinant l'auberge et des cris de terreur semblables à ceux qu'elle entendait parfois en rêve résonnaient partout dans les rues. Son lit trembla et un tapis de poussière se détacha du plafond, recouvrant ses cheveux d'un voile blanchâtre. Jaime se retourna, mais perdit l'équilibre et atterrit sur le plancher dans un cri de douleur et de surprise. Sa porte s'ouvrit brusquement et elle sursauta. C'était Adrasté, qui entra en trombe et eut l'air stupéfaite en la voyant par terre.

— Qu'est-ce que tu fais ?! s'écria-t-elle en jetant des regards alarmés par la fenêtre alors qu'une nouvelle explosion retentissait. Il faut vite partir !

— Qu'est-ce qui se passe ?

Jaime se releva péniblement et suivit Adrasté hors de la chambre.

— Les Bénis de l'Armée. Ils sont ici. Ils détruisent tout.

Foudroyée, Jaime resta muette, les yeux écarquillés. Elle dévala l'escalier derrière Adrasté et vit que tous les habitants de l'auberge venaient

également de descendre, terrifiés. Loïa, Assil et Kya les virent arriver avec soulagement.

— Ah, vous êtes là ! lança Loïa d'une voix où perçait la panique. Qu'est-ce qui se...

— Les Bénis de l'Armée, coupa Adrasté en se ruant vers la porte de derrière. Je ne sais pas comment ils nous ont trouvés, mais il faut partir ! Ils rasant le village et tuent tout le monde.

Kya secoua ses cheveux blonds et s'exclama :

— Et les autres ? Les habitants ? On ne va pas les aider ?

— On ne peut pas sauver tout Gandir contre ces gens, contesta Adrasté avec impatience, tu ne les connais pas !

— Et alors ? Tu veux qu'on les laisse brûler chez eux ?

Une odeur nauséabonde commençait en effet à se faire sentir, une odeur de bois, de suie et de — Jaime eut un haut-le-cœur à cette réalisation — chair brûlée. Adrasté ouvrit la bouche avec la manifeste intention de répliquer, mais Kya leva la main avec colère.

— Fais comme tu veux ! Je sais que tu te fiches des autres. Moi, j'y vais !

— Kya, non !

Jaime se précipita, mais Kya ouvrit la porte de l'auberge et disparut au-dehors avant qu'elle n'ait pu la rattraper. De là, elle put voir que la Grand Place offrait un spectacle digne des Enfers : la statue avait perdu sa tête et ses bras et la moitié de l'autel était en ruine. Tout autour, des incendies s'élevaient, ainsi que des cris de peur, de panique et d'agonie. Les habitants de Gandir couraient sans but, en proie à une terreur qui semblait les rendre fous. Certains pleuraient devant leurs maisons en flammes, appelant des noms qui n'avaient pu s'échapper. Le nuage rougeâtre flottait toujours dans l'air, mélange de sang, de fumée et de feu. Les habitants mouraient en ce moment même. Pétrifiée, Jaime réalisa alors quelque chose :

— Où est Maddie ?

Assil et Loïa haussèrent les épaules et Adrasté s'avança pour refermer la porte :

— Je ne l'ai pas vue ! Partons vite, sinon...

— Là-bas ! s'écria alors Assil.

Jaime tourna la tête si précipitamment qu'elle sentit sa nuque craquer. Émergeant du nuage rouge, Maddie titubait vers l'auberge, un bras sous l'aisselle de Venig pour l'aider à marcher. Il n'avait plus aucun bandage, mais son visage était entièrement parcouru de cicatrices, là où la peau avait été brûlée par Azur. Seuls ses yeux verts le rendaient reconnaissable : son corps semblait avoir gardé la charpente qu'il avait acquise lors de sa transformation en Béni, mais il n'avait plus aucun pouvoir et n'avait pas encore récupéré ses pleines capacités. Ils se précipitèrent tous vers eux, oubliant toute précaution. La cuisse de Maddie saignait abondamment.

— Je vais bien, s'empressa-t-elle de dire, il y a eu une explosion et un jet de graviers m'a touchée. C'est superficiel.

Puis, se tournant vers Jaime, la respiration haletante, elle ajouta d'une voix forte pour couvrir le tumulte :

— Ils sont là... Le Capitaine Miller et la Major Inya.

Adrasté fit un pas en avant et prit le poignet de Jaime comme par réflexe. Elle vit les yeux de la Némésis s'ouvrir plus grands.

— Partons ! Maintenant !

Tout le monde hocha la tête, mais Jaime se dégagea brutalement.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Adrasté avec une impatience manifeste. Tu veux mourir ici ?!

— Je les ai déjà battus une fois, dit Jaime, je peux réessayer !

— Ce n'est pas un jeu, Jaime, avertit Adrasté dans un grondement, ils tuent tout le monde, regarde ! Et s'ils te capturent, ce qui t'attend est pire !

— Je sais de quoi ils sont capables ! s'écria Jaime en écartant les bras. Je les ai vus faire !

La voix de Jaime s'évanouit et pendant un court instant, ils n'entendirent plus que les déflagrations, les éboulements, et les cris des villageois. Elle se sentait trembler, comme à chaque fois qu'elle repensait à Läinen, qu'elle repensait aux émotions qu'elle avait ressenties ce jour-là, à la rage qui l'avait envahie au point de lui faire perdre connaissance. Adrasté ne dit rien. Jaime crut la voir jeter un regard furtif à Maddie, qui hocha imperceptiblement la tête. Encore ces regards... Jaime s'était habituée.

Depuis le départ de Boltz, elle avait plusieurs fois surpris Maddie et Adrasté plongées dans une conversation qu'elles avaient interrompue dès qu'elles s'étaient rendu compte de sa présence.

— Ce n'est pas le moment de te venger, Jaime, trancha Adrasté. Filons d'ici !

Jaime recula vivement. Tout en parlant, Adrasté avait à nouveau essayé de l'agripper par le bras, mais cette fois, elle avait esquivé son geste. Elle ne laisserait pas cette auberge être détruite. Elle savait se servir de sa magie désormais. Elle la comprenait. Elle avait tant appris qu'il lui paraissait absurde, intolérable, de continuer à se cacher. Avant que quiconque ne puisse l'arrêter, Jaime fit alors volte-face, se saisit de l'épée avec laquelle elle avait pris l'habitude de s'entraîner avec Boltz et, insensible aux cris de consternation de Loïa, Assil et Maddie, se précipita sur la Grand Place. Elle n'était pas aussi rapide qu'Adrasté, mais elle savait maintenant utiliser sa magie pour se propulser en avant. Elle parvint à rejoindre la statue avant de se faire rattraper par une Adrasté fulminante.

— *Retournetoutdesuitedansl'auberge, s'égosilla-t-elle d'un seul trait, jenelerépèteraipas !*

Ses boucles noires flottaient autour d'elle dans une légère lévitation, tant elle était furieuse. Elles durent toutes deux se baisser pour esquiver une colonne de bois enflammée qui les manqua de peu et s'écrasa au sol dans une gerbe d'étincelles. Jaime profita de cette diversion pour s'éloigner dans les ruelles avant qu'Adrasté ne puisse l'en empêcher. Tous ses sens en alerte, elle slaloma entre les cadavres, les personnes qui se ruaient de part et d'autre des rues et les maisons brûlées, évitant les explosions soudaines qui se déclaraient un peu partout. Elle aperçut des Bénis en armure frappée du symbole de l'Ancien Vœu utiliser leur magie contre les habitants, qui tombaient comme des mouches. Ils les tuaient systématiquement. Le souffle court, Jaime continua de courir en regardant frénétiquement autour d'elle, toussant et crachant sous l'effet de la poussière et de la fumée. Certains villageois la heurtaient parfois de plein fouet, mais tous étaient dans un tel état d'hébétéude et de détresse qu'aucun ne lui accorda la moindre attention. La Profane recherchée était désormais le dernier de leurs soucis. Elle trébucha contre un corps qui dépassait à moitié des décombres d'une maison, se retourna, et reconnut la tenancière de l'auberge « À la Bougie Chaude », dans laquelle elle s'était cachée lors de sa deuxième nuit à

Gandir. Là où Lars et Aidan l'avaient débusquée... Les yeux morts de l'aubergiste la fixaient sans la voir et son bras droit avait été arraché, sans doute dans le souffle d'une des explosions.

— Jaime, reviens !

Adrasté l'avait retrouvée. Jaime l'entendit se presser derrière elle, mais cela n'avait aucune importance. Elle reprit sa course effrénée à travers les rues plongées dans le chaos, buta contre quelques Bénis qui tentèrent de l'attaquer et qu'elle esquiva tantôt en se laissant tomber et rouler au sol, tantôt en se cachant dans l'ombre des rares murs de pierre encore debout. À quelques pas, Adrasté s'occupait de les éliminer l'un après l'autre. Jaime se rendit alors compte qu'elle n'était qu'à quelques dizaines de mètres de la ferme de Boltz. Adrasté la rattrapa et lui bloqua le chemin d'un air menaçant. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais un rugissement à glacer le sang s'éleva. Un cri familier, qui n'avait rien d'humain et qui recouvrit tout Gandir. Les villages voisins l'avaient sûrement aussi entendu. Jaime sentit son cœur cesser de battre. Non... Ils ne l'avaient quand même pas libéré et amené ici... Elle plissa les yeux en observant le ciel au-dessus de la forêt. Le brouillard orangé provoqué par la fumée empêchait d'y voir clair. Mais après quelques secondes, elle aperçut ce qu'elle avait redouté : une gigantesque aile fendit le nuage et fut aussitôt suivie de l'apparition d'un dragon aux écailles bleues. Les cris des villageois s'intensifièrent à la vue du monstre volant. C'était donc comme cela qu'ils avaient mis le feu de façon si soudaine et destructrice. Plannait-il au-dessus d'eux depuis le début, caché dans le ciel rendu opaque par les nuées d'insectes et les panaches de fumée ?

Adrasté se figea. Jaime vit que ses yeux écarquillés reflétaient la silhouette reptilienne du dragon et elle parut momentanément incapable de faire un geste. Malgré le tumulte, Jaime put distinctement l'entendre murmurer avec horreur :

— Malyria...

— Maly-quoi ?

— Malyria... C'est le dragon de l'Ancien Vœu. Ils... ils l'ont sorti des cachots... pour ça ?

— Je pensais que c'était un secret !

— Ça l'était, affirma Adrasté en secouant la tête d'un air abasourdi. Seuls les piliers de l'Ancien Vœu savaient... Les Malaen. Personne d'autre. Je me demande qui...

Mais Jaime ne l'écoutait plus. Elle venait d'apercevoir, à la lisière de la forêt, ce qu'elle recherchait depuis le début. Se déplaçant d'un air nonchalant, comme si cette sortie ne constituait rien de plus qu'une promenade ordinaire, la Major Inya se jetait parfois sur des villageois affolés qui passaient près d'elle et les soulevait par la gorge. Quelques secondes plus tard, elle relâchait leurs corps, qui heurtaient brutalement le sol, sans vie. Il lui suffisait de les toucher... De trancher un de leurs organes vitaux grâce à sa magie pour qu'ils cessent définitivement de fonctionner, entraînant la mort. Elle était là, devant elle. Le corps de J'aime se mit à trembler de colère. L'instant d'après, elle se propulsa en direction de la Major avant qu'Adrasté n'ait pu faire un geste. Dans sa nuque, ses bras et la paume de ses mains, Jaime sentit sa magie lui envoyer de petites décharges, lui signifiant que comme elle, elle bouillonnait de rage et d'impatience.

CHAPITRE IX

Inya

Vraiment, Jaime était insupportable. Où allait-elle, maintenant ?

Le cœur d'Adrasté fit un bond lorsqu'elle reconnut la silhouette vers laquelle elle avait foncé. Inya.

— REVIENS ICI !

Avait-elle complètement perdu la tête ?! Dans un cri de colère, Adrasté s'élança à la poursuite de Jaime en envoyant de toutes ses forces sa magie vers le sol recouvert de cendres, qui s'envolèrent autour d'elle. Le dragon n'allait bientôt plus laisser qu'un tas de débris et de charbon derrière lui... Elles devaient à tout prix quitter cet enfer avant de finir calcinées. Son cœur battait encore la chamade sous l'effet du choc. L'ombre gigantesque de la bête passait de temps à autre au-dessus d'elles. Rien, hormis ce dragon, n'aurait pu lui faire peur. Rien d'autre. Elle pouvait se défendre seule contre les hauts rangs de l'Ancien Vœu. Ça, elle en était certaine. Mais elle ne pouvait défendre d'autres personnes en plus d'elle-même, encore moins avec un dragon dans les parages. Où était ce fichu lézard bleu lorsqu'on avait besoin de lui ? Le chapardeur devait être à plusieurs kilomètres d'ici, sans se douter qu'en revenant, Gandir ne serait qu'un tas de ruines. Comment retrouverait-elle Filik, s'ils devaient fuir le village ? Cette pensée la surprit, mais elle ne dura qu'une fraction de seconde. L'instant d'après, elle était près de Jaime, qui faisait face à une Major Inya légèrement décontenancée, mais ravie. Lorsqu'elle vit Adrasté, ses lèvres s'étirèrent en un sourire encore plus large, conférant à son visage ce regard férin qui la caractérisait tant. Elle ne l'avait jamais aimée et la revoir dans ces circonstances ne fit qu'accentuer son aversion. Ses grands yeux insolents,

ses pommettes saillantes et son menton pointu la rendaient passablement antipathique.

— Ça pour un hasard ! susurra Inya, qui frémissait d'enchantement à la vue de Jaime.

— Inya, gronda Adrasté en s'arquant légèrement.

Elle remarqua que la Major s'était placée de façon à orienter la paume de ses mains vers elles. Jaime se tendit près d'elle et Adrasté fit un pas dans sa direction sans détourner le regard d'Inya.

— Adrasté... Tu es là, toi aussi ? dit-elle d'un ton doux, moins assuré.

Adrasté eut un léger rictus. Inya savait qu'Adrasté rendrait leur tâche plus ardue. Elle songea à sa main désormais invalide. Il lui faudrait à tout prix contourner cette difficulté, ou du moins ne pas laisser Inya se rendre compte de l'avantage qu'elle avait sur elle aujourd'hui. Le bourdonnement dans ses oreilles provoqué par la présence de Malyria l'empêchait de réfléchir convenablement. Heureusement, la dragonne ne semblait pas s'intéresser à elles pour le moment. Elle survolait la ville comme l'ombre de la Faucheuse, piquant du nez de temps à autre et enflammant une maison avant de replonger dans l'épais nuage de poussière qui flottait autour d'eux.

Pendant un instant, Adrasté oublia Inya et leva les yeux vers l'endroit où la queue de la dragonne venait de disparaître. Comment étaient-ils parvenus à la dompter ? Cette question ne cessait de revenir dans son esprit. Elle avait toujours cru que Malyria était prisonnière, enfermée à jamais dans les cachots dans le but de garder cette arme ultime contre Ilderad, sans réellement pouvoir la contrôler entièrement. Une protection efficace contre les intrusions, en somme. La voir agir comme si elle était domestiquée, en revanche, élevée pour obéir, était une vraie surprise.

Adrasté détacha le regard du ciel. Inya n'avait cessé de poser ses petits yeux tour à tour sur Jaime et elle, mais elle n'avait pas fait un seul geste et ne semblait pas disposée à s'en prendre à elles. Qu'attendait-elle ? Peut-être savait-elle qu'il était dangereux de les attaquer de front ? Adrasté eut sa réponse presque immédiatement, lorsque Inya lança :

— Capitaine... Regardez qui nous avons là.

Adrasté sentit Jaime sursauter légèrement à côté d'elle tandis que le Capitaine Miller apparaissait entre les arbres de la forêt, près de la Major. Elles ne l'avaient pas vu. Focalisée sur la dragonne et Inya, Adrasté ne s'était pas demandé où pouvait se trouver Miller. Elle serra son poing un peu plus fort, celui où sa magie pouvait encore se concentrer, gardant son autre main prête à tirer Jaime en arrière si elle se faisait attaquer.

— Bien... Il semblerait que nous les ayons cherchées au mauvais endroit, remarqua Miller en les dévisageant à son tour de son regard bleu presque blanc, tout ce temps, elles étaient ici, ces deux-là...

— Vous n'avez pas été très doués, vous n'avez même pas réussi à me repérer ne serait-ce que grossièrement, nargua Adrasté. C'est finalement moi qui viens vous retrouver.

— Tu ne peux plus te cacher, répliqua Inya d'un ton acerbe, ce village sera bientôt rayé de la carte, regarde.

Elle leva un bras pour désigner les alentours et son visage rayonna lorsque les flammes qui s'élevaient désormais dans tout le village et la forêt se reflétèrent dans ses yeux. Adrasté sentit un flot d'injures lui brûler les lèvres et les serra avec force.

— Eh bien, on est en colère ? railla Inya d'une voix où perçait un dédain amusé. La petite Malaen est triste pour les autres, pour une fois ?

— Ça suffit, avertit Miller d'un ton sec.

Inya se renfroga à la manière d'une enfant qu'on aurait rabrouée devant ses amis.

— Elle ne peut rien contre nous, Capitaine, protesta-t-elle.

En disant cela, elle s'était mise à rassembler ses cheveux noirs, si lisses qu'on les aurait crus liquides. Adrasté avait souvent observé les entraînements des Bénis de l'Armée après leur recrutement : Inya avait la manie, durant les combats, de s'attacher les cheveux pour éviter qu'ils ne la gênent. Elle avait très rapidement grimpé les échelons et s'était hissée au poste de Major à seulement vingt-cinq ans. Adrasté, elle, trouvait cela lamentable. Sa propre magie maintenait naturellement ses boucles en arrière et elle n'en avait jamais été incommodée lors de ses combats. Un vrai contrôle magique allait au-delà des simples paumes des mains. Il parcourait le corps, les cheveux et même les ongles. Avec suffisamment de puissance,

il était en outre possible de projeter sa magie hors de soi. Certaines formes de pouvoirs l'autorisaient plus facilement que d'autres, certes, mais avec de la pratique, cela devenait faisable pour à peu près tous les dons existants. Inya n'avait pas accédé à son poste grâce à sa maîtrise de son pouvoir : elle le devait seulement à la nature inhérente de celui-ci. Un don qui permettait de neutraliser la cible en un instant, rien qu'en la touchant. Cet aspect, couplé à son ambition dévorante, avait été décisif. Néanmoins, Adrasté savait qu'Inya n'était pas en mesure de lui tenir tête. Bien que rapide, elle restait impuissante face à celle qu'elle aimait appeler « la petite Malaen ».

Pour Miller, c'était une autre histoire... Il était de dix ans l'aîné d'Inya et Adrasté, et avait bien plus d'expérience qu'elles. Mais, comme contre n'importe quel Béni, Adrasté ne doutait pas qu'en cas d'affrontement, elle l'emporterait, même à une seule main.

— Reculez, Major, dit le Capitaine.

— Comment ?

Inya jeta à Miller un regard qui peinait à masquer sa contrariété.

— Capitaine... Nous n'allons quand même pas les laisser...

— Obéissez, appuya-t-il d'un ton sans appel. Et vous aussi, lança-t-il aux Bénis qui se précipitaient vers la zone de combat. Vous n'avez aucune chance face à elles. Occupez-vous des villageois encore vivants. Les morts feront le reste...

— Que... oh... Je comprends...

D'abord déroutée, Inya récupéra à ce moment son rictus si caractéristique. Ses traits carrés se lissèrent en une expression de plaisir.

— Très bien, Capitaine, minauda-t-elle d'un ton doucereux en reculant de plusieurs pas.

Adrasté vit les Bénis s'éparpiller à nouveau à travers le village et elle sentit Jaime hésiter à côté d'elle. Que fallait-il faire ? Attaquer maintenant ? Jaime ne pouvait pas le savoir, mais le Capitaine pouvait poser de grosses difficultés... C'était lui qu'il fallait mettre hors d'état de nuire en premier. Ils étaient entourés de cadavres. Et ce foutu dragon... Même alors qu'il volait loin au-dessus d'elles, sa présence l'empêchait de réfléchir, de bouger, de parler convenablement... Sur ce point, au moins, tous les Bénis devaient ressentir la même chose. Adrasté tenta d'ouvrir la bouche, de

prévenir Jaime, mais c'était impossible. Elle n'avait pas le choix, elle devait agir. Immédiatement. Ne surtout pas laisser une seule seconde à Miller. Adrasté bondit. Jaime s'élança également derrière elle, mais...

— Aïe !

Il était trop tard. Adrasté l'entendit hurler, se figea avant d'avoir atteint le Capitaine et se retourna brusquement. Jaime venait de trébucher et relevait la tête avec une expression de douleur, aplatie au sol. Derrière elle, une main l'avait saisie par la cheville, l'empêchant de bouger ; c'était la main d'un cadavre... qui s'était soudain mis en mouvement. Miller avait réussi. Adrasté émit un hurlement de rage et se tourna vers le Capitaine, qui affichait un petit sourire satisfait. Ses yeux, eux, ne souriaient pas. Ils calculaient déjà, anticipaient la suite. La fraction de seconde qu'Adrasté avait perdue avait suffi au Capitaine pour utiliser son don. Il faisait partie de ceux qui pouvaient agir à distance. Il n'avait pas besoin de toucher les corps : ceux-ci s'éveillaient seuls et agissaient selon ses commandements, comme des marionnettes humaines. Humaines et... mortes. C'était en cela que Miller était terriblement utile sur un champ de bataille. Tous les cadavres pouvaient potentiellement devenir ses soldats, pour peu qu'ils restent près de lui.

— Débarrasse-toi de ce truc ! lança Adrasté à Jaime.

Elle n'aurait aucun mal à se défaire des Sans-Vie. Miller, lui, devrait vite être mis hors d'état d'en éveiller d'autres. Aussitôt, elle vit la femme qu'Inya avait tuée quelques minutes auparavant se relever et se précipiter sur elle, les yeux morts. Adrasté agit en un instant : ongles dehors, elle envoya de sa main inapte à la magie un coup si puissant dans le gosier de la Sans-Vie que sa tête se détacha sous le choc et vola plusieurs mètres plus loin. Le sang encore frais gicla sur son avant-bras, mais elle n'y accorda aucune attention. Ce n'était qu'une carcasse, désormais. Seule la magie de Miller faisait bouger leurs membres. Tout en se jetant sur le Capitaine, Adrasté songea à Zaël, qui avait réussi à conserver sa magie dans son corps et ainsi rester en vie malgré l'absence de ses organes vitaux. Ce n'était pas exactement pareil que ces cadavres-marionnettes cependant. L'âme de Zaël était encore présente et était nourrie par sa propre magie.

Alors qu'Adrasté fonçait sur Miller, il s'écarta soudain et au lieu de se loger dans sa poitrine, la main d'Adrasté transperça celle d'un cadavre. Elle

retira un cœur qu'elle laissa tomber au sol. Elle s'allongea au sol, y plaqua sa paume valide, et envoya une décharge de magie qu'elle sentit se glisser dans les milliers de racines peuplant la terre sous la couche de poussière. En une fraction de seconde, sa magie se fraya un chemin jusque sous les pieds de Miller, qui, cette fois, n'avait pas prédit son intention. Un gigantesque serpent fait de terre, de pierres et de racines jaillit des profondeurs et s'enroula autour des jambes du Capitaine, qui grimaça de douleur et se retrouva incapable de bouger. Adrasté eut un rictus satisfait. Elle n'avait jamais eu de difficulté à changer la forme et la nature de son don. Cela faisait partie des choses qui faisaient d'elle la plus redoutable des Malaen. Elle était la seule à en être capable. Voilà une chose à laquelle les membres de sa famille ne s'étaient pas attendus... Bien mal leur en avait pris.

Rapidement, Adrasté s'autorisa à risquer un coup d'œil vers Jaime. Elle s'était délivrée du cadavre, mais était à présent aux prises avec Inya. Seule. Adrasté impulsa un peu de sa magie au sol et le serpent grossit encore, enserrant le Capitaine jusqu'à ce ne restent plus visibles que ses yeux bleus et le sommet de sa tête. Il ne pouvait plus faire le moindre geste, ses bras et ses jambes immobilisés au sol. Adrasté se tourna vivement vers Inya, dont toute l'attention était portée sur Jaime. Elle était prête à bondir, prête à arrêter le cœur de son adversaire d'un seul frôlement de doigt. Jaime, elle, se tenait courbée, une expression de concentration intense sur le visage, s'attendant à devoir esquiver d'une seconde à l'autre. Mais ce ne serait pas nécessaire. Maintenant qu'elle n'avait plus qu'une seule cible, Adrasté savait quoi faire. D'un mouvement souple et silencieux, elle se rua sur la Major. Elle ne pourrait pas lui échapper. Bam ! Quelque chose la projeta avec force sur le côté.

— PAR L'ENFER DE...

Adrasté s'écrasa sur le flanc et roula sur plusieurs mètres dans le sol recouvert de poussière et de sang. Que s'était-il passé ?!

— Tu oses m'attaquer par-derrière ? s'exclama une voix aux accents faussement offusqués.

Inya la regardait avec un sourire surpris. D'un rapide coup d'œil, Adrasté vit ce qui l'avait entravée dans sa course. Trois cadavres encore debout, défigurés par les flammes, chair apparente, avaient conjugué leurs efforts pour la dévier de sa trajectoire lorsqu'elle avait sauté sur Inya. Se

redressant d'un bond sur le côté pour les éviter alors qu'ils se jetaient à nouveau sur elle, Adrasté essuya à l'aide de sa manche la poussière et le sang qui lui recouvraient les cils et brouillaient sa vision, puis sortit son couteau. D'un seul geste, elle trancha les trois têtes, qui tombèrent au sol à la suite les unes des autres dans un bruit mou. Leurs corps s'affalèrent les uns sur les autres, inanimés. Elle fouetta l'air avec son arme pour en enlever le sang et plongea son regard dans celui d'Inya. La poussière se faisait lourde et les cendres embaumaient l'atmosphère.

— Tu pensais vraiment que je ne t'entendrais pas venir ? dit la Major d'un air exaspéré.

— Oh, tu ne m'avais pas entendue, lança Adrasté. Tu n'entends pas grand-chose, d'ailleurs... Regarde derrière toi.

— Qu'est-ce que...

C'était Adrasté qui souriait, cette fois. Inya parut déconcertée, mais ce qu'elle vit soudain, c'était ce qu'Adrasté avait déjà pu voir arriver sans que la Major s'en rende compte. Profitant de son moment d'inattention, Jaime s'était glissée derrière elle, silencieuse comme elle savait désormais s'y prendre grâce à sa magie, et avait déposé ses mains sur les deux chevilles d'Inya. À la surprise d'Adrasté, ce geste ne fit pas que l'immobiliser. Ce qui se produisit fut étrange : la Major émit un hurlement aigu, strident, qui se répercuta tout autour d'eux. Elle s'effondra au sol en se tordant de douleur.

— *Que m'as-tu fait ?* s'égosilla-t-elle en levant la tête vers Jaime.

Son armure l'empêchait de se mouvoir correctement dans cette position, mais elle semblait vouloir se tenir les deux chevilles à la manière d'un enfant blessé. Jaime se redressa avec une expression indéchiffrable, sa poitrine se soulevant au gré de sa respiration haletante.

— Mes... Mes tendons... Tu vas le regretter, saleté !

— Tu sais détruire les organes, dit Jaime le souffle court, mais tu es incapable de les reconstituer, c'est bien ça ?

— Qu'est-ce que...

Inya cligna plusieurs fois des yeux, les traits tordus par la souffrance, puis hurla à nouveau :

— *Que m'as-tu fait ?*

— Tu ne reconnais pas ta propre technique ? Ton propre don ?

Jaime se tut, puis voyant qu’Inya continuait de pousser des cris de douleur et de rage, elle reprit :

— J’ai sectionné tes tendons d’Achille. J’ai utilisé la même forme de magie que toi.

Les yeux d’Inya s’ouvrirent grand et Adrasté ne put s’empêcher de hausser les sourcils. Quand Jaime avait-elle appris à faire cela ? Sans sa mémoire, sa magie ne devrait pas lui être aussi accessible... Était-ce cela qu’elle avait fait, enfermée avec Assil ? Adrasté avait simplement pensé qu’elle apprenait à soigner le corps humain.

Jaime s’agenouilla près d’Inya, qui tenta de s’éloigner et rampa à terre, en proie à une terreur qu’Adrasté ne lui avait jamais vue.

L’image était saisissante. L’armure de la Major émettait des grincements pathétiques contre le sol et ses pieds désormais invalides la suivaient inutilement tandis qu’elle soufflait, gémissait, et s’appuyait sur ses coudes pour avancer comme un ver de terre. Jaime se releva, fit quelques pas pour contourner la Major et s’accroupit à nouveau devant elle, lui barrant le chemin. Adrasté put voir une sorte de tristesse déterminée sur son visage.

Et alors qu’Inya écarquillait les yeux et semblait sur le point de dire quelque chose, Jaime la retourna sur le dos d’un coup de pied, arracha violemment le plastron de son armure et plaqua sa main droite sur sa poitrine. La Major ouvrit la bouche et laissa échapper ce qui ressemblait à un hoquet, puis s’immobilisa, ses yeux ouverts fixés sur Jaime dans une expression de panique qui ne la quitterait jamais plus. Elle émit un râle grave, son thorax s’abaissa lentement et elle cessa de respirer. Après quelques instants, ce qu’Adrasté attendait se produisit : les habituelles larmes firent briller ses yeux sans vie et coulèrent le long de ses joues. La magie d’Inya rejoignait son foyer éternel.

CHAPITRE X

L'envol

Debout au milieu de la grotte, Boltz ne lâchait pas Azur des yeux. Le dragon virevoltait, battait de ses ailes puissantes et s'élevait graduellement avant de redescendre en vol plané.

— Très bien, dit Boltz d'une voix forte et claire, maintenant, reviens !

Serrant les lèvres, il pria intérieurement. Azur y arriverait-il, cette fois ? Avait-il enfin compris ce qu'il devait faire ? Mais Boltz laissa aussitôt échapper un grognement de déception. Dans un mouvement de toupie, Azur fonça en piqué vers le sol en tournant sur lui-même, les ailes repliées contre son corps. À quelques mètres, alors qu'il semblait sur le point de s'écraser, il les déploya brusquement et posa ses pattes arrière sur le sol avec une douceur surprenante. Boltz se retourna vers Filik et Myrkur qui étaient tous deux assis sur un rocher au fond de la grotte. Filik jouait avec une stalagmite en suivant leurs progrès. Il sourit face au regard de dépit que lui lança Boltz. Celui-ci soupira :

— Rien à faire, il ne comprend pas !

— Essaie encore, répondit Filik en lui jetant à regard entendu, peut-être que la parole ne suffit pas.

Boltz se renfroigna. Il savait ce que Filik attendait qu'il fasse. Mais c'était bien trop dangereux et il souhaitait éviter de se rompre le cou.

— Lorsque j'étais à Ilderad et qu'on me forçait à assister à l'entraînement des dragonniers, je n'aurais jamais pensé les reproduire dans un tel contexte, avait avoué Filik avec un grand rire après leurs tout premiers exercices dans la grotte. S'ils savaient...

— Tous les enfants doivent faire ça ? avait demandé Boltz.

— Ceux des familles de dragonniers, oui.

Ils avaient passé les dernières semaines à habituer Azur à comprendre les ordres de Boltz et les résultats avaient été surprenants. Surtout car le dragon avait très rapidement et promptement accepté de jouer le jeu.

— Tu vas bientôt pouvoir le monter, avait dit Filik après une journée intense où Azur avait remarquablement bien suivi les instructions de Boltz.

— Euh... Le monter ? avait répondu Boltz sans parvenir à dissimuler son appréhension. Pour quoi faire ?

— Ça scellera votre lien. En fait... je pense que le contact physique est bien plus efficace que la parole, pour un dragon. Je pense aussi que c'est pour ça qu'il te touchait souvent de son museau lorsqu'il t'a vu pour la première fois. Ça lui permettait de te reconnaître.

— Hmm...

Après avoir évité le sujet les trois jours suivants, Boltz s'était finalement résigné à suivre le conseil de Filik.

— Bon... d'accord, dit-il d'une voix un peu plus aiguë qu'à l'ordinaire. Mais avant, tu peux me dire comment je suis censé rester accroché à lui ? Il y a une astuce pour ça, à Ilderad ?

En effet, le dragon enchaînait pirouettes, arabesques et galipettes dans les airs et malgré son obéissance et ses progrès, sa façon d'atterrir en piqué laissait Boltz perplexe quant à ses chances de survie.

— Il comprendra quand tu seras sur son dos, insista Filik en se levant et en se dirigeant vers lui. Son instinct lui dira quoi faire, il ne te désarçonnera sûrement pas.

— « Sûrement pas » ? s'exclama Boltz en faisant un pas en arrière.

L'idée de monter sur le dos d'un dragon capable d'effectuer une vrille en plein vol lui donnait des sueurs froides. Mais comment pourrait-il en être certain, autrement ?

— Normalement, oui, s'empressa de rectifier Filik en levant ses mains dans un geste qu'il voulait rassurant, je disais ça parce que... eh bien, en principe, c'est comme ça que ça marche pour les Ildari, je ne sais juste pas si c'est pareil avec toi.

Boltz regarda le dragon qui venait de les rejoindre en ronronnant. Il était véritablement gigantesque à présent et avait pratiquement atteint sa taille adulte durant les semaines qu'ils avaient passé cachés dans la grotte. Il n'avait pour le moment pas la carrure du dragon qu'ils avaient vu dans les cachots du Grand Palais, mais Boltz songea qu'à ce rythme, Azur finirait par devenir encore plus imposant. Il jeta un œil à ses ailes. Déployées, elles devaient bien faire une quinzaine de mètres d'envergure.

— Ç'aurait été plus simple si j'avais été saoul, dit-il d'une voix déconfite en contemplant les iris orange d'Azur.

La gueule du dragon s'était allongée et des crocs de la taille d'un avant-bras humain s'y étalaient en rangées étroites, mais son regard vif et curieux était resté le même que lorsqu'il s'était lové sur les genoux de Boltz le jour de leur rencontre. En le voyant marmonner, Azur pencha la tête sur le côté dans un geste interrogateur.

— Eh...

Boltz croisa le regard de Filik, qui venait de lui donner un petit coup de coude.

— Tu verras, ça va aller.

Boltz crut remarquer une étrange crispation dans le sourire de Filik. Il savait ce qu'il en coûtait au rouquin. Azur était *son* dragon. C'était lui qui l'avait sauvé. Il n'était manifestement pas insensible à la connexion que son animal avait développée avec Boltz et peinait parfois à dissimuler sa jalousie. Mais il les aidait. Il les aidait vraiment.

Quelques secondes s'écoulèrent, au bout desquelles Boltz soupira bruyamment. C'était décidé. Il allait le faire. Il faudrait bien qu'il essaie un jour, de toute façon.

— Bon, écoute-moi, toi, dit-il en prenant la gueule gigantesque du dragon entre ses mains.

Il pouvait sentir l'haleine fétide d'Azur, mais il n'y accorda que peu d'importance. Azur s'immobilisa et Boltz vit ses pupilles se rétrécir : il était attentif.

— On va tester quelque chose, d'accord ? Le but, c'est que je reste sur ton dos. Je ne dois pas tomber, tu as compris ? Aucune pirouette, pas de numéro de voltige.

Azur cligna des paupières et ronronna de plus belle, apparemment ravi à la perspective de tenter un nouveau jeu.

— OK... Allons-y.

Tout en respirant bruyamment, entendant son cœur battre comme s'il se trouvait hors de sa poitrine, Boltz contourna la gueule d'Azur et passa avec précaution ses bras sur la base de son cou. L'aile du dragon s'abaissa alors comme pour lui servir de marchepied. Surpris, il y posa le pied gauche et se hissa en passant sa jambe droite de l'autre côté du cou du dragon, comme il l'aurait fait sur un cheval. À ceci près que lorsqu'il parvint à se mettre en position assise et qu'Azur releva le cou, il se trouvait à presque trois mètres du sol.

— Par Delpheris, qu'est-ce que je suis en train de faire ?

Myrkur, qui n'avait pas bougé et les observait toujours depuis le fond de la grotte, semblait retenir sa respiration. Filik marmonnait des instructions d'une voix calme, comme pour inciter Boltz à l'imiter. Il ajusta une jambe autour du cou d'Azur et sentit les écailles s'enfoncer douloureusement dans ses cuisses. Ce n'était pas très confortable... Il recula légèrement jusqu'à se caler contre la base des ailes, là où il n'y avait pas d'écailles. C'était déjà un peu mieux. Il prit une profonde inspiration et regarda derrière lui. Les ailes d'Azur repliées, il pouvait s'en servir pour appuyer ses chevilles et éviter de basculer, mais qu'en serait-il lorsqu'elles seraient déployées ?

— Azur, risqua-t-il, retourne-toi sans t'envoler.

Azur pivota dans une turbulence qui faillit désarçonner Boltz. Il poussa un nouveau juron et serra les jambes contre le poitrail de l'animal, qui s'arrêta tout aussi brusquement.

— Je ne vais jamais pouvoir rester sur son dos s'il s'envole, s'exclama-t-il, il est bien trop virulent !

— Tu ne peux pas lui demander d'être plus doux, objecta Filik en secouant la tête, c'est un dragon, pas un cheval ! Habitue-toi, trouve tes prises.

— Mais...

— Essaie encore ! coupa Filik.

Boltz se renfroga et finit par dire :

— Bon, bon... Très bien... Azur... Avance lentement à terre.

Il sentit alors les puissants muscles remuer sous ses jambes et ajusta la position de son bassin pour éviter d'être déséquilibré par leurs mouvements. Les pieds fermement serrés autour du poitrail d'Azur, il le vit avancer, mettant une patte après l'autre, sa tête géante flottant au bout de son cou. Bon... Une fois la première secousse passée, il n'était pas si difficile de rester en place. Les pas d'Azur, lents et réguliers, lui permirent d'enregistrer mentalement où se trouvaient ses muscles et comment ses membres se déplaçaient. Boltz s'accorda quelques minutes pour s'habituer au rythme et ajuster son propre mouvement de balancier. Posant sa main sur le cou du dragon, il lui indiqua sans parler quelques changements de direction. Bientôt, la pression de ses paumes fut suffisante pour faire comprendre à Azur ce qu'il voulait.

— Ça vient, s'exclama Filik d'un ton encourageant, tu y arrives !

Boltz hocha la tête et sentit une légère excitation le parcourir lorsqu'il murmura :

— Azur, vole près du sol.

Il le regretta aussitôt. Azur déploya soudain ses ailes et Boltz se retrouva propulsé en avant dans un cri de surprise. Il leva le menton juste à temps pour éviter de se casser le nez et se rattrapa de justesse.

— Agrippe son cou ! cria Filik.

— Évidemment, quoi d'autre ?! hurla Boltz avec colère en entourant l'encolure du dragon de ses bras.

Il avait d'abord pensé qu'il pourrait étrangler le dragon s'il l'étreignait trop fort, mais maintenant qu'il sentait toute la puissance des muscles palper sous les écailles et la peau épaisse, il réalisait à quel point cette inquiétude était ridicule.

Après deux battements d'ailes, il sentit le corps du dragon se détendre sous lui et vit le sol s'éloigner. Il dut se retenir de hurler à pleins poumons, d'excitation ou de frayeur, il ne savait plus vraiment. Il volait. Il était sur un dragon et volait. Autour de lui, tout défilait plus vite, tout était flou. Il ne savait plus où ils se trouvaient dans la grotte. Des lignes argentées – probablement les cascades – se mélangeaient et se fondaient les unes avec

les autres. Il eut la bonne surprise de constater qu'il était bien plus facile de rester sur le corps du dragon lorsqu'il volait. En effet, une fois dans les airs, hormis ses ailes déployées qui battaient par intermittence, Azur n'avait plus besoin de bouger ses pattes et l'espace sur lequel Boltz se tenait était par conséquent beaucoup plus stable. Après quelques secondes, il put même se redresser et refermer l'arrière de ses genoux sur la jonction de ses ailes.

— Très bien... Monte encore, murmura-t-il d'une voix si basse qu'il savait que le dragon n'avait pas pu l'entendre, mais pouvait maintenant pratiquement lire ses pensées à travers ses mains.

Comme il s'y attendait, il y eut une nouvelle secousse lorsque les ailes d'Azur fendirent l'air et qu'il prit de l'altitude. Cette fois, Boltz était prêt et sa posture était plus sûre. Il vacilla, resserra ses genoux sous l'aisselle des ailes et regarda autour de lui. Ils se trouvaient à une vingtaine de mètres du sol, désormais. Il pressa légèrement ses deux mains contre la nuque d'Azur, qui sembla comprendre et fonça vers un des murs de la grotte en prenant de la vitesse. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à trois ou quatre mètres, le dragon dévia brutalement et Boltz crut entendre un petit cri provenir du sol. Filik avait dû prendre peur et les voyant se précipiter vers les parois rocheuses. Boltz, lui, souriait. Riait, même. D'un rire silencieux qui bondissait dans sa poitrine. Il avait de nouveau envie de hurler, mais pas de frayeur. Juché sur le dragon qui tournoyait désormais, il ne sentait plus qu'une explosion d'excitation et d'adrénaline lui traverser le corps dans un flux brûlant. Cette magie que Jaime évoquait parfois, celle qui lui parlait, lui murmurait des choses... Il la sentait en lui. C'était peut-être une magie différente par nature, mais il la comprenait. Débarrassé de sa peur, il pouvait réellement percevoir un fil invisible passant par ses mains et parcourant les écailles d'Azur, communiquant avec son esprit. Le dragon était heureux. Boltz pouvait ressentir sa joie de pouvoir partager ce moment avec lui. « Enfin, tu en as mis du temps », semblait-il lui dire du ton espiègle qu'il lui avait imaginé. Encouragé par le dragon et mû par une pointe de fantaisie qui ne lui ressemblait pas, il fit faire au dragon plusieurs virages en épingle à cheveux. Il dut s'accrocher fermement pour ne pas être projeté de côté par l'inertie, mais il n'eut presque plus de difficultés. Quelle vision ils devaient offrir à ce moment précis... Tournoyant dans les airs, crevant les cascades, frôlant le sol...

— Azur, dit soudain Boltz lorsqu'il fut sûr qu'ils étaient suffisamment éloignés du sol, fais la torche !

Il sentit alors une légère vibration s'élever du poitrail du dragon. La vibration se transforma en un grondement sourd et l'instant d'après, un jet de feu d'une dizaine de mètres jaillit de la gueule béante d'Azur, éclairant les stalactites qui hérissaient le plafond. Les yeux plissés, Boltz regarda pendant plusieurs secondes les flammes tourner dans les airs, incapable de dire un mot. Azur était devenu extrêmement puissant. Il lui obéissait et avait compris comment contrôler ses jets de flamme et les diriger convenablement. Et à partir d'aujourd'hui, Boltz pourrait lui transmettre ses ordres plus rapidement en étant sur son dos. Restait désormais la partie délicate, celle que Boltz redoutait. L'atterrissage. Il eut alors une idée. Avoir accès à l'esprit du dragon lui donnait une meilleure compréhension de ses interprétations des ordres. Au lieu de penser « Atterris » comme il l'avait fait auparavant, Boltz formula « Plus bas » et retint son souffle. Le dragon se laissa glisser vers le sol dans un mouvement lent et fluide. « Très bien, pensa Boltz en respirant un peu plus aisément, et maintenant, près du sol comme tout à l'heure. »

Lorsque le dragon fut suffisamment près et que son ombre les suivait sur le sol, Boltz exerça une dernière pression sur sa nuque et sentit une ultime secousse. Azur venait de poser les pattes à terre. C'était fini. Ils ne volaient plus. Ils avaient atterri et Boltz était encore vivant. Vivant et entier. Vue d'ici, son appréhension lui paraissait ridicule, risible, même. Les jambes tremblantes – en partie à cause de l'effort constant qu'il avait fait pour les maintenir serrées – il descendit en s'aidant à nouveau de son aile et posa les pieds au sol, qui était étrangement dur et immobile après le corps mouvant d'Azur. Celui-ci tourna son énorme gueule vers lui en émettant un ronronnement satisfait. Leurs yeux se rencontrèrent, ils s'observèrent quelques instants, et Boltz sursauta lorsque des applaudissements s'élevèrent derrière lui.

— Woah ! C'était super !

Boltz se détourna d'Azur et vit Filik courir vers lui, un sourire rayonnant illuminant son visage. Il applaudissait frénétiquement et même Myrkur, qui n'avait pas bougé de son emplacement, hochait la tête, impressionnée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI

L'explosion

Adrasté resta quelques instants à bonne distance de Jaime, qui se tenait debout, tête baissée, des larmes silencieuses coulant sur ses joues sales. Elle contemplait le corps d'Inya avec une expression de douleur et de soulagement.

— Ça va ? s'enquit Adrasté en s'approchant d'elle et en lui posant délicatement une main sur le dos.

Elle sentit un léger soubresaut.

— Oui... Je crois, dit Jaime à voix basse. Enfin... Elle l'a mérité... non ?

— Si, acquiesça Adrasté. Entièrement. Maddie m'a dit ce qu'elle a fait... Quand as-tu appris tout ça ? Cette magie que tu as utilisée...

— Quand j'ai compris que mon don pouvait prendre la forme que je voulais, répondit Jaime sans quitter Inya des yeux. J'ai demandé à Assil de m'aider. Au bout d'un moment, il ne savait plus très bien m'expliquer, alors j'ai continué seule. Je me suis dit que si je pouvais avoir accès aux organes des autres et les soigner avec ma magie, ça signifiait que je pouvais peut-être aussi les détruire.

Adrasté s'efforça de ne montrer aucune surprise. Ces derniers jours, elle avait vu Jaime puiser dans sa propre chaleur corporelle pour réchauffer son thé, raviver les flammes de la cheminée alors que celles-ci semblaient sur le point de s'éteindre et se protéger du froid sans plus avoir besoin de manteau. Elle avait également appris à figer l'eau dans les verres, faire pousser les plantes plus vite, guérir les blessures, et même rendre une partie de son corps invisible. Elle n'arrivait pas encore à étendre ce pouvoir à son

corps entier, mais elle avait réussi à faire disparaître ses jambes et ses bras. À son retour du marché, Maddie avait failli mourir de peur en tombant nez à nez avec le tronc de Jaime qui flottait dans les airs, sous les éclats de rire d'Assil et Loïa. Le cri de terreur qu'avait poussé Maddie avait résonné si fort qu'un passant était venu vérifier si tout allait bien, obligeant Jaime à se ruer derrière le comptoir avant d'être remarquée.

Il était stupéfiant que Jaime arrive si vite à comprendre et maîtriser les différentes possibilités que lui offrait son don particulier. Stupéfiant... et dangereux.

— Elle a tué Läinen alors qu'il n'avait rien fait, ajouta Jaime comme pour se convaincre, interrompant le fil des pensées d'Adrasté.

— Oui, et elle l'a fait sur son ordre.

Elle tourna la tête et sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Plusieurs Sans-Vie s'affairaient autour de la gigantesque racine qui retenait Miller prisonnier.

— Non !

Jaime et elle s'élancèrent en même temps. Même dans cet état, suffocant et immobile, le Capitaine parvenait à réanimer et manipuler des cadavres... et ils étaient sur le point de le libérer. Avant qu'elles puissent l'atteindre, d'autres corps sans vie ainsi que des Bénis se jetèrent sur leur chemin et les obligèrent à s'arrêter. L'un des cadavres, un homme au corps massif à moitié brûlé, fondit sur Jaime. Adrasté s'interposa et concentra sa magie dans sa main valide, qui devint dure comme de la pierre. D'un coup de poing, elle fit sauter la tête du cadavre, qui s'effondra au sol. Mais il en restait encore une douzaine et le Capitaine allait bientôt être libéré de sa prison d'écorce. Elle sortit son couteau et décrivit un arc de cercle en tranchant les têtes des corps sur son passage. Jaime avait également dégainé son épée et se battait contre deux Bénies agiles et rapides.

— Ne les tuez pas ! s'écria le Capitaine. Nous devons les ramener en vie !

— Adrasté ! Jaime !

Adrasté se tourna vivement. Quelqu'un courait vers eux, la figure recouverte de suie. Ce fut Jaime qui la reconnut.

— Kya !

Ses cheveux blonds étaient tellement sales qu'ils en paraissaient bruns.

— Va-t'en d'ici ! vociféra Adrasté en décochant un nouveau coup de poing dans la tête d'un Sans-Vie qui venait de lui saisir le cou.

D'autres cadavres continuaient de se joindre aux premiers et les encerclaient progressivement. Lorsqu'elle jeta un œil derrière son épaule, elle vit que le Capitaine était à présent presque entièrement dégagé de l'emprise de sa racine. Ses yeux bleus fixaient Adrasté avec une expression glaciale, terrifiante. Elle songea à sauter par-dessus la foule des macchabées pour l'atteindre, mais Jaime émit un hurlement perçant. Alors qu'elle se dépêtrait pour ramasser son épée, une des Bénies l'avait saisie par sa queue de cheval tandis que l'autre essayait de lui ligoter les jambes. Jaime attrapa la première par les poignets et aussitôt, ses bras se détachèrent de ses mains et elle bascula en arrière, emportée par son élan. Jaime envoya un jet d'énergie sur la seconde Bénie, qui fut projetée au sol et ne bougea plus. Adrasté se précipita et aida Jaime à se relever en se débarrassant dans le même mouvement de la paire de mains restée figée sur sa queue de cheval. C'était fini, elles étaient cernées. Le Capitaine avançait vers elles d'un air satisfait tandis que Bénis et Sans-Vie resserraient impitoyablement leur cercle.

— Adrasté, Jaime, répéta Kya dont la voix provenait de derrière les Sans-Vies, baissez-vous !

Elles s'exécutèrent immédiatement. Aussitôt, Adrasté sentit une violente rafale lui ébouriffer les cheveux. Mais ce n'était pas un coup de vent ordinaire. Il était chaud, brûlant, même, probablement réchauffé par les incendies qui sévissaient dans le village. Adrasté resta immobile, tête baissée, le bras resserré autour des épaules de Jaime. En quelques secondes, la rafale se transforma en une véritable tornade dont seules Jaime et Adrasté semblaient protégées : en effet, lorsque cette dernière leva la tête, elle s'aperçut que plusieurs des Sans-Vies et des Bénis qui les avaient attaquées décollaient du sol l'un après l'autre, désarticulés, emportés à plusieurs mètres du sol. Un peu plus loin, elle vit Kya, les bras et le visage tendus dans une expression de concentration douloureuse. Elle utilisait les courants d'air générés par les flammes et les canalisait pour former cette tornade : le don de l'air. Avec une pointe de culpabilité, Adrasté songea qu'elle n'avait jamais à lui demander la nature de son don avant. Kya leva les bras et la tempête s'éloigna lentement, emportant avec elle le corps des Sans-Vies :

elle avait débarrassé tout le périmètre des cadavres, même ceux qui n'avaient pas encore été animés par Miller. Les rares Bénis qui avaient réussi à ne pas être pris dans la tornade fuyaient à présent en direction de la forêt. Le Capitaine Miller avait disparu, lui aussi. Après plus d'une minute, lorsque la tornade fut suffisamment loin, Adrasté vit Kya baisser les bras, le visage ruisselant. Son corps tout entier se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration rendue saccadée par l'effort qu'elle venait de fournir. Elle jeta un regard bref aux alentours et lâcha un long soupir de soulagement en tombant à genoux.

— Ouf ! C'est bon, il n'y en a plus...

— Merci Kya ! s'exclama Jaime. Tu nous as sauvées, je...

Elle voulut se précipiter vers elle, mais Adrasté la retint par la manche.

— Ne bouge surtout pas, dit Adrasté d'une voix blanche.

Le bourdonnement qu'elle avait réussi à ignorer durant les dernières minutes venait de s'intensifier brusquement. C'était maintenant une vibration qui parcourait tout son corps. Elle apparut à ce moment-là. Crevant le nuage de poussière opaque qui s'était réinstallé autour d'elles, la dragonne surgit juste au-dessus de Kya, ses deux ailes déployées et son corps massif les recouvrant de leur ombre comme une gigantesque montagne. Elle avait dû voir la tempête... Kya avait révélé sa position... Malyria n'avait pas encore repéré Jaime et Adrasté. Néanmoins elle avait bien vu Kya. Adrasté voulut bondir... mais ne put faire un geste.

— Qu'est-ce que... äie !

Elle avait poussé sur ses jambes, mais elle n'avait réussi qu'à basculer en avant. Ses membres ne lui répondaient plus. Ils étaient pétrifiés par la magie de la dragonne. Elle était beaucoup trop près...

— Kya, derrière toi ! s'écria Jaime.

Il était trop tard, cependant. Rendue immobile, tout comme Adrasté, par la présence de l'animal ailé, Kya se contenta de les regarder toutes les deux avec une expression de choc et d'incompréhension, ses cheveux blonds poussiéreux volant autour de son visage. Cela ne dura qu'un instant. Adrasté n'avait même pas pu ciller. Pourtant, cet instant lui sembla durer plusieurs heures. Penchée au-dessus de Kya, la dragonne ouvrit la gueule et Adrasté vit un tourbillon de feu se former au fond de sa gorge. Grossissant,

prenant forme, la structure tournoyante émit un grondement qui résonna dans la poitrine du reptile et se fraya un chemin à travers sa gueule à une vitesse vertigineuse. Elles virent, impuissantes, le jet de flammes jaillir et envelopper la petite silhouette de Kya, qui disparut dans un cri de supplice. La chaleur les enveloppa. Dans un effort monumental, Adrasté parvint à tourner la tête vers Jaime. La bouche ouverte dans une exclamation silencieuse, elle semblait incapable de réaliser ce qui se passait. Ses yeux exorbités fixaient l'endroit où les flammes s'étaient écrasées. Les flammes s'interrompirent et Malyria renifla les alentours comme si elle pouvait sentir leur présence sans les voir.

— Jaime, chuchota Adrasté, Jaime... Tu peux encore bouger, toi, non ? Va-t'en d'ici !

Mais Jaime ne l'écoutait pas. Les mains solidement enfoncées dans le sol, elle prenait des poignées de terre et les effritait comme si elle espérait les faire disparaître.

— Jaime ! Tu m'entends ? Bouge de là !

C'était peine perdue. Adrasté sentait son cœur battre dans sa poitrine tandis que Malyria se rapprochait d'eux, toujours sans les voir. Elle humait l'air, les yeux à moitié fermés, cherchant leur piste. Au prix d'un effort qui lui arracha un gémissement, Adrasté parvint à lever la tête vers sa gigantesque gueule hérissée de cornes et son long cou recouvert d'écailles.

— Jaime, souffla-t-elle soudain, il y a quelqu'un... sur le dos de Malyria !

Elle venait en effet de remarquer une silhouette juchée à la base du cou du dragon, entre les deux ailes. Qui était-ce ? Elle plissa les yeux, mais l'étrange brouillard orange était trop épais pour qu'elle parvienne à distinguer quoi que ce soit.

— Jaime ! Adrasté ! Vous êtes là ?

Adrasté reconnut la voix d'Assil qui se rapprochait.

— Où êtes-vous ? Répondez !

Cette fois, c'était Loïa. Que faisaient-ils ? N'avaient-ils pas vu le dragon ? Elle se rappela qu'elle-même ne l'avait vu apparaître que lorsqu'il n'était plus qu'à quelques mètres. La poussière devait le rendre invisible. Elle se maudit intérieurement de ne pas pouvoir bouger. À cet instant, Jaime

laissa échapper un véritable hurlement qui résonna dans les ruines du village en feu. Le sang d'Adrasté ne fit qu'un tour. Elle connaissait ce cri. C'était comme avant... Cela allait se reproduire... Non. Non, non, non. Immédiatement, ce fut comme si le pouvoir de la dragonne qui paralysait Adrasté avait perdu toute emprise sur elle. Ou peut-être était-il toujours là... Mais il fallait qu'elle fasse quelque chose, maintenant. De toute la force de ses poumons, elle s'écria alors :

— Assil, Loïa ! Prenez Maddie et partez ! Tout de suite !

Ce fut à ce moment qu'ils apparurent près d'elles, essoufflés, le visage noirci, l'air abasourdis. Aussitôt, Malyria tourna vers eux son énorme tête et émit un grondement. Elle les avait vus.

— Nous n'entendions plus de bruit, nous pensions que c'était fini ! s'exclama Assil, qui parut décontenancé en les découvrant toutes deux au sol. Qu'est-ce que vous... Oh !

Il venait de remarquer la dragonne et ses yeux s'écarrillèrent de terreur. Maddie lâcha un cri de stupeur et Loïa tenta de faire demi-tour, mais ne parvint qu'à trébucher et atterrir par terre. Ils étaient trop près de Malyria, maintenant, et étaient eux aussi paralysés par sa magie. Adrasté poussa un juron.

— Je vous avais dit de partir, bon sang ! Éloignez-vous !

Maddie, qui était la seule à pouvoir bouger, recula sans cesser de fixer Malyria. Loïa et Assil, quant à eux, ne purent faire un geste. Alors que la dragonne s'approchait d'eux, il y eut une lueur soudaine, blanche et éclatante. Adrasté savait ce que cela signifiait. C'était Jaime. Il était trop tard pour qu'ils s'échappent tous. Face à cette lueur, Malyria émit un cri de colère, brusquement aveuglée. Bien sûr... Elle reconnaissait cette magie. Et elle ne l'aimait pas du tout. Adrasté entendit ses ailes battre frénétiquement et dut s'empêcher de respirer pour éviter d'être asphyxiée par le nuage de poussière emporté par la forte bourrasque. La dragonne était-elle en train de s'éloigner ? Comme en réponse à son interrogation, elle sentit à nouveau ses membres et agit en une fraction de seconde. Elle se jeta sur le corps brûlant de Jaime à présent demi-consciente, la souleva d'un bras et repoussa le sol de toutes ses forces, crevant la tempête de cendres. Elle devait partir loin. Très loin. Le plus loin possible. Elle courut à en perdre haleine, sentit ses muscles hurler de douleur face à l'effort qu'ils faisaient et ne s'arrêta que

lorsqu'elle se savait assez loin. C'était le moment. Rassemblant toute sa concentration, elle fit couler sa magie contre sa peau et la fit se durcir pour former un bouclier autour d'elle au moment où une onde de choc jaillissait de Jaime et la traversait en lui faisant l'effet d'une lame aiguisée coupant son corps en deux. Le choc lui coupa le souffle, mais elle était indemne. Sa magie la protégeait des ondes destructrices qui émanaient désormais de Jaime. Dans le chaos de la déflagration et du vent, elle entendit tout autour d'elle les dernières maisons de bois restées debout s'effondrer lorsque l'onde les atteignit de plein fouet. Adrasté se sentit tomber et regarda sous ses pieds. Le sol s'enfonçait également de plusieurs centimètres et certains arbres ployaient sous la force des pulsations, formant un cercle dont Adrasté et Jaime étaient le centre.

Insufflant un ultime souffle à sa magie pour fortifier son bouclier, elle entoura Jaime de ses bras et serra de toutes ses forces. De fortes ondes continuaient d'émaner de tout son corps désormais inconscient, rasant tout ce qui se trouvait à proximité. Cela faisait longtemps qu'Adrasté n'avait pas eu à le faire, mais elle savait qu'elle pourrait y parvenir. Sentant ses cheveux lui fouetter le visage, Adrasté ferma les yeux et pensa « Aspire ». Ce fut immédiat. La magie qu'elle avait utilisée en bouclier changea soudain de forme et se mua en force irrésistible, semblable à un aimant, attirant toutes les ondes de l'explosion en elle sitôt qu'elles quittaient le corps de Jaime. Elle resserra son étreinte. La magie de Jaime... Elle la connaissait bien. Elle l'avait déjà apprivoisée. Elle se laissa donc envahir par sa chaleur. Cela dura plusieurs minutes. Enfin, elle sentit peu à peu la force des ondes s'estomper, puis disparaître complètement. Elle n'ouvrit les yeux qu'après quelques secondes. L'intense lumière qui s'était dégagée de Jaime s'était évanouie. Toussant, hoquetant, Adrasté se frotta les paupières et jeta un regard circulaire. Elles se trouvaient au centre d'une sorte de cratère créé par le souffle qui avait jailli de Jaime. Tout autour, les arbres arrachés s'étaient inclinés et grinçaient désormais sombrement, retenus par d'ultimes racines agonisantes. Les vestiges des chaumières de Gandir s'étendaient sur plusieurs centaines de mètres, aussi loin qu'Adrasté pouvait voir. Le village était détruit. Adrasté avait réussi, en l'espace de quelques secondes, à emmener Jaime loin de leur combat contre Inya et Miller, mais cela n'avait pas suffi. Pendant quelques instants, Adrasté perdit son regard dans le chaos qui s'étalait devant elle. Maddie et les Profanes étaient-ils en vie ? L'idée que Loïa ait pu mourir loin de sa jumelle et sans réellement

avoir pu lui dire adieu lui fit une étrange impression. À cette pensée, sa main fit d'elle-même un geste vers celle de Jaime, qui avait les yeux fermés. Étendue contre Adrasté, elle était entièrement noircie par la poussière et la suie, et son visage portait une expression de douleur, la même que celle d'une enfant en plein mauvais rêve. Lentement, Adrasté passa sa manche sur ses joues dans l'espoir d'enlever les saletés qui s'y étaient déposées, mais ses propres vêtements étaient recouverts de sang et elle ne parvint qu'à peindre une traînée rougeâtre sur les pommettes de Jaime. Dans un gémissement, elle se laissa tomber à terre, entraînant Jaime avec elle. Elle avait besoin de repos... Absorber la magie de Jaime l'avait toujours épuisée. Peut-être pouvait-elle se laisser partir... Dormir un peu... Juste quelques secondes... Il n'y avait sûrement plus aucun danger. La dragonne n'était pas en vue, pas plus que le Capitaine Miller. Tous deux avaient certainement fui face à l'explosion. Allongée par terre, Adrasté ne distinguait plus rien d'autre que le sol poussiéreux à un centimètre de son œil droit. Elle sentait les pierres microscopiques, argileuses et sèches, s'incruster dans sa joue. Elle ne saurait jamais si elle avait perdu connaissance ou s'était tout simplement endormie, mais l'instant d'après, elle se laissa aller contre le corps de Jaime. Plusieurs minutes, ou même plusieurs heures, elles restèrent ainsi l'une contre l'autre, inconscientes, immobiles au centre du cratère creusant les ruines du village de Gandir. Personne ne pouvait s'opposer à une telle magie. Personne. Sauf Adrasté. Elle avait réussi, une fois de plus. Elle l'avait fait.

CHAPITRE XII

Le retour

— Tu l’as fait ! Tu l’as fait !

D’un pas si bondissant qu’on l’aurait dit sur ressorts, Filik se précipita vers Boltz, qui se tourna vers lui en se massant les fesses avec une grimace.

— On dirait bien, ouais, répondit-il avec un sourire tordu.

— C’était comment ?

— Eh bien... Faut avoir le ventre accroché !

— Tu penses pouvoir le contrôler maintenant que tu as réussi à voler sur lui ?

— À mon avis, oui...

— Eh, intervint Myrkur à voix haute depuis le fond de la grotte, on peut rentrer, maintenant, non ? À moins que vous n’ayez d’autre tour à apprendre à votre animal. Ça fait déjà plus de deux semaines...

Filik et Boltz échangèrent un bref regard et hochèrent la tête. Finalement, ils étaient restés bien plus longtemps que prévu. La grotte les dissimulant efficacement, ils n’avaient pas eu besoin de se déplacer et leur routine s’était installée sans qu’ils en prennent conscience. Filik voyait bien que Myrkur avait hâte de rentrer. Elle ne s’était jamais plainte et n’avait jamais manifesté de déplaisir, mais elle participait de moins en moins à leurs conversations et passait le plus clair de son temps à monter la garde à l’entrée du tunnel qui menait à la partie émergée de la rivière. Filik pensait se douter de ce qui la tracassait et s’était risqué une fois à lui dire :

— Je suis sûre qu’elle va bien. Elle ne craint rien avec Adrasté dans les parages.

Comme à chaque fois qu'il évoquait la Némésis, Myrkur avait reniflé d'un air dédaigneux et avait hoché la tête à contrecœur.

— J'imagine, oui... Loïa et moi n'avons pas été séparées aussi longtemps depuis des années. Donc parfois, je me demande...

— Je comprends. Si tu souhaites rentrer, tu le peux, nous ne sommes pas loin... Je ne veux pas te forcer à...

— Tu rigoles, avait lancé Myrkur avec un petit rire, vous aurez besoin de moi sur le chemin du retour. Avec la taille de cette chose...

Elle avait regardé Boltz et Azur, qui s'entraînaient un peu plus loin.

— C'est vrai qu'il est très gros, maintenant, avait admis Filik en passant sa main dans ses cheveux avec un net sentiment de malaise.

Myrkur avait acquiescé et ajouté :

— Je me fais du souci pour rien, je le sais bien. Je n'ai juste plus l'habitude de laisser Loïa seule.

— Vous avez le même don, c'est ça ?

— Oui ! C'est ce qui arrive quand des jumeaux sont bénis.

— Dans ce cas, elle sera aussi en sécurité, avait conclu Filik en tapant des mains sur ses genoux, elle n'aura aucun mal à se cacher.

— Si ça fonctionne, avait objecté Myrkur.

— Je suis sûr que ça va aller. Comme je le disais, Adrasté est avec eux.

— Sais-tu pourquoi elle est si puissante ? Je veux dire... La Némésis.

Filik lui avait jeté un coup d'œil surpris. Depuis leur départ de l'auberge, elle avait toujours soigneusement évité d'évoquer Adrasté.

— C'est une Malaen, ils sont tous très puissants non ?

— Oui, mais elle, c'est différent. Il y a autre chose, tout le monde le sait. Ce n'est pas pour rien qu'elle a réussi à tous les tuer à elle seule.

— C'est vrai qu'elle ne semble avoir aucune limite, avait concédé Filik en sentant une sensation agréable s'insinuer dans son estomac à la pensée d'Adrasté. Sa magie est changeante, contrairement aux autres Bénis. Mais elle ne m'a jamais expliqué. Désolé.

Myrkur avait émis un « hm » qui devait signifier « tant pis », puis avait posé sa tête sur la paume de ses deux mains et avait observé Boltz et Azur sans plus dire un mot. Filik espérait l'avoir rassurée, mais elle s'était faite plus taciturne et distante à mesure que les jours se succédaient.

— Nous pouvons partir, oui, dit Filik à l'adresse de Myrkur, rassemblons nos affaires et allons-y avant que la nuit ne tombe.

Maintenant que Boltz avait réussi à monter Azur, Filik ne voyait pas ce qu'ils pouvaient apprendre de plus. Tout comme Myrkur, il avait hâte de revenir à l'auberge et retrouver Adrasté. D'autre part, il avait dit à Boltz tout ce qu'il savait quant à l'élevage des dragons. Il songea qu'un dîner préparé par Maddie serait particulièrement bienvenu. Ils avaient épuisé toute la nourriture qu'ils avaient emportée et il ne leur restait plus que du pain rassi – Filik avait renoncé à en manger lorsqu'il avait tenté d'en prendre un bout et qu'une de ses dents avait émis un craquement inquiétant – et quelques fruits d'où commençait à émaner une forte odeur acidulée. Une ou deux fois, Boltz s'était aventuré au-dehors pour chercher du gibier, mais l'hiver était dur désormais. Ils avaient donc pêché quelques poissons, rares et peu charnus. Boltz avait également dû se rendre à l'évidence : au vu de ses tentatives de chasse infructueuses, leur dernière solution avait été de permettre à Azur chasser seul, en dehors de la grotte.

— Fais attention, avait-il précisé, ne laisse personne t'approcher et reviens ici dès que tu attrapes quelque chose !

Azur avait délicatement posé son museau sur le torse de Boltz pour signifier qu'il avait compris et s'était engouffré dans le tunnel qui menait vers la sortie.

— Et surtout, ne te fais pas suivre ! avait finalement crié Boltz à la queue du dragon qui avait disparu l'instant d'après derrière un angle.

— Il sait se défendre, maintenant, il ira bien, avait assuré Filik.

Boltz n'avait pas répondu, son regard fixé sur l'endroit où Azur venait de disparaître. Mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Après quelques minutes à peine, le dragon était revenu et portait dans sa gueule le corps mort d'un chevreuil. Il l'avait laissé tomber avec un grondement de fierté devant Boltz et Filik, qui avaient fait un bond en arrière pour éviter d'être recouverts de sang et de bave.

— Tu vois bien, avait commenté Filik avec un petit rire.

— Si vite ? s'était exclamé Boltz avec de grands yeux.

Il paraissait incrédule et quelque peu vexé par la facilité avec laquelle Azur avait pu trouver sa proie. Toujours était-il que jusqu'à maintenant, ils avaient pu se contenter des vivres, mais ils ne tarderaient pas à manquer.

Alors qu'ils rassemblaient leurs affaires, Filik sentit quelqu'un lui tapoter l'épaule et se retourna. Boltz le regardait avec une expression étrange, presque désapprobatrice. Ses doigts grattaient sa barbe, qui avait bien repoussé depuis qu'ils avaient quitté le village.

— J'ai une question, dit-il sèchement.

Filik acquiesça, ne sachant pas bien si Boltz s'apprêtait à lui faire un reproche.

— Quand on a décidé de venir ici avec Azur, tu me disais que c'était pour l'entraîner, c'est ça ? Que ça ne serait pas long.

Filik hocha à nouveau la tête.

— Tu savais que le contact physique était la clé, hein ? Depuis le début. Ce n'était pas juste une hypothèse qui t'est tombée dessus il y a quatre jours.

Face au regard bleu qui le fixait intensément, Filik rougit.

— Je... Oui. Oui, je le savais.

Boltz haussa les sourcils.

— Mais, reprit Filik en parlant très vite, c'est parce que j'ai préféré te laisser l'apprivoiser à ton rythme et... et tu n'aurais jamais accepté de l'entraîner si je t'avais dit dès le début que c'était l'objectif, si ? Tu te méfiais encore !

Boltz ouvrit la bouche comme pour riposter, mais la referma aussitôt. Filik retint son souffle.

— D'accord avec Filik, intervint la voix de Myrkur, qui les attendait déjà près de la sortie, même aujourd'hui tu tremblais comme une feuille au moment de le monter.

— Tu n'aimes pas les grandes responsabilités, ajouta Filik, encouragé par le soutien de Myrkur, alors j'ai pensé qu'il valait mieux y aller

doucement, que tu prennes confiance. Tu es fait pour ça, il fallait juste que tu le réalises tout seul.

Boltz resta d'abord silencieux, puis finit par hocher la tête en grognant et en rassemblant ses affaires dans son sac, qu'il fit enfin basculer derrière son épaule dans un geste inutilement brusque.

— J'aurais simplement apprécié être au courant, grommela-t-il, mais d'accord... Je comprends.

Il poussa un soupir bourru alors qu'ils se dirigeaient vers l'entrée du tunnel derrière Myrkur, Azur fermant la marche, et Filik crut voir l'ombre d'un sourire se dessiner sur son visage lorsqu'il dit :

— Tu es malin, le rouquin.

Filik rentra la tête dans les épaules et sentit une chaleur lui picoter le cou et le bas des joues.

— Je ne voulais pas...

— C'était un compliment, du calme. Mais dorénavant, sois clair dès le début.

Filik hocha la tête avec vigueur et sentit ses boucles rebondir comme des ressorts contre son front. Il faisait la même taille que Boltz, mais ce dernier l'intimidait tout de même et pas seulement à cause de leur différence d'âge. Il enjamba un rocher qui barrait le tunnel et gratta son propre menton, sur lequel une barbe timide avait poussé un peu plus vite que d'habitude.

— Tu es sûr qu'il n'y a que ça, hein ? demanda soudain Boltz en se dirigeant vers l'entrée de la caverne.

Filik le regarda, surpris.

— Ou... Oui.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il n'osait pas l'admettre, mais il avait volontairement retardé ce moment. Voir Azur développer un lien si fort avec quelqu'un d'autre lui nouait l'estomac, et il avait mis plusieurs jours à accepter l'idée que Boltz pourrait bientôt monter le dragon. Ils avaient perdu du temps à cause de son indécision et de ses doutes. Mais au moins, cela avait laissé à Boltz le temps de se familiariser avec Azur. C'est ce qu'il s'était répété ces derniers jours.

Tout comme il s'était répété qu'il serait plus à même d'aider Adrasté si elle récupérerait d'abord sa besace avec Azur dedans. Il se sentit rougir un peu plus au souvenir de son audace. Adrasté... Comment allait-elle ? Avait-elle pu apprendre à connaître les autres, ou était-elle résolument restée enfermée dans sa chambre ? Il espérait que tout le monde passerait vite outre sa rudesse et son incivilité manifestes. Il ne s'expliquait toujours pas son geste. Le massacre de l'Ancien Vœu... Il y avait souvent songé depuis qu'il avait compris que la femme avec qui il avait passé plusieurs jours seul dans le Royaume était en fait une tueuse forcenée. Parfois, en la regardant, il n'arrivait pas à imaginer qu'elle ait pu faire une telle chose. Cela ne lui ressemblait pas. Elle l'avait épargné, lui, Filik, alors qu'il avait tenté de voler son cheval. Une femme qui aurait tué sa famille rechignerait à égorger un voleur ? Quelque chose ne concordait pas. De plus, lorsqu'elle avait appris l'imminence d'une guerre, sa première pensée avait été de rejoindre Jaime. De la protéger. Là encore, il n'était parvenu à trouver aucun élément qui explique son geste et bien évidemment, Adrasté ne lui avait pas facilité la tâche. De ce qu'il avait pu comprendre, les deux se connaissaient au Grand Palais et avaient partagé de longs moments ensemble. Elles étaient amies. Lorsqu'Adrasté lui avait avoué ce fait, Filik n'avait pu empêcher un large sourire de se frayer un chemin sur son visage, mais il avait dû sembler moqueur, car Adrasté avait fait voler une chaussure dans sa direction. L'idée même qu'Adrasté puisse avoir des amis, une vie sociale et des sentiments si triviaux lui avait paru tellement absurde... Cela l'avait cependant rendue plus humaine et confirmait ce que Filik avait très vite soupçonné sur le compte de la Némésis : elle cachait quelque chose, mais avait ses raisons de ne pas le dévoiler.

— Ouille !

— Chut !

— Qu'est-ce que...

— CHUT !

Filik cligna des paupières. Il venait de heurter brutalement le corps de Myrkur, qui s'était arrêtée, mais qu'il n'avait pas vue, plongé dans ses pensées. Penchée en avant, les bras légèrement écartés, elle mit un doigt devant sa bouche en les fusillant du regard. Ils se trouvaient à l'entrée de la

grotte et il n'y eut d'abord que les remous de la rivière qui se réverbérait contre les parois rocheuses. Après quelques secondes, il entendit des voix.

— ... arrivée il y a trois jours, oui ! Bien mal en point, j'ai couru dehors en la voyant patauger vers chez nous ! Toute sale et pleine de sang, qu'elle était...

Deux personnes marchaient le long de la rive et un crissement régulier indiquait qu'ils tiraient derrière eux une sorte de charrette ou de bérôt. Il y eut une exclamation étouffée.

— Oh, pas le sien, reprit la même voix, celle d'un homme mal dégrossi, mais c'est tout comme... Son mari et ses enfants sont morts.

— Comment qu'elle a réussi à fuir ? demanda une autre voix masculine.

— Que j'en sais... Pas dit un mot depuis. Trois jours qu'elle dort, crie et pleure, la dame. Si c'était pas ma sœur, chez les fous que je l'aurais envoyée, à cette heure.

— Et le village, comment y vont faire ?

— Quel village ? Un tas de ruine dévoré par les pillleurs, maintenant, plus un village. Tout a explosé. Tout le monde mort. Et puis tu sais ce qu'on raconte...

Les crissements s'interrompirent. Les deux promeneurs prenaient une pause. Myrkur se pencha un peu plus en avant pour essayer d'apercevoir les deux personnes qui discutaient. De quel village parlaient-ils ? Filik jeta un œil à Boltz et vit qu'il semblait avoir la même crainte que lui.

— Y voulaient faire un exemple... À cause de tout ça, là... La Profane, les rebelles, tout ce qui se dit...

— On n'est pas sûr que ce soit eux, intervint la seconde voix. Moi j'ai entendu que c'était Ilderad... ça parle de dragon.

L'autre homme s'esclaffa d'un ton gras.

— Un... un dragon, réussit-il à prononcer, un dragon ici, à Omphal !

Son rire épais repartit de plus belle et Filik l'entendit taper de sa main sur son genou.

— Tu crois vraiment tout ce qu'on raconte toi !

Mais à l'évocation du dragon, Boltz et Myrkur avaient pâli.

— Tu arrives à les voir ? chuchota Boltz à l'oreille de Myrkur. Il faut qu'on parte ! S'ils parlent de Gandir...

— J'y suis presque, répondit-elle à voix basse. Je vois leurs pieds ! J'ai besoin d'avoir accès à leurs yeux.

Ils entendirent le second homme au-dehors déclarer :

— De toute façon, il n'y a rien à faire. Dragon ou pas, Gandir n'existe plus. Tout rasé !

La poitrine de Filik se vida soudain et fut parcourue d'un courant glacé. Ils parlaient bien de Gandir. Le village avait été attaqué...

— Myrkur, vas-y ! dit-il d'une voix blanche.

— C'est... c'est bon !

Sa voix tremblait également. Filik, Boltz et elle sortirent alors de la grotte et se retrouvèrent nez à nez avec les deux promeneurs et leur carriole pleine de bûches de bois qu'ils venaient sans doute de récupérer dans la forêt. Surpris, Azur eut un mouvement de recul en les voyant, mais Boltz leva silencieusement le bras et regarda les deux voyageurs. Ils continuaient de discuter comme si rien ne s'était passé, comme s'ils n'avaient pas deux hommes, une femme et un dragon qui se tenaient devant eux. L'un d'eux ramassa même un galet aux pieds de Filik sans cesser d'assurer qu'il avait entendu parler d'un dragon qui aurait mis Gandir à feu et à sang.

— Faites vite, mima silencieusement Myrkur avec ses lèvres.

Filik observa attentivement Myrkur. Pour utiliser son don, elle devait voir les yeux de ses cibles. Grâce à cela, elle arrivait à produire des illusions, modifier ce qu'ils voyaient ou même se rendre invisible. En l'occurrence, elle devait être en train de recréer le paysage de la forêt par-dessus leurs corps. Cependant, son don ne pouvait toucher qu'un seul sens à la fois. Ils devaient par conséquent rester silencieux. Tous trois avancèrent en prenant soin de ne pas faire bouger les galets, mais heureusement, le bruit de l'eau permettait de camoufler leurs quelques maladresses. Ils passèrent devant les deux hommes en accélérant un peu plus à mesure qu'ils prenaient de la distance. Lorsqu'ils furent assez loin, Myrkur cligna des yeux et se frotta les mains.

— Bon, c'était complexe. La forêt est dense et il y a beaucoup d'éléments, alors...

— Tu as entendu ce qu'ils ont dit ! coupa Boltz.

Le regard de Myrkur changea brusquement et elle fronça les sourcils.

— Oui, il faut vite aller voir.

Ils reprirent leur course en direction de Gandir. Filik sentait son cœur battre dans sa poitrine, en partie à cause du froid, mais également pour ce qu'il redoutait de trouver à leur retour. Il avait été sincère lorsqu'il avait rassuré Myrkur, plusieurs jours auparavant. À cet instant précis, il se rappela néanmoins qu'Adrasté ne pouvait plus utiliser sa magie que d'une seule main. Et si le village avait effectivement été attaqué par un dragon, même elle pouvait avoir été tuée.

PARTIE II

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII

La Gardienne

Adrasté leva la tête et regarda l'homme qui parlait au milieu du cercle qu'elle formait avec une vingtaine d'autres silhouettes encapuchonnées, toutes enfoncées dans de magnifiques fauteuils ajourés de tissus chatoyants. Leurs capes cousues de blanc et d'or tombaient gracieusement à leurs pieds et se confondaient avec le sol laiteux. Adrasté venait d'avoir cinq ans. Pour la première fois, elle était invitée à l'Assemblée. Elle s'autorisa à tourner un peu la tête pour voir qui était assis à sa droite, mais une pression sur son bras gauche la ravisa et elle se raidit d'un coup sec. C'était sa mère. Ses grands yeux noirs en amande se plissèrent en un regard glacé et elle secoua imperceptiblement la tête. Adrasté baissa le menton vers ses genoux. On l'avait prévenue qu'il faudrait bien se tenir. On l'avait préparée à ce jour et elle savait qu'elle se devait de se montrer digne. Mais c'était si difficile ! Elle trouvait extrêmement palpitant de se retrouver ici... À l'endroit où ses parents disparaissaient plusieurs soirs par semaine, avec le reste de la secte de l'Ancien Vœu. Il y avait également quelque chose d'amusant à voir les membres de sa famille dans une situation si solennelle. Ils semblaient différents, presque intimidants, avec leurs capes et leurs atours de cérémonie. Mais aujourd'hui, ils étaient tous là pour elle. Elle se tortilla sur son fauteuil, de plaisir ou d'excitation. Il était si grand qu'elle se sentait comme avalée par ses rembourrages généreux. Combien de temps cela allait-il prendre, encore ?

— Nous avons tous le pouvoir de l'Omphalos en nous, disait le vieil homme qui se tenait au centre du cercle.

Adrasté se retint de pouffer de rire. À ses yeux, son grand-père avait toujours été un vieillard silencieux et fatigué qui n'aimait pas se joindre aux

autres. Elle le voyait rarement debout, et il préférait généralement déambuler au sommet de la Tour Nord, au chevet de l'Enfant. Ils étaient frères après tout, même si son grand-père était plus jeune d'une vingtaine d'années. Il était normal qu'il veuille rester auprès de lui. Qu'il était étrange de le voir là, dans une posture si droite, si stoïque, si sentencieuse. Ici, tout le monde l'appelait « Le Haut ». Elle se concentra pour essayer d'écouter ce qu'il disait.

— ... nous vivons un moment spécial. Un moment unique. Nous avons trouvé une solution. Nous pouvons désormais récupérer le pouvoir de la pierre.

Il y eut dans l'assemblée une vague de murmures surpris, mais ravis. Adrasté vit certains regards s'éclairer. C'était manifestement une bonne nouvelle. Sa mère lui avait souvent raconté l'histoire de l'Omphalos. C'était grâce à elle qu'Adrasté avait des dons et pouvait faire certaines choses que les autres ne pouvaient pas faire. Ses pouvoirs lui avaient été transmis dès sa naissance, même avant. Ses parents aussi avaient des dons. Elle parvint à tendre discrètement le cou et aperçut les deux sœurs de sa mère un peu plus loin, assises près de leurs maris et de leurs enfants, tous déjà adultes. Adrasté était de plusieurs années la plus jeune. Mais – son cœur bondit à nouveau à cette pensée – ils étaient tous là pour elle. Ses pouvoirs étaient différents. Quelques semaines auparavant, on lui avait révélé qu'elle aurait un rôle à jouer dans la préservation de leur famille. Un rôle tout particulier. Et elle avait hâte d'en savoir plus.

— Nous avons trouvé une nouvelle façon de bénir les habitants du Royaume, déclara son grand-père, une façon qui assurera aux Malaen d'avoir le pouvoir complet sur l'Omphalos.

— Qu'arrivera-t-il au Gardien ? demanda quelqu'un qu'Adrasté ne pouvait voir.

— Lorsqu'il a compris nos plans, Aoro Delpheris a décidé de faire ce dont je ne l'aurais jamais pensé capable... Il a abandonné la pierre et s'est enfui.

Un nouveau murmure, cette fois aux accents interloqués, flotta autour de l'assemblée.

— Il s'en est vraiment séparé ? s'exclama le père d'Adrasté, assis de l'autre côté de sa mère.

— Aoro savait que notre manœuvre était potentiellement mortelle, répondit Le Haut d'une voix calme. Il a choisi une vie sans pouvoirs. Mais c'est un Delpheris... Il possède quand même une forme de magie puissante, même sans la pierre pour la catalyser.

Tous paraissaient abasourdis. Adrasté, elle, n'était pas certaine de comprendre ce qui se passait. Apparemment, quelque chose de grave et d'inattendu était arrivé. Mais l'Ancien Vœu semblait avoir trouvé une solution.

— C'est parfait, nous avons la pierre maintenant ! Et ce n'était pas le seul Delpheris que nous ayons...

— Il paraîtrait qu'Aoro ait pris ses précautions, coupa le vieil homme. Voyez-vous, il a tué toute sa famille, un membre après l'autre. Il voulait être certain que nous ne puissions pas utiliser l'Omphalos.

Le père d'Adrasté se leva alors et s'exclama :

— C'est terrible ! Sans Delpheris, comment...

Il se tut en voyant la main du Haut suspendue dans un geste aimable, mais sans appel.

— N'ai-je pas dit, il y a seulement quelques instants, que nous pouvions récupérer le pouvoir de la pierre ?

Le père d'Adrasté se rassit silencieusement, un regard de nette incompréhension sur le visage.

— Nos scientifiques travaillent d'arrache-pied à découvrir tous les secrets de l'Omphalos. Nous savions qu'un jour, nous parviendrions à trouver la bénédiction qui nous permettrait de nous approprier enfin pleinement ce pouvoir.

Il se tut, inspira profondément et reprit :

— Jusque-là, nous utilisions directement la pierre pour bénir les habitants. À partir de maintenant, notre méthode sera quelque peu différente.

Son regard se tourna alors vers Adrasté, qui se redressa de toute sa petite taille sur son grand fauteuil, soudain alerte.

— Adrasté, tu as reçu une bénédiction dont le résultat a dépassé toutes nos espérances.

Adrasté eut un sourire modeste qu'elle ne parvint pas à totalement masquer. Qu'il était difficile de rester digne !

— Lorsque j'ai compris la nature de ton don, j'ai su qu'un jour, nous aurions besoin de toi. Aujourd'hui nous y sommes.

Adrasté hocha la tête, mais, songeant que sa mère l'aurait désapprouvé, elle ne posa aucune question et attendit. Son grand-père fit quelques pas vers elle, ses yeux volant sur tous les membres de la famille.

— En éradiquant les derniers Delpheris que nous gardions secrètement cachés, le Gardien pensait que nous serions désemparés, que le pouvoir de l'Omphalos nous serait inaccessible. Il lui fallait un réceptacle et celui-ci ne pouvait être qu'un autre Delpheris. Alors il en a épargné une et a placé l'Omphalos en elle. En l'état, effectivement, il a raison... Nous n'avons aucun moyen d'utiliser son pouvoir... Il a estimé qu'il n'y avait donc aucun danger et l'a laissée derrière... seule et prête à être cueillie.

— À quoi pensait-il ? demanda sombrement la mère d'Adrasté.

— Il n'en a pas fini avec nous... Il reviendra, assura le vieil homme, il est simplement persuadé que nous la garderons pour lui... pour le jour où il sera prêt. Ce qu'il ne savait pas... c'est que nous t'avons, toi.

Il avait pointé le doigt vers Adrasté, qui vit quelques têtes l'observer d'un air intrigué.

— Ton pouvoir nous offre une aubaine incomparable. Il va permettre aux Malaen de récupérer une partie des pouvoirs de l'Omphalos. Peux-tu expliquer à l'Assemblée comment tu procèdes ?

— Euh...

Adrasté leva les yeux vers sa mère, qui hocha la tête.

— Je peux... Je peux absorber le don des autres. Leurs émotions, leurs sentiments, aussi. Leurs souvenirs... Juste en les touchant.

Elle commençait à voir où son grand-père voulait en venir.

— C'est exact, approuva-t-il, et tu vas donc pouvoir aspirer l'Omphalos de la nouvelle Gardienne. Celle que l'ancien Gardien a laissée derrière lui.

Il arriva à sa hauteur et se mit à genoux.

— Adrasté, acceptes-tu d'être l'unique détentrice du pouvoir de l'Omphalos pour les Malaen ?

Adrasté ouvrit la bouche, mais ses mots se perdirent. Elle ? Porter le pouvoir de l'Omphalos ? Mais... C'était bien cette pierre qui donnait à tout le pays ses bénédictions, non ? Et ils voulaient lui confier ce pouvoir, à elle ?

— Bien sûr qu'elle accepte, répondit immédiatement sa mère.

Adrasté croisa son regard noir, ses grands yeux dont elle avait hérité, cette expression sévère à laquelle il était impossible de dire non.

— C'est elle qui doit y consentir, Dava, intervint son grand-père, tu sais comment fonctionne cette magie.

Puis il s'adressa à Adrasté.

— Si tu ne le souhaites pas, nous ne t'y forcerons pas. Tout le monde est en sécurité dans notre famille. L'Omphalos nous a permis de gouverner le Royaume et si tu ne souhaites pas en être la porteuse, nous continuerons de chercher quelqu'un d'autre...

— Quelqu'un d'autre ? demanda doucement Adrasté. Qui ?

— Je ne sais pas, admit Le Haut. Pour le moment, tu es la seule personne que nous ayons. Mais rien ne t'y oblige...

— J'accepte !

Adrasté s'était levée sans même s'en rendre compte. Tout le monde se fit silencieux. La mère d'Adrasté eut un sourire satisfait et regarda sa fille, qui lui sourit à son tour. Si Adrasté était la seule à pouvoir le faire, alors soit. C'était bien cela, que de faire partie de cette famille, non ? Ils étaient tous extraordinaires, mais ils comptaient sur elle et elle ne les décevrait pas. Elle ferait en sorte de porter ce pouvoir, pour eux tous. De toute façon, personne d'autre qu'elle n'en avait la possibilité. Elle vit alors que son grand-père souriait également, ce qui l'emplit de fierté. Toutefois, elle ne lui connaissait pas ce sourire. Il était étrange. Asymétrique.

Il tapa deux fois dans ses mains et deux serviteurs entrèrent dans la pièce. Ils n'étaient pas seuls, cependant. Tournant la tête vers les nouveaux arrivants, Adrasté plissa les yeux et vit une silhouette menue avancer à petites foulées pour rester à la hauteur de son escorte. Elle se rassit en la

fixant. C'était une fille. Une fille qui devait avoir exactement son âge, qui jetait des regards effrayés dans toutes les directions et avait les yeux rouges et gonflés. Ses cheveux bruns lisses et emmêlés, de la même couleur que ses yeux, tombaient sur ses fines épaules tremblantes.

— Laissez-nous, dit le grand-père d'Adrasté lorsque les serviteurs arrivèrent à hauteur du cercle des Malaen.

Ils s'inclinèrent et rebroussèrent chemin, laissant la petite seule au milieu. Lorsqu'ils eurent disparu, son grand-père posa un regard calme sur la fillette, mais cette fois, Adrasté ne vit pas trace de sourire sur ses lèvres.

— Sais-tu pourquoi tu es ici ? demanda-t-il.

La fillette leva la tête vers lui, renifla et fit signe que non.

— Je... Je veux ren... Je veux rentrer, bégaya-t-elle d'une voix tremblante. Je ne... Mes parents...

— Tes parents sont morts, tu n'as nulle part où rentrer, déclara Le Haut avec la même voix douce contrastant avec la brutalité de ses propos.

En voyant les yeux de l'interpelée se remplir de larmes, Adrasté songea qu'il ne s'adressait pas du tout à la nouvelle venue comme il avait l'habitude de parler à sa petite-fille. Pourquoi son ton était-il si différent ? Et pourquoi sa voix pourtant paisible et rassurante lui donnait-elle à présent une étrange sensation de frisson le long de la nuque ? Mais elle vit sur le visage de sa mère la même expression satisfaite et tranquille qu'auparavant et se détendit. Tout allait bien. Il n'était pas en colère. Adrasté devait simplement s'habituer à ces Assemblées et à leur atmosphère, qui se révélait plus pesante que ce qu'elle avait imaginé.

— Approche-toi, Adrasté.

Elle sursauta lorsqu'elle entendit son prénom. Surprise et perplexe, elle se défit de son fauteuil, atterrit au sol et mit un pied après l'autre pour aller vers son grand-père et la petite fille. Chacun de ses pas résonnait contre le marbre omniprésent de la grande pièce blanche, donnant l'impression que deux personnes marchaient en même temps. Elle sentit tout du long les regards de sa famille braqués sur elle. Ses oncles, ses cousins, ses tantes... Ils ne lui avaient jamais accordé beaucoup d'attention. Mais aujourd'hui, ils ne la lâchaient plus des yeux. Elle ne sut pas bien si elle appréciait cette nouvelle manifestation d'intérêt à son égard.

— Adrasté, cette fille est la Gardienne, expliqua son grand-père lorsqu'elle parvint à leur hauteur, la source du pouvoir de notre famille a été enfermée en elle. Penses-tu réussir à l'absorber ?

Adrasté se mordit la lèvre. Ces dernières semaines, les scientifiques de l'Ancien Vœu lui avaient présenté des Bénis dont elle avait pu extraire la magie. Étrangement, à chaque fois, elle s'était sentie différente. Un peu « remplie » d'un nouveau don en plus de celui qu'elle possédait déjà. Elle jeta un regard vers la fille en face d'elle. Celle-ci s'était mise à trembler. Savait-elle seulement ce qu'elle faisait ici ? Adrasté se rendit compte qu'elle-même n'était pas sûre de comprendre ce qu'elle devait faire. Elle hocha néanmoins la tête et leva la main vers la poitrine de la Gardienne, comme elle avait appris. La fille voulut faire un pas en arrière, mais Le Haut lui barra la route. Adrasté posa sa main et sentit le corps face à elle se raidir. Elle ferma les yeux et chercha son cœur. Il battait extrêmement fort, si fort que sa main bougeait à chaque coup qu'il donnait. Elle se concentra et commença à aspirer sa magie. Au lieu de l'habituel flux léger qu'elle sentait d'habitude couler sereinement, elle sentit alors un véritable torrent. Jamais encore elle n'avait ressenti autant de magie en une autre personne. Un chemin s'ouvrit dans la paume de sa main et soudain, ce fut comme si le cœur battant de la fille avait reçu une décharge. Il y eut à ce moment-là une telle quantité de magie qui tenta de s'engouffrer en elle qu'Adrasté en eut le souffle coupé. Sa vue se brouilla, elle eut un vertige qui la fit tituber, mais elle resta debout. La magie continua de pleuvoir en elle avec la vitesse et la force d'un jet d'eau à pleine puissance. C'était trop. Beaucoup trop. Peut-être devrait-elle enlever sa main... Non. Bientôt, il n'y en aurait plus. Bientôt, ce serait fini. D'habitude, le flux s'arrêtait après quelques secondes. Seulement, d'habitude, le passage de la magie dans ses veines s'apparentait plutôt à un filet venant doucement la réchauffer, pas à une cascade déchaînée. La voix de son grand-père lui parvint à ce moment précis.

— Tiens bon, lui disait-il, ne t'arrête pas maintenant, Adrasté, c'est très bien.

Sa vue s'assombrissait et son estomac se tordit de douleur. Que se passait-il ? C'était comme si la magie se nichait dans le moindre espace disponible de son corps. Mais le flux ne faiblissait pas. La quantité de magie qui émanait de la Gardienne ne décroissait pas. Elle continua d'entrer

en Adrasté par sa paume ouverte, désormais douloureuse. Toujours plus... Toujours plus... Elle n'y tint plus. Retirant sa main avec un grand cri, elle recula et tomba à terre, la salle tournoyant autour d'elle. Elle entendit des murmures s'élever et son grand-père dire quelque chose. Elle tenta de lever la tête, mais, avant d'avoir pu s'en empêcher, elle projeta au sol une gerbe de vomi qui éclaboussa la cape des membres de sa famille les plus proches. Il y eut quelques protestations contenues. Son ventre lui faisait atrocement mal. Sa mère s'exclama sur un ton de remontrances. Lui en voulait-elle ? Elle avait fait de son mieux pourtant... Cette fille avait bien trop de magie en elle, elle avait bien vu...

— Que vient-il de se passer, père ?

— Je ne sais pas... Adrasté n'a pas réussi, on dirait.

— Pourquoi est-elle dans cet état ?

Adrasté se força à ouvrir la bouche, luttant contre l'envie de vomir.

— Il... Il y en avait trop...

— Trop ? Ce n'est pas possible, tu peux tout absorber. Nous avons déjà vu comment faire, non ?

— Maman...

— Réessaie. Et concentre-toi cette fois.

— Assieds-toi, Dava...

Adrasté vit sa mère se mordre les lèvres et lui jeter un regard désapprobateur. Assise par terre, les mains dans son propre vomi, elle se rendit compte en regardant derrière Le Haut que La Gardienne s'était évanouie. Le vieil homme affichait une expression de profonde déception.

— J'ai parlé trop vite...

L'assemblée resta silencieuse. La mère d'Adrasté, les lèvres pincées, baissait les yeux comme si c'était elle qui venait de fauter et son père avait le visage résolument fermé. Les autres fixaient Le Haut et ne faisaient plus attention à Adrasté. Certains, plus curieux que d'autres, jetaient des regards dérobés au petit corps inconscient derrière lui.

— J'ai parlé trop vite, répéta son grand-père, et je vous dois des excuses. J'ai cru que notre heure était arrivée, que nous en avions fini des

Delpheris. Mais il semblerait que pour une enfant, ce pouvoir soit trop grand...

Adrasté sentit ses yeux la brûler. Elle les avait tous déçus. Son premier jour à l'Assemblée et elle se ridiculisait déjà. Allaient-ils changer d'avis et lui en interdire l'accès, jusqu'à ce qu'elle soit assez puissante ? Elle eut à nouveau envie de vomir, mais lutta de toutes ses forces en respirant profondément. Elle avait terriblement sommeil et sa vision ressemblait à l'entrée d'un tunnel. À peine consciente de poser sa joue sur son propre vomi, elle s'écroula et ferma les yeux. Incapable de bouger, elle pouvait cependant entendre les voix autour d'elles comme venant d'une pièce adjacente, étouffées et indistinctes. Personne ne se précipita pour la relever, la nettoyer ou l'éloigner de son vomi. D'autres voix s'élevaient, en plus de celles de sa mère et de son grand-père.

— Ça n'a pas marché... Que pouvons-nous faire ?

— Nous allons utiliser la Gardienne Delpheris jusqu'à ce qu'Adrasté soit assez puissante pour extraire l'Omphalos.

— Sommes-nous certains qu'elle le sera un jour ?

— J'aurais aimé te répondre avec conviction, mais nous ne pouvons que l'espérer. En attendant, la Gardienne demeurera ici, à portée. Il semblerait que finalement, Aoro ait bien calculé sa manœuvre...

— Il savait que nous ne pourrions pas la tuer...

— C'est exact. Mais nous l'avons... Et la magie coule dans son sang... Elle imbibe ses organes, ses veines...

Il y eut un silence.

— Vous savez ce que nous devons faire...

— Oui... Et lui... sera-t-il d'accord ?

— Il a... sa propre façon de faire les choses. Il aime jouer... Il n'a jamais perdu son âme d'enfant. Mais il sera d'accord. Demain, nous recevrons des demandes de bénédictions. Nous verrons.

Ce fut tout ce dont Adrasté se souvint de cette Assemblée. Elle perdit connaissance l'instant d'après et ne se réveilla que le lendemain, après un sommeil agité. Dans son lit. Elle remarqua que quelqu'un l'avait débarrassée de tout son vomi, l'avait soigneusement nettoyée et lui avait

même coiffé les cheveux. Peut-être ne s'était-elle pas si mal débrouillée, après tout. Quelqu'un frappa à sa porte et elle s'attendit à voir sa mère ou son père, mais ce fut la main gantée d'un serviteur qui le précéda dans l'ouverture.

— Vous êtes réveillée... On m'a chargée de vous mener en bas.

— En bas ? répéta Adrasté sans comprendre. Dans la Salle Blanche ?

Le serviteur secoua la tête en s'inclinant.

— Dans l'arène, Votre Sainteté.

L'arène... L'arène ! Son cœur fit un bond. Ils allaient la laisser assister aux bénédictions ! Ainsi, elle avait vraiment réussi à se faire accepter... Ils l'autorisaient à les rejoindre et à faire partie de tous les rites. Elle fut prise d'une envie de rire et sortit de son lit d'un pas léger. À vrai dire, elle se sentait également bien mieux. En une fraction de seconde, elle se rendit compte que quelque chose avait changé. La magie qui l'avait rendue malade la veille semblait désormais agir comme une source d'énergie intarissable. À chaque fois qu'elle avait aspiré un don, elle s'était retrouvée capable de le contrôler à son tour. Elle se demanda ce que cette nouvelle magie lui permettrait de faire. Sûrement quelque chose qui se révélerait très utile pour l'Ancien Vœu ! Mais elle aurait le temps de le découvrir plus tard. Elle bondit hors de sa chambre et suivit le serviteur. Une fois par semaine, les femmes se présentaient au Grand Palais pour faire bénir leur enfant à naître. Elle savait que sa famille permettait ainsi aux habitants du pays de profiter également de leurs pouvoirs. Elle avait toujours rêvé de pouvoir être présente lors des cérémonies.

Son estomac se noua, cependant, lorsqu'ils sortirent du Grand Palais par la cour arrière et qu'elle vit l'arène se rapprocher. Aurait-elle une tâche à accomplir, cette fois ? Après tout, elle n'avait aucune idée de ce que faisaient les membres de sa famille pour bénir les nouveau-nés. Et s'ils lui demandaient quelque chose qu'elle ne savait pas encore faire et que la bénédiction ratait à cause d'elle ? Son excitation avait fait place à une légère appréhension lorsqu'ils parvinrent à l'entrée de l'arène et qu'ils gravirent les escaliers qui menaient aux gradins. Le serviteur fit un pas de côté et s'inclina pour l'inviter à passer. Là où elle se trouvait, elle pouvait voir en contrebas toute l'arène et les gradins qui la bordaient, formant un cercle parfait. À quelques mètres, un peu plus bas, elle vit les vingt membres de sa

famille attendre silencieusement. Bien que l'arène puisse accueillir des milliers de personnes, ils étaient les seuls à y être présents, à l'exception d'une silhouette encapuchonnée assise sur les gradins les plus bas. Sa cape n'était pas aussi longue que celle des serviteurs, mais elle était décorée de liserés dorés qui rappelaient ceux des piliers. Un scientifique... Il griffonnait frénétiquement sur un parchemin et ne leva pas la tête lorsqu'Adrasté arriva. D'ailleurs, tous étaient impassibles et personne ne tourna les yeux vers elle. Bien qu'il fasse jour dehors, l'espace était couvert et des torches avaient été accrochées tous les deux mètres en cercle dans le centre de l'arène, à trois ou quatre mètres du sol. Adrasté s'avança vers un siège de gradin vide à côté de sa mère et s'y installa avec toute la discrétion dont elle était capable. Tout en bas, au milieu, deux gardes étaient postés en faction devant une porte à doubles battants. Ils levèrent les yeux vers son grand-père, qui hocha la tête. Ce devait être un signal, car les gardes firent tous les deux un pas de côté et ouvrirent la double porte d'un geste parfaitement symétrique. Un serviteur entra, suivi de sept femmes à l'air intimidé.

— Il n'y en a pas beaucoup aujourd'hui, fit une voix aiguë.

Adrasté sursauta et se pencha en avant. L'Enfant était là... Petit et caché derrière son grand-père, elle ne l'avait pas vu jusque-là. Alors comme ça, même lui était là... Ce devait vraiment être un moment important. Elle reporta son attention vers le centre de l'arène et vit que le serviteur et les gardes avaient disparu derrière la double porte. Seules les femmes enceintes s'y tenaient. Bientôt, la petite fille qu'elle avait vue la veille apparut à son tour. Elle rejoigna les femmes enceintes, menée par un serviteur manifestement pressé de s'en éloigner. Il la laissa près des femmes et se retira d'un pas hâtif. Toutes les têtes se tournèrent vers le petit groupe des Malaen qui les observait. Sur chacun des visages, à l'exception de celui de la Gardienne, Adrasté détecta une sorte d'anxiété mêlée d'excitation. Toutes ces femmes étaient venues faire bénir leur enfant à naître... Toutes espéraient qu'il ou elle aurait des pouvoirs magiques extraordinaires. Adrasté sentit un mince sourire contracter ses joues et regarda à nouveau son grand-père, qui s'était redressé. Il leva les bras vers le plafond et dit à voix haute :

— Merci à toutes d'être ici. Nous vous en sommes sincèrement reconnaissants. Grâce à vous, le pouvoir du Royaume subsiste et perdure à

travers les générations. Au nom de l'Ancien Vœu, je m'incline devant vous.

Il se pencha légèrement en avant sans quitter le centre de l'arène des yeux et plusieurs des femmes parurent nettement moins effrayées.

— Vous avez sûrement entendu dire, reprit Le Haut d'un timbre plus affirmatif, que nous choissions les femmes qui auraient l'immense privilège de mettre au monde un enfant Béni.

Il n'y eut pas de réponse, toutes les femmes hochèrent simplement la tête, l'air hypnotisées. Adrasté remarqua que son grand-père souriait. C'était le même sourire étrange qu'il avait eu la veille et qu'elle ne lui connaissait pas.

— Eh bien, c'est faux. La décision ne nous revient aucunement. Ce n'est pas nous qui provoquons la bénédiction de votre enfant.

Adrasté se rendit compte que, comme toutes les femmes rassemblées, elle retenait son souffle. Il lui sembla aussi détecter une étrange raideur chez les Malaen près d'elle. À part sa mère assise à sa droite, elle ne put distinguer aucun visage sous les capuches rabattues, mais elle perçut quelque chose qu'elle n'avait pas ressenti la veille. Lentement, son grand-père ouvrit la bouche et dit à l'adresse des femmes enceintes :

— Le choix de bénir ou non votre enfant vous revient à vous.

CHAPITRE XIV

Les pilleurs

Le trajet du retour fut très court.

Boltz fut le premier à atteindre Gandir et lorsqu'il émergea des arbres de la forêt, il se figea d'horreur avant d'être rejoint par les autres. Aussi loin qu'il pouvait voir, il n'y avait plus rien qui ressemblât à un village. Ce qui avait autrefois été Gandir se rapprochait d'une terre de désolation, un amas de ruines jonchant un sol rouge de sang. Seuls quelques restes de bâtiments noircis tenaient encore debout. Partout où il tournait la tête, ses yeux se posaient sur des corps morts et il dut se recouvrir le nez de sa manche pour ne plus sentir la terrible odeur qui habitait les lieux. Filik affichait une expression atterrée et Myrkur faisait une grimace de dégoût. Parfois, un bras ou un buste dépassait des ruines ; leurs propriétaires avaient sans doute voulu échapper à la mort, en vain. En dehors des grincements sinistres venant des arbres et des fenêtres branlantes qui pendaient tristement sur leurs gonds, il n'y avait aucun bruit. Un silence de plomb.

Azur émit un râle de surprise lorsqu'il émergea à son tour de la forêt et Boltz posa une main sur son cou pour le rassurer. Il comprenait que quelque chose n'allait pas. Lui-même se sentait hébété, encore sous le choc. Il se mit à marcher entre les corps, puis accéléra. Bientôt, il courait à en perdre haleine, Azur sur ses talons. Il sautait par-dessus les ruines, trébuchait, se rattrapait et enjambait les corps sans les regarder. Il ne voulait surtout pas les regarder. Il ne le pouvait pas. Que se passerait-il s'il en reconnaissait un ? Il s'interdit donc de baisser les yeux et courut jusqu'à arriver devant ce qu'il identifia comme l'auberge de La Petite Oie. À côté de lui, Azur lâcha un glapissement sourd, à l'image de ce que Boltz ressentait. Tout comme le reste du village, l'auberge de La Petite Oie semblait n'avoir jamais existé. Il se tenait face à un amas de bois et de chaume d'apparence si fragile qu'il

était difficile d'imaginer qu'un bâtiment solide s'était trouvé là auparavant. Des vestiges de lits éventrés recouverts de sang et de poussière dépassaient à quelques endroits. Boltz se retourna. La statue qui ornait autrefois l'autel au centre de la Grand Place avait été détruite, elle aussi, et gisait par terre en plusieurs morceaux. Filik arriva enfin, à bout de souffle, et afficha à son tour une expression de douleur proche de celle de Boltz. Myrkur, directement derrière lui, laissa échapper un hurlement lorsqu'elle vit les ruines de l'auberge. Elle tomba à terre en sanglotant et ni Boltz ni Filik ne songèrent à l'arrêter. Boltz lui-même sentait la chaleur émaner de ses yeux et il serra les paupières pour ne plus avoir à contempler le paysage de désolation qui s'étendait devant lui. Mais les odeurs des corps en décomposition et du bois brûlés ne pouvaient être recouvertes. Pourquoi n'étaient-ils pas revenus plus tôt ? Sans réellement le voir, il regarda Filik avancer précautionneusement parmi les décombres et soulever les débris, repousser les matras et la paille qu'ils vomissaient. Avec un pincement, il reconnut quelques morceaux de meubles.

— C'est bizarre, je ne les trouve pas.

Boltz cligna des yeux et regarda Filik sans comprendre. Celui-ci tenait un pied de chaise dans sa main gauche et un amas de paille dans sa main droite. Il semblait perplexe.

— Je pensais les retrouver enterrés sous les débris, mais...

Il leva les mains en décrivant un mouvement circulaire autour de lui et répéta :

— Je ne trouve personne.

— On dirait que tu aimes te faire souffrir, marmonna Boltz entre ses dents, pourquoi tiens-tu tant à retrouver leurs corps ?

— Regarde plutôt, dit Filik en le rejoignant difficilement.

Il fit un vague geste de la main vers le village et Boltz suivit la direction qu'elle indiquait. Sur et près de toutes les maisons, il pouvait voir étendus les cadavres de leurs habitants. Avec un terrible serrement au cœur, il en reconnut certains et détourna aussitôt les yeux.

— Tu ne comprends pas ? dit Filik d'une voix où perçait une certaine excitation. Ils ont tué les gens chez eux ! S'ils ne sont pas ici alors...

— Ils sont peut-être vivants, acheva Boltz qui commençait de saisir où il voulait en venir.

— Je suis sûr qu'ils ont réussi à s'enfuir, assura Filik en hochant la tête avec vigueur, l'air de vouloir se rassurer lui-même. Ils ont quand même

Adrasté, Jaime et deux Bénis avec eux !

Myrkur, toujours assise, leva des yeux rougis vers eux.

— Tu penses vraiment qu'ils ont échappé à... ça ?

— Il y a de grandes chances, oui, affirma Filik.

Boltz le considéra un moment. Le rouquin avait sincèrement l'air convaincu. Quelque chose lui traversa alors l'esprit. La ferme de ses parents avait-elle aussi été détruite ? Il lui fallut plusieurs minutes pour s'y rendre. Il marchait lentement, comme hypnotisé, et il ne se rendit compte qu'après un certain temps que Myrkur et Filik l'avaient suivi et se tenaient près de lui. Avant d'arriver à la ferme, il sut que son instinct était juste, car à la place du toit qu'il apercevait d'habitude de loin entre les chaumières, il ne vit qu'un ciel morne, encore chargé de l'étrange poussière rougeâtre qui s'engouffrait dans ses poumons à chaque respiration. Comme il s'y attendait, le terrain qui avait autrefois accueilli sa ferme ne présentait plus qu'un tas de débris. Boltz s'avança vers un grand carré de bois à moitié carbonisé : c'était sa porte d'entrée. Il constata avec un pincement de cœur que l'écurie avait subi le même sort et pensa à ce qui avait dû advenir de ses chevaux.

— Je suis désolé, murmura Filik en venant près de lui.

Boltz fit un léger mouvement du menton et Filik recula de plusieurs pas en arrière. Il le vit s'abaisser avec précaution et disparaître dans le poulailler éventré tandis que Myrkur surveillait les alentours d'un air méfiant. Un « Oh ! » émergea alors des ruines, suivi d'un « bang » puis d'un cri de douleur qui fit sursauter Boltz et Myrkur. D'un geste vif, Boltz dégaina son épée, mais Filik ressortit du poulailler se frottant la tête.

— Ce n'est rien, je me suis cogné. J'ai été surpris.

— Par quoi ? demanda vivement Myrkur.

— Eh bien...

Filik se dépêtra des planches de bois branlantes et lorsqu'il fut entièrement hors du poulailler, Boltz laissa échapper une exclamation incrédule. Blottie dans les bras de Filik, une poule aux plumes blanches salies par la suie jetait tout autour d'elle un regard un peu fou.

— Je l'ai trouvée là, expliqua Filik en montrant les délabres du poulailler, elle ne s'est pas débattue lorsque je l'ai soulevée.

— Comment une poule a-t-elle survécu à... à tout ça ? se pâma Myrkur avec une expression qui oscillait entre la surprise et l'exaspération.

— Je ne sais pas, répondit Filik en soupesant l'animal d'un air subjugué, mais elle a de la réserve...

Boltz songea en effet que la poule était particulièrement dodue.

— Enfin... désolé de t'avoir dérangée, poursuivit Filik en la déposant au par terre, continuons de chercher les autres.

— Qu'est-ce que c'est, là-bas ?

Boltz plissa les yeux. Un peu plus loin, le sol s'enfonçait dans une sorte d'excavation. Il s'en approcha, mais à peine s'était-il mis à avancer qu'il buta sur un cadavre et baissa les yeux avant d'avoir pu s'en empêcher. Il eut un vif mouvement de recul.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda précipitamment Myrkur en courant vers lui. Qui est-ce ?

— La Major Inya, répondit Boltz d'une voix morne, elle est morte.

Il reconnaissait ses longs cheveux noirs et lisses et ses traits impitoyables.

— Tu penses que c'est Adrasté ?

— Je ne sais pas...

Il examina son plastron, qui avait manifestement été arraché avec violence. Aucune trace de blessure. Se relevant, il continua de marcher vers l'endroit où le sol semblait disparaître, quelques mètres plus loin.

— Qu'est-ce que...

Il se figea à nouveau. Ce qu'il avait pris pour un renfoncement était en fait un cratère béant. Dedans, il n'y avait rien, même pas de débris, comme si une explosion avait pulvérisé tout ce qu'il y avait dans son rayon. Myrkur contempla également le cratère avec un sifflement de stupeur.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

— Je crois que je le sais, souffla Boltz.

Se pouvait-il que Jaime soit réellement à l'origine de cette gigantesque fosse ? Elle pouvait perdre le contrôle, mais de là à créer un chaos pareil...

— Euh... Les gars ?

Boltz se retourna. Filik avançait vers eux, les bras ballants, la poule dodue rebondissant sur le sol derrière lui comme un ballon de plumes.

— Elle n'a pas envie de rester ici, je crois, marmonna-t-il, elle me suit partout...

— C'est très bien, lança Boltz, ça nous fera un dîner.

Filik protesta en faisant un pas de côté pour se mettre entre la poule et lui, et Boltz ricana sombrement.

— Ça va, je plaisante... Mais... Tu ne veux pas l’emmener, tout de même ?

— Euh... Non, enfin je...

Filik se baissa et souleva la grosse poule en jetant un œil aux alentours.

— Qu’est-ce qu’elle fera si on la laisse ici ?

— Elle servira sans doute de repas à quelqu’un d’autre, j’imagine.

Mais Boltz renonça à plaisanter à ce sujet lorsqu’il vit Filik froncer les sourcils.

— De toute façon elle nous suit partout, reprit Filik avec un léger air de défi, alors je pense qu’on devrait l’emmener, oui... Elle mangera des vers et des graines.

Boltz haussa les épaules avec indifférence. Son attention venait d’être attirée par un mouvement qu’il avait perçu entre les arbres de la forêt qui bordait la ferme, à une dizaine de mètres de là où ils se trouvaient.

— Azur, Filik, chuchota-t-il, dans le cratère, vite.

Ils s’exécutèrent sans poser de question et Boltz se tourna aussitôt vers Myrkur, qui hocha la tête.

— S’ils sont dangereux, je nous rends invisibles et on s’en va.

— Parfait.

Ils virent les nouveaux arrivants, une demi-douzaine environ, sortir des arbres en discutant et en riant fort. Ils faisaient un bruit de ferraille, mais de ce que Boltz pouvait distinguer à cette distance, ils ne semblaient pas porter d’armure. Il entendit la voix de Filik s’élever depuis le creux de la fosse.

— Alors ? Qui est-ce ?

— Je ne sais pas, marmonna Boltz sans quitter le groupe des yeux, pas des Bénis de l’Armée, en tout cas.

Ils s’étaient mis à retourner les débris en se lançant quolibets et insultes.

— Eh viens voir ! C’était une maison de pierres ici, tu crois qu’y a des choses à prendre ?

— Vas-y, qu’on fouille...

— Des pilleurs, marmonna Boltz en fronçant les sourcils.

Myrkur lâcha un sifflement de dédain.

— Partons, avant qu’ils ne s’intéressent à nous... Eh !

Avant qu’il ait pu l’arrêter, Filik s’était extirpé de la fosse et se dirigeait maintenant d’un pas déterminé vers les pilleurs. Myrkur se mit les mains sur la tête en regardant Boltz d’un air effaré.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Il est fou ?

— Fais ton truc pour cacher Azur, tu veux bien ? répondit simplement Boltz.

Comme Myrkur, il n'avait aucune idée de ce que Filik avait l'intention de faire. Il n'essaya pas de le rattraper, cependant, et il marcha à sa suite, prêt à intervenir en cas d'ennui. Qu'avait-il en tête ? Les pillleurs étaient six, cinq hommes et une femme au regard sagace qui était plus grande que tous les autres. Un des bandits leva les yeux de son butin en les voyant arriver.

— Les gars, on a de la visite !

— De la visite ? Tout le monde est mort, ici ! répondit la voix étouffée d'un pillleur dont seul le postérieur était visible.

Il s'était enfoncé tête la première dans les décombres d'une maison.

— T'es pas mort, toi, non ? rétorqua le premier pillleur.

— Nous sommes de passage, énonça Filik avec des accents officiels en levant une main vers eux. Permettez-moi de me présenter ! Arafilik...

Comme Boltz s'y attendait, les pillleurs éclatèrent tous d'un grand rire simultané. Lui-même dut se retenir de soupirer et resta alerte.

— On se fiche de ton nom, petit ! lança un homme massif avec une hache posée négligemment sur son épaule. Qu'est-ce que vous faites là, vous trois ?

Boltz ne pouvait pas voir le visage de Filik, mais il remarqua que sa nuque avait pris une teinte rouge vif.

— Euh... Je ne... balbutia Filik, nous voulons juste...

— Vous voulez partager les trésors, c'est ça ? avança la grande femme en levant les yeux au ciel.

— Non, non ! Absolument pas !

— Dans ce cas, du balai, dit-elle en examinant une assiette de céramique légèrement fendue.

Elle était si grande qu'elle devait dépasser Boltz d'une bonne tête et Filik d'une demi-tête. Avec son crâne rasé sur un côté, ses cheveux rouges et sa silhouette athlétique, elle était, selon lui, bien plus intimidante que tous les autres brigands. Elle se détourna et continua de soulever les pierres et le bois d'un air affairé, en sifflotant. Boltz remarqua diverses armes attachées à sa ceinture, dont les plus impressionnantes étaient une hache de guerre et un fléau d'armes qui devaient peser plusieurs kilos.

— Oh, joli ! s'écria soudain un pillleur à la barbe foisonnante.

Il se précipita vers une anse d'or qui scintillait sous un amas de plumes à quelques centimètres de la grande femme, mais lorsqu'il tendit la main pour s'en emparer, un couteau s'y enfonça brutalement. Boltz et Myrkur eurent un mouvement de recul et Filik laissa échapper un cri suraigu qui fit à nouveau rugir de rire tous les pilleurs, à l'exception de celui qui venait de se faire transpercer la paume.

— T'es malade ?! beugla le barbu en retirant la lame d'un coup sec et en le jetant avec rage vers la femme.

— T'as vu que je fouillais ce secteur, non ? dit celle-ci avec un sourire calme en nettoyant son couteau d'un geste lent.

— Évidemment, mais...

— T'as donc aussi vu que j'me trouvais près de cette anse ?

— Oui, mais...

— Dans ce cas, elle est à moi, on est bien d'accord ?

Boltz eut la furtive impression d'assister à un échange entre une mère et un fils un peu balourd, à ceci près que la femme devait bien avoir vingt ans de moins que le géant barbu. Il ne l'avait pas vue tirer son couteau. Elle avait agi extrêmement vite. Les autres continuaient de rire en se tenant les côtes comme si ce qui venait de se passer n'était rien de plus qu'une très bonne blague. La femme acheva de nettoyer son arme sans se départir de son sourire tandis que l'homme grognait des insultes à son encontre en sortant un bandage d'une de ses besaces. Ils avaient manifestement l'habitude de ce genre d'altercation.

— Elliath a raison, commenta un pilleur étendu sur des débris comme s'il s'apprêtait à faire une sieste, cette anse est la sienne. Elle plaisante pas, tu l'sais bien. Erreur de débutant !

La grande femme eut un rictus inquiétant et haussa les épaules.

— Oh, si, je peux plaisanter, mais pas avec mon argent. Et maintenant, vous allez nous dire ce que vous voulez ? lança-t-elle à l'adresse de Filik, Boltz et Myrkur.

— Nous recherchons une femme, répondit Filik, et nous nous demandons si vous l'aviez aperçue. Une femme aux longs cheveux bouclés et...

Il y eut un grondement parmi les pilleurs, qui échangèrent un regard.

— Tu parles de la Némésis ? dit calmement Elliath. Nous l'avons vue, oui... Hier, à la même heure.

— Où ça ? demanda Boltz avec un peu trop d'empressement, ce que la femme ne manqua pas de remarquer.

— Vous la cherchez ? dit-elle avec un soudain intérêt dans la voix. C'est pour la récompense ?

Boltz s'apprêta à répondre, mais Filik fut plus rapide :

— C'est exact, nous voulons la capturer. Où l'avez-vous repérée ?

Il y eut un nouvel éclat de rire et Filik les regarda tour à tour avec une expression légèrement ébahie.

— Gamin, dit Elliath tandis que les autres pilleurs se remettaient à fouiller les décombres et ne leur accordaient plus aucune importance, nous avons failli y laisser notre peau. Crois-moi, tu perds ton temps.

Elle ouvrit ses bras comme pour embrasser le paysage, un sourire ironique collé sur son visage.

— Regarde, il y a tellement plus d'argent à se faire ici, si tu cherches bien ! Pourquoi aller se frotter à la Némésis ?

Filik se tourna alors vers Myrkur et dit :

— Montre-lui.

— Euh... Tu es sûr ?

— Oui, assura Filik, juste à elle. Les autres ne font plus attention à nous.

Comprenant soudain ce qu'il avait à l'esprit, Boltz voulut intervenir, mais Filik lui lança un regard d'avertissement. Accoudée sur les restes d'une commode, Elliath assistait à leur échange d'un air intéressé et faisait tourner son couteau dans ses mains avec flegme.

— Tu penses que c'est une bonne idée ? lui demanda Myrkur.

Boltz hocha la tête sans cesser de fixer Filik. Il espérait que son plan allait marcher. Myrkur reporta son attention sur Elliath.

— Très bien...

L'instant d'après, le sourire de la pilleuse s'effaça et ses yeux s'agrandirent en une stupeur qui se transforma très vite en terreur muette. Elle resserra sa main sur son couteau et se redressa, mais Filik intervint, mains en l'air :

— Il ne te fera aucun mal, il est avec nous.

Boltz posa une main sur le museau d'Azur, qu'Elliath pouvait désormais voir : Myrkur avait levé son illusion.

— Vous... Vous êtes des Ildari ? D'où il sort, lui ?

— Pas la peine de prévenir les autres, siffla Myrkur d'un ton menaçant, ils ne le verront pas et tu passeras pour une folle.

Ellith lui lança un regard où se mêlaient défi, méfiance et fascination respectueuse.

— Comment fonctionne ta magie ?

— Tu ne penses tout de même pas que je vais te le dire, répondit sèchement Myrkur.

— Nous cherchons la Némésis, rappela Filik, et nous aimerions que tu nous dises où tu l'as vue la dernière fois. Comme tu le vois, nous avons une arme assez puissante pour la battre...

Face au gigantesque dragon, Ellith avait perdu quelque peu de sa nonchalance apparente, mais Boltz vit qu'elle faisait de son mieux pour se ressaisir. Elle ajusta sa hache, avança précautionneusement vers eux et baissa la voix :

— Vous êtes certains de pouvoir la capturer ? On n'a même pas réussi à l'approcher.

— Certain, affirma Filik en hochant la tête. Les dragons affaiblissent les pouvoirs de l'Omphalos.

— C'est pour ça que votre Bénie se tient à l'écart ? ricana Ellith en jetant un regard dédaigneux à Myrkur.

— Je ne suis la Bénie de personne, dit Myrkur avec hargne.

Ellith l'ignora et se tourna vers Filik en le reluquant de haut en bas, un sourcil levé.

— Toi... Pourquoi tu veux la récompense ? T'as pas l'air d'avoir besoin d'argent. T'es déjà riche.

— Que... Comment ?

— Ça crève les yeux, tu viens d'une famille importante. Et ta façon de parler...

Filik cligna des yeux et ses joues prirent une couleur tomate, ce qui accentua le sourire d'Ellith.

— J'ai raison, hein... Bon... Dans ce cas...

Elle se tourna vers Boltz, observa également ses vêtements, de ses bottes de cuir à sa chemise et son manteau, et s'arrêta quelques secondes sur ses yeux, mais ne fit aucune remarque.

— Eh bien ? Tu acceptes ? demanda Boltz.

— C'est toi qui contrôles ce dragon ?

Boltz fit « oui » de la tête.

— T'es un Ildari ?

— Pas du tout. Je suis d'ici.

— Voyez-vous ça... Il m'attaquera pas, hein ?

— Pas si je lui interdis.

— Et ce poulet, c'est quoi ?

Boltz mit quelques secondes à comprendre de quoi elle parlait, puis il regarda la poule blanche qui se baladait autour d'eux en creusant le sol avec ses pattes et son bec, à la recherche de vers de terre.

— Notre animal domestique, répondit Filik avec un regard furtif vers Boltz et Myrkur, elle n'est pas à manger, ajouta-t-il précipitamment en voyant une lueur affamée apparaître dans les iris noisette d'Elliath.

Les mains posées nonchalamment sur sa hache et son fléau d'armes, elle eut un rire grave et se mit à faire les cent pas en passant ses yeux tour à tour sur Boltz, Myrkur, Filik et le dragon. Les pilleurs s'étaient à présent déployés sur plusieurs mètres, cherchant des richesses qu'ils pourraient s'approprier dans tout ce chaos. Avec un brusque accès de colère, Boltz vit l'un d'eux déloger un corps et le repousser sans ménagement pour pouvoir s'introduire dans les ruines d'une maison.

— Je veux les trois quarts de la récompense.

— Pardon ?

Myrkur, Boltz et Filik échangèrent un regard. Ils pensaient tous la même chose. Boltz s'apprêta à approuver ses termes, puisqu'en réalité ils ne l'engageaient en rien, mais Filik fut encore une fois plus rapide :

— Hors de question. La moitié, ça sera déjà bien assez.

Elliath réprima un petit sourire en coin, l'air amusée.

— Sans moi, vous n'avez aucune chance de la retrouver, tu le sais ?

— Dans ce cas, les deux tiers.

— Très bien.

Filik s'avança vers elle avec une légère hésitation en voyant ses armes, mais tendit la main, le dos droit. Elle la serra avec le même rictus et s'enquit :

— Tu as quel âge, dis-moi ?

— Quelle importance ?

— Aucune, ricana Elliath, je trouve juste ça très impressionnant.

Elle reposa ses mains dans sa position habituelle, fit un tour sur elle-même en cherchant ses compagnons, puis dit à l'adresse de Filik.

— Bon, eh bien... On part quand ?

— Tu... Tu ne les préviens pas ? demanda Filik en jetant un œil aux pillleurs qui s'affairaient toujours de part et d'autre des décombres.

Elliath secoua la main vers eux avec un « pff » sonore, comme pour signifier qu'ils n'avaient aucune importance.

— Vous me payez, alors j'veais pas vous faire attendre pour ces abrutis... Oh, une seconde...

Elle retourna vers les ruines où elle s'était précédemment assise et récupéra l'anse en or qui dépassait, et qui était rattachée à une coupe ouvragée d'une taille impressionnante. Elle souffla dessus pour en enlever la poussière, la mit dans son sac qu'elle tapota d'un air satisfait et leur lança une œillade.

— *Maintenant*, on peut y aller.

CHAPITRE XV

Cavale et secrets

— Tu penses qu'elle ira bien ?

— J'espère, ça va faire deux jours... Elle doit être guérie.

Une douleur lancinante lui sciait le front. Impossible d'ouvrir les paupières... Elles étaient trop lourdes. Qui chuchotait ?

— Tu ne peux rien pour elle ?

— Non... Mon don ne marche que sur les blessures corporelles.

Il y avait deux voix... Elle les reconnaissait. Jaime était allongée sur le dos et quelqu'un avait nappé son corps d'une fine couverture. Mais ses mains étaient glacées. Ses pieds aussi. Elle pouvait les sentir dépasser de ses vêtements. Elle aurait aimé bouger, se couvrir un peu plus... Mais avant d'avoir pu en trouver la force, elle fut à nouveau happée par le sommeil.

Elle émergea quelques heures plus tard. Il y avait un crépitement familier. Un feu... Étaient-ils revenus à l'auberge ? Elle parvint à ouvrir les yeux. À sa droite, Maddie dépeçait ce qui ressemblait au corps frêle d'un lièvre mort, pendant qu'un deuxième rôissait dans un foyer de cheminée. Elles se trouvaient dans une minuscule pièce sombre et miteuse, aux fenêtres si crasseuses que la lumière n'y passait presque plus, malgré la lueur orangée du crépuscule que Jaime pouvait voir percer à travers les taches. Ce n'était pas La Petite Oie... Où étaient-ils ? Au moment où Jaime tournait légèrement la tête pour détailler la pièce, Maddie sursauta :

— Jaime ! Tu es réveillée !

Elle laissa tomber à terre le lièvre dépecé, courut vers Jaime, mais se ravisa au dernier moment et se hâta vers une porte qu'elle ouvrit à la volée.

— Elle est réveillée ! s'écria-t-elle par l'entrebâillement.

Puis elle se dépêcha de revenir vers Jaime, qui tenta de se redresser et eut aussitôt l'impression que son corps entier était aussi rigide qu'une barre de fer.

— Attention, doucement, dit Maddie en s'agenouillant près d'elle avec sollicitude. Ça va faire dix jours que tu es inconsciente.

— Dix... dix jours...

La voix de Jaime lui parut rauque et sèche et elle porta instinctivement une main à sa gorge, qui la brûlait affreusement.

— Oui... Tu n'as rien bu et rien mangé... Sans ta magie, tu serais déjà... Enfin bon. Tiens.

Elle lui tendit un pichet d'eau dont Jaime tenta de s'emparer, mais faillit renverser. Chaque membre de son corps hurlait de douleur dès qu'elle faisait le moindre mouvement. Maddie l'aida donc à boire et lui posa un bol de soupe.

— Tu tremblais de froid dans ton sommeil alors nous t'avons installée près du feu. Nous avons trouvé cette – ses yeux passèrent des fenêtres recouvertes de gras et de moisissure à la table poussiéreuse – maison inoccupée, grâce à Venig.

— C'est ici que j'ai moi-même été enfermé par Zaël, ajouta Venig, qui venait d'arriver dans la pièce, alors ça me paraissait être un bon endroit pour se cacher. Personne ne m'a jamais trouvé.

Jaime lui adressa un sourire. Même si son esprit était encore plongé dans le brouillard, elle fut contente de le voir en si bon état. Son visage était recouvert de cicatrices, mais il était reconnaissable.

— Comment vas-tu ? demanda Venig. Pas trop sonnée ? Tu nous as fait une belle frayeur.

— Excusez-moi, dit Jaime en détournant le regard, je ne voulais pas vous inquiéter. Mais je vais mieux. Où sont les autres ?

— Partis chasser, répondit Maddie, ces deux lièvres ne suffiront pas pour six personnes.

Six personnes... Avec un gémissement de douleur, Jaime replia ses coudes sous elle pour se mettre en position assise. Adrasté, Maddie, Jaime,

Venig, Assil et Loïa. Cela faisait bien six. Tout lui revenait. Boltz, Filik et Myrkur étaient partis plusieurs jours auparavant. Ils n'étaient pas là lorsque les Bénis de l'Armée avaient attaqué Gandir. Lorsque Kya s'était fait brûler vive par le dragon. Ce dragon, qui les avait épargnés, elle et Boltz, dans les cachots... Il avait tué Kya sans la moindre hésitation.

— Est-ce que ça va ? demanda Maddie en posant une main sur son épaule.

— Oui, répondit Jaime en soutenant son regard avec un sourire forcé, je suis juste un peu...

Elle s'interrompit. Ce regard... Elle était habituée aux démonstrations d'affection de Maddie, à ses gestes aimants et chaleureux, à ses regards maternels lorsqu'elle s'inquiétait. Mais là, quelque chose était différent. Elle y voyait autre chose. Ses sourcils étaient légèrement inclinés et son sourire étrangement figé. Elle avait peur.

— Maddie... Est-ce que j'ai encore tout fait exploser ? Comme chez Läinen ?

Maddie se mordit la lèvre et hocha la tête avec une expression anxieuse. Le simple fait d'en parler faisait remonter ses souvenirs à la surface. Oui... Les images se reconstituaient, petit à petit, amenées par des émotions d'abord indescriptibles qui prenaient du sens à mesure que tout se précisait.

— J'ai... J'ai blessé ou tué quelqu'un ?

Alors que Maddie s'apprêtait à répondre, ils entendirent des voix se rapprocher de la mesure qui les abritait. La porte s'ouvrit et Adrasté entra en trombe, suivie de près par Loïa et Assil. Tous trois titubaient sous le poids d'un énorme cerf et Venig laissa échapper un sifflement admiratif.

— Le dîner, grogna Adrasté en secouant les bois de l'animal, et probablement le déjeuner de demain aussi... Je leur ai dit que je pouvais le porter seule, mais...

— Ce cerf est bien trop lourd pour toi ! s'exclama Assil d'un ton exaspéré.

— Pas du tout, rétorqua Adrasté en levant les yeux au ciel.

— Je suis certaine que tu étais bien contente d’avoir notre aide, insista Loïa avec un sourire assuré. Mais tu aimes faire croire que tu peux tout faire sans nous, alors...

— Je vous dis que non, je...

Elle s’interrompt en posant les yeux sur Jaime.

— Tu es réveillée !

Elle lâcha le cerf et se précipita vers elle, indifférente aux protestations de Loïa et Assil qui s’étaient aussitôt effondrés par terre. Adrasté tira une chaise et s’assit à côté d’elle. Il n’y avait plus trace du regard hautain qu’elle avait eu en entrant dans la maison, juste une expression préoccupée.

— Tu vas bien ?

— Oui, très bien.

— Tu as mangé ? s’enquit Adrasté en lui tendant la soupe que Maddie avait posée à côté d’elle.

Jaime prit le bol d’un geste mécanique avec une grimace. Il était toujours difficile de bouger, mais manger lui ferait certainement du bien. Maddie, Venig, Assil et Loïa se mirent à s’activer autour du cerf. Jaime tourna les yeux vers Adrasté, qui la regardait avec sollicitude. Elle se rappelait avoir senti tout son corps frissonner sous les décharges de sa magie lors de l’explosion à Gandir, mais Adrasté était restée contre elle. Elle ne s’était pas enfuie. Elle l’avait simplement emmenée loin de tout et tout le monde. Ses ondes destructrices avaient tout rasé sur son passage, mais Adrasté semblait indemne.

— Adrasté... La raison pour laquelle nous étions souvent ensemble, au Grand Palais... Tu disais que tu avais des missions particulières... Est-ce que l’une d’entre elles, c’était d’absorber mes explosions comme tu as absorbé ma mémoire ?

— Tu es sûre que tu veux parler de ça maintenant ? demanda Adrasté. Mange encore un peu.

— S’il te plaît.

Adrasté examina Jaime un moment puis acquiesça.

— Tu as vu juste. À mes cinq ans, on m’a ordonné d’être près de toi pour gérer tes « crises ». Alors je restais dans les écuries. Et puis avec le

temps, nous avons...

Jaime sentit la main d'Adrasté se serrer sur la sienne.

— Je vois... Pourquoi ne pas me l'avoir dit avant ?

— Je ne voulais pas que tu te considères comme un danger pour nous. Je voulais que tu puisses vivre normalement.

Les mains d'Adrasté eurent un imperceptible soubresaut et Jaime eut la nette impression qu'elle allait la serrer dans ses bras, mais elle n'en fit rien. Elle songea avec un pincement au cœur que finalement, Adrasté avait en quelque sorte été le bouclier de l'Ancien Vœu alors qu'elle n'était encore qu'une enfant.

— Est-ce que tu sais pourquoi j'ai ces crises ?

Adrasté secoua la tête.

— Je sais juste que c'est lié à la grande quantité de magie que tu renfermes. Elle explose lorsque tu as...

— Des émotions fortes, acheva Jaime.

Adrasté fixa ses mains et acquiesça silencieusement.

— C'est pour ça que je ne peux pas te rendre la mémoire. Il y a des choses... Je ne suis pas certaine que tu pourrais le supporter.

Elle plongea ses grands yeux noirs dans ceux de Jaime.

— Avant que Djaus ne te conduise à Gandir, je t'ai effacé la mémoire pour que tu n'aies plus à vivre avec certains souvenirs.

Jaime cligna des paupières, mais soutint son regard. Elle voyait bien qu'Adrasté semblait tendue et parvenait enfin à lui dire ce qu'elle n'avait pas réussi à formuler à l'auberge, la première fois que Jaime lui avait demandé de lui rendre la mémoire.

— J'espérais... j'espérais que tu aurais une nouvelle vie, poursuivit Adrasté, que tu pourrais oublier le Grand Palais, qui tu étais... Et tout ce que ça impliquait.

— Et toi, dit Jaime, tu te souviens ?

Adrasté tordit la bouche comme si elle venait d'avaler quelque chose de particulièrement amer.

— Oui... Je me souviens de tout. Toute mon enfance... jusqu'à aujourd'hui. Tout est constamment là, dans mon esprit.

Elle continua de hocher la tête avec une expression de terreur sur le visage. Assil, Venig, Loïa et Maddie semblaient essayer de faire le plus de bruit possible pour couvrir leur conversation. Leur avait-elle déjà raconté tout cela avant son réveil ? Quelles étaient ces images qu'Adrasté avait absorbées et qui vivaient maintenant en elle ? Pour la première fois, quelque chose dans le regard d'Adrasté convainquit Jaime de ne pas insister.

— On a des nouvelles des autres ? demanda Jaime d'une voix plus forte. Boltz, Filik, Myrkur ?

— Non... Nous ne savons pas grand-chose de ce qui se passe dehors depuis l'attaque... Loïa utilise son pouvoir d'illusion pour se glisser près des promeneurs et écouter ce qui se dit sans être vue, mais elle n'a rien appris d'important. Il paraîtrait simplement que ça bouge beaucoup au nord du Royaume. Des rébellions, des conflits... Le Général voulait faire un exemple en rasant Gandir. Il n'a fait qu'attiser la colère des autres villages. Jorendir, Oneidir, Emydir... Tous les plus grands villages du pays pensent qu'ils seront les prochains et sont en train de rassembler les armes.

Abasourdie par la nouvelle, Jaime se rappela soudain autre chose.

— La Major Inya... Je l'ai... Elle est morte ?

Avec une légère stupeur, elle vit les lèvres d'Adrasté se fendre en un sourire qui avait quelque chose de différent.

— Euh... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh oui, tu l'as tuée, pouffa Adrasté, et avec beaucoup de goût si tu veux mon avis.

C'était presque un sourire complice, celui que les amies devaient avoir lorsqu'elles se racontaient des épisodes particulièrement désopilants de leurs vies. Du moins, c'est ce qu'elle s'imaginait.

— Je n'étais pas entièrement moi-même, protesta Jaime, je sentais que ma magie me...

Mais il n'y avait eu aucune trace de sarcasme dans la voix d'Adrasté.

— Tu ne m'avais pas dit que tu t'entraînais à maîtriser le pouvoir d'Inya.

— Je n'étais pas certaine de vouloir l'utiliser, avoua Jaime, mais... sur le coup, ça m'a paru évident. Pour autant, je n'ai pas aimé le faire...

Adrasté eut un sourire qui portait un sceau de fierté et Jaime ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Crois-moi, assura Adrasté, elle ne l'a pas volé... Je suis simplement surprise que tu aies réussi à le maîtriser si vite.

— Justement, je voudrais comprendre pourquoi ma magie a tant de formes différentes. Si mes réponses se trouvent au Grand Palais et qu'il est détruit après la guerre...

— Écoute, interrompit Adrasté en regardant autour d'elle et en baissant soudainement la voix, le Grand Palais est un endroit dangereux... Il reste quelqu'un, là-bas... Un Malaen...

— Le créateur de l'Ancien Vœu ? coupa Jaime.

Adrasté ne put cacher sa surprise.

— Djaus m'avait parlé de lui, précisa Jaime en tant que de remémorer ce qu'avait dit le vieil homme au Grand Palais. Il a dit que c'était le... Malaen originel ?

Adrasté fit un signe affirmatif de la tête.

— Il est malade, reprit Jaime, mourant, même, d'après Djaus.

Sans qu'elle parvienne à expliquer pourquoi, ce qu'elle venait de dire semblait avoir eu sur Adrasté l'effet d'une décharge. Son expression se figea et elle lâcha la main de Jaime.

— Mourant ? C'est Djaus qui t'a dit ça ?

— Oui... Quand nous sommes allés au Grand Palais. Boltz était là, lui aussi, il l'a entendu.

— A-t-il dit de quoi il souffrait ?

— Non...

Adrasté eut alors une réaction étrange. Elle regarda par la fenêtre et se mit à entortiller nerveusement les boucles qui lui tombaient sur les épaules.

— Adrasté... ça va ?

— Je vais bien, répondit Adrasté sans même un sourire.

Désemparée, Jaime l’observa quelques instants. Elle repensa à ce qu’elle avait entendu le jour de son réveil à l’auberge de La Petite Oie. Tout le monde disait qu’Adrasté avait épargné la vie d’un membre de l’Ancien Vœu. Un seul d’entre eux avait mérité sa grâce. C’était lui. Le créateur de la secte. Et manifestement, pour une raison qui lui échappait, l’annonce de sa maladie était bouleversante. Voyant qu’elles étaient redevenues silencieuses, Venig en profita pour venir déposer près d’elles une assiette de viande et de légumes.

— Dîner, dit-il simplement. Mange, c’est du lapin. Il y en a encore pour un long moment avant que le cerf ne soit prêt.

Jaime le remercia avec un sourire et ajouta :

— Tu te sens mieux ? Tu ne sens plus l’esprit de Zaël ?

— Je crois que non, opina Venig, je n’ai plus du tout mal à la tête. On dirait bien que le feu du dragon a brûlé toute la magie qu’il m’avait injectée. Encore quelques semaines des soins d’Assil et je devrais être complètement guéri.

— Tu penses qu’il t’avait injecté de la magie ? intervint Adrasté, de nouveau revenue à elle.

— C’est ce qu’il a dit, oui. C’est comme ça qu’il a créé son armée de Bénis. Même si nous n’en étions pas vraiment...

Jaime les regarda alternativement en prenant de petites bouchées de son assiette. Adrasté avait toujours refusé de reparler de son combat avec Zaël. Jaime en soupçonnait la raison : elle se sentait encore humiliée par la facilité avec laquelle il l’avait neutralisée. Était-ce la première fois qu’elle se heurtait à un adversaire aussi puissant qu’elle ?

— Peux-tu m’expliquer comment ça fonctionnait ?

— Eh bien...

Venig hésita un instant et finit par s’asseoir en tailleur près du feu. Jaime ne sut pas bien si le souvenir de sa possession lui procurait un sentiment désagréable ou si les contractions de son visage étaient simplement plus marquées à cause des cicatrices.

— Je dormais lorsqu’il m’a transféré son don, se rappela-t-il. Donc je ne peux pas te dire comment il procède, il m’a dit que poser sa main sur

mon front avait suffi.

Il mima le geste et haussa les épaules.

— Dès mon réveil, j'étais obligé de lui obéir. Il m'a ordonné de le suivre, je l'ai fait. C'était comme si une partie de sa conscience s'était installée en moi et prenait les commandes, tu comprends ?

Adrasté hocha la tête avec une expression d'intense concentration sur le visage. Jaime et Venig sursautèrent lorsque Loïa lâcha un « beurk » sonore et virent que Maddie s'était mise à vider les entrailles du cerf.

— Tu la sentais en toi ? Sa magie ?

— Eh bien... Je crois, oui... Je ne sais pas vraiment ce que j'étais censé ressentir, mais quelque chose allait de ma poitrine vers mes mains. Une sorte de liquide chaud que je pouvais sentir se déplacer.

Adrasté haussa les sourcils. C'était effectivement la sensation que Jaime avait avec sa propre magie.

— C'est incroyable, murmura Adrasté avec une étrange colère dans la voix. Je comprends mieux...

Jaime dut se pencher pour entendre ses marmonnements. Elle commençait à récupérer un peu de forces et sentait ses membres se détendre. Chaque mouvement apportait une douleur aiguë avec lui, mais il lui était bien moins difficile de plier les genoux. Elle les ramena contre elle et observa Adrasté, qui finit par dire :

— Je dois aller au Grand Palais.

— Quoi ? Mais je pensais que...

— Je dois vérifier quelque chose. Mais j'irai seule.

— Hors de question, répliqua Jaime. Je viens avec toi.

— Non, vous resterez tous ici et je reviendrai très vite. C'est bien trop dangereux pour toi.

Jaime fronça des sourcils. Adrasté avait retrouvé son regard buté.

— Si tu pars, je pars aussi, déclara Jaime, intraitable. Je sais qu'il y a des choses au Grand Palais qui m'aideront à comprendre !

Adrasté laissa échapper un « Rhaaa ! » de frustration et se mordit le poing comme si elle regrettait d'avoir parlé sans réfléchir. Elle inspira à

plusieurs reprises et finit par lâcher :

— Très bien ! Très bien... Dans ce cas... Je n'irai nulle part.

— Mais...

— Ne discute pas. Nous allons rester ici comme prévu, oublie ce que j'ai dit.

Adrasté se leva d'un bond, jeta un dernier regard agacé à Jaime et disparut dans l'embrasement de sa chambre, dont elle claqua la porte avec colère.

CHAPITRE XVI

Les Quatre Armées

La lueur des bougies du soir éclairait les plats posés sur la grande table de la salle à manger du Grand Palais et faisait briller les assiettes dorées. Chacun des mets exposés était nappé d'une sauce appétissante et attendait d'être servi dans le plat de la seule personne attablée. Mais le Général n'avait pas faim. Il n'accordait pas la moindre attention au festin qui lui avait été présenté. Il respirait bruyamment, les poings serrés, reculé contre le dossier de son fauteuil. Il devait garder son calme. Il le devait. Mais il n'y tint plus. D'un grand geste du bras, il envoya voler les ustensiles et la coupe posés sur sa table, qui rebondirent sur le sol de pierre avec un tintement assourdissant.

Quelques serviteurs alarmés se précipitèrent pour les ramasser, tandis qu'un autre s'approchait précautionneusement avec un nouveau plat.

— Sortez, ordonna-t-il. Sortez tous.

Tout le monde s'exécuta immédiatement dans un claquement de pas continu et il entendit la lourde porte se refermer dans un grincement.

Quelle déception.

Un goût d'amertume lui brûla la gorge. Cela faisait bien plusieurs années qu'il n'avait pas perdu son sang-froid. Mais il y avait de quoi...

Elles étaient là. Juste là. Devant lui. La Gardienne et la jeune Malaen. Toutes les deux, ensemble, prêtes à être cueillies en même temps. Une aubaine. Mais même Malyria n'y était pas parvenue... Il avait fallu que le pouvoir de la Gardienne se manifeste à ce moment précis... Le Général cogna à nouveau son poing contre la table. Cela faisait maintenant trois jours qu'ils avaient détruit le village de Gandir et sa colère ne s'atténuait

pas. Il avait été trop sûr de lui. Grâce à la magie de la dragonne, la jeune Malaen avait été incapable de faire un geste. Elle n'avait probablement jamais été si vulnérable... Et pourtant, elle lui avait quand même filé entre les doigts. Sa chance à lui ce jour-là avait été d'être sur le dos de Malyria, qui avait pu s'éloigner en vitesse.

Il desserra légèrement le poing et distingua de petits arcs de cercles rouges tracés dans sa paume, là où ses ongles s'étaient enfoncés. Après tout, ce n'était pas si dramatique... Lorsqu'il y pensait, sa mission avait été de raser Gandir. C'était cela, la principale raison de leur expédition. Et il l'avait accomplie avec succès. Gandir n'existait plus. Ils avaient certes subi quelques pertes, la plus lourde étant celle de la Major, mais ce n'était pas bien grave. Le Capitaine Miller, qui avait lui-même été immobilisé par la Némésis et avait assisté à toute la scène, lui avait rapporté comment la Major Inya avait été tuée. Elle avait été impulsive, colérique et prompte à l'irritation, ce qui l'avait rendue faible et vulnérable. Qu'elle ait trouvé la mort à cause de son arrogance et de son envie de se prouver supérieure à la Némésis n'avait rien d'étonnant. Son pouvoir était puissant, certes, mais il avait toujours fallu la surveiller. Désormais, il n'aurait plus à la canaliser et à la rappeler à l'ordre. Il pourrait se concentrer sur leur arme secrète, celle qu'ils avaient cachée jusque-là. Celle qu'ils avaient enfin décidé de dévoiler au grand jour : le dragon de l'Ancien Vœu.

Il se souvint du jour où la secte avait découvert son pouvoir particulier, sa connexion avec les dragons. Cela avait été un hasard total. Après son rappel, Brand était arrivé au Grand Palais et avait tout de suite vu à l'expression des Bénis que ce n'était pas un étalage de prestiges et de cajoleries qui l'attendaient. Les autres semblaient tous abattus, amaigris. Durant ses premiers jours, il avait remarqué que certains d'entre eux disparaissaient il ne savait où dans l'enceinte du Grand Palais et ne réapparaissaient que plus atrophiés, le regard vide et la bouche sèche. Une semaine après son arrivée, l'un d'eux avait essayé de s'enfuir. On ne l'avait plus jamais revu. Longtemps, Brand s'était demandé ce qu'on leur faisait subir. La boule au ventre, il attendait chaque jour qu'un des hommes en cape blanche vienne le voir, lui dise de le suivre et le mène à l'intérieur du somptueux bâtiment immaculé. Il en était presque arrivé à regretter ses paroles blessantes à l'égard de Boltz, son attitude si fière et sa joie à l'idée de partir à jamais de chez lui. Il ne s'était jamais senti à sa place dans sa

famille. Gandir l'ennuyait. Ses parents l'ennuyaient. Boltz le gênait. Mais peut-être était-ce finalement mieux que de se retrouver avec le même regard vide que tous ces Bénis qui défilaient devant lui et revenaient parfois avec d'horribles mutilations... Personne ne vint jamais le chercher, cependant. Étrangement, ses plats à lui étaient plus variés, les serviteurs plus soucieux de son confort qu'à celui des autres Bénis, et il profitait d'un traitement plus clément, même si certains des enfants présents étaient bien plus jeunes que lui. Il n'avait pas osé poser de question, craignant de fâcher. Personne ne lui demanda de le suivre à l'extérieur de l'aile des Bénis. Personne ne le maltraita ni ne lui infligea de blessure. Un matin, au bout de plusieurs semaines où la nourriture n'avait jamais manqué, il fut réveillé par un adjudant.

— Viens avec moi, lui avait-il dit.

Sans un mot, Brand s'était levé avec des gestes fébriles et avait mis ses chaussons.

— Prends tes affaires, tu ne reviendras pas.

Brand avait senti son cœur faire un bond. Que voulait-il dire ? Quel sort lui réservait-il ? Il avait dû pâlir de façon spectaculaire, car l'adjudant s'était tourné vers lui et avait esquissé un sourire rassurant :

— Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. Je voulais simplement dire que nous partons du Grand Palais.

Face au regard figé de Brand, l'adjudant avait ajouté :

— On m'a ordonné de te ramener à Goslar. Tu vas rejoindre l'unité d'entraînement des Bénis de l'Armée.

Ainsi avait commencé son intégration au sein de l'élite du Royaume. Les Bénis de l'Armée... Bien sûr, son don ne pouvait être qu'une aubaine pour l'armée chargée de protéger la secte et le Royaume. Ses craintes lui avaient semblé ridicules, après cela. Grâce à son pouvoir, il pouvait transformer tout ce qui se trouvait à portée de main en un objet tranchant et créer de l'acier à volonté. Évidemment... Comment avait-il pu douter de sa valeur aux yeux de l'Ancien Vœu ? Comment avait-il pu penser qu'il finirait comme les autres ? Il progressa à une vitesse fulgurante et fut rapidement envoyé en opération secrète à l'aide de deux équipiers. Ils devaient s'infiltrer chez de hauts dignitaires Ildari et les tuer sans se faire

remarquer. Cependant, la mission fut un échec. L'échec le plus cuisant que Brand avait eu à essuyer jusqu'alors. Ils avaient été repérés et bien sûr, les Ildari avaient lâché sur eux l'arme qu'ils savaient utile face aux Bénis. Alors que, à l'issue de leur combat, le dragon qui avait brûlé vif ses deux camarades s'appêtait à lui infliger le même sort, il avait soudain changé d'avis lorsque Brand avait hurlé « PITIÉ ! ». Brand avait levé la tête, incrédule, voyant que rien ne venait. Le reptile avait semblé décider qu'il préférait le laisser tranquille. Brand s'était enfui sans demander son reste. Abasourdi, mortifié et affaibli, il avait rapporté l'échec de sa mission au Capitaine dans les moindres détails. Il s'attendait à être chassé, renvoyé chez lui, ou pire, exploité comme sujet d'expérience – car il avait fini par comprendre comment l'Ancien Vœu utilisait la plupart des Bénis rappelés. Et il était résigné à l'accepter. Seulement, ce qui se produisit fut différent et inespéré.

— Tu prétends que le dragon t'a épargné quand tu lui as parlé ? avait dit le Général avec un regard étrange.

— C'est ce qu'il m'a semblé, mon Général.

— Hmm...

Il y avait eu un long silence durant lequel Brand s'était tenu immobile, bien droit, encore sale, faible et pantelant de son voyage de retour solitaire. Le Général lui avait alors dit de le suivre et avait ordonné que personne ne les accompagne. Une fois de plus, Brand s'était demandé quel sort lui était réservé. Lorsqu'il avait compris qu'ils allaient vers les cachots, là où étaient enfermés tous les Profanes et déserteurs (ce qu'il était, après tout...), la sueur qu'il sentait couler le long de sa nuque n'avait plus rien à voir avec l'effort qu'il avait fait pour revenir à la Capitale. Mais le Général lui fit traverser les cachots sans un seul regard vers les cellules. Tendant une torche enflammée devant lui, il avait avancé en silence jusqu'au bout du couloir.

— Très peu de personnes sont autorisées à venir jusqu'ici, avait-il commenté en se tournant enfin vers Brand. Regarde.

Brand avait alors vu ce qu'il avait d'abord pris pour une petite montagne, mais en scrutant plus en détail, il avait compris... et avait reculé d'une bonne dizaine de pas avant de trébucher et s'étaler par terre.

— C'est... Comment...

Le Général avait silencieusement attendu qu'il se relève avant de dire :

— Elle est ici depuis des années. Les Delpheris l'avaient déjà capturée avant même que l'Ancien Vœu ne s'empare du pouvoir. Approche-toi.

Brand avait hésité l'espace d'un instant, avant de se rappeler qu'il s'agissait d'un ordre du Général. Il s'était avancé et avait de nouveau contemplé la masse gigantesque qui sommeillait dans la salle circulaire. Ainsi, ce dragon avait toujours été là, sous leurs pieds ? Capturé par les Delpheris... Comment diable avaient-ils réussi un tour pareil ? Comme s'il avait lu dans ses pensées, le Général avait aussitôt répondu à sa question silencieuse :

— Le Grand Palais a été construit avec la magie pure de l'Omphalos. Il est indestructible, sauf par le pouvoir de la pierre. Même cent dragons ne peuvent rien contre ces murs.

Brand s'était rapidement rendu compte que sa bouche s'était entrouverte de stupéfaction et s'était empressé de la refermer.

— Est-ce que tu l'entends, toi ? avait demandé le Général.

Brand avait tendu l'oreille.

— Vous parlez du bourdonnement ? Oui, un peu...

— Juste un peu ?

Le Général l'avait dévisagé avec une sorte de fascination étrange. Puis, à la grande horreur de Brand, il s'était avancé dans la pièce où le dragon dormait et avait tonné :

— Malyria ! Réveille-toi !

L'énorme corps s'était alors mis en mouvement. La dragonne avait soulevé sa tête hérissée dans un rugissement assourdissant et avait tourné ses immenses pupilles orange vers le Général, qui avait fait un pas de côté vers Brand.

— Elle ne m'écoute pas, moi. Personne, à part un Ildari, ne peut forcer un dragon à lui obéir. Ordonne-lui quelque chose.

Brand avait contemplé le dragon, qui paraissait étonné d'avoir été réveillé et rapprochait son énorme museau d'eux avec un grondement menaçant.

— Recule, avait-il laissé échapper avant d’avoir pu se retenir.

C’était la seule chose qui lui était venue à l’esprit. À la grande surprise de Brand, la dragonne s’était arrêtée net, avait baissé la tête au niveau du sol et lancé un regard de biais à Brand.

— Fascinant, avait commenté le Général. Goff, avez-vous des ancêtres Ildari ?

— Je ne... Je ne sais pas... Si c’est le cas, je n’étais pas au courant.

— Quoi qu’il en soit, nous allons avoir de bien meilleures occupations pour vous, désormais, avait poursuivi le Général. Lors de votre combat, les Ildari ont bien vu que le dragon vous avait épargné, mais ils ont aussi vu que vous étiez affaibli par votre confrontation. Nous ferons courir la rumeur que vous êtes mort sur le chemin du retour. Je crains qu’autrement, ils ne viennent vous chercher. Ils voudront savoir comment un autre qu’eux a réussi à avoir cette emprise sur un dragon. Nous ne pouvons risquer une guerre avec Ilderad.

Brand avait silencieusement approuvé. À partir de là, une missive avait été dépêchée pour annoncer sa mort à ses parents. Il n’en avait éprouvé aucun sentiment particulier. Il n’avait de toute façon pas prévu de retourner voir sa famille. Ce jour-là, face à Malyria pour la première fois, il avait compris qu’il était encore plus spécial qu’il ne le pensait. Un exemplaire unique au monde, capable de maîtriser un don offert par la magie d’Omphal, tout en dominant l’ennemi le plus puissant qu’ils avaient : les dragons d’Ilderad. La seule explication possible était qu’il avait du sang Ildari. Et sans le savoir, l’Ancien Vœu avait béni un Ildari, qui pouvait maintenant contrôler deux sphères opposées de pouvoirs.

— Devons-nous le dire à...

— Nous ne devons le dire à personne, avait coupé le Général, qui s’était tourné vers le fond du cachot pour vérifier que personne ne les avait entendus.

Les cellules se trouvaient bien plus loin et aucun garde ne les avait accompagnés.

— À personne, avait-il répété. Désormais, vous recevrez vos ordres directement de moi.

Brand l'avait regardé, incrédule. Directement de la part du Général ? Il eut un sentiment de gratitude mêlé d'appréhension.

— Je... Vous m'honorez, mon Général. Mais comment...

— Je vous nommerai Capitaine, interrompit le Général, il n'est pas rare que des Bénis particulièrement doués accèdent aux rangs supérieurs très vite après leur arrivée dans l'Armée. En tant que Capitaine, vous me répondrez et aurez en charge une mission secrète qui n'appartiendra qu'à vous.

Brand avait retrouvé sa posture droite face à l'annonce de sa promotion et avait hoché la tête avec effroi.

— Domptez ce dragon, Goff. Devenez-en le maître. Faites-en une arme. Car un jour, Ilderad nous attaquera. Et ce jour-là, vous serez prêt.

Brand Goff avait ainsi appris à contrôler Malyria. Les Majors et Capitaines étaient les seuls à savoir en quoi incombait sa mission. Il ne restait plus dehors avec les autres Bénis de l'Armée, mais passait ses journées dans les cachots, avec Malyria, à essayer de comprendre. Il lui fut difficile de développer une bonne relation avec sa dragonne. Elle était sauvage, détestait être enfermée, ne lui obéissait qu'avec réticence et uniquement s'il formulait clairement ses instructions. De plus, il n'était pas seulement Ildari, mais également Béni, et il sentait bien que cela entravait quelque peu sa facilité à contrôler le dragon. Mais il avait une mission et il comptait la mener à bien. Il persévéra, explora de multiples façons de faire comprendre ses intentions et ses ordres à Malyria, et observa très vite que le contact physique leur permettait de créer une sorte de lien télépathique. Lorsqu'ils se touchaient, Brand pouvait lire ses pensées. Elle s'ennuyait. Elle était là depuis plus de cent ans et voulait sortir. Mais il n'avait jamais réalisé son souhait. Après leur retour de Gandir, elle lui avait jeté un regard de reproche lorsqu'ils l'avaient à nouveau enfermée dans les cachots. La dragonne avait été introduite dans cette grande pièce circulaire lorsqu'elle n'était qu'un bébé. Depuis, elle avait grandi et ne pouvait plus s'enfuir à cause de la magie d'Omphal qui la retenait prisonnière.

En reconstruisant les cachots, ils avaient donc installé une ouverture plus spacieuse, qui permettrait d'extraire le dragon uniquement en cas de combat. Malyria était une arme, elle ne pouvait pas partir. Sa place était ici, au Grand Palais, où elle devait servir l'Ancien Vœu... le servir, lui. Car oui,

ce don ne faisait-il pas de lui un être encore supérieur aux Malaen ? Avec ce pouvoir, ne prouvait-il pas que la seule grande faiblesse des dons de l'Omphalos ne coulait pas dans ses propres veines, le rendant plus redoutable que tous les Bénis et les Ildari ?

La porte grinça à nouveau derrière le Général et le tira de ses pensées. Tout en réfléchissant, il avait fixé la mèche d'une bougie qui se consumait lentement et dont le point lumineux resta imprimé sur sa rétine lorsqu'il détourna les yeux. Ce n'était pas un serviteur, mais un des messagers du Royaume.

— Des nouvelles, Général...

Le Général fit un signe impatient de la main pour l'inviter à s'avancer.

— Nous avons reçu une missive de nos explorateurs...

Le visage en sueur, le messager tendit un morceau de parchemin sur lequel avait été griffonnée une note hâtive et maladroite : « Urgence. Ilderad attaque. Armée en marche, seront à la Capitale dans deux jours. »

Le Général relut plusieurs fois le message. Les mots se succédaient et se formaient dans son esprit sans qu'il soit d'abord certain d'en saisir le sens. « Ilderad attaque »...

— En est-on sûr ? demanda-t-il en posant les yeux sur le messager, qui hocha la tête.

— Nous venons d'en recevoir plusieurs en même temps, expliqua-t-il en s'épongeant le visage. Tous disent la même chose. L'armée d'Ilderad a passé le village de Brimentz. Il semblerait qu'une invasion soit en cours.

Le Général jeta le morceau de parchemin sur la table et croisa les mains alors que le messager s'inclinait légèrement.

— Général... Dois-je déployer des émissaires pour prévenir les autres villages et protéger...

— Ce sera tout, coupa le Général et en levant la main.

Le messager garda un instant la bouche ouverte, puis la referma, s'inclina, et quitta la pièce avec une expression d'effroi sur le visage.

Il avait raison d'avoir peur, songea le Général. Il relut le mot et regarda par la fenêtre. Ils avaient attendu que la pluie cesse et que les nuages se dissipent. Il devait bien avouer qu'il était surpris. Il n'aurait jamais cru

Ilderad capable de réellement les attaquer, mais les circonstances étaient en effet idéales. Il avait été idiot de ne pas regarder plus loin que la Némésis et la Gardienne. Certes, les récupérer devenait de plus en plus urgent. L'Enfant ne se réveillait plus que rarement et les paroles qu'il marmonnait n'avaient plus aucun sens. Quiconque s'approchait près de lui risquait de voir son gosier arraché. Il ne connaissait plus que sommeil et violence. Il tuait presque dans une sorte de transe, désormais. Son esprit le quittait... Son âme n'allait pas tarder. Il était urgent qu'il ramène les deux filles au Grand Palais. Cependant, il devrait également s'occuper de l'armée d'Ilderad. Sans parler des rebelles qui continuaient de se soulever et d'appeler à la révolte, et l'armée de cet illuminé qui paraissait vouloir se venger de l'Ancien Vœu à lui seul. Zaël... Le Général avait eu vent de son groupe de dégénérés. Des Bénis aux yeux d'encre... des Bénis ratés. Mais il savait ce que Zaël voulait. Et il ne le laisserait pas l'atteindre. Les autres villages n'avaient aucune valeur : il attendrait ses ennemis au Grand Palais. Ilderad, les rebelles, les Bénis de Zaël... Trois armées face à celle de l'Ancien Vœu. A priori, le combat serait difficile.

Il avait un plan, cependant. Les dragons étaient certes redoutables, mais ils étaient contrôlés par des Hommes. Tuez les Hommes et plus personne ne pourra contrôler les dragons. Plus personne, sauf... lui. Bien évidemment. Il était le seul encore vivant en mesure de prendre des décisions pour le Royaume. Les piliers étaient morts. La Némésis était en fuite. L'Enfant n'était plus rien... Le Général sentit un léger sourire se frayer un chemin sur son visage. Cette guerre, finalement, était une aubaine. L'opportunité pour Brand Goff de gagner en puissance, d'acquérir une armée de dragons et gouverner un jour tout le continent d'Issyal.

CHAPITRE XVII

Bénédiction

Une fois de plus, Adrasté s'était ridiculisée. Une fois de plus, elle n'avait pas su se tenir. Mais comment aurait-elle pu faire autrement ? Son grand-père attendait-il vraiment d'elle qu'elle assiste à... à... Non, elle s'empêcha d'y penser. Ils ne pouvaient pas croire qu'elle était capable d'être présente, de contempler la scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux, de rester insensible face à...

Adrasté s'éloigna des gradins en courant aussi vite qu'elle pouvait sur ses petites jambes et serra les paupières en s'appuyant contre le mur, à l'abri des regards. Elle avait à nouveau vomi. Mais cette fois, cela n'avait pas été à cause d'un trop plein de magie. Non, cette fois, il s'agissait d'autre chose. D'un relent dont elle n'arrivait pas à se débarrasser... Ce qu'elle venait de voir la hantait. Ces images ne la quitteraient jamais. Il devait y avoir quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Elle avait été si impatiente de rejoindre l'Assemblée, de faire partie des « grands ». Mais maintenant, elle ne souhaitait qu'une chose, c'était fuir le plus loin possible de cette arène. Les femmes enceintes y étaient encore... La Gardienne aussi. Ses cris résonnaient contre le crâne d'Adrasté et elle ne parvenait pas à savoir s'ils étaient réels et s'élevaient en ce moment même ou si les échos en persistaient, plusieurs minutes plus tard. Non, Adrasté ne se sentait pas capable de retourner dans l'arène. Elle n'était encore qu'une enfant, après tout... Elle pouvait tout à fait se cacher dans sa chambre et oublier ce qu'elle venait de voir. Ses parents ne lui en tiendraient sûrement pas rigueur. Mais au moment où elle prenait cette décision, un serviteur ouvrit la porte qui menait aux gradins.

— On vous demande, Votre Sainteté.

Adrasté lui fit face, tremblante. Devait-elle le suivre ? Que se passerait-il si elle refusait ? Quelques jours plus tôt, elle aurait couru vers sa chambre sans hésiter. C'était une Malaen. Personne ne pouvait lui faire de mal. Mais à présent, ce n'était pas de lui qu'elle avait peur... Elle pensa à ce qui venait de se produire et sentit un nouveau haut-le-cœur lui serrer la gorge. Finalement, certaines de ces femmes auraient effectivement un enfant Béni. Plus de la moitié, à ce qu'elle avait pu voir. Elle avait quitté les gradins avant la fin, incapable de se retenir plus longtemps, et avait vomi dans sa course vers la sortie. Elle n'avait pas le choix. Elle faisait partie de l'Assemblée, maintenant. Adrasté essuya son menton d'un peu de vomi qui était resté accroché et s'engouffra à nouveau dans les gradins. Tout le monde la regardait. Que se passait-il ?

— Adrasté, c'est maintenant que nous avons besoin de toi, dit son grand-père.

Adrasté jeta un regard furtif autour d'elle : l'Enfant portait une coupe dorée à sa bouche d'un air nonchalant ; la Gardienne pleurait et tremblait, prostrée dans une mare de sang, serrant contre elle ce qu'il restait de ses vêtements en lambeaux, le regard atrocement supplicié. Adrasté détourna les yeux ; le spectacle lui était insupportable. L'odeur de sang la prit de nouveau à la gorge et elle mit une main devant son nez.

Au centre de l'arène, les femmes enceintes faisaient également figure monochrome. Tout était rouge. Leurs mains, leurs corps... Mais à cet instant, plusieurs serviteurs entrèrent avec des bassines d'eau et une sorte de pâte noire dans un énorme tonneau. On déshabilla les femmes, qui n'opposèrent aucune résistance. Nues comme des vers, elles se laissèrent pourtant nettoyer sans dire un mot : on effaça toute trace de sang de leur peau à l'aide de l'étrange pâte noire à la consistance visqueuse et on les rinça à l'eau jusqu'à ce qu'elles récupèrent la propreté qu'elles avaient arborée à leur arrivée. Les serviteurs leur tendirent des vêtements qu'elles enfilèrent d'un geste machinal. Adrasté se mordit la lèvre. Regrettaient-elles ce qu'elles venaient de faire ? En étaient-elles seulement conscientes ?

— Qu'on accompagne Adrasté Malaen au centre de l'arène, ordonna soudain Le Haut sans lui accorder un regard.

Adrasté se sentit pâlir et tourna vivement les yeux vers le vieil homme.

— Au... centre ? Je vais aussi devoir...

— Bien sûr que non, répondit-il avec un sourire navré, tu n'as rien à craindre, tu es une Malaen.

Loin d'être rassurée, Adrasté suivit un serviteur en bas des escaliers et pénétra dans la partie terreuse de l'arène. Ici, le sol était sale et recouvert de terre, rouge par endroits, là où le sang avait déjà commencé à sécher. L'odeur nauséabonde qui régnait était si forte désormais qu'elle lui brûlait les narines.

— Merci à toutes, tonna son grand-père.

Adrasté sursauta. Sa voix se répercutait en écho sur les murs de l'arène et était étrangement puissante, éthérée et envoûtante.

— Certaines d'entre vous semblent effrayées. Je tiens à vous rassurer : celles n'ayant pas souhaité aller au bout n'auront aucune conséquence. Vous pouvez retourner chez vous sans séquelles. Quant aux autres... Félicitations, votre enfant est Béni !

Il baissa légèrement la tête vers sa petite-fille.

— Adrasté, c'est à toi. Efface leur mémoire.

Décontenancée, Adrasté eut un instant d'hésitation avant de lever la main, mais certaines des femmes venaient de faire quelques pas en arrière. Aussitôt, des gardes apparurent et les encerclèrent, empêchant toute sortie. Deux femmes laissèrent échapper un gémissement de terreur.

— Allons, reprit la voix terrible de son grand-père, nous voulons simplement préserver les secrets du Royaume. Vous pouvez continuer de procréer et vous représenter, si vous le souhaitez.

Il ouvrit grand les bras.

— Vous serez toujours les bienvenues ici. Maintenant, baissez-vous, je vous prie. Adrasté, vas-y.

Son ton ne laissait plus place à l'hésitation. Avancant vers la femme la plus proche, Adrasté posa sa main sur sa tête et aspira son souvenir des dernières minutes. Aussitôt, elle répéta le même geste avec toutes les autres. Bientôt, leurs expressions changèrent. Le sourire et l'excitation qu'elles avaient eus à leur arrivée étaient réapparus sur leurs visages.

— Dames d'Omphal, tonna son grand-père, je suis ravi de vous annoncer que l'Ancien Vœu a pris sa décision !

Talgaärt, l'oncle d'Adrasté, se leva alors. Adrasté, qui ne s'y attendait pas, suivit sa lente descente vers le centre de l'arène. C'était un homme grand et fin, et Adrasté entendait souvent sa famille dire qu'il était le Malaen le plus séduisant qu'on ait jamais vu. Elle-même ne l'aimait pas beaucoup, elle ne le trouvait pas très sympathique. Il passa devant Adrasté sans même lui accorder un regard et se dirigea vers une première femme. Lorsqu'il arriva face à elle, il mit ses deux mains sur son ventre bombé, la fixa droit dans les yeux plusieurs secondes et déposa un baiser sur son front. La femme fondit en larmes et se répandit en paroles de gratitude. Adrasté ne comprit pas tout de suite pourquoi les femmes semblaient si heureuses. Talgaärt n'avait pourtant rien de réconfortant. Mais tout devint clair lorsque son grand-père reprit la parole.

— À toutes celles qui ont été touchées par Talgaärt : votre enfant est Béni !

Certaines femmes affichèrent des mines déconfites. Adrasté fronça les sourcils. Ils leur faisaient donc croire qu'elles venaient d'être choisies arbitrairement par son oncle et qu'une simple pression de ses mains sur leur ventre avait suffi à bénir leur enfant... Adrasté n'était pas sûr de tout comprendre, mais cela, au moins, était clair dans son esprit. Même si elle savait pertinemment ce qui permettait en réalité à l'enfant de ces femmes d'avoir des pouvoirs... Elle l'avait vu, désormais. Comme par réflexe, elle tourna la tête vers la Gardienne et eut l'impression qu'elle tremblait légèrement. Peut-être avait-elle froid... Ses vêtements déchirés ne lui servaient plus à grand-chose... Des gardes la cachaient du regard des femmes enceintes, mais aucune ne lui porta la moindre attention : les femmes bénies étaient bien trop heureuses, et les refusées avaient déjà commencé à rejoindre la sortie avec une expression de profonde déception. On les escorta dehors et on referma la porte de l'arène derrière elles. Adrasté ne sut quoi faire. Devait-elle remonter vers les gradins ? La Gardienne tremblait toujours, mais personne ne semblait l'avoir remarquée. Quelque chose n'allait pas. Elle tremblait de plus en plus violemment. En fait, cela ressemblait plus à des spasmes. Elle s'effondra soudain par terre, bouche ouverte, yeux exorbités, son corps frêle rebondissant contre le sol à

la manière d'une marionnette désarticulée, sans qu'aucun cri n'émane d'elle.

— Que se passe-t-il ? demanda son grand-père, qui venait de remarquer l'étrange spectacle.

— Je... Je ne sais pas ! répondit Adrasté en allant plus près et en repoussant les gardes sans même y penser. Elle a l'air de faire une sorte de crise !

Les gardes échangèrent un regard, mais ne firent pas un seul geste.

— Quelqu'un doit l'aider ! s'écria-t-elle vers sa famille.

Les bras tombant inutilement le long du corps, tous fixaient la Gardienne, à l'exception de l'Enfant, qui buvait toujours dans sa coupe en détaillant le plafond, comme s'il s'ennuyait ferme. Talgaärt, qui venait également de les rejoindre après sa fausse bénédiction, les imita. Aucun d'eux ne bougea. Mais en voyant les yeux de la Gardienne se révolter et son visage prendre une teinte violette à une vitesse alarmante, Adrasté ne put tenir plus longtemps. C'était sa magie... Ce devait être beaucoup trop, même pour une Delpheris... Peut-être qu'elle pourrait à nouveau en aspirer, pour l'en décharger. Mais alors qu'elle tendait la main et activait son mécanisme magique, il y eut une sorte de « boum » sourd, grave, si grave qu'elle sentit son corps vibrer de l'intérieur. Immédiatement, Adrasté fut projetée en arrière par une main invisible à la force fulgurante, qui sembla déchiqueter tout ce qui se trouvait sur son passage. Tout sauf Adrasté. Des débris de pierre se mirent à pleuvoir dans l'arène et un nuage de poussière s'éleva tout autour. Elle tomba brutalement sur le dos quelques mètres plus loin et eut le souffle coupé durant plusieurs secondes. Quelques gouttes giclèrent sur sa joue gauche. En touchant et en regardant ses doigts, elle vit que c'était du sang. Était-elle blessée ? Allait-elle mourir ? Elle ne vit aucune plaie, toutefois. Elle allait bien. Que venait-il de se passer ? Toussant, suffoquant, tentant de distinguer ce qui se passait à travers l'acouphène qui l'assourdissait après la détonation, Adrasté se releva et avança à tâtons :

— Grand-père ? Maman !

Personne ne répondit. Adrasté se dirigea vers ce qui lui semblait être l'entrée des gradins, non sans trébucher sur de gros blocs de pierre en chemin. Une bonne partie de l'arène semblait détruite. La poussière se

dissipait, à présent, et Adrasté put voir que près de là où elle avait atterri gisait un amas difforme et sanglant qu'elle ne souhaita pas identifier. Il n'y avait plus trace des gardes qui s'étaient trouvés à proximité de la Gardienne. Adrasté leva les yeux, mais elle était trop petite pour voir au-dessus des blocs de pierre géants qui étaient tombés dans l'arène. Il était miraculeux qu'elle n'en ait reçu aucun sur la tête. Elle serait probablement morte sur le coup. Elle se mit à les escalader, glissant de temps à autre contre les parois inégales et les prises instables.

— Quelqu'un m'entend ? s'égosilla-t-elle. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Grand-père !

Elle tourna frénétiquement la tête à la recherche d'une silhouette encore debout, à l'affût d'une voix qui lui répondrait. Une main se referma subitement sur son poignet et Adrasté laissa échapper un hurlement aigu. Elle baissa les yeux.

— Ma... maman !

À moitié ensevelie sous les gravats, sa mère tentait de s'extirper tant bien que mal d'un énorme bloc.

— Adrasté, parvint-elle à articuler d'une voix à peine audible, aide-moi...

Son visage avait déjà tellement perdu de ses couleurs qu'il en paraissait gris. À l'endroit où son corps disparaissait, Adrasté put voir que sa cape était devenue rouge. Elle se précipita et pressa son corps contre le bloc, poussant de toutes ses forces, mais elle vit rapidement que ce serait peine perdue : il ne céda pas d'un centimètre. Elle regarda sa mère, affolée.

— Ça ne... Je n'arrive pas à le bouger !

— Qu'est-ce que tu... fais ? Ut... utilise tes pouvoirs !

Sa mère toussa et du sang jaillit de sa bouche, venant éclabousser le visage d'Adrasté. Ses pouvoirs... Mais oui, qu'elle était bête ! Quelques semaines auparavant, elle avait aspiré le pouvoir d'un Béni doté d'une force surhumaine. Elle s'essuya le visage, concentra sa magie dans sa main et l'appuya sur le bloc de pierre. Cette fois, il céda presque immédiatement.

— Ça... ça fonctionne !

Ce n'était pas aisé pour autant. Le bloc faisait deux ou trois fois la taille d'Adrasté, sans compter ceux qui s'étaient accumulés autour. Le front trempé, l'esprit encore embué par l'explosion, elle mit toutes ses forces et rassembla toute sa magie dans ses mains, continuant de repousser la roche jusqu'à dégager entièrement le corps de sa mère.

— J'ai réussi ! Maman, j'ai réussi !

Sa mère ne répondit pas. Adrasté la contourna et trouva son visage figé dans une expression de douleur, les yeux entrouverts, le menton rouge de sang et la bouche béante.

— Maman ?

Elle lui posa précautionneusement une main sur l'épaule, mais il n'y eut pas plus de réactions. Sa mère la fixait simplement. Son regard semblait moins sévère qu'à l'accoutumée. Quelque chose se serra dans la gorge d'Adrasté.

— Qu'est-ce que tu fais ? Regarde, tu peux bouger !

— Ça ne sert à rien.

Adrasté sursauta et leva la tête. Son grand-père se tenait debout près d'elle, le visage recouvert de poussière. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Il fut sur le point de perdre l'équilibre un instant, mais se rattrapa à l'aide de ses mains. Adrasté fit plusieurs pas en arrière. Il haussa les sourcils.

— As-tu peur de moi, maintenant ?

Adrasté ne répondit rien. D'instinct, elle agrippa un pan de la cape de sa mère sans quitter son grand-père des yeux. Après ce qu'elle avait vu... Après ce qu'il venait de faire... Non, elle ne voulait plus l'approcher.

— Ce n'est pas de moi que tu dois avoir peur, gronda-t-il, c'est elle, notre ennemie. Regarde !

Il leva les bras en montrant l'arène. Adrasté suivit son mouvement. La poussière était retombée et on y voyait mieux. L'arène était en grande partie démolie. Quelques corps en cape blanche gisaient un peu partout, tandis que d'autres se relevaient avec difficulté en gémissant ou en criant de douleur.

Adrasté la remarqua alors : La Gardienne était allongée en position fœtale au milieu des décombres. En plissant les yeux, elle vit qu'elle respirait profondément. Elle s'était endormie...

— Regarde-la, répéta Le Haut, elle dort paisiblement... Et regarde-nous. Regarde ce qu'elle a fait. Heureusement, il y a plus de peur que de mal.

— Plus de peur que de...

Adrasté referma la bouche en se mordant les lèvres et tira un peu plus vers elle la cape de sa mère, une boule toujours présente dans la gorge.

— Oui... Mon frère est en vie.

Adrasté le remarqua à ce moment-là, assis près de l'entrée, entouré de serviteurs qui s'étaient précipités à l'intérieur pour voir ce qu'il se passait. Il regardait l'arène d'un air égaré.

— Emmenez-le, commanda Le Haut, conduisez-le à la Tour Nord. Ne parlez à personne.

Les serviteurs s'inclinèrent tous de concert et aidèrent l'Enfant à se relever. Celui-ci se laissa faire sans quitter l'arène des yeux.

— Adrasté...

Elle se figea lorsque son grand-père se pencha au-dessus d'elle et plongea son regard dans le sien.

— Comment as-tu survécu ? Tu étais tout près d'elle. Les gardes ont été réduits en un tas de chair. Mais toi...

Il la contempla avec stupéfaction.

— Pas une seule égratignure...

— Je ne... je ne sais pas. Elle a explosé au moment où j'ai... où j'ai essayé d'aspirer sa magie. J'ai juste été projetée en arrière, mais je n'ai rien eu...

Elle crut voir briller une lueur démente dans les yeux du vieil homme. Il passa son pouce sur sa lèvre inférieure avec une expression de concentration intense.

— Une protection...

Adrasté n'osa pas demander ce qu'il voulait dire, mais quelques instants plus tard, il reprit :

— Sa magie te reconnaît, maintenant. Et tu lui as « ouvert la porte » en essayant de l'absorber. Tu as eu de la chance...

Il la saisit soudain par les épaules, lui faisant lâcher un cri de surprise et de douleur, et elle resserra son étreinte sur la cape de sa mère.

— Lorsque tu l’as aspirée... sa magie... L’as-tu sentie entrer ?

— Oui... Aïe ! Oui ! Comme hier ! dit Adrasté en grimaçant sous la douleur des doigts osseux qui s’enfonçaient dans sa peau. Mais je ne savais pas qu’elle exploserait ! C’était beaucoup trop pour que je puisse...

— Trop, interrompit son grand-père, non... non, ça, ce n’était pas trop. Cette explosion n’a eu que quelques mètres de rayon...

En le regardant, Adrasté trouva qu’il avait l’air un peu fou. Et il ne semblait pas du tout s’intéresser au cadavre de sa fille, qui venait de mourir sous ses yeux. Il passait d’Adrasté et la Gardienne, tour à tour, dans un étrange mouvement de tête qui faisait penser à un balancier.

— Elle peut faire plus... Bien bien plus... Mais ça ne peut pas se reproduire.

Il resserra un peu plus ses doigts, arrachant à Adrasté un autre cri de protestation mêlée de douleur.

— Dorénavant, tu resteras avec elle. Elle est instable, tu m’entends ?

— Tu veux dire... rester près d’elle pendant les bénédictions ? demanda Adrasté avec horreur. Pendant que vous...

— Non, non, je veux dire que tu resteras avec elle. Tous les jours, toutes les heures, à chaque instant. En tout cas, à chaque fois que cela sera possible. Tant que nous ne saurons pas ce qui déclenche ces explosions, nous ne pouvons prendre le risque qu’elles se reproduisent. Si elle explose... Tu aspireras sa magie pour nous protéger. Tu comprends ?

Adrasté voulut secouer la tête de toutes ses forces. Non, elle ne comprenait pas. Elle ne comprenait rien du tout. La veille, elle souhaitait juste faire partie de l’Ancien Vœu, ne plus être « la petite Malaen », mais réellement pouvoir bénir les personnes du Royaume qui le souhaitaient, participer à la prospérité dont elle avait entendu vanter les mérites partout dans le Grand Palais. Comment, alors, avait-elle pu se retrouver dans cette situation ? Non, vraiment, elle ne comprenait pas.

— Est-ce que tu comprends, Adrasté ? répéta Le Haut.

Elle hocha la tête. Elle ferait tout pour qu’il la lâche.

— Oui !

Sa voix, d'ordinaire aiguë, lui parut encore plus fluette à cet instant. Les yeux de son grand-père, enfoncés dans leurs orbites, l'observèrent plusieurs secondes. Enfin, il desserra son étreinte. Adrasté massa ses épaules, là où les doigts du Haut avaient laissé une douloureuse empreinte. Elle le vit se redresser et sursauta en voyant que plusieurs personnes s'étaient rassemblées autour d'eux pendant qu'ils parlaient. Talgaärt, sa femme, et d'autres membres des Malaen se rapprochaient lentement. Certains boîtaient d'un air hagard, d'autres étaient soutenus par des serviteurs. En les comptant un à un, elle réalisa qu'ils étaient une douzaine en tout... Son père n'était pas parmi eux.

— Qu'on emmène la Gardienne dans les écuries, somma Le Haut, Adrasté, tu resteras avec elle jusqu'à ce soir. Lorsqu'elle sera endormie, tu pourras revenir dans la Tour Nord.

— Mais je...

— Oui, Adrasté ?

Elle s'était apprêtée à protester, mais en voyant le regard impérieux de son grand-père, elle se ravisa. Où donc avait disparu le vieillard si bienveillant qu'il avait été ? Tournant la tête pour cacher son menton qui s'était mis à trembler, elle vit le corps toujours inerte de la Gardienne. Deux serviteurs s'approchèrent et la secouèrent brutalement. Elle se réveilla en sursaut, mais avant même que son regard d'incompréhension n'ait eu le temps de s'effacer, ils la soulevèrent sans ménagement et la firent sortir par une des portes de l'arène. Adrasté croisa les yeux du Haut, contempla une dernière fois le visage figé et ensanglanté de sa mère, ravala ses larmes et se mit à descendre les gravats. Elle sentait toujours la douleur sur ses épaules, là où son grand-père l'avait serrée comme un étau.

C'était injuste. Était-ce à cela que ses dons allaient servir, finalement ? Ses dons supposément si puissants ? Allaient-ils la réduire à une sentinelle, une garde rapprochée ? Privée de ses parents, de toute sa famille... Qu'allait-elle devenir, maintenant ? Devrait-elle exclusivement devoir aspirer les explosions de la gardienne ? Mais une pensée lui retourna l'estomac. Non... Non, sa mission ne se résumerait pas à cela. Elle devrait également être présente lors des bénédictions... Près d'elle, constamment. Après ce qu'elle avait vu aujourd'hui, elle n'était pas certaine d'en avoir la

force. De plus, il y avait autre chose... Autre chose, qui la gênait au-delà de l'horreur des événements... Impossible, cependant, de définir ce que c'était.

Adrasté arriva aux écuries sans réaliser la distance qu'elle avait parcourue. Il y avait toujours régné une odeur pestilentielle et c'est ce qui la ramena à elle. À sa grande surprise, lorsqu'elle fit volte-face, elle sentit un étrange soulagement à l'idée de s'être éloignée de l'arène.

— Je... Je cherche la Gardienne, dit-elle.

— Elle a été installée sur la mezzanine, l'informa un garde en montrant une échelle posée contre le mur qui permettait d'accéder à la partie supérieure de l'écurie.

Adrasté leva la tête. C'était haut... Ni elle ni la Gardienne ne devaient mesurer plus d'un mètre... Espéraient-ils qu'elle se romprait le cou si elle tentait de s'enfuir ?

— Aidez-moi, ordonna-t-elle.

Elle faisait partie de l'Ancien Vœu, non ? Ils étaient déjà tenus de lui obéir avant, sa mère le lui avait bien enseigné. À partir de maintenant, ses ordres étaient indiscutables. Seuls son grand-père ou l'Enfant pouvaient la supplanter. Et aucun d'eux n'était ici. Le garde hésita un instant.

— Votre Sainteté, vous ne devriez pas...

— Aidez-moi à monter, répéta-t-elle calmement, malgré la nervosité qui l'habitait.

Les gardes échangèrent un bref regard et l'un d'eux alla chercher l'échelle, qu'il plaça contre l'étage du dessus. Il la maintint pendant qu'Adrasté s'y hissait tant bien que mal. Lorsqu'elle passa la tête par-dessus le plancher, la première chose qu'elle vit fut le petit corps de la Gardienne recroquevillé dans ce qui ressemblait à un nid. En grimpant un peu plus haut, elle constata qu'il ne s'agissait que d'un amas de paille et de moutons de poussière qui s'étaient accumulés au fil des années. Adrasté se hissa hors de l'échelle et se redressa de tout son long. Le plafond mansardé n'était qu'à quelques centimètres de sa tête. Lorsqu'elle se rendit compte de sa présence, la Gardienne sursauta et ses yeux s'écarrillèrent.

— Que me veux-tu ? dit-elle d'une voix suraiguë où perçait une profonde terreur.

— Rien, je... Attends !

Mais la Gardienne se précipitait déjà au fond de la mezzanine et disparut là où la poussière était si dense qu'elle se mêlait aux toiles d'araignée dans un voile grisâtre.

— Mon grand-père m'a demandé de rester avec toi, expliqua Adrasté en s'adressant au nuage de poussière. Je dois juste te surveiller.

Aucune réponse. Adrasté s'avança de quelques pas en regardant autour d'elle. C'était vraiment crasseux. Elle aurait tant aimé pouvoir rejoindre sa chambre ou sortir dans la cour. Tout sauf rester ici ou retourner dans l'arène. Elle vit l'ombre de la Gardienne bouger presque imperceptiblement.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de lit ici ? dit Adrasté en se penchant vers les gardes par-dessus la rambarde de la mezzanine.

— Pas de lit ? répéta un garde.

— Oui, il n'y a pas de lit. Pourtant, ce n'est pas la paille qui manque. Faites venir des serviteurs faire un lit et nettoyer cet endroit.

— Votre Sainteté...

— Tout de suite.

Du haut de la mezzanine, comme elle n'avait pas à lever le menton vers les gardes, il lui semblait plus aisé de les toiser, d'oublier qu'elle n'était qu'une petite fille. Ils échangèrent à nouveau un regard qui laissait deviner une légère incompréhension, mais s'inclinèrent puis disparurent par l'entrée de l'écurie. Adrasté resta immobile l'espace de plusieurs secondes. Le dos droit, les lèvres serrées, les sourcils froncés... elle réalisait seulement maintenant qu'elle avait d'instinct imité les expressions de sa mère lorsqu'elle avait voulu impressionner les gardes. Son regard sévère, sa mâchoire carrée au menton relevé... Elle sentit ses yeux la picoter et cligna plusieurs fois des paupières pour chasser les larmes qui étaient sur le point de s'y frayer un chemin, mais ce fut inutile. Elle renifla bruyamment et s'essuya le nez et le visage. Ses vêtements étaient ruinés, de toute façon. Ils n'avaient même pas pris la peine de la nettoyer avant de l'envoyer ici. Elle devrait attendre ce soir. Mais il était en tout cas hors de question que les gardes la voient si vulnérable.

— Pourquoi tu pleures, toi ?

Adrasté sursauta et se retourna vivement. La Gardienne venait d'émerger de la pénombre, les vêtements toujours tachés de sang et la figure pâle. En la voyant d'aussi près, Adrasté se rappela l'explosion qui avait causé la mort de ses parents et fut prise d'une soudaine envie de se jeter sur elle et de la rouer de coups.

— C'est à cause de toi, tout ça ! s'exclama-t-elle en se cramponnant à la rambarde, comme pour se donner du courage.

La Gardienne pencha légèrement la tête.

— À cause de moi ?

— Oui, à cause de toi ! À cause de toi, tout s'est effondré et mes parents sont morts !

Les larmes jaillirent à nouveau. Zut, non. Non, non, non, elle ne devait pas pleurer devant elle ! Comment pourrait-elle la surveiller, la tenir tranquille, si elle se montrait d'emblée si fragile ? La Gardienne baissa la tête.

— Alors c'est vraiment moi qui ai détruit cette arène...

— Bien sûr, tu as voulu tous nous tuer pour te venger, je le sais !

Oui, c'était évident. Après ce que sa famille lui avait fait subir, elle avait décidé de tous les éliminer pour s'assurer que cela ne se reproduirait jamais. Mais la Gardienne secoua la tête et cette fois, ce fut elle qui éclata en sanglots. Désarmée, Adrasté referma un peu plus ses doigts autour de la rambarde et sentit des échardes lui transpercer la peau.

— Je n'ai pas... pas fait exprès, pleurnicha la Gardienne, je me suis mise à trembler et... et je... je me suis réveillée, les gardes m'ont emmenée... Je me souviens juste de... de...

Sa voix s'étrangla alors et elle baissa brusquement la tête vers son corps, passa ses mains sur son cou, son torse, son ventre, ses jambes, puis se remit à hoqueter de plus belle. Adrasté serra les lèvres. Elle se souvenait aussi... Et elle ne comprenait pas comment la Gardienne pouvait être en vie. Cela ne pouvait s'expliquer que par sa magie. Grâce à l'Omphalos, elle en possédait une quantité phénoménale. Adrasté avait vu ce qu'il s'était passé et elle n'était pas intervenue. Sa famille non plus. Sa mère, son père, son grand-père... tous avaient observé la scène avec un petit sourire satisfait. Seule Adrasté, qui avait été prise d'une irrésistible envie de vomir,

avait dû quitter sa place pour échapper à l'horreur qui s'était déroulée sous ses yeux. Sans qu'elle s'en rende compte, sa main avait lâché la rambarde et elle avait fait un pas vers la Gardienne, qui continuait de pleurer bruyamment.

— Je ne... je ne sais pas ce que... pourquoi je suis ici, ni... ni ce que vous me voulez !

Elle hoquetait, reniflait et gémissait en remettant ses cheveux bruns emmêlés en arrière avec des gestes désordonnés. C'était une Delpheris... Sa famille avait jalousement gardé un pouvoir qui pouvait être bénéfique au Royaume tout entier... Comment ne pouvait-elle pas être au courant ? Mais l'image de ce qui venait de se produire à l'arène submergea à nouveau Adrasté. Cette fille... Tout comme elle, c'était la plus jeune de sa famille. Et tout comme elle – cette pensée avait fini par s'installer dans son esprit et se transformer en certitude – elle ne semblait rien savoir. Elle s'était retrouvée ici contre son gré et autant qu'Adrasté pouvait en juger, sa situation n'allait sûrement pas s'améliorer durant les prochains jours... et années. Peut-être même allait-elle vivre ainsi pour toujours... Adrasté eut un frisson. Elle laissa ses yeux se poser plusieurs minutes sur la Gardienne, qui pleurait de plus belle.

— Plus jamais, disait-elle, je ne veux plus jamais... jamais...

— Ça va se reproduire, dit Adrasté, chaque semaine... Peut-être plus...

Elle avait dit cela en souhaitant se tromper. Mais elle savait qu'elle avait raison. Les bénédictions se produisaient en général une fois par semaine, sauf en cas de fêtes. Mais elle comprenait sa souffrance. Qu'aurait fait Adrasté si elle avait été à sa place ?

La Gardienne s'effondra en agrippant ses haillons écarlates. Adrasté la contempla avec une sensation étrange dans l'estomac. Elle-même éprouvait le besoin de s'étaler par terre et pleurer. Sa mère était morte. Son père était mort. D'autres membres de sa famille étaient morts. Ses mains portaient encore le sang de sa mère. Elle voulait hurler, frapper tout le monde autour d'elle, s'enfuir dans sa chambre et s'enfouir dans son lit pour toujours. Mais elle ne le pouvait pas. Elle était dans les écuries, avec la Gardienne, et devait y rester. Son grand-père l'avait ordonné.

Adrasté jeta un rapide coup d'œil par-dessus la rambarde. Aucun garde en vue. Elle se retourna, s'avança vers la Gardienne et s'agenouilla.

— Je peux t’aider, dit-elle à voix basse.

La fille leva vers elle un regard larmoyant.

— Quoi ?

— Je peux t’aider à oublier.

Elle cligna des yeux, l’air désespéré, et Adrasté leva la paume de sa main.

— Je peux aspirer des choses chez les autres : des émotions, une partie ou la totalité de leur magie... et des souvenirs.

Elle fixa les grands yeux marron injectés de sang de la Gardienne.

— Je peux aspirer ton souvenir et la douleur associée. Ce sera comme si ça ne s’était jamais produit.

— Mais... ça va se reproduire.

Adrasté hocha sombrement la tête.

— Oui... Alors ? Que dis-tu ?

Durant quelques secondes, il n’y eut que le bruit sec de quelques chevaux qui se déplaçaient dans leurs box et bougeaient des monceaux de paille avec leurs sabots. La Gardienne passa un bras sous ses narines et attrapa un filet de morve qui s’étala sur sa peau. Elle semblait se demander si Adrasté était en train de lui tendre un piège.

— Alors ? pressa celle-ci.

Les gardes allaient sûrement revenir d’un instant à l’autre.

— Si j’accepte, commença la Gardienne, tu le feras à chaque fois ? Tu me feras oublier ?

Adrasté fit « oui » de la tête.

— Tu n’exploseras plus, tu ne tueras plus personne et tu ne te souviendras de rien. J’ai été chargée de rester avec toi pour empêcher que ça se reproduise.

Elle fut surprise en s’entendant elle-même parler. Son discours la déconcertait et elle ne se reconnaissait pas. Hier encore, elle bondissait d’excitation à l’idée de pouvoir rejoindre l’Ancien Vœu. Hier encore, elle se réjouissait à la perspective de porter enfin leur belle cape blanche et

dorée. À cet instant, tout était différent. Elle était orpheline. Et c'était la faute de cette fille au visage sale et souillé de sang, qui était assise là, à quelques centimètres d'elle. Pourtant, le sentiment d'injustice qu'Adrasté ressentait ne pointait pas vers la Gardienne.

— D'accord.

— Parfait. Je vais juste effacer les dernières heures. Tu te souviendras de tout jusqu'à ce matin.

La Gardienne hocha nerveusement la tête et Adrasté posa la main sur son front en ajoutant :

— Après, si tu le veux bien, tu me diras comment tu t'appelles ?

CHAPITRE XVIII

Le commencement

— Laisse-moi faire, chef !

— Non, non, ça va, je...

— Allez, donne.

— Euh... D'accord...

Filik abandonna le lapin qu'il était en train de dépecer et jeta un regard impuissant à Boltz, qui leva les yeux au ciel.

— Ça s'voit que t'as pas l'habitude, hein, grogna Elliath, j'me suis pas trompée sur ton compte.

Elle avait saisi l'animal des mains de Filik en voyant ses gestes maladroits et lui tirait à présent la peau par-dessus la cage thoracique après lui avoir sectionné les pattes. Boltz pouffa de rire lorsque Filik grimaça et retint un haut-le-cœur.

— Vraiment, après toutes ces semaines à vivre en forêt ?

Filik répondit par une mimique déconfite, haussa les épaules et se remit à caresser d'un air absent les plumes du poulet dodu dont il ne s'était plus séparé depuis Gandir. Après avoir promptement ajusté ses deux armes imposantes et les divers outils à l'aspect inquiétant qui pendaient à sa ceinture, Elliath retourna le lapin et le débarrassa entièrement de sa fourrure qu'elle lâcha près des viscères.

— Je vais m'en occuper. Tu m'paies bien pour ça.

— Euh, je ne t'ai pas encore payée, dit précipitamment Filik.

— Ça viendra, fit Elliath avec un clin d'œil.

Boltz soupira, se leva et regarda par-dessus le rocher qui les dissimulait. Ils se trouvaient au bord d'un marécage dans lequel Elliath les avait entraînés malgré leurs réticences, et Myrkur était partie en éclaireur dans le village le plus proche pour tenter de récolter des informations sur ce qu'il se passait désormais dans le pays.

— Tu es bien sûre de toi, hein ? demanda-t-il à nouveau en posant un regard sceptique sur la pilleuse.

Ce fut elle, cette fois, qui leva les yeux au ciel.

— Même réponse qu'hier et avant-hier. Je connais le coin, d'accord ? Quand j'ai vu la Némésis, elle allait vers la Capitale. Je suis simplement le chemin. Mais il faut rester discrets.

— Je t'ai déjà dit que Myrkur pouvait cacher Azur.

— J'parle pas de votre cracheur de feu, coupa Elliath en posant brièvement ses yeux sur Azur qui dormait un peu plus loin, j'parle de toi.

— Moi ? répéta Boltz. Qu'est-ce que j'ai, moi ?

— T'es bien trop reconnaissable.

Boltz ouvrit de grands yeux avant d'avoir pu s'en empêcher et vit que Filik avait légèrement froncé les sourcils et ne caressait plus le poulet. Elliath eut un petit sourire entendu.

— Tu croyais vraiment que je t'avais pas reconnu ? Ça parle que de toi et de la Profane, partout où on passe. Boltz, le beau rebelle !

Elle laissa échapper une sorte de bruit qui faisait penser à un cochon et Boltz se rendit compte qu'elle riait.

— Comment tu...

— Des yeux comme ça, ça se rate difficilement, lança-t-elle sans se départir de son expression narquoise.

Boltz la dévisagea, les sourcils froncés.

— Tu savais qui on était depuis le début ?

— Toi, oui. Mais toi, chef, dit-elle à l'attention de Filik, je ne sais toujours pas ce que tu fais ici. Tut, tut, tut, ajouta-t-elle lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, je m'en fiche bien.

Filik parut décontenancé, mais Elliath continua de préparer le lapin d'un air nonchalant avec des gestes incroyablement précis.

— C'est bientôt la guerre. Qui est qui n'aura plus aucune importance. Les rebelles sont partout, ça se cogne dessus tous les jours maintenant. Et on dit qu'Ilderad vient de s'en mêler, alors ça va saigner. Et à la fin, tu sais ce qu'il restera ? Des cendres et des morts. Et quand le pays cherchera à se reconstruire, mais que tout le monde aura tout perdu, tu sais ce qu'ils voudront ? De l'argent.

— Tu te fiches donc de ce qui se passe ? Tu veux juste devenir riche ?

— Parce que vous en avez quelque chose à faire, vous ?

Elle s'esclaffa à nouveau à la manière d'un cochon, sortit une courte lance de fer que Boltz n'avait pas vue jusque-là et embrocha le lapin d'un geste brutal qui fit sursauter Filik. Boltz ne répondit pas, mais fronça les sourcils, ce qui suffit à Elliath.

— Eh bien, je te pleurerai depuis mon château, Boltz le rebelle. Tiens chef.

Elle tendit la broche à Filik, qui s'en empara avec précaution sans décoller ses yeux de la pilleuse, sous le regard de convoitise du poulet sur ses genoux. Boltz la contempla également sans dire un mot. Elliath n'avait manifesté aucune animosité envers eux, mais il préférait se méfier. Hésiterait-elle une seule seconde à les trahir si quelqu'un lui offrait un meilleur prix ?

— Et donc tu... Si on se faisait attaquer par Ilderad, les rebelles ou les Bénis, tu ne nous aiderais pas ? marmonna Filik. Tu t'échapperais ?

Le sourire d'Elliath s'élargit et elle posa ses mains sur sa hache et son fléau d'armes.

— Bien sûr que non, chef. Crois-moi, en cas de bataille, il vaut mieux m'avoir de son côté.

Boltz nota un certain soulagement sur le visage de Filik, mais aussitôt, Elliath reprit :

— Ça sera juste ajouté à la facture.

Elle éclata de rire et Boltz et Filik échangèrent un regard légèrement scandalisé, sans bien savoir si elle plaisantait ou non. Mais ils n'eurent pas

le temps de lui demander, car le corps de Myrkur apparut soudain entre eux et leur arracha un cri de surprise.

— Aïe !

Boltz avait bondi en arrière, oubliant le rocher qui se trouvait derrière lui, et s'était brutalement cogné la tête contre la pierre. Le cœur battant encore la chamade, il se massa l'arrière du crâne pour tenter d'apaiser la douleur pendant que Filik se redressait au-dessus du tronc par lequel il avait basculé en arrière. Elliath, elle, avait au contraire décollé du sol comme sur ressorts, dégainant en même temps ses deux armes. Elle n'était pas Bénie, mais elle avait l'air sacrément habile. Azur, lui, avait légèrement relevé sa tête, entrouvert ses épaisses paupières, puis s'était aussitôt rendormi.

— Oh là, du calme, s'exclama Myrkur en levant les mains vers Elliath, désolée, je ne voulais pas vous faire peur.

— Préviens-nous dorénavant, d'accord ? soupira Elliath.

Elle rattacha ses armes à sa ceinture en secouant ses tresses rouges d'un air excédé.

— J'ai dit que j'étais désolée, répliqua Myrkur.

— Des nouvelles ? intervint Boltz. Qu'est-ce qui...

Il remarqua à ce moment-là qu'elle transpirait à grosses gouttes.

— Tu as couru ?

— Oui, dit Myrkur en épongeant son front à l'aide de sa manche. J'ai dû faire vite...

Elle se tourna vers Elliath.

— Je sais que tu ne voulais pas qu'on sorte tout de suite des marécages, mais il va bien falloir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Filik.

— L'armée d'Ilderad. Ils ont été vus au nord, ils attaquent les villages et envahissent le pays.

— Quoi ?! s'écria Boltz en se levant d'un bond. Déjà ?!

Myrkur hocha la tête avec un regard tout aussi alarmé.

— Au vu de leur itinéraire, ils atteindront la Capitale dans deux jours au plus. Il y a plusieurs voyageurs qui vont vers le sud pour leur échapper.

— Des dragons ?

— Personne n'en a parlé, donc je ne pense pas ... Pas pour le moment.

— C'est normal, intervint Filik, les dragons se déplacent bien plus vite que les chevaux ou les hommes à pied, alors ils ne sont pas déployés dès le début. Ils n'auront besoin que de quelques heures pour parcourir la distance qui sépare la Capitale de la frontière...

Boltz fronça les sourcils et se gratta la barbe.

— Si la nouvelle nous est parvenue, le Grand Palais doit déjà être au courant. Pourquoi ils n'envoient pas leurs combattants ?

— Ils en ont envoyé, mais très peu, répondit Myrkur, c'est comme s'ils se fichaient des autres villages. Surtout qu'Ilderad n'est pas seul...

Elle jeta un regard entendu à Boltz, qui eut alors le souvenir d'une voix grave et rocailleuse portée par une silhouette massive.

— Zaël... Il se bat à leurs côtés ?

— Oui, acquiesça Myrkur, en tout cas tout le monde parle d'une armée aux yeux étranges menée par un géant. Ça ne peut être que lui.

— Qui ça ? demanda Elliath, que la nouvelle de l'invasion par Ilderad ne semblait pas avoir interpellée outre mesure.

— Il y a un Béni qui s'est échappé du Grand Palais et qui cherche à se venger de l'Ancien Vœu, dit précipitamment Boltz en rassemblant ses affaires, un grand gaillard aux cheveux en brosse, toujours grincheux.

— Ah, ouais, on l'a croisé, sa rappela Elliath en haussant les sourcils. Effrayant bonhomme, constamment l'air en deuil.

Elle imita l'expression sévère de Zaël, les yeux en demi-lune à moitié fermés, la bouche en arc de cercle pointant vers le bas, et Filik éclata de rire. Boltz lui-même dut réprimer un sourire. Il trouva cependant étonnant que même Elliath, qui était pourtant presque aussi grande et musclée que Zaël, puisse en avoir été intimidée, elle qui ne semblait pas craindre grand-chose. Mais il se souvint du profond regard vide et dur de Zaël, de sa mâchoire constamment tendue sur son large cou...

— Où l’as-tu vu ? demanda-t-il.

— Vers le nord, il y a quatre jours. Il a essayé de nous recruter, il n’a pas compris notre métier, je crois...

Boltz vit les lèvres de Filik former silencieusement le mot « métier » avec une expression atterrée.

— En tout cas, on lui a dit qu’on n’était pas intéressés, ça a eu l’air de lui faire autant d’effet qu’un crachat dans une rivière et il est parti.

Elle soupira, fit craquer ses épaules massives et se redressa.

— On s’bouge. Si Ilderad est déjà aux portes du pays et que ce grand musclé s’en mêle en plus, je tiens pas à être au milieu. Retrouvons votre Némésis, faisons-lui la peau et empochons la récompense avant que le Grand Palais ne devienne un tas de ruines.

Elle jeta sa besace en arrière dans un tintement et s’avança précautionneusement en évitant les zones d’eau stagnante, dont les fines couches avaient gelé par endroits tant le froid se faisait mordant. Filik alla réveiller Azur tandis que Boltz s’approchait de Myrkur et disait à voix basse :

— Tu n’as rien entendu au sujet de Jaime ?

— Non... Plus personne ne parle de la Profane. Ils n’ont que les rebelles et Ilderad à la bouche.

Elle eut un regard désolé vers Boltz, qui détourna le regard.

— Et Loïa ?

Avec le même regard, Myrkur secoua la tête.

— Rien non plus...

Boltz baissa la tête. Il voyait mal Adrasté s’enfuir et laisser tout le monde derrière, surtout Jaime. Auparavant, il l’en aurait parfaitement crue capable, il devait l’admettre. Avec son air hautain, ses manières sauvages et sa constante isolation volontaire, elle paraissait déterminée à ne se lier à personne. Cependant, s’il avait bien compris une chose entre temps, c’était qu’Adrasté aurait préféré s’arracher une jambe plutôt que de mettre Jaime en danger ou de permettre qu’elle soit menacée.

— Je suis certain qu’ils sont tous ensemble.

Mais l'expression de Myrkur suggéra qu'elle pensait qu'il ne disait cela que pour la rassurer. Elle hocha la tête sans conviction et ils se dirigèrent vers la lisière du marécage. La végétation du marais était si dense qu'ils ne s'étaient pas rendu compte que le soleil brillait dans le ciel. Ses rayons devenaient plus scintillants à mesure qu'ils rejoignaient le chemin.

Boltz plissa les yeux et repensa à Jaime. Avec un pincement au cœur, il songea qu'elle apprécierait très certainement le chant des oiseaux qu'il pouvait entendre provenir des arbres épais. Lorsqu'ils émergèrent, il dut cligner des paupières à plusieurs reprises pour s'habituer à la luminosité. Il faisait toujours extrêmement froid, cependant, et Boltz se demanda pour ce qui lui semblait être la centième fois comment Elliath parvenait à se promener bras et épaules découverts.

CHAPITRE XIX

La dernière Assemblée

Adrasté se réveilla très tôt, ce matin-là. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il ne faisait pas encore jour et sa chambre était baignée dans une épaisse obscurité. Silencieusement, elle s'habilla, enfila ses bottes et rassembla ses armes. L'oreille tendue, elle sortit de sa chambre avec une infinie précaution, puis se faufila jusqu'à l'entrée de la mesure en passant près des braises mourantes constellées de points rougeâtres du feu de cheminée.

Tout le monde dormait encore. Elle devait partir avant qu'ils ne se réveillent. Après ce que Jaime lui avait appris la veille, elle devait se rendre au Grand Palais de toute urgence... Il était malade. Il allait mourir. Adrasté ne comprenait pas comment cela pouvait se produire, mais il fallait qu'elle le retrouve. Elle ne pouvait le laisser mourir loin d'elle. Aelis... Il devait être perdu depuis son absence.

Mais elle reviendrait très vite. Elle ne laisserait pas Jaime hors de sa vue pour longtemps, cette fois. Elle poussa la porte et l'air frais de la nuit s'engouffra par l'ouverture. Une fois à l'extérieur, elle ajusta sa cape de voyage et huma l'odeur de terre mouillée par la rosée qui s'élevait des champs environnants. Elle pouvait courir vite et longtemps. Elle serait à la Capitale en quelques heures si elle se dépêchait et qu'elle ne rencontrait aucune déconvenue sur le chemin. Marchant d'abord lentement entre les ronces qui séparaient la maison des collines, elle songea que Jaime serait sûrement furieuse en constatant qu'elle était partie sans elle. À son réveil, elle penserait peut-être qu'Adrasté dormait encore, ce qui lui donnerait quelques heures de plus.

— Tu me prends vraiment pour une idiote, n'est-ce pas ?

Adrasté sursauta, fit volte-face et sortit son couteau d'un geste instinctif.

— Jaime ! Loïa ! dit-elle, estomaquée.

Toutes deux se tenaient sur le côté du chemin en la regardant d'un air exaspéré et amusé.

— Qu'est-ce que vous faites là ?! s'exclama Adrasté, le cœur battant à tout rompre.

— J'étais sûre que tu essaierais de partir sans moi dans la nuit, dit Jaime d'un ton triomphant, alors j'ai proposé à Loïa de t'attendre ici. Elle nous a camouflées.

Adrasté jeta à Loïa un regard noir.

— Vraiment, vous ne comprenez pas...

— Je comprends très bien, coupa Jaime. Et nous venons avec toi. Loïa a accepté de nous accompagner, elle nous sera utile. Écoute-moi d'abord, ajouta-t-elle en levant un doigt pour imposer le silence à Adrasté, qui avait manifesté l'intention de l'interrompre. Je ne viens pas au Grand Palais. Je souhaite simplement me rendre à Goslar. J'aimerais parler avec la tatoueuse. C'est forcément elle qui m'a marquée, et je pense qu'elle peut avoir des informations. Je t'attendrai à Goslar, je n'irai pas au Grand Palais.

Adrasté l'examina avec méfiance.

— De toute façon, tu ne te débarrasseras pas de moi, insista Jaime en haussant des épaules. Allons-y.

Elle passa devant Adrasté d'un pas décidé en créant un léger courant d'air qui fit voler ses boucles. Adrasté fixa Jaime des yeux tandis qu'elle s'éloignait sur le chemin de terre et que Loïa s'engageait derrière elle dans une démarche joyeuse. Dans un flot de grommellements sonores continus, Adrasté les suivit en fusillant du regard la nuque de Jaime. Qu'elle était têtue !

Durant plusieurs heures, elles ne croisèrent personne. Dès les premières lueurs du jour, cependant, les chemins devinrent fréquentés par toutes sortes de voyageurs emmitouflés dans leurs capes de voyages et à l'expression tendue. Jaime, Loïa et Adrasté prirent soin de rester à bonne distance, longeant la forêt plutôt que d'aller à découvert, car elles faisaient

du bruit et il était plus difficile pour Loïa de créer une illusion qui les dissimule à la fois des regards et de l'ouïe des passants. Loïa posait plusieurs questions à Jaime au sujet de la Capitale.

— Je n'y ai jamais mis les pieds, finalement, disait-elle avec un regard rêveur, lorsque Myrkur et moi sommes arrivées, nous avons directement été menées au Grand Palais et n'en sommes plus sorties.

— Oh, je pensais que tu y avais grandi ! répondit Jaime avec stupeur.

Loïa secoua la tête.

— Nous sommes nées et avons grandi à Moïave.

Voyant l'expression interrogative de Jaime, elle ajouta avec un petit rire d'excuse :

— C'est un village au bord de la mer du sud.

Adrasté, qui marchait en retrait pour permettre à sa colère de retomber, suivait d'un air absent le mouvement de balancier de la queue de cheval de Jaime, qui fouettait sa nuque sur son passage. Elle se souvint de la première fois qu'elle avait effacé sa mémoire. Puis de la suivante... Et encore la suivante... Après chaque bénédiction, Jaime se retrouvait incapable de bouger. Elle restait pétrifiée, le regard presque fou. Après la première explosion, Adrasté avait assisté à toutes les bénédictions depuis le centre de l'arène. Sitôt le rituel fini, elle s'approchait de Jaime et lui extrayait discrètement ses derniers souvenirs. Aussitôt, son regard changeait. Ses yeux récupéraient leur lumière et les commissures de ses lèvres retrouvaient leur habituelle inclinaison vers le haut, comme figées dans un petit sourire perpétuel. Adrasté avait été surprise de constater que quelque part, ce changement sur le visage de Jaime la réconfortait elle-même.

Bien évidemment, elle n'en avait jamais rien dit à son grand-père ni à aucun Malaen. Adrasté et la Gardienne avaient passé le plus clair de leur temps ensemble, à partir de là. Depuis la mort de ses parents, Adrasté avait réalisé que finalement, elle n'avait plus personne à qui parler lorsqu'elle revenait dans la Tour Nord. Après la première explosion, des mois durant, elle avait pleuré jusqu'à s'endormir, éreintée. Tous les jours, du lever au coucher du soleil, Adrasté se rendait aux écuries. Elle y passait ses journées avec Jaime, qu'elle appelait « Gardienne » et traitait avec froideur lorsque les gardes et les serviteurs se trouvaient à proximité. Mais lorsqu'elles

étaient seules, toutes deux avaient pris l'habitude de faire des figurines de paille et d'imaginer des histoires.

— Tu ne fais que des oiseaux, s'était un jour moquée Adrasté.

Elles avaient alors sept ans. Jaime avait souri et répondu :

— J'aime beaucoup les oiseaux ! Surtout ceux qu'on peut voir dans la cour. Ils vont et viennent à leur guise. Un coup d'aile et hop !

Son regard s'était légèrement voilé et elle avait ajouté à voix basse :

— J'aimerais savoir voler...

Elle avait tourné son regard vers Adrasté et avait murmuré :

— Tu as de la chance, tu peux partir d'ici quand tu veux, toi.

Adrasté n'avait su quoi répondre. C'était la première fois que la Gardienne évoquait ouvertement sa condition de captive. Adrasté avait presque fini par l'oublier. Elle ne pouvait pas s'échapper, elle n'était autorisée à aller nulle part. Quelques mois après l'arrivée de Jaime, son grand-père avait demandé qu'on assigne à Adrasté un serviteur dédié, qui serait aussi leur tuteur. Elle avait entendu dire que personne n'avait souhaité se porter volontaire. Il était bien trop dangereux de se retrouver près de la Gardienne, disait-on. Non seulement c'était une Delpheris, mais des bruits couraient quant à ce qui s'était produit dans l'arène. Seul un vieillard du nom de Djaus avait consenti à prendre le risque. Il était également un des seuls à avoir reçu une éducation qui lui permettrait de transmettre à Adrasté ce qu'elle devrait savoir en qualité d'héritière de l'Ancien Vœu. Cette dernière avait d'ailleurs insisté pour que Jaime puisse également assister aux enseignements de Djaus.

— Elle doit rester avec moi, avait-elle dit d'un ton impérieux alors que les gardes s'étaient mis sur le chemin de la Gardienne, qui s'était apprêtée à suivre Adrasté le premier jour de cours avec Djaus. Allez-vous la laisser passer ou devrai-je vous y obliger ?

Elle n'avait rien eu besoin d'ajouter. Oui, Jaime n'était pas libre de quitter le Grand Palais. Elle était prisonnière. Contrairement aux oiseaux, qui allaient et venaient comme ils le voulaient et chantaient le long des murailles, Jaime, elle, devait se contenter de les écouter depuis l'écurie. Parfois, en compagnie de Djaus ou Adrasté, elle était autorisée à se promener dans la cour. Cependant, cette simple remarque avait éveillé en

Adrasté une tout autre forme de malaise. Des nuits durant, elle se remémorait cette phrase, la formulait silencieusement, sentant ses lèvres bouger sans qu'un seul mot en sorte.

« Tu peux partir d'ici quand tu veux, toi. »

Le pouvait-elle vraiment ? Curieusement, elle avait eu envie de répondre quelque chose à cette phrase. Elle n'avait pas eu envie d'acquiescer, d'afficher un sourire d'excuse, de consoler Jaime... Non, elle avait voulu répondre. Mais répondre quoi ? Elle n'aurait su le dire avec certitude. Au fil des nuits, des bénédictions et des regards qu'elle surprenait sur le visage de son grand-père lorsqu'il posait les yeux sur elle, quelque chose avait changé. Cette affirmation, pourtant simple et évidente d'apparence, sonnait faux. Finalement, un jour, elle avait fini par songer qu'elle avait peut-être terriblement mal interprété son rôle. Son grand-père lui avait demandé de garder un œil sur la Gardienne... Demandé ? Vraiment ? Ou... ordonné ? Tout comme il ordonnait souvent la présence de l'Enfant... L'Enfant, qui ne sortait jamais, qui ne quittait la Tour Nord que pour les Assemblées. Il buvait sa coupe sous l'œil sévère de son frère et retournait dans sa chambre. Sous les ordres du Haut.

En définitive, la seule différence entre Adrasté et la Gardienne, c'était qu'Adrasté était autorisée à retourner dans sa chambre la nuit. Une phrase avait résonné dans son esprit. « Adrasté, acceptes-tu d'être l'unique détentrice du pouvoir de l'Omphalos pour les Malaen ? ». C'étaient les mots du Haut, le jour de sa toute première Assemblée. La réalisation l'avait alors frappée avec la force d'un taureau en pleine course. Elle avait soudain compris. Compris ce qui l'avait gênée au-delà de l'horreur des événements, ce sentiment constamment présent en elle depuis l'explosion. Le plan originel de son grand-père avait été de faire absorber l'Omphalos par Adrasté. C'était elle qui aurait dû en être la porteuse. Elle qui aurait dû permettre les bénédictions. C'était ce que son grand-père avait prévu... Ce que sa mère avait autorisé... Ce que ses parents avaient accepté pour elle, sans sourciller. Étaient-ils au courant ? Savaient-ils ce qu'Adrasté aurait dû subir, une fois qu'elle aurait l'Omphalos en elle ? Depuis qu'ils avaient découvert le don particulier d'Adrasté, les Malaen l'avaient encouragée à le développer. Ils lui avaient présenté divers Bénis dont elle avait dû aspirer les pouvoirs. Ils lui avaient tout fait expérimenter. Parfois, ils lui avaient demandé de laisser assez de magie en eux pour que celle-ci puisse se

régénérer, et parfois elle avait absolument tout absorbé. Tout ce temps... Ils l'avaient simplement préparée à devenir le réceptacle de l'Omphalos, la Gardienne qui serait ensuite exploitée pour les bénédictions. Ils l'auraient utilisée de la même manière qu'ils utilisaient la Delpheris. Ainsi, ce traitement ne lui était pas réservé simplement parce qu'elle était leur ennemie... Ils l'auraient fait subir à Adrasté, si leur plan avait marché. En repensant à l'Enfant et à ce que son grand-père avait initialement prévu pour elle, Adrasté avait songé que finalement, la Gardienne Delpheris n'était peut-être pas la seule prisonnière du Grand Palais. Elle n'était pas parvenue à dormir, ce soir-là. Elle n'avait jamais su si c'était cette réalisation qui l'avait maintenue éveillée ou si c'étaient les multiples souvenirs qu'elle avait retirés de l'esprit de la Gardienne et qui vivaient désormais en elle, s'empilant les uns sur les autres. Toutes les émotions, les images... Et si Adrasté savait aujourd'hui parfaitement aspirer les pouvoirs et les émotions des autres, elle n'avait absolument aucune idée de ce qu'elle pouvait faire pour s'en débarrasser.

Arrachant brusquement Adrasté de ses réflexions, Jaime poussa un cri en pointant un oiseau du doigt avec un grand sourire. Adrasté sentit une chaleur familière l'envelopper lorsqu'elle vit son expression. Cependant, il ne fallut qu'une seconde avant qu'une nouvelle vague de froid l'envahisse. Elle était libre... Jaime était libre. Elle pouvait réellement parcourir le monde comme ces oiseaux qu'elle aimait tant. Et pourtant, Adrasté avait accepté qu'elle l'accompagne. Était-elle en train de faire une bêtise ? Mais il fallait qu'elle y retourne. Elle devait comprendre ce qui se passait. Quelque chose n'allait pas. Si Aelis était vraiment malade, alors Adrasté avait manqué quelque chose et quelqu'un lui avait menti. Seulement... qui ? Elle se surprit à regretter de ne pas avoir assisté plus souvent aux Assemblées. Au fil des années et des bénédictions, elle avait eu de plus en plus de mal à supporter les souvenirs qu'elle extrayait de la mémoire de Jaime. Du sang... De la douleur... Une impression de mourir à petit feu, jusqu'à perdre connaissance. Et puis... Tout recommençait. Chaque semaine, parfois chaque jour. Mais elle avait néanmoins continué. La méfiance qu'elle avait ressentie à l'égard des Malaen après sa toute première bénédiction s'était progressivement muée en aversion durant les années suivantes. Elle grandissait à mesure que les femmes enceintes défilaient dans l'arène et que son grand-père contemplait d'un visage de marbre le théâtre d'horreur qui se jouait sous ses yeux.

— C'est nécessaire, répétait-il souvent à Adrasté lorsqu'il surprenait dans son regard la réprobation qu'elle n'était pas parvenue à dissimuler. J'espère que tu le comprends.

Au fil des années, Adrasté avait simplement pris l'habitude de hocher la tête sans discuter. Elle ne se rendait plus aux Assemblées si elle pouvait l'éviter. Entendre les discours répétitifs de son grand-père lui donnait la nausée. Ils parlaient constamment de la Gardienne comme d'un objet sans autre utilité que de servir leurs intérêts. La moitié de la famille avait péri plus d'une vingtaine d'années auparavant, lors de l'explosion, et le conseil des Malaen s'en était trouvé restreint, mais cela n'avait pas entamé la foi et la motivation de son grand-père. Au contraire, disait-il, le pouvoir de l'Omphalos était plus important que jamais pour garder le Royaume soudé face à cette tragédie. Cependant, personne en dehors du Grand Palais n'avait eu vent du décès de la moitié des piliers. Ils avaient bien pris soin de ne rien ébruiter au-dehors. Adrasté n'avait d'ailleurs plus revu aucun des serviteurs qui avaient été présents dans l'arène ce jour-là. Arrivée à l'âge adulte, elle en avait vu et vécu assez pour éprouver une haine brûlante à chaque fois qu'elle se trouvait en présence d'un membre de sa famille et de leurs pensées monstrueuses. Tout ce temps, ils n'avaient été que cela. Des monstres. Pires que des tueurs. Les souvenirs de Jaime instillaient-ils en elle une haine supplémentaire ? Peut-être... Mais cela ne changeait rien. Adrasté savait que les Malaen l'auraient utilisée exactement de la même manière. Ses propres parents l'auraient volontiers livrée. Ils l'avaient manipulée, et elle ne leur pardonnerait jamais.

Avoir pu se confier à Djaus avait été salvateur. Elle avait été soulagée de voir qu'il ne les avait pas dénoncées lorsqu'il avait surpris la réelle amitié entre Jaime et Adrasté.

— Si cela peut aider cette pauvre enfant à supporter son sort, alors soit, avait-il dit dans un soupir.

À compter de ce jour, Adrasté avait pu lui dire tout ce qu'elle ne pouvait admettre à la Gardienne. Ce qu'elle ressentait chaque fois qu'elle aspirait ses souvenirs, l'impression que son cœur se refermait, étouffait sous la quantité de magie et de sensations qu'elle ingurgitait, et l'effort constant qu'elle devait fournir pour ne pas se laisser envahir par la haine et la douleur. Et Djaus avait compris. Il avait été son allié dans sa fuite. Elle se

rappelait la dernière conversation qu'ils avaient eue au Grand Palais. Celle qui avait tout déclenché.

Ce jour-là, elle avait décidé d'assister à l'Assemblée. Alors que l'habituel discours de son grand-père battait son plein, elle s'était brusquement levée. Elle s'était entendu parler d'une voix cassante et sèche qui avait empli la grande Salle Blanche.

— J'aimerais dire quelque chose.

Tout le monde avait tourné les yeux vers elle, certains haussant légèrement les sourcils. Aucun d'eux n'avait entendu sa voix depuis des années. Adrasté ne parlait plus qu'en présence de la Gardienne ou de Djaus. Le reste du temps, elle se taisait simplement et n'ouvrait la bouche que pour donner des ordres aux serviteurs. Depuis la dernière fois qu'elle s'était exprimée à l'Assemblée, lors de ses cinq ans, sa voix était devenue grave et cinglante. Elle savait ce qui se murmurait. Adrasté Malaen était désormais, grâce à sa capacité particulière à aspirer le pouvoir de la Gardienne, la Malaen la plus puissante qui ait jamais vécu. Sa propre famille le savait. Personne n'avait plus essayé de la contrarier ou la prendre de haut. Elle leur faisait peur... En la voyant se lever, seul son grand-père était resté impassible.

— Adrasté ?

— La prochaine bénédiction est bien demain, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Eh bien, je m'y oppose. Je souhaiterais qu'on trouve une autre manière de bénir les nouveau-nés.

Elle avait vu Talgaärt se redresser légèrement sur sa chaise et quelques cousins se regarder subrepticement.

— Est-ce pour cela que tu es venue à l'Assemblée aujourd'hui ? avait sèchement demandé Le Haut.

— Oui, avait répondu Adrasté sans baisser les yeux. Je ne veux plus effacer la mémoire des femmes. Je souhaite que le processus soit révisé et que les bénédictions soient suspendues tant que l'on n'aura pas trouvé un autre moyen.

Pendant une fraction de seconde, elle avait cru apercevoir une lueur de fureur dans les pupilles du Haut, mais cela avait été si court qu'elle s'était demandé si elle n'avait pas rêvé. C'était avec la même voix posée qu'il avait répondu :

— Sont-ce vraiment les femmes enceintes qui te posent un problème ?

Adrasté avait dû fournir un sérieux effort pour ne pas froncer les sourcils. Elle avait tout fait pour dissimuler sa réelle proximité avec la Gardienne. Mais il savait... Il se doutait. Elle avait soutenu son regard et dit d'une voix égale :

— Quoi d'autre ?

Son grand-père pouvait faire bien plus que de lire les pensées. Grâce à son niveau de magie, Adrasté avait fini par comprendre qu'il parvenait subtilement à rallier des gens à sa cause, à les rassurer, à les manipuler au-delà des simples mots. Il modelait les pensées. Il ne pouvait ni implanter des pensées originales ni complètement modifier le comportement d'une personne, mais il instillait suffisamment d'éléments qui, en cohérence avec les croyances de l'individu, l'inséraient sur le chemin qui lui convenait. C'était un don complexe et redoutable. Mais il ne pourrait pas atteindre Adrasté. La charge magique qu'elle avait acquise en aspirant le pouvoir de la Gardienne chaque fois qu'elle s'appêtait à exploser l'avait rendue trop puissante. Il avait continué de l'observer durant quelques secondes, puis avait souri faiblement.

— Que suggères-tu ? avait-il dit d'un ton calme, presque doux.

Adrasté était restée interdite. Avait-il toujours eu ce ton presque mielleux ? Enfant, elle l'avait trouvé gentil, bienveillant, apaisant. Peut-être avait-ce été son don, tout ce temps. C'était comme si un rideau opaque s'était levé, laissant la vraie personne apparaître là où auparavant se tenait une silhouette floue, indistincte, magnifiée par les lumières, les couleurs et les ombres. Il n'y avait plus aucune lumière, plus aucun artifice, plus aucune illusion lorsqu'Adrasté regardait le vieil homme inquiétant debout au milieu de la Salle Blanche. Elle tenterait de jouer le jeu.

— Je ne sais pas, avait-elle dit d'un ton hésitant qu'elle avait délibérément exagéré. Je n'ai pas ton expérience, grand-père. Mais je suis sûre qu'il y a un autre moyen. C'est bien pour cela que nous avons des scientifiques, non ?

Elle s'était légèrement inclinée, comme le faisaient tous ceux qui s'adressaient au vieil homme.

— En effet, avait doucement répondu Le Haut, mais ils sont très occupés, comme tu t'en doutes. Notre système fonctionne à merveille en l'état.

— Il fonctionne tant que j'y consens, avait coupé Adrasté d'un ton plus ferme. Sans moi, le système s'effondre.

Désormais, la lueur rougeâtre des yeux de son grand-père était bien réelle. Sa menace, qu'elle avait tenté de voiler, avait été bien trop claire.

— C'est que je... je fatigue, avait-elle précipitamment ajouté, je ne suis pas certaine de pouvoir faire ça plus longtemps. J'aimerais simplement... trouver une façon qui me permette de me reposer. Je sais à quel point tu tiens à ce que nous soyons tous protégés et ce pouvoir m'épuise.

Tous les Malaen la regardaient avec sévérité, comme si c'était la première fois qu'ils la voyaient vraiment et qu'ils n'en croyaient pas leurs yeux. Elle leur avait rendu leurs regards sans retenue. Elle ne craignait aucun d'entre eux. Aussi puissants qu'ils puissent être, leurs dons étaient ridicules face aux siens. Son grand-père avait fait quelques pas vers elle. Elle avait vu ses yeux la fixer comme s'ils souhaitent la transpercer. Arrivé à sa hauteur, il avait pris ses mains dans les siennes et avait murmuré :

— Si tu ne le souhaites pas, nous ne t'y forcerons pas. Tout le monde est en sécurité dans notre famille.

Adrasté avait senti une onde de choc suivie d'une vague de frisson lui parcourir l'échine. Elle avait déjà entendu ces mots. Mais cette fois, ils lui faisaient l'effet d'une claque. Il tentait d'utiliser ses pouvoirs, de l'influencer. Djaus lui avait conseillé de s'y plier. De ne pas attirer l'attention sur elle. Devait-elle accepter, feindre d'avoir été convaincue et simplement continuer ? L'image de la Gardienne s'était alors imposée dans son esprit. Une image monochrome... Du rouge, partout. Non. C'était insoutenable.

— Très bien. Je suis contente que tu l'entendes. Je ne le souhaite plus. Trouvez autre chose.

Le sourire de son grand-père s'était figé. Ce qui auparavant aurait pu passer pour une expression bienveillante s'était transformé en un horrible rictus. Aucun des autres Malaen ne se rendait compte de ce qui se passait. Mais Adrasté savait. Et le vieil homme commençait à comprendre. Il comprenait ce qu'Adrasté avait dissimulé ces derniers temps : son don ne fonctionnait plus sur elle. Sous le coup de la réalisation, ses mains avaient lâché celles d'Adrasté. Il s'était lentement relevé. Leurs yeux ne s'étaient pas quittés. Pendant un long moment, ils avaient silencieusement dialogué. Le vieillard à l'apparence chétive s'était tenu droit et avait toisé Adrasté pendant ce qui lui avait semblé être une éternité. Elle était parvenue à déchiffrer tout ce qu'il avait mis dans ce regard. Elle ne lui appartenait plus. Il le savait.

— Je vois, avait-il enfin dit en tournant les talons.

Il était retourné à son emplacement habituel, au milieu du cercle. Au grand étonnement de tous, y compris Adrasté, il avait désigné la sortie et avait poursuivi :

— Nous allons trouver une solution. Tu peux partir.

Prise au dépourvu, Adrasté était d'abord restée figée.

— Euh... Je... D'accord.

Elle s'était levée, avait quitté son fauteuil et s'était dirigée vers l'entrée de la Salle Blanche sans aucun regard vers les autres. Les gardes avaient chacun fait un pas de côté, lui libérant la voie vers le large couloir qui menait à la cour extérieure. Elle avait dû s'empêcher de marcher trop vite. Elle avait fait de son mieux pour rester impassible. Mais son cœur battait la chamade. Elle sentait même les muscles de ses joues lutter pour contenir le sourire qui tentait de percer son visage. Elle avait ainsi marché en direction des écuries. Son grand-père avait accepté. Il avait compris : il ne pouvait plus la forcer à lui obéir. Pour la première fois depuis des années, elle s'était sentie soulagée. Elle ne le savait pas encore, mais cette Assemblée avait été sa dernière.

— Vite, hors du chemin !

Adrasté sursauta, regarda autour d'elle et sentit une main lui agripper le bras avant de la tirer entre les arbres. Jaime et Loïa l'obligèrent à se tenir derrière un épais buisson. Après quelques secondes, Adrasté comprit ce

qu'il se passait. Elle avait mis quelques instants à s'extraire de ses souvenirs et à se rendre compte qu'elles venaient de marcher devant un panneau de bois sur lequel des lettres grossièrement peintes indiquaient « Goslar ». Cela faisait déjà huit ou neuf heures qu'elles avaient quitté la mesure abandonnée. Au moment où elles s'écartèrent de la route, elle entendit des bruits de ferraille se rapprocher. Bientôt, ils virent plusieurs hommes et femmes entièrement vêtus d'armures longer le chemin à cheval du même pas soutenu. Ils devaient être quelques centaines. Adrasté plissa les yeux. Les Bénis de l'Armée... Ainsi, la nouvelle était bien parvenue au Grand Palais. La guerre était sur le point de commencer. Elle entendit Jaime chuchoter à l'oreille de Loïa.

— Je pensais que tu nous avais rendues invisibles, disait-elle, pourquoi doit-on rester cachées ?

— Ce sont tous des Bénis, intervint Adrasté, l'un d'eux pourrait avoir un pouvoir lui permettant quand même de détecter une présence.

Loïa approuva d'un signe de tête et Jaime eut une expression qui semblait signifier « Je vois ! ». Elles durent rester dissimulées derrière le buisson durant plusieurs minutes. Lorsqu'il n'y eut plus personne et qu'elles s'étaient assurées qu'il n'y aurait pas de seconde vague, elles revinrent sur le chemin avec précaution et se dirigèrent vers l'entrée du faubourg. Adrasté ne cessait de regarder autour d'elle avec méfiance. Revenir si près de la Capitale lui faisait un effet étrange. Elle avait beau le formuler dans son esprit, elle n'arrivait pas à croire qu'elle marchait volontairement vers le Grand Palais. Elle s'était pourtant juré de ne pas y retourner. Les tours étaient là cependant, dressées par-dessus les murailles que l'on voyait désormais apparaître derrière les collines, à travers les arbres épars qui entouraient Goslar. Une seule allée de pierre séparait le minuscule faubourg de la Capitale. Lorsqu'elles s'en approchèrent, elles eurent l'impression de pénétrer dans une sombre masse brune de maisons de pierres. Le village était à moitié construit entre les arbres, à l'exception d'un vaste espace en son centre, qui avait été aménagé pour l'entraînement des Bénis. Ici, tout était au service de l'armée. Quelques armuriers, ébénistes et taillandiers s'y étaient également installés. Les principales fonctions liées au Grand Palais se trouvaient ici.

— Dites, commença Jaime, c'est un village fantôme ?

Adrasté comprit ce qu'elle voulait dire. Les rues étaient en effet presque désertes, à l'exception de quelques commerces dont les propriétaires passaient parfois un visage maussade à travers les fenêtres. Adrasté agrippa le bras de Loïa.

— Ils ne peuvent toujours pas nous voir, hein ?

— Toujours pas, répondit Loïa en adressant à Adrasté un sourire rassurant. Mais je me demande pourquoi il y a si peu de monde...

— Ils ont sûrement envoyé toutes les forces protéger la Capitale, dit Adrasté à voix basse.

— En laissant Goslar sans aucune protection ? s'indigna Loïa.

Adrasté haussa les épaules, ce qui parut scandaliser Loïa et Jaime.

— Bon, comment pouvons-nous retrouver cette femme ? demanda-t-elle précipitamment en fronçant les sourcils.

Loïa leva un bras en lui jetant un regard légèrement exaspéré. Adrasté vit qu'elle lui montrait sa marque de Profane.

— Je suis déjà venue je te rappelle, dit Loïa, je devrais pouvoir reconnaître...

Elles n'eurent pas à chercher longtemps. Le village était véritablement minuscule et Loïa avait rapidement fait de grands gestes dans leur direction pour les attirer vers un bâtiment à moitié en ruine. Adrasté et Jaime la rejoignirent et virent que c'était la dernière bâtisse avant l'allée de pierre qui menait à la Capitale. Il n'y avait presque rien autour. Plantée là, seule et entourée d'arbres pour la plupart morts sous le ciel qui commençait à s'assombrir, la bâtisse dégageait une aura effrayante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Adrasté, le nez plissé, en désignant une rangée de chaînes et d'anneaux de fers accrochés au mur.

— C'est ici qu'ils nous attachaient lorsqu'ils nous capturaient, le temps de nous marquer, répondit Loïa. Ils nous amenaient souvent à plusieurs.

Adrasté vit qu'elle jetait un regard de profond dégoût aux chaînes qui pendaient d'un air menaçant.

— Tu es sûre que c'est ici, Loïa ? demanda Jaime en levant la tête vers les murs partiellement délabrés. On dirait que c'est abandonné...

— Certaine, oui. Mais la dernière fois, ce n'était pas aussi...

Elle regarda la sombre bâtisse avec une expression inquiète et n'acheva pas sa phrase. Quelques corbeaux perchés sur le toit s'envolèrent lorsque Jaime toqua à la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchota Adrasté, estomaquée. Tu veux nous faire repérer ?

— Tu as une autre idée ? répliqua Jaime. Nous sommes invisibles, non ? Si quelqu'un sort, il ne nous verra pas.

Adrasté se mordit la lèvre. Mais personne ne vint. La lourde porte de bois sombre resta immobile et il apparut évident que la maison était vide.

— On devrait entrer, dit alors Jaime.

Face à l'expression d'Adrasté et Loïa, elle ajouta :

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? Parcourir le village à la recherche de cette femme ? Jetons juste un œil !

Adrasté et Loïa échangèrent un regard sceptique, mais la suivirent néanmoins alors qu'elle poussait la porte.

— Oh !

Adrasté fut immédiatement saisie d'un haut-le-cœur et entendit Jaime et Loïa réprimer une exclamation de dégoût. Il régnait à l'intérieur des murs une odeur immonde. La puanteur brûla les narines d'Adrasté, qui se força à respirer par la bouche, mais dut se raviser, car elle pouvait presque en goûter la pestilence. Bien qu'il fasse froid au-dehors, l'intérieur était si bien isolé qu'il y faisait chaud et humide, ce qui accentuait la puanteur des lieux. Loïa referma la porte derrière elles et elles se retrouvèrent dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Jaime d'une voix étouffée.

— Un cadavre, répondit aussitôt Adrasté. Ou plusieurs. C'est une odeur de putréfaction.

— Un ca... cadavre ? répéta la voix de Jaime, mal assurée.

Adrasté la sentit se raidir et reculer contre le mur, près de Loïa.

— Ne bougez pas, chuchota-t-elle.

Elle concentra sa magie sur ses pupilles et tenta de capter toute la lumière dont elle était capable. C'était bien mieux ainsi : elle put voir que

l'intérieur de la bâtisse semblait tout aussi abandonné que l'extérieur. Il semblait y avoir deux pièces. Des livres jonchaient le sol sur lequel elles se tenaient, une table contre le mur opposé exposait d'étranges instruments pointus, des fioles de verre renversées et une bougie entièrement consumée sous laquelle un amas de cire durci était recouvert d'une épaisse couche de poussière. De l'encre noire s'était répandue partout sur le bois de la table.

— Qu'est-ce que tu vois ? chuchota la voix tremblante de Jaime.

— Quelqu'un s'est battu ici, répondit Adrasté. Ou alors, il y a eu un cambriolage... Peut-être les deux.

— Tu as trouvé ce qui sentait comme ça ?

— Pas encore... Il y a une deuxième chambre.

Dans la pièce d'à côté, le sol n'était pas plus visible. Des livres jonchaient la pierre et les bibliothèques qu'ils avaient auparavant occupées étaient renversées par-dessus un lit défait. Elle fit une grimace.

— L'odeur est plus forte, ici, dit-elle plus pour elle-même que pour les autres.

— Quoi ? chuchota une voix en retour.

Elle ne répondit pas et tâtonna dans la direction où l'odeur s'intensifiait. Elle longea les murs, s'attendant à tout moment à buter contre quelque chose de mou, mais elle finit par revenir à l'entrée de la pièce sans avoir rencontré aucun obstacle.

— Il n'y a rien ici, chuchota-t-elle sans parvenir à cacher une certaine incompréhension. Rien du tout.

Ce n'était pas possible. Elle le sentait. Tout près. *Réfléchis, Adrasté*, pensa-t-elle, *réfléchis !* Elle prit une profonde inspiration et le regretta aussitôt. Réprimant un nouveau haut-le-cœur, elle posa un genou au sol, prête à vomir, mais quelque chose lui fit immédiatement oublier son malaise. En heurtant le sol, son genou avait émis un bruit creux. Sur de la pierre, c'était étrange. Adrasté resta immobile un instant puis, comme si elle avait reçu une décharge, se mit à jeter autour d'elle tous les livres sur lesquelles elle pouvait mettre la main. Elle entendit Loïa et Jaime lui demander ce qu'elle faisait d'un ton alarmé, mais les ignora. Lorsqu'elle eut entièrement dégagé le sol en dessous d'elle, elle vit ce qu'elle avait espéré.

Niché dans le sol de pierre se trouvait un carré de bois où était accroché un anneau de fer. Une trappe... Adrasté lâcha une exclamation triomphante.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandèrent à l'unisson Loïa et Jaime.

— Je ne suis pas sûre... Attendez !

Elle tira sur l'anneau de fer, qui vint en amenant avec lui la lourde trappe de bois, et l'envoya s'écraser de l'autre côté du sol. Aussitôt, Adrasté se sentit enveloppée d'une vague de puanteur si dense qu'elle aurait pu lui coller à la peau. Retenant sa respiration, elle regarda à l'intérieur de l'ouverture. Immédiatement sous la trappe se trouvait un escalier étroit sur lequel était allongée une forme sombre. Adrasté plissa des yeux. Elle distingua des cheveux gris, longs et emmêlés sur un crâne blanchâtre, comme s'ils avaient été tirés et arrachés à certains endroits. Le visage, ou ce qu'il en restait, revêtait une répugnante couleur verdâtre et un liquide jaune suintait de ses pores, de ses narines et de sa bouche. De grandes taches couleur lie-de-vin parsemées çà et là venaient s'ajouter au vert entourant les yeux exorbités du cadavre. L'ensemble de son corps formait une sorte d'amas homogène d'apparence molle et boursouflée.

— Je crois que je l'ai trouvée, murmura Adrasté en prenant toujours soin de ne pas respirer.

— Alors ? Elle est morte ?

Adrasté observa le cadavre et répondit :

— Un peu, oui.

CHAPITRE XX

Cinq heures avant le massacre

Djaus avançait à pas vifs dans la cour du Grand Palais. Les paroles qu'il venait de surprendre à l'Assemblée résonnaient encore dans son esprit. Il devait prévenir Adrasté, et vite. Les Malaen voulaient la tuer. Ou en tout cas, ils comptaient faire en sorte qu'elle perde l'esprit et ne puisse plus agir de son propre chef. Djaus connaissait le Béni miroir d'Adrasté dont avait parlé Le Haut. Il l'avait déjà rencontré. Il se souvenait également l'avoir vu le jour de son arrivée au Grand Palais. Mais le Béni miroir adulte n'était plus le même petit garçon qui était arrivé entre ces murs un beau jour de soleil. Il n'était même plus réellement humain... Son regard, ses gestes, ses mots... Djaus ne connaissait qu'une seule autre personne qui détestait l'Ancien Vœu autant que ce Béni, désormais. Il se précipita à l'intérieur des écuries, mais avant qu'il n'ait atteint l'échelle, il vit les bottes d'Adrasté dépasser du sol de la mezzanine et entamer la descente.

— Il faut que nous parlions, Votre Sainteté, chuchota-t-il d'une voix haletante après avoir vérifié qu'aucun garde ne se trouvait à proximité.

Adrasté le dévisagea avec un regard surpris.

— Bien sûr, mais... Djaus, tu transpires !

— J'ai dû faire vite, dit-il, je ne sais pas quand ils comptent passer à l'action... Ils semblaient pressés... Je devais vous prévenir...

Il inspira et lui rapporta tout ce qu'il avait entendu dans la Salle Blanche. Après la déclaration d'Adrasté et son départ de l'Assemblée, Le Haut avait annoncé qu'il était sur le point de prendre des mesures. Ils allaient forcer Adrasté à aspirer les dons d'un Béni miroir, ce qui la tuerait probablement. Mais avant de mourir, elle transférerait son propre don à son

grand-père. Adrasté avait d'abord semblé sceptique, puis incrédule. À mesure qu'il approchait de la fin de son récit, il vit son regard s'assombrir.

— Je le savais, marmonna-t-elle.

Elle se détourna de Djaus et s'enfonça entre les box des chevaux d'une démarche contenue, puis finit par décocher un coup de pied dans un amas de paille, qui s'éparpilla dans les airs et retomba au sol. Le cheval qui se trouvait le plus près d'elle secoua nerveusement la tête.

— Je le savais ! répéta Adrasté d'une voix plus forte. J'étais sûre que ça ne pouvait pas être si facile ! C'était trop beau !

Djaus la rejoignit en faisant de grands gestes pour l'inciter à baisser la voix.

— Il ne faut surtout pas qu'on nous entende, Votre Sainteté... Si quelqu'un savait que je vous ai dit tout cela...

— Je sais, je sais, excuse-moi, dit Adrasté en secouant la tête.

Elle respirait cependant avec difficulté. Djaus la vit regarder autour d'elle et s'attarder sur son cheval préféré, Möy.

— Vous... vous envisagez de fuir ? souffla Djaus.

— Quelle autre solution vois-tu ? rétorqua Adrasté d'un ton brusque. Tu penses que je devrais attendre ici sagement pendant que...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tout va bien ?

La Gardienne venait de descendre l'échelle et paraissait inquiète.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te réveiller, dit Adrasté en s'avancant vers elle, on discutait.

Elle jeta un regard éloquent vers Djaus, qui le lui rendit avec gravité.

— Je dois retourner à la Tour Nord, dit-elle sans vraiment savoir à qui elle s'adressait.

Adrasté passa devant eux et sortit de l'écurie. Elle devait réfléchir. Le temps pressait. Ce n'était peut-être plus qu'une question de minutes. Il lui fallait comprendre ce qu'elle pouvait faire. Sa vie était en danger. Elle pensa à la Gardienne et à ce qui lui arriverait si Adrasté n'était plus là...

L'écurie avait beau être constamment baignée dans une sorte de puanteur stagnante, elle y avait passé les moments les plus heureux de sa

vie d'adulte. À deux, elles avaient grandi là, dans cette grotesque mezzanine, à l'écart des autres, avec pour seule compagnie les chevaux, leurs animaux de paille et les quelques araignées qui peuplaient les coins des murs. Pourraient-elles continuer, ailleurs ? Adrasté se faisait l'impression d'une horloge cassée. Son esprit était plongé dans un brouillard complet et une seule aiguille semblait la ramener à la Gardienne, quoi qu'elle fasse.

— Poussez-vous de mon chemin ! aboya-t-elle à des serviteurs qui bondirent sur le côté d'un air surpris alors qu'elle traversait la cour.

Elle se sentait coincée. Pourquoi avait-il fallu qu'elle confronte Le Haut ? Pourquoi n'avait-elle pas simplement serré les dents, continué de faire semblant ? Elle se mordit la langue si fort qu'un goût de sang se répandit dans sa bouche, âcre et ferreux. Elle avait été si bête. Si sûre d'elle. À aucun moment elle n'avait pensé que son grand-père chercherait à la remplacer. Il avait déjà tout prévu. Depuis le début, il voulait se débarrasser d'elle, faire en sorte qu'elle ne soit plus un pivot de leur influence. Finalement, elle n'était pas indispensable. Plus maintenant, en tout cas.

Adrasté entra au sein du Grand Palais par la porte principale. Aussitôt, ses pas se mirent à résonner contre les hauts plafonds de marbre et se décuplèrent en écho assourdissant. Cet écho lui donnait toujours l'étrange impression d'être suivie, comme si quelqu'un marchait derrière elle au même rythme. Elle était habituée, cependant. Le Grand Palais n'était pas très fréquenté à cette heure-ci. Regardant autour d'elle, elle sursauta une ou deux fois lorsqu'elle crut apercevoir un membre de sa famille, mais parvint au pied de la Tour Nord sans croiser aucun Malaen. Elle grimpa l'escalier en colimaçon quatre à quatre, son ombre dansant sur le mur à mesure qu'elle passait devant les torches disposées tout du long.

— Votre Sainteté, s'il vous plaît...

Adrasté faillit rater une marche.

— Djaus ! Qu'est-ce que tu fais ici ?! Tu m'as suivie ?

— Depuis les écuries, Votre Sainteté... Je préférais attendre le bon moment pour...

— Je suis venue ici pour être seule, coupa Adrasté.

— Je l’entends bien, Votre Sainteté, mais je voulais vous dire quelque chose loin de la Gardienne.

— Retourne aux écuries, Djaus, je reviens dans un petit moment.

Djaus ne bougea pas. C’était bien la première fois qu’Adrasté le voyait désobéir. Il s’inclina légèrement et baissa la tête comme pour éviter son regard.

— Je sais que je... que je ne suis qu’un serviteur, Votre Sainteté... Je suis à votre service, ainsi qu’à celui de la Gardienne.

— Elle a un nom, Djaus. Pourquoi l’appelles-tu toujours la Gardienne ?

— Ma profession m’y oblige, répondit doucement Djaus en se baissant encore plus, elle est la Gardienne, ou sa Sainteté, étant investie du même pouvoir que vous. Et c’est de cela que je voulais vous parler.

Il poursuivit à voix si basse qu’Adrasté dut se pencher pour l’entendre.

— Toutes les anomalies que l’on voit ces dernières années chez les Bénis ne sont pas le fruit du hasard. Le pouvoir des Bénis décroît depuis que le consentement a disparu...

Adrasté fronça des sourcils.

— Depuis que les pouvoirs de l’Omphalos sont transmis contre la volonté de la Gardienne, le pouvoir est dénaturé, difforme, reprit Djaus, une lueur apeurée dans ses yeux tombants. Il est sali... La magie ne sait pas fonctionner lorsqu’elle n’est pas consentie. De plus en plus de nouveau-nés présentent des tares abominables...

Adrasté secoua la tête et leva la main pour l’intimer à se taire. Elle commençait à comprendre où Djaus voulait en venir, ce qui lui donnait une sensation glacée dans le creux de l’estomac.

Tant que les Malaen étaient en vie et qu’ils forçaient la Gardienne à transmettre le pouvoir de l’Omphalos, ce n’était pas seulement elle et Adrasté qui étaient en danger, mais le Royaume tout entier. Ce que Djaus suggérait était désormais limpide.

— Je suis navré, Votre Sainteté, mais vous n’allez pas avoir le choix... Si vous le faites, vous n’aurez pas à fuir, vous...

— C’est impossible. Je ne...

Elle hésita et se pencha vers Djaus. Sa voix se fit si basse que le vieillard dut presque coller son oreille à la bouche d'Adrasté pour l'entendre.

— Penses-tu vraiment que je puisse tuer ma propre famille ?! Même pour sauver le Royaume ?

— Le Royaume... et la Gardienne, Votre Sainteté.

— Je ne suis pas une meurtrière, Djaus !

— Eux, pourtant, projettent de vous tuer.

Adrasté se redressa, le cœur battant. Ses pensées se bousculaient. Elle n'arrivait pas à réfléchir. Rejetant ses cheveux en arrière dans un geste fébrile, elle serra les lèvres et se remit à monter les marches.

— Merci Djaus, lança-t-elle sans se retourner. Je te retrouve dans une heure.

— Mais, je...

— Dans une heure, Djaus.

Djaus ouvrit la bouche comme s'il voulait protester, puis la referma et s'inclina à nouveau. Il fit volte-face et descendit précautionneusement l'escalier en s'aidant de la rampe. Adrasté jeta un regard en arrière juste à temps pour voir sa silhouette voûtée disparaître, suivie par son ombre qui flotta un instant de plus sur la pierre avant d'être avalée par l'angle du couloir. Elle reprit son chemin.

Djaus avait raison. Tant que ces bénédictions ne cesseraient pas, personne n'était à l'abri. Ni Adrasté, ni la Gardienne, ni le Royaume. Adrasté sentit un frisson lui hérissier la nuque lorsqu'elle imagina la Gardienne, seule au Grand Palais, à la merci des Malaen... à la merci de son grand-père. Mais si elles s'échappaient, elles seraient loin de lui... Pour un temps du moins. Elles seraient sans doute traquées sans relâche, même au-delà des frontières du pays. Et si elles parvenaient à traverser les frontières d'Ilderad, ce pays qu'on disait réputé pour ses dragons, elles seraient également en danger. Que feraient les Ildari s'ils mettaient la main sur le réceptacle de l'Omphalos ? Elle n'osa pas l'imaginer.

Alors qu'elle aurait dû s'arrêter et bifurquer dans le couloir pour accéder à sa chambre, elle continua jusqu'à arriver au dernier étage. Très

bien, pensa-t-elle. Elle allait partir. Partir, disparaître à jamais, et s'assurer que la Gardienne ne conserve aucun souvenir de son horrible passé. Elle pourrait ainsi vivre librement, loin du Grand Palais. Mais ce n'était pas suffisant. Tant que les Malaen seraient en vie, ils n'auraient de cesse de les traquer. Il fallait donc qu'ils meurent. Seulement, avant, elle prendrait soin de donner les bonnes instructions à Djaus pour éloigner la Gardienne.

Adrasté détestait ses propres pouvoirs. Ils la rendaient puissante, mais elle aurait volontiers brûlé tout le Grand Palais en s'enfermant elle-même à l'intérieur pour ne plus avoir à bénir qui que ce soit. Elle parvint au dernier étage et s'arrêta devant la chambre de l'Enfant. Elle avait compris ce qu'elle devait faire. Et ce serait fait aujourd'hui.

Djaus regagna le bas de l'escalier, le regard fermé. Il devrait à présent faire confiance à Adrasté. Il était primordial qu'elle se résolve à tous les tuer. Elle les avait toujours haïs, mais Djaus savait qu'elle n'aurait jamais pensé d'elle-même à les tuer pour les arrêter. Selon ses propres mots, elle n'était pas une meurtrière. Mais il fallait qu'elle le devienne...

Alors qu'il n'était plus qu'à quelques pas de l'entrée du hall, il s'arrêta quelques secondes... puis pivota et s'engouffra dans un couloir étroit qui menait vers l'aile des Bénis. Une fois arrivé, il fit de son mieux pour avoir l'air affairé. Il passa d'abord à la bibliothèque et salua d'un petit hochement de tête quelques scientifiques concentrés sur de gros livres. Ils ne lui accordèrent pas la moindre attention. L'immense pièce circulaire était totalement silencieuse. Les murs blancs et noirs avaient été sculptés en étagères creuses, de manière à accueillir les milliers de livres et parchemins qu'on y avait nichés. Deux balcons surplombaient la salle principale, chargés eux aussi d'ouvrages et de documents sur toute la surface de leurs murs. Des échelles se dressaient partout, certaines occupées par des scientifiques à l'expression perplexe. Djaus prit une pile de livres qu'il passa sous son bras comme s'il savait très bien pourquoi il était venu. C'était ici que toutes les recherches de l'Ancien Vœu étaient documentées. Toutes leurs découvertes au sujet des Bénis, toutes leurs expériences et hypothèses y étaient minutieusement notées et décrites. Presque tous les secrets liés à l'Omphalos se trouvaient ici.

Toujours à pas feutrés pour ne pas perturber le silence des lieux et pour éviter d'attirer l'attention, Djaus sortit par la porte opposée à celle par laquelle il était entré et la referma avec précaution derrière lui. Muni de ses livres, il ne put s'empêcher de remarquer que de ce côté-ci de la porte, l'atmosphère était totalement différente. Des voix s'élevaient de partout, pourtant il ne voyait personne. Il se trouvait au bout d'un long corridor bien moins éclairé que la bibliothèque et les autres pièces du Grand Palais. Ici, plus de marbre, mais une pierre grise et brute, taillée grossièrement. Deux grandes portes noires se faisaient face de chaque côté du couloir et Djaus entendit provenir de chacune d'elles des cris déchirants. C'était ici que les recherches au sujet des Bénis étaient menées. Rentrant la tête dans les épaules, il ajusta les livres qu'il portait sous le bras et avança le long du couloir, vers deux gardes postés devant l'arcade qui se trouvait à l'opposé. En le voyant arriver, ils croisèrent leurs lances. Il prit une profonde inspiration avant de dire :

— J'ai été envoyé par Sa Sainteté Adrasté Malaen. Elle souhaite que je transmette un message à l'un des Bénis pour une future Appropriation.

C'était ainsi qu'ils avaient nommé le processus lors duquel Adrasté absorbait une partie de leurs pouvoirs. Les gardes dévisagèrent Djaus une fraction de seconde, puis firent un pas de côté, libérant le passage à travers l'arcade. Très bien, songea-t-il, il n'y a plus qu'à le trouver, maintenant. Il arriva dans une petite cour déserte à l'aspect sobre, au milieu de laquelle une pancarte indiquait :

Salle d'Appel, Rez-de-chaussée

Cour, Rez-de-chaussée

Réfectoire, Premier étage à droite

Salle d'Études, Deuxième étage à gauche

Dortoirs, Deuxième étage

Infirmierie, Troisième étage

Djaus réfléchit un instant, puis monta lentement les escaliers, ne s'arrêtant que lorsqu'il eut atteint le troisième étage. Dans cette aile du Grand Palais, les Bénis pouvaient se promener librement. C'était ici qu'ils vivaient et hormis les heures des repas, d'études et d'appels pour se rendre

en salle d'expériences, ils pouvaient jouir de leur temps comme bon leur semblait. Mais la plupart d'entre eux restaient dans leurs dortoirs ou à l'infirmerie pour soigner des dommages souvent dus aux expériences.

Djaus ouvrit la porte de l'infirmerie. Ici, le plafond était très haut, et tout se répercutait en un écho confus et constant. Plusieurs colonnes blanches longeaient les murs et de petites fenêtres ovales laissaient passer une lumière blafarde. Les lits, dos aux murs, étaient presque tous occupés et des guérisseurs y allaient et venaient d'un air grave. Ces derniers n'étaient autre que des Bénis ayant la capacité de traiter certaines affections corporelles et mentales, et il en vit trois ou quatre se presser avec bruit autour de blessés allongés sur des tables de pierre à l'aspect très inconfortable, placées tout au fond de la salle, là où la lumière peinait le plus à pénétrer à cause de l'absence de fenêtre. Il régnait une odeur pestilentielle de maladie, de sang et de médicaments. Certains blessés criaient, pleuraient, ou gémissaient dans un flot continu. Djaus regarda attentivement chaque corps étendu sur les tables en avançant lentement vers le fond de la pièce. Aucun guérisseur ne l'interpela. Ils étaient habitués à sa présence ici et ne le remarquaient plus.

Enfin, il le reconnut. Le Béni miroir d'Adrasté. Djaus s'arrêta à bonne distance et l'observa. Il portait une expression figée. Le flanc encore rouge d'une mutilation récente, il fixait la voûte au-dessus de sa tête d'un regard vide. Un géant de presque deux mètres, dont les épaules massives dépassaient de la table pourtant plus large que celles de ses voisins. Djaus s'approcha d'un pas hésitant et se racla la gorge.

— Bonjour, Zaël.

Zaël détacha les yeux du plafond et eut un air légèrement surpris lorsqu'il le vit.

PARTIE III

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXI

La bataille de Goslar

Mais où diable était passé Filik ? Les oreilles de Boltz bourdonnaient sous le vacarme des épées entrechoquées, des hennissements des chevaux et des cris incessants qui s'élevaient sur le champ de bataille.

Alors que, dissimulés par les pouvoirs de Myrkur, ils s'apprêtaient à passer devant le village de Goslar, une horde de rebelles avait soudain surgi de nulle part. Ils étaient au moins deux-cents et Boltz les avait vus charger vers eux à une vitesse phénoménale en songeant que sa dernière heure était arrivée.

— Comment nous ont-ils repérés ?! avait-il hurlé à Myrkur.

— Je ne sais pas ! Normalement, mes illusions sont en place !

Boltz avait dégainé son épée et s'était préparé à se battre, même s'il voyait mal comment ils pourraient s'en sortir à trois contre deux-cents ; à moins de demander à Azur d'intervenir, ce qu'il souhaitait éviter à tout prix. Mais voilà que, sous leurs regards ébahis, les rebelles étaient passés devant eux sans leur accorder la moindre attention. L'instant suivant, Boltz avait compris vers quoi ils couraient : les Bénis de l'Armée étaient soudain apparus d'entre les arbres bordant le chemin, derrière lesquels ils étaient apparemment dissimulés. Une bataille féroce s'était aussitôt engagée. Le poulet que tenait Filik avait émis un cri de terreur en bondissant et s'était précipité vers les fourrés.

— Pas par-là ! avait hurlé Filik en courant après le poulet, les bras tendus pour le rattraper.

— Filik, non !

Mais il était déjà hors de vue.

— Où tu vas ? s'était écrié Boltz alors qu'Ellith s'élançait à sa poursuite.

— Si le chef se fait tuer, c'est toi qui vas me payer, peut-être ?! avait-elle lancé sans même se retourner.

Boltz les cherchait maintenant du regard, mais ne vit ni Filik ni Ellith réapparaître. Il lâcha un cri d'exaspération et se tourna vers Myrkur.

— Dans les fourrés, vite !

Il s'élança, mais entendit un cri et fit volte-face : Myrkur était tombée à terre, assommée par la massue d'un rebelle qui avait voulu attaquer un Béni et avait manqué son coup. Le rebelle assena un second coup qui atteignit le Béni en pleine tête et fit voler ses dents dans une impressionnante giclée de sang. Il remarqua Boltz à ce moment précis et le dévisagea d'un air incrédule. Il héla un autre combattant près de lui qui s'arrêta momentanément sur les yeux de Boltz. Ils durent cependant reprendre le combat et ne firent plus attention à lui. Les Bénis de l'Armée déchaînaient sur eux leurs pouvoirs magiques et les quelques rebelles possédant des dons leur faisaient face avec hargne, mais étaient en nette minorité. En quelques secondes, ce qui avait été un chemin de terre tranquille s'était transformé en champ de bataille chaotique. Boltz se jeta sur Myrkur, qui poussa un grognement en portant une main à son front.

— Il faut qu'on bouge d'ici ! Vite ! lui dit-il.

Myrkur cligna plusieurs fois des yeux et voulut se redresser, mais eut un vertige et tituba dangereusement. Boltz l'aida à se relever en la maintenant par la taille et la traîna jusqu'à la lisière des arbres et des fourrés qui bordaient le chemin. Azur, qui les y attendait déjà, émit un petit cri d'inquiétude.

— Tu ne bouges pas, d'accord ? lui ordonna-t-il en l'allongeant contre un rocher.

Myrkur grogna avec mauvaise humeur.

— Azur, je vais avoir besoin de toi... Mais pas tout de suite. Reste caché ici.

Azur tendit un cou dont l'épaisseur n'avait plus rien à envier aux troncs d'arbres environnants et posa brièvement son museau sur la poitrine de Boltz, qui le caressa.

— Je reviens, c'est promis.

La main sur le fourreau d'une de ses épées, il se releva et ajusta son sac d'un coup d'épaule. Il ne savait pas bien ce qu'il convenait de faire. Il retourna vers les combats, conscient qu'Azur le suivait des yeux. Les quelques rebelles qui l'avaient reconnu semblaient avoir redoublé de rage dans leurs combats, mais les Bénis de l'Armée étaient bien trop puissants et il devenait évident que le rapport de force était très déséquilibré. Il devait rapidement trouver Filik et Elliath, et déguerpir avant que les Bénis n'aient massacré tous les rebelles et reportent leur attention vers eux.

— Capitaine, d'autres arrivent par l'est !

Boltz tourna vivement la tête vers la voix de la Bénie qui venait de crier et qui se battait près de quelqu'un qu'il identifia aussitôt. Assis sur son cheval en haut de la colline, à plusieurs mètres des combats, le Capitaine se tenait droit et contemplait les affrontements de ses yeux glacés. Les doigts de Boltz se resserrèrent sur sa lame. Oubliant Filik et Elliath, ignorant les jets de flamme et les ravins qui fendaient le sol autour de lui, il avança vers le Capitaine Miller, incapable désormais de voir qui que ce soit d'autre. Son sang palpitait contre ses tempes avec force. Comme s'il avait senti sa présence, le Capitaine tourna alors la tête vers lui et son expression changea très légèrement.

— Major Läinen, tuez-le, dit-il en s'adressant à la Bénie.

La femme fit volte-face. Elle avait de petits yeux brillants et intelligents sous sa frange de cheveux bruns. Elle observa Boltz un moment sans rien dire, comme si elle hésitait, puis se mit à courir vers lui sans aucune arme. Boltz se demanda un instant ce qu'il devait faire. Elle avait sûrement un pouvoir, mais lequel ? Il resta alerte, s'attendant à une attaque magique. Rien ne vint. Lorsqu'elle fut face à lui, elle referma les doigts de sa main comme pour lui donner un coup de poing et s'élança. Il leva son épée, mais elle ne chercha pas à esquiver. Un « dong » sonore retentit, assourdissant et vibrant, comme si l'acier de l'épée de Boltz venait de rebondir sur le fond d'une grande marmite. Stupéfait, il constata que l'avant-bras de la femme ne portait aucune trace de son coup. Sa peau était

de dure comme du métal. D'une oreille, il crut entendre des cris s'élever autour de lui. De nouveaux arrivants venaient se joindre au combat. Étaient-ce des rebelles ou encore plus de Bénis de l'Armée ? Il n'eut pas le temps de vérifier, car il vit l'autre main de la brune s'avancer vers son cou et il recula de plusieurs pas en se laissant tomber au sol. Si elle l'attrapait, elle le broierait comme une vulgaire miche de pain. Il roula par terre et se remit sur ses pieds avant qu'elle ne l'attaque à nouveau. Elle était visiblement spécialisée dans le combat au corps à corps et bougeait avec une aisance déconcertante, balançant ses poings et ses pieds pour tenter d'atteindre Boltz, qui paraît chaque coup avec son épée en marchant à reculons. Il se sentit tout à coup chuter, sa chaussure s'enfonçant dans quelque chose qu'il ne pouvait voir. Il lâcha son épée, s'affala au sol avec un cri de douleur et s'agrippa en fichant profondément ses ongles dans la terre. Il était tombé au bord d'une crevasse de plusieurs dizaines de mètres de profondeur, probablement creusée par les pouvoirs d'un Béni durant la bataille. Il regarda au fond : aucun doute, s'il dégringolait là-dedans, il se briserait les os. Il discerna quelques corps qui y étaient déjà étendus, inertes. La Major se pencha vers lui et il jeta un regard inutile vers son épée. D'ici, impossible de la récupérer. Mais quelqu'un se rua alors sur la Major et la projeta sur le côté.

— Faria ! s'exclama-t-il, éberlué.

— Oroïr a vu que tu avais des ennuis, dit-elle en se redressant et en s'éloignant promptement de la Major Läinen, qui paraissait sonnée, mais consciente.

— Vous... vous êtes venus nous aider ?

— Pas du tout. Nous sommes là pour nous battre et faire tomber le Grand Palais. Et nous te l'avions dit : nous n'oublierons jamais que tu nous as libérés.

Elle l'aida à se hisser hors de la crevasse. Sa cheville lui faisait mal, mais au moins, il était capable de marcher.

— Merci, dit-il.

— Comme ça, on est quitte. Bonne chance !

Il la regarda se jeter dans les panaches de fumée et de poussière. D'autres Profanes parmi ceux qu'ils avaient libérés des cachots couraient en

tous sens, projetant leur magie contre les Bénis de l'Armée. Les Bénis de Zaël étaient tous là, leurs yeux entièrement noirs scintillant à la lueur des flammes qui commençaient à s'élever un peu partout. La bataille s'étendait aussi loin que Boltz pouvait le voir, à présent. Et toujours aucune trace de Filik... Le Capitaine Miller avait également disparu. La Major se releva avec difficulté sans cesser de fixer Boltz. Elle allait bientôt revenir à la charge. Il devait agir vite. Il lui tourna le dos et s'élança. En regardant derrière lui, il vit qu'elle le suivait de près. Parfait. Il fallait qu'il l'éloigne de la zone de combat. Heureusement, il était plus rapide qu'elle et il parvint finalement à l'attirer à bonne distance des affrontements. Lorsqu'ils n'entendaient plus que des détonations lointaines, Boltz s'arrêta en dérapant sur le sol boueux et fit face à la Major.

— Tu es Wildorise ! lança-t-il.

La Major stoppa net sa course et ouvrit la bouche, surprise.

— Miller t'a appelée Läinen, non ? poursuivit Boltz. Tu viens bien de Brimentz ?

Le souffle court, la Major plissa les yeux, comme pour se remémorer où ils avaient pu se rencontrer.

— Nous ne nous connaissons pas, dit-il en risquant quelques pas vers elle, mais j'ai croisé ton père.

Il vit sa position se crispier imperceptiblement. Il avait son attention.

— Tu connais mon père ? dit-elle enfin.

— Il nous a hébergés dans son auberge.

Il se risqua à faire quelques pas vers elle.

— Il est mort, acheva-t-il.

Les yeux de Wildorise s'agrandirent légèrement.

— Tu... tu l'as... c'est toi qui...

— Moi ? Oh, pas moi, non... Ton Capitaine, dit Boltz en pointant un doigt vers la bataille. Tu sais, celui à qui tu obéis ? Il a laissé le sale boulot à Inya. Tout ça parce que ton père avait refusé de nous livrer à eux.

Pendant plusieurs secondes, aucun d'eux ne dit un mot et il n'y eut plus que les échos des combats, des cris de douleur et des ordres donnés de

toute part.

— Parfois, il parlait comme si tu étais là, devant lui, reprit Boltz d'un ton plus doux. Il regrettait de t'avoir fait bénir. Il te pensait morte, que le Grand Palais t'avait torturée et tuée, comme les autres.

Wildorise ne dit rien. Ses cheveux bruns en frange tombaient sur ses yeux sombres et elle contempla la bataille comme si elle était prise d'une soudaine envie de se jeter dedans. Puis elle regarda à nouveau Boltz.

— Tu dis que c'est le Capitaine Miller qui a donné l'ordre ? dit-elle à voix si basse qu'elle disparaissait presque sous le vacarme des affrontements.

Boltz hocha la tête.

— Pourquoi devrais-je te croire ?

— Comment aurais-je su qui tu étais, si je ne l'avais pas vraiment rencontré ?

Boltz vit le menton de Wildorise se relever de façon étrange, comme celui d'une enfant sur le point d'éclater en sanglots. Mais elle n'en fit rien. Elle prit une inspiration, se détourna de Boltz et se dirigea vers le champ de bataille.

— Où vas-tu ? s'écria Boltz.

— J'ai quelque chose à régler, dit-elle calmement.

Abasourdi, Boltz la regarda s'éloigner jusqu'à disparaître dans le nuage de poussière qui s'élevait autour des affrontements.

CHAPITRE XXII

Les rebelles

— Reviens ici ! Allez, reviens !

Filik pourchassait le poulet à travers les fourrés, trébuchant et accrochant ses vêtements aux branchages. Au vu de sa corpulence, la vitesse à laquelle l'animal détalait était étonnante. Enfin, Filik plongea à plat ventre sur le sol et parvint à refermer ses mains sur ses plumes bouffies. Aussitôt, il sentit une main le soulever par le col et se retrouva debout. Il leva la tête et se heurta au regard exaspéré d'Ellith.

— Mangeons-la et finissons-en avec ce gros tas de plumes, tu veux bien ? s'exclama-t-elle, excédée.

Filik serra un peu plus la poule tremblante contre lui.

— Elle a eu peur, c'est tout ! Ça a dû lui rappeler ce qu'il s'est passé à Gandir.

— Dans ce cas, fourre-la là-dedans, dit Ellith en lui tendant son sac ouvert, auquel Filik jeta un regard interdit en entendant le cliquetis métallique qui en émanait. Ne t'en fais pas il n'y a rien de tranchant, juste un peu d'or et des bricoles.

— Euh... D'accord.

Après avoir refermé la besace et s'être assuré que l'animal pouvait bien y respirer sans pour autant pouvoir s'en extirper, Filik se rendit compte qu'ils s'étaient enfoncés plus loin dans la forêt que ce qu'il avait pensé.

— Allez, avance, dit Ellith, on va essayer de retrouver les autres. Mais hors de question de se joindre aux hostilités ! J'suis pas votre mercenaire !

Filik voyait mal en quoi elle n'était pas mercenaire, mais il préféra dire :

— De toute façon, on ne peut pas faire grand-chose... J'espère juste que Boltz et Myrkur vont bien !

— On le saura dans un petit moment...

Après quelques minutes de marches, ils aperçurent enfin les ailes d'Azur à travers les branchages. D'ici, ils pouvaient à nouveau entendre les détonations et les cris provenant de la bataille. Lorsqu'il arriva près du dragon, Filik remarqua que Myrkur était assise en tailleur à bonne distance, contre un rocher.

— Tout va bien ?

— Mouais, grommela Myrkur, j'ai reçu un coup sur la tête...

— Où est passé Boltz ?

— Aucune idée... Il a plongé dans tout ce désordre il y a bientôt une heure et il n'est plus revenu, dit-elle en faisant un geste vague vers l'extérieur des fourrés.

Filik suivit son doigt et observa les affrontements. À présent, même si la végétation les cachait encore, ils voyaient distinctement les Bénis vêtus de leurs armures se battre contre des rebelles bien moins solidement équipés.

— Eh, mais c'est...

Filik plissa les yeux. Il reconnaissait l'homme de grande taille qui avançait lentement entre les combattants, ignorant les énormes rochers et les boules de feu qui se déplaçaient dans les airs et le frôlaient parfois. Son long manteau volait sous les rafales, mais il ne semblait pas du tout affecté par les centaines de guerriers qui se pressaient autour de lui. Il sillonnait la zone de bataille comme s'il cherchait quelqu'un, indifférent à tout le reste.

— Tiens, c'est lui ! C'est le bonhomme grincheux ! remarqua au même moment Elliath en pointant l'homme du doigt.

Filik hocha la tête. Si Zaël était ici, cela voulait dire que ses Bénis et les Profanes qui avaient décidé de le suivre l'étaient également. Il vit en effet quelques silhouettes fines et élancées se ruer sur les Bénis de l'Armée avec une incroyable vitesse, leurs sclères noires jetant des éclairs de colère.

— Les Profanes sont là aussi, souffla Filik, ils se battent tous !

— Tu n’y penses pas, avertit Elliath.

— Quoi ?

— On ne va pas se mettre dans ce borbier ! Ils ont presque tous des pouvoirs magiques, ici, qu’est-ce que tu veux faire contre ça ?!

— Boltz est là-dedans, il faut au moins essayer de le retrouver !

— Il survivra, assura Elliath s’adossant contre un arbre, l’air fatiguée.

— Je sais que tu te fiches que Boltz meure, mais si ça arrive, on n’aura aucune chance de capturer la Némésis ! rétorqua Filik qui commençait à avoir du mal à dissimuler son agacement. Tu y as pensé, ça ?

Elliath leva un sourcil, manifestement convaincue que rien de ce qu’il pourrait dire ne la ferait changer d’avis.

— Qu’est-ce que tu racontes, chef ?

— Si Boltz meurt, plus personne ne pourra contrôler le dragon ! s’exclama Filik. Et sans dragon, la Némésis ne fera qu’une bouchée de nous. Sans Boltz, tu ne verras jamais ta prime !

Il avait visé juste. Le sourcil levé d’Elliath s’abaissa et son visage laissa deviner qu’elle n’avait pas considéré les choses sous cet angle. Elle jeta un regard soupçonneux à Azur.

— Eh, le dragon... Tiens, tue le poulet, dit-elle en brandissant le sac qui gigota légèrement et émit un gloussement aigu.

Azur la fixa quelques secondes en clignant des paupières puis tourna son énorme tête cornue vers Filik avec l’air de penser « Qu’est-ce qu’elle me veut, elle ? ». Les lèvres d’Elliath se pincèrent comme si elle en venait à une conclusion désagréable.

— Non ? Rien ? Y a vraiment que le petit brun qui peut te commander ? Bon, je vois.

Elle posa ses deux mains contre sa hache et son fléau d’armes et haussa les épaules.

— Dans ce cas, ne bougez pas. Je le ramène et on s’en va.

Sans attendre de réponse, elle bondit hors des fourrés et fonça tête baissée. Filik jeta un regard anxieux vers les combats. L’armée d’Ilderad

était-elle encore loin ? Allait-il finir par se retrouver en plein milieu d'une bataille opposant son propre pays contre les armées d'Omphal ? Il vit alors quelque chose d'étrange.

— Dis, Myrkur, tu vois la même chose que moi ? C'est bien un rebelle qui se bat contre un Béni de Zaël, là-bas, non ? Et par-là aussi !

— Je crois bien, oui, répondit Myrkur en se penchant en avant à côté de Filik. Je ne comprends pas... Ils ne sont pas censés être dans le même camp ?

— Si... attends...

En regardant plus en détail, il nota que le rebelle se mouvait de façon étrange, la nuque en avant et la tête bringuebalante, comme s'il était endormi. Il remarqua également une plaie béante qui saignait abondamment sur son cou.

— De la nécromancie, murmura-t-il avec un frisson d'horreur.

— Quoi ?!

Filik hocha la tête avec dégoût.

— Il y a quelqu'un ici qui utilise les morts comme soldats.

— C'est un pouvoir de Béni, ça ?! s'exclama Myrkur, scandalisée.

Azur lui-même émit un grondement menaçant et Filik acquiesça sombrement.

Maintenant qu'il en avait conscience, il vit plusieurs corps ensanglantés se battre avec une étrange torpeur contre des vivants qui semblaient hésiter à les attaquer, reconnaissant sûrement leurs amis ou alliés. Il n'eut pas besoin de chercher longtemps qui était à l'origine de ces réanimations : un homme au regard froid et au visage lisse apparut bientôt, son cheval trotant autour de la zone de combat au sommet de la colline.

— Miller... gronda Myrkur d'une voix grave. C'est le Capitaine des Bénis de l'Armée.

Filik vit les doigts du Capitaine effectuer de petits mouvements suite auxquels les corps des morts près de lui s'animèrent soudain et rejoignirent la mêlée. Il y avait deux Bénis de l'Armée et quelques rebelles. Nombre d'entre eux étaient affreusement défigurés ou démembrés et Filik en vit plusieurs foncer sur Zaël, qui leur tournait le dos. Ils lui bondirent dessus et

Filik étouffa une exclamation, mais Zaël se retourna et referma ses mains sur les crânes de deux d'entre eux. D'un même geste, il utilisa les deux corps pour projeter les deux autres à plusieurs mètres et fit exploser les deux têtes entre ses mains. Les deux masses tombèrent en s'écrasant au sol comme des marionnettes dont on aurait coupé les fils. Zaël leva les yeux et croisa le regard de Miller. Tous deux se toisèrent un instant et les doigts du Capitaine firent un léger mouvement qui envoya une nouvelle salve de Sans-Vie sur Zaël. Celui-ci les balaya avec la même facilité déconcertante et continua d'avancer vers le Capitaine.

— Ouah, dit Filik, ébahi.

— Il est invincible ou quoi ? chuchota Myrkur, une expression abasourdie sur le visage.

— Il est le seul qui ait mis Adrasté en difficulté, dit Filik. Je comprends mieux, maintenant.

Zaël se rapprochait de Miller, qui sembla décider qu'il était temps de se replier et amorça un mouvement de jambes en tirant sur le mors de sa monture. Filik se mordit la lèvre. Si le Capitaine était déterminé à s'enfuir avec son cheval, Zaël ne pourrait jamais le rattraper.

— Oh ! s'écria soudain Myrkur.

Une Bénie venait d'apparaître près du Capitaine. Filik la vit courir vers lui avec l'air de vouloir lui dire quelque chose, mais d'un geste brusque, elle donna un formidable coup de bras dans le plastron de Miller, qui fut projeté en arrière et tomba de sa monture. Cette dernière émit un hennissement de panique, cabra et galopa jusqu'à disparaître derrière la colline, hors de vue.

— Major Laïnen, que faites-vous ? vociféra Miller en se relevant, une expression ahurie tordant ses traits d'ordinaire si figés. Avez-vous perdu la tête ?

Tout autour d'eux, les Bénis semblèrent remarquer que leur Capitaine venait de se faire désarçonner et Filik en vit certains hésiter légèrement en plein combat. Miller posa un genou au sol et essuya le sang qui coulait sur son visage depuis son arcade sourcilière. Mais Zaël ne semblait pas vouloir lui laisser le temps de se reprendre. Une fraction de seconde après, avant même que Miller ne fût totalement debout, le géant était sur lui.

Zaël referma sa main sur le crâne du Capitaine et cacha ses yeux de glace avant que celui-ci n'ait pu faire un geste. Puis il serra. Les yeux écarquillés, Filik et Myrkur lâchèrent un cri d'épouvante lorsque des éclats ensanglantés jaillirent du poing de Zaël et éclaboussèrent le sol et son manteau. Il resta immobile un instant, les yeux fixés sur sa paume recouverte de sang. Filik était trop loin pour en être certain, mais il crut voir une sorte de sourire triste fendre les traits durs du géant, qui gonfla la poitrine comme s'il prenait une grande inspiration. Il échangea un regard avec la Bénie qui venait d'attaquer son propre Capitaine et lui dit quelque chose qu'ils étaient trop loin pour entendre. La Bénie hocha la tête, détacha son plastron et laissa tomber son armure dans laquelle elle donna un grand coup de pied. Elle fit ensuite volte-face et disparut dans les panaches de fumée, quittant apparemment la zone de combat.

— Eh, c'est Boltz ! s'écria soudain Myrkur.

Elle avait raison. Boltz fonçait le long du flanc de la montagne en direction de Zaël, son sac d'épées rebondissant sur son dos au rythme de sa course. De sa main droite, il tenait une épée encore pleine de sang et boitait légèrement. Azur émit un petit cri en voyant son maître, mais Filik lui plaqua une main sur le museau. Un Béni de l'Armée se rua vers Boltz à une telle vitesse que Filik était persuadé qu'il n'aurait pas le temps de réagir, mais une seconde plus tard, le Béni tombait à plat ventre, une hache de guerre solidement fichée dans le crâne. Elliath venait d'apparaître et maniait simultanément ses deux armes avec une agilité qui dépassait tout ce que Filik avait vu jusque-là. Elle récupéra sa hache en la tirant d'un coup sec et la jeta aussitôt vers un Béni de l'Armée qui volait littéralement au-dessus d'elle. Le labrys s'enfonça au milieu du front de sa cible, qui s'écrasa au sol, eut un dernier spasme et cessa de bouger. Un second Béni creusa un cratère sous les pieds d'Elliath, mais elle bondit en décrivant un cercle avec son fléau d'armes, qui le frappa dans le dos et le fit basculer en avant, tête la première dans son propre piège. Il ne refit plus surface. Filik et Myrkur ouvrirent tous deux de grands yeux ronds. Il était difficile de croire qu'Elliath ait développé une telle maîtrise sans aucun pouvoir magique. Et pourtant, sa technique dépassait tout ce que Filik avait pu imaginer.

Boltz contempla un instant le Béni qui avait failli le tuer, hocha brièvement la tête vers Elliath en signe de remerciement puis leva les yeux vers Zaël. Celui-ci avait assisté au combat avec la même attitude que s'il

s'était s'agit d'un événement d'intérêt limité. Boltz s'avança, fixa ce qui restait du corps du Capitaine avec une expression à mi-chemin entre la terreur et l'admiration et donna un coup de poing amical sur le bras de Zaël, comme pour le féliciter, mais ce dernier lui lança un regard sombre et menaçant.

— Ils s'en vont ! hurla une voix dont Filik ne parvint pas à définir la provenance.

Plusieurs autres clameurs s'élevèrent au même moment.

— Ils se replient ! Nous les avons eus !

— On dirait que les rebelles ont gagné, murmura Myrkur.

— Je ne sais pas si c'est le mot, dit doucement Filik.

À la mort du Capitaine Miller, plusieurs cadavres tenus par sa magie s'étaient soudain effondrés au sol. Les rebelles avaient redoublé de hargne, revigorés par le brusque changement de situation. À présent, plusieurs levaient le bras en signe de victoire tandis que des silhouettes en armure blanche fuyaient en direction de la Capitale.

— Ce n'est pas terminé, dit Filik, pas du tout, même...

— Bon, sortons, maintenant, dit Myrkur, il est temps de les rejoindre.

— Ta tête va mieux ?

— Ça ira mieux plus vite si je m'éloigne de lui, répliqua-t-elle en lançant un regard mauvais vers Azur.

Elle s'avança vers Boltz et Zaël avec précaution et Filik lui emboîta le pas.

— Ne bouge surtout pas d'ici, Azur ! lança-t-il au dragon, qui le regarda s'éloigner avec un grondement triste.

Lorsqu'elle les vit s'approcher, Elliath lâcha un grognement.

— Vous pouviez pas patienter à l'abri ? s'exclama-t-elle en levant les bras. J'allais vous le ramener !

Boltz parut soulagé de les voir en vie. Il jeta un regard préoccupé vers les fourrés d'où ils avaient émergé et se pencha légèrement vers eux.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? murmura-t-il. Où est Azur ?

— Je lui ai dit de rester dans les fourrés, s'empressa de dire Filik. Il est caché. Mais nous allons devoir le sortir, tôt ou tard...

Myrkur acquiesça avec gravité.

— Une illusion collective ne marche que jusqu'à un certain point... Désolée. Ils sont trop nombreux.

Filik se retourna. C'était vrai. La foule des rebelles, Profanes et Bénis de Zaël remontait le flanc de la colline d'un pas lent et fatigué. La plupart étaient blessés, boitaient ou présentaient de terribles mutilations. Tous les rebelles dévisageaient Boltz avec une expression étrange.

— Tu es Boltz, non ? Celui dont tout le monde parle. Tu n'es pas avec la Profane ? demanda l'un d'eux après avoir arrêté son regard sur Myrkur et Elliath.

Il était l'un des rares à ne pas avoir été grièvement blessé, mais un de ses doigts formait un angle inquiétant.

— Euh... Oui, c'est moi. Et... non, la Profane n'est pas ici.

Une autre rebelle s'avança en se tenant l'épaule, le visage pâle.

— Tu vas te battre avec nous ? Tu vas aussi au Grand Palais ?

— Euh...

Boltz hésita. Il regarda la foule et sembla soudain vouloir reculer, mais Zaël se trouvait juste derrière lui, immobile comme une statue. Filik eut un frisson en le voyant de si près. Il avait une expression implacable, comme s'il était impossible d'attirer son attention sur quoi que ce soit d'autre que le Grand Palais, dont il fixait les tours avec un regard flamboyant, indifférent à Boltz à côté de lui. Ce dernier n'avait jamais eu l'intention de mener une armée de révolutionnaires, Filik le savait. Il cherchait seulement à retrouver Jaime le plus vite possible. En même temps, il devenait évident, vu la trace qu'ils suivaient, que Jaime et Adrasté s'étaient dirigées vers la Capitale... Il croisa brièvement le regard de Boltz et celui-ci se racla la gorge.

— Oui, dit-il enfin, je viens avec vous. Mais...

Il dut s'interrompre. Le sol s'était soudain mis à trembler sous leurs pieds.

— Attention ! avertit Elliath.

Elle fit un bond en arrière et fut immédiatement imitée par Boltz, Myrkur et Zaël, mais Filik fut moins rapide. Il vit le sol se fissurer sous ses pieds et recula, mais perdit l'équilibre et s'effondra par terre.

— Relève-toi, chef !

Filik se redressa sur ses mains mais une crevasse se forma sous ses jambes à une telle vitesse qu'il fut englouti avant d'avoir pu se remettre debout. En une seconde, il bascula et se sentit tomber sans aucune prise à laquelle se raccrocher.

— *Filik* ! hurla Boltz en fonçant vers lui, mais il vacilla au bord du gouffre et se rattrapa de justesse à l'aide de Myrkur.

Filik voyait déjà leurs visages s'éloigner entre les pierres, les racines et les mottes de terre qui tombaient en même temps que lui. Un rugissement s'éleva alors. Un rugissement que Filik reconnut instantanément. Il sentit une rafale, et le ciel bleu qu'il voyait encore apparaître dans sa chute fut soudain obscurci par une forme ailée qui lui fonça dessus. Quelque chose l'immobilisa dans un étau puissant qui enserra tout son corps et il y eut une secousse : il ne tombait plus. Au contraire, il remontait à une vitesse fulgurante. Il se rapprochait du ciel, toujours plus, tandis que la créature qui l'avait attrapé donnait de grands coups d'aile... Azur ! C'était lui ! Hébété, incrédule, Filik leva les yeux et vit les énormes griffes du dragon refermées autour de sa taille. Il l'avait sorti de la crevasse avant qu'il ne s'écrase et volait maintenant à plusieurs mètres du sol.

— Azur, reviens ! s'écria la voix de Boltz.

Le dragon fondit vers le sol en piqué. Filik sentit l'air glacé de l'hiver lui fouetter le visage avec force, mais était encore trop confus pour réellement saisir ce qui venait de se produire. Lentement, il revenait à lui. Il avait failli mourir. Et Azur l'avait sauvé... Il avait désobéi, il s'était révélé, pour le sauver lui, Filik. Il fut pris d'une vague d'affection irrésistible pour le dragon et eut un sourire de gratitude.

Les rebelles poussèrent de véritables hurlements de panique, mais Boltz leva le bras et Azur atterrit près de lui avec douceur en déposant Filik. Celui-ci tenta de se relever mais s'effondra aussitôt, les jambes tremblantes. Azur émit un cri d'inquiétude et vint coller son museau sur le torse de Filik comme pour l'ausculter.

— Je n'ai rien, murmura Filik avec un petit sourire, tout va bien, merci Azur.

Ce dernier émit un grondement satisfait, se lova à côté de Filik en passant une aile autour de ses épaules dans un geste protecteur et jeta un regard menaçant à l'assemblée dans une attitude de défi. À la vue du dragon, la foule recula de plusieurs pas. Certains trébuchèrent, tombèrent à la renverse et dévalèrent le flanc de la colline sur plusieurs mètres.

— Tu nous as fait une sacrée frayeur ! s'exclama Boltz, le teint pâle, en s'agenouillant près de Filik. Ça va ?

— Je crois, répondit Filik avec un petit rire nerveux. Plus de peur que de mal. Cette crevasse, c'était un Béni ?

— Ouais. Il a essayé de nous prendre par surprise mais c'est bon, je lui ai fait la peau.

Filik regarda Elliath, qui tenait un Béni en armure blanche par le col et le soulevait à plusieurs centimètres du sol. Il arborait une belle bosse sur le front et semblait inconscient.

— Un dragon ?! s'exclama la rebelle à l'épaule blessée en s'avancant légèrement vers Boltz. Mais comment... C'est Ilderad ? Ils sont ici ?!

— Azur ne se bat pas pour Ilderad, dit Boltz d'une voix forte pour couvrir les clameurs affolées. Il est à nous.

Il jeta un regard furtif vers Filik, qui le remarqua et rectifia avec un sourire sincère :

— Il est à toi.

Il vit des yeux ronds se former partout dans la foule des rebelles, dont quelques-uns semblaient encore décider s'il convenait ou non de prendre leurs jambes à leurs cous. Plusieurs avaient levé leurs armes.

— Il faut que vous sachiez, commença Boltz en se hissant sur l'encolure d'Azur, que l'Ancien Vœu possède également un dragon... Ils le gardent en secret dans les cachots, là où les Profanes étaient enfermés. Ils sont là, ils vous le diront eux-mêmes.

Certains rebelles jetèrent un regard au petit groupe qui se tenait près de Zaël. Oroïr, Faria et les autres hochèrent la tête d'un air grave.

— Les dirigeants Ilderad ne le savent pas, poursuivit Boltz, mais nous si. Je l’ai vu de mes propres yeux. Personne, en revanche, n’est au courant de notre surprise.

Il s’installa entre les deux ailes, tapota le cou palpitant d’Azur qui ronronna d’excitation, puis reprit d’une voix plus forte :

— Nous avons un dragon qui a maintenant presque atteint sa taille adulte. Nous allons pouvoir nous battre, peut-être même leur tenir tête, et faire tomber ce qu’il reste de cette horrible secte.

À ces derniers mots, Filik vit plusieurs visages s’éclairer en une expression triomphante. Certains rebelles firent plusieurs pas en avant en levant leurs armes, mais il n’y avait aucune menace dans leur geste. Elliath regardait tout ce qui se passait avec un petit sourire en coin, comme si elle trouvait tout cela très amusant. Zaël gardait les yeux fixés sur la muraille de la Capitale que l’on apercevait d’ici, ignorant complètement le discours de Boltz. Celui-ci jeta un dernier coup d’œil à l’assemblée et posa une main à plat sur le cou d’Azur, dont la pupille rétrécit soudain. Le dragon déploya à nouveau ses ailes, soulevant un gros nuage de poussières et de feuilles mortes autour de lui et obligeant ceux restés au sol à se protéger le visage, puis s’éleva de plusieurs mètres dans le ciel.

— Soignez vos blessures, mais ne tardez pas, leur cria Boltz. Nous allons vers la Capitale !

CHAPITRE XXIII

Tout était prêt

— Toutes les factions sont en place ?

— Affirmatif, mon Général.

— Les balistes de la Tour Est ?

— Affirmatif. Les lanciers sont également prêts.

— Parfait. Disposez.

— Général... Il y a des nouvelles. Nos armées se sont repliées à Goslar.

— Repliées ? Sur quel ordre ?

— Sur... sur aucun ordre, mon Général.

— Envoyez chercher le Capitaine.

Le messager qui venait faire son rapport à la Tour Nord baissa la tête, l'air très mal à l'aise.

— Le Capitaine Miller est... il est mort, mon Général.

Le Général se figea face à son reflet. Il se vit froncer imperceptiblement les sourcils. Il tournait le dos à l'émissaire et regardait par la porte-fenêtre de la chambre. L'Enfant dormait profondément tandis que le soleil atteignait son zénith. Que la Major Inya ait été tuée n'avait rien d'étonnant. Cependant, le Capitaine Miller... Voilà qui était contrariant. Qui avait bien pu être assez puissant pour lui tenir tête, à lui et à son armée de Sans-Vie ?

— Comment est-ce arrivé ?

— Un homme que l'on nomme Zaël, mon Général. Son armée est également à nos portes.

— Vous me dites que cette petite armée est parvenue à défaire le Capitaine ? dit le Général en levant un sourcil.

— Non, mon Général, répondit le messenger en se tordant les mains. C'est cet homme, seul. Il s'est battu seul contre plusieurs Sans-Vie et a réussi à atteindre le Capitaine.

Le Général se détourna brusquement de son reflet et leva la main d'un geste impérieux.

— Sortez, maintenant.

— Il... Il y a autre chose, mon Général.

Le messenger se tordit les mains de plus belle, son menton fuyant s'enfonçant dans son cou à mesure qu'il parlait.

— Les rebelles... Personne ne sait comment, mais... Leur chef, Boltz, a été vu sur le dos d'un dragon.

Il avait dit cette phrase comme s'il souhaitait disparaître à travers le sol.

— Ils seront bientôt à nos portes... L'armée d'Ilderad sera également là dans moins d'une heure, si nos calculs sont justes. Leurs dragons ont été aperçus dans le ciel...

— Sortez ! tonna soudain le Général.

Le messenger se retira sans un mot en manquant de trébucher dans l'embrasure, et les gardes refermèrent la porte derrière lui. Le Général regarda l'Enfant quelques secondes et se rendit compte que ses dents s'étaient mises à grincer. Il desserra la mâchoire et promena une main sur ses joues. Tout allait bien se dérouler. Ce n'était qu'une tache sur son plan. Il n'avait pas prévu d'avoir à se passer des Sans-Vie du Capitaine... Mais il se débrouillerait. Un unique dragon n'allait pas faire la différence... Même si ce dragon était chevauché par son petit frère.

À cette pensée, il sentit à nouveau ses molaires s'imbriquer désagréablement. Comment... Comment Boltz avait-il découvert qu'il était capable de contrôler ces bêtes ?! Personne, à part Brand et le précédent Capitaine, ne savait que les Goff étaient originellement des Ildari. Et

aussi... Où en avait-il trouvé un ? Malyria était la seule dragonne présente à Omphal... S'était-il allié avec Ilderad ? Rien ne concordait... Mais cela n'avait aucune importance immédiate.

Les rebelles, ainsi que l'armée de Zaël, étaient sur le point de lancer l'assaut. L'armée d'Ilderad arrivait, elle aussi. Leurs invasions terrestres n'avaient été qu'un avant-goût. Désormais, ils s'apprêtaient à frapper leur grand coup final. Ils envoyaient leurs dragonniers. Mais le Général était prêt. En jetant un dernier regard par la fenêtre, il vit en effet plusieurs points noirs grandir et bouger dans le ciel blanchâtre de l'hiver ensoleillé. Ils étaient là... C'était pourtant un beau début d'après-midi... Quel gâchis.

Son armée tout entière était postée à l'extérieur des murs de la Capitale. Il baissa les yeux et contempla quelques secondes la masse immobile qui se concentrait devant la Porte des Arènes, puis se dirigea vers l'entrée de la chambre. Les gardes lui ouvrirent la porte.

— Que personne d'autre que moi n'entre et ne sorte d'ici, ordonna-t-il. Y compris l'Enfant.

Ils opinèrent du chef et il se détourna d'eux. L'Enfant... Ils venaient tous pour lui. Bien sûr. Il était leur cible. Mais il ne les laisserait pas l'avoir. Le Général descendit les marches, traversa le hall d'entrée, appela des gardes qui lui emboîtèrent le pas, puis bifurqua vers un escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs du Grand Palais, droit vers les cachots. *Malyria, pensa-t-il, tu vas pouvoir prendre l'air.*

CHAPITRE XXIV

De sang, de terre et de suie

Adrasté avait la nausée. L'odeur du cadavre de la tatoueuse embaumait ses pensées et l'empêchait de réfléchir. Au moins, les échos de la bataille qui avait éclaté de l'autre côté du village semblaient s'être estompés. Ce devait être terminé.

Incapable de tenir plus longtemps, elle se releva et s'apprêta à refermer la trappe, mais la main de Jaime l'en empêcha.

— Attends.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne sert à rien, il y a juste son cadavre, ici...

— Je sais, mais...

Jaime se pencha vers le corps en putréfaction comme si elle cherchait quelque chose, la main fermement plaquée contre son nez. Loïa l'observait avec une expression de dégoût.

— On devrait vite filer, je ne me sens pas très bien, dit-elle d'un ton plaintif.

— Tu ne pourrais pas nous créer une hallucination qui permettrait de supprimer l'odeur ? suggéra Jaime d'un ton impatient sans relever la tête. Fais-nous imaginer qu'on est dans un champ de fleurs, ou je ne sais pas...

Adrasté et Loïa échangèrent un regard surpris.

— Je n'y avais pas pensé, admit Loïa, la mâchoire pendante. Très bien, je vais essayer... J'ai besoin de voir vos yeux.

Jaime et Adrasté croisèrent toutes les deux son regard et quelques instants plus tard, l'odeur de mort commença à s'estomper.

— Merci, souffla Jaime, c'est bien mieux comme ça.

Adrasté approuva d'un signe de tête silencieux et regarda Jaime examiner le corps de la tatoueuse d'un air perplexe.

— Jaime, pourquoi fouilles-tu le cadavre de la dame ? couina Loïa avec l'air de penser que Jaime avait perdu la raison.

Jaime ne répondit pas. Elle venait de plonger la main dans une des poches de la chemise que portait la morte. Adrasté vit le tissu cramoisi se déformer sous les mouvements des doigts qui parcouraient l'intérieur.

— Ah !

La main de Jaime réapparut. Elle s'était refermée sur une plume cassée et un petit encrier dont le contenu avait à moitié séché. Adrasté leva les sourcils d'un air interrogateur.

— Voyons voir, dit Jaime.

Elle fouilla cette fois dans sa propre poche de manteau et en retira un parchemin froissé qu'elle aplatit sous leurs regards déroutés. Celui-ci indiquait :

L'Éveil se fait au contact de l'Ennemi

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Adrasté d'un air interdit.

— Je l'avais complètement oublié, expliqua Jaime en tendant le parchemin à Adrasté, qui s'en saisit. J'avais trouvé ça dans mes bottes le jour où je me suis réveillée pour la première fois à l'auberge de La Petite Oie.

Adrasté fronça les sourcils et fit bondir ses yeux de droite à gauche tandis qu'elle lisait et relisait le mot. À côté d'elle, Loïa tendait le cou pour tenter de discerner les mots dans la semi-obscurité.

— Je me suis souvent demandé ce que c'était, poursuivit Jaime, et je viens de trouver ça sur le bureau, là-bas...

Elle lui montra un autre parchemin plus grand et lisse qui ressemblait à une sorte de registre. Adrasté mit les deux parchemins côte à côte et commença à comprendre. Elle leva la tête vers Jaime avec une expression de stupeur.

— Tu penses que...

Elles tournèrent simultanément la tête vers le cadavre. Jaime frissonna.

— Tu penses que c'est cette femme qui a laissé ce parchemin dans ta botte ?

— On dirait... Sais-tu si Djaus s'est arrêté ici la nuit où il m'a sortie du Grand Palais ?

Adrasté fit « non » de la tête.

— Quand je lui ai montré le mot, il a eu l'air vraiment surpris. Il n'a pas non plus su me dire qui m'avait fait la marque des Profanes sur le bras.

— En tout cas, c'est bien elle, c'est certain, conclut Adrasté en rendant les deux bouts à Jaime. Pourquoi elle a fait ça, à ton avis ?

— Je peux voir ? demanda Loïa en étirant le cou.

— Je ne sais pas, dit Jaime qui tendit les deux parchemins à Loïa et regarda tous les livres éparpillés sur le plancher. On dirait qu'elle était très renseignée sur l'Ancien Vœu et les Delpheris, tous ses registres contiennent des notes sur la secte... J'ai lu un peu ce qu'il y avait par terre et je pense que c'était une ancienne scientifique...

— Je connais ce livre !

Jaime s'interrompt. Loïa tenait le parchemin qui contenait le mot de Jaime et le pointait du doigt.

— « Ce livre » ?

— Oui... J'ai vu cette phrase écrite sur un livre un jour, à la bibliothèque du Grand Palais. J'y allais souvent en utilisant mon don pour me cacher, j'aimais bien lire.

Loïa baissa les yeux comme si elle venait d'avouer quelque chose de honteux.

— Myrkur me disait d'arrêter, et d'ailleurs c'est à cause de moi si on s'est fait attraper et mettre aux cachots...

— Ils vous ont vraiment jetées au cachot simplement pour avoir lu des livres à la bibliothèque ?

— Tu ne comprends pas, intervint Adrasté, tout ce qu'il y a là-bas est confidentiel. Seuls les scientifiques, les piliers et un nombre réduit de serviteurs y ont accès.

Elle dut réfléchir très vite. Cette femme avait donc tenté d'attirer Jaime vers la bibliothèque de l'Ancien Vœu afin de trouver un livre... Qu'avait-elle espéré qu'elle y apprenne ? Un « boum » sourd les fit sursauter toutes les trois.

— Ça a commencé, souffla Loïa en regardant vers le plafond qui s'était mis à trembler et avait lâché un rideau de poussière sur le sommet de leurs têtes. Ils se battent à la Capitale...

— Allons-y, dit Jaime. Il faut en profiter pour entrer au Grand Palais.

— Quoi ? s'exclama Adrasté. Non, on avait bien dit que tu m'attendais ici !

— Tu crois vraiment qu'après ce que Loïa vient de nous dire, je vais rester ici ? Je dois voir ce livre !

Et avant qu'Adrasté ne réagisse, Jaime ouvrit la porte de la bâtisse et jeta un regard au-dehors. Loïa se tint prête à activer une illusion pour les cacher, mais les explosions semblaient avoir incité tous les derniers habitants de Goslar à fuir le plus loin possible. Le faubourg était presque entièrement vide.

La demeure de la tatoueuse était la dernière avant un petit chemin de pierre qui menait droit à la Capitale. En levant la tête, elles aperçurent non pas un, mais plusieurs dizaines de dragons qui volaient au-dessus des murailles, éclairant le ciel de l'après-midi de flammes tantôt rouges, tantôt bleues. Loïa étouffa une exclamation et Adrasté sentit ses entrailles la quitter. Jaime, elle, avait le teint pâle.

— Je pense qu'il ne sert à rien de nous cacher, Loïa, dit-elle. Il y a trop de monde et personne ne fera attention à nous...

Jaime mit plusieurs secondes à détacher son regard des dragons qui sillonnaient le ciel. Adrasté dut doucement lui serrer la main pour qu'elle se remette à marcher.

Sans un mot, elles accélérèrent la cadence et se mirent à courir vers la muraille. À chaque foulée, Adrasté sentait son cœur tambouriner contre ses côtes. Elle regarda Jaime, qui transpirait à grosses gouttes malgré le froid mordant et ne parvenait pas à décoller ses yeux du ciel plus de quelques secondes d'affilée. Les dragons décrivaient une terrifiante danse à laquelle s'ajoutaient de temps à autre des serpents de flamme dirigés vers le sol. La

guerre avait commencé. À mesure qu'elles s'approchaient de l'imposante muraille, Adrasté sentait sa nuque se glacer, comme si une main froide la serrait à la manière d'un étau.

Là où elles se trouvaient, les corps jonchaient déjà le sol noirci par les flammes. Adrasté leva soudain le bras vers le ciel sans cesser de courir. Il y eut un grésillement et une légère perturbation se déploya autour d'elles, comme un rideau d'eau en forme de coupole. Elle venait de créer un bouclier. L'espèce de bol presque invisible les suivait à mesure qu'elles se déplaçaient, couraient et bondissaient entre les corps inertes ou bougeant faiblement. Adrasté ne put s'empêcher de poser le regard sur le visage de certains d'entre eux plus longtemps que nécessaire. Il y avait des Bénis... beaucoup de Bénis. Leurs armures autrefois blanches étaient désormais recouvertes de sang, de terre et de suie. Certains cadavres portaient encore le bouclier d'Ilderad à bout de bras, mais il y en avait beaucoup moins. Adrasté remarqua également quelques combattants dépourvus de tout habit officiel. Des rebelles, probablement... Ou des civils.

Il y eut une déflagration à proximité et Jaime rentra la tête dans les épaules par réflexe, mais c'était inutile : le bouclier invisible d'Adrasté faisait rebondir tout ce qui les approchait. À proximité du pont-levis, c'était le chaos. Les dragons survolaient le champ de bataille en lançant des jets de flamme. Elles durent en éviter certains qui descendaient près du sol et fauchaient les malchanceux de leurs pattes aux griffes acérées. Tout sentait le brûlé. Jaime, Loïa et Adrasté passèrent juste devant une Bénie et un rebelle qui échangeaient des gerbes d'éclairs et de rocs dans un tumulte assourdissant. Alors que le rebelle envoyait un énorme rocher dans les airs en direction de la Bénie, celle-ci fit tomber un coup d'éclair qui heurta le roc dans un « bang » phénoménal et le désintégra en plusieurs milliers de gravillons.

— Attention ! hurla Loïa, qui courait derrière Jaime et Adrasté.

Celles-ci se retournèrent brusquement et se jetèrent aussitôt au sol, bras en avant. Un dragon vola à un mètre au-dessus d'elles et fondit sur le pont-levis encore relevé. Il atterrit sur la lourde structure de bois qui surplombait la muraille, referma sa mâchoire sur les chaînes qui retenaient le pont au sommet du mur, et un cliquetis métallique sonore résonna. Le pont-levis s'abaissa lentement, dans un grincement grave, et s'écrasa en soulevant un nuage de poussière. La voie vers l'intérieur de la Capitale était libre...

Jaime plissa les yeux et vit le dragonnier perché sur le dos de la bête faire de grands signes, comme s'il indiquait quelque chose.

— Il lance le signal ! s'écria Adrasté. Vite, il faut les devancer !

Elles se remirent debout et coururent à toutes jambes vers le pont-levis avant que quiconque ait pu les arrêter. Elles étaient tout près, mais pouvaient entendre les soldats Ildari se presser derrière elles. Lorsque le dragon toujours penché au-dessus de l'ouverture du pont-levis les vit approcher, il abaissa sa tête de reptile et ouvrit une gueule béante.

— Il nous a repérées, ça va chauffer ! hurla Loïa à Adrasté sans décélérer.

— Ça va aller !

Adrasté sentit la chaleur lui brûler les joues, mais les flammes que lança le dragon glissèrent sur le bouclier sans les atteindre.

— Attention !

Le dragon venait de quitter son perchoir et fonçait en piqué vers elles, ses ailes repliées contre son corps. Adrasté entendit le bourdonnement s'intensifier dans ses oreilles. Si le dragon venait trop près, elle ne pourrait plus utiliser ses pouvoirs et le bouclier céderait... Mais alors que le dragon ne se trouvait plus qu'à quelques mètres d'elles et semblait sur le point de les atteindre, une masse gigantesque le dévia de sa course. Une masse aux ailes de chauve-souris et aux écailles bleutées.

— BOLTZ ! s'écria Jaime, incrédule.

Niché entre les deux ailes d'un gigantesque dragon qui ne pouvait être qu'Azur, Boltz leur jeta un regard abasourdi et hurla :

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?!

— Tu es bien placé pour dire ça ! répliqua Jaime. Comment tu...

Mais elle dut à nouveau se jeter à terre. Le dragon qu'Azur avait projeté sur le côté venait de contre-attaquer. Les deux reptiles s'envolèrent dans les airs, se donnant des coups de griffes et claquant leurs mâchoires. Jaime, Loïa et Adrasté contemplèrent le furieux combat aérien qui se déroulait au-dessus d'elles, tout comme la plupart des autres guerriers, qui s'étaient momentanément arrêtés, incapables de comprendre pourquoi deux dragons se battaient alors qu'ils étaient censés être dans le même camp.

— Il a réussi, murmura Jaime, la voix tremblante.

De terreur, elle s'était enfoncé les ongles dans les joues en voyant Boltz monter dans les airs avec Azur, aux prises avec le dragon Ildari.

— Allez, viens !

Adrasté avait pris Jaime par le bras, mais elle se dégagea d'un coup sec et répliqua :

— Je ne vais pas partir et le laisser combattre ÇA tout seul !

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, hein ?! fit remarquer Adrasté en pointant un doigt vers le ciel, là où les deux dragons n'étaient plus que des points à peine visibles, noyés parmi les autres reptiles.

Jaime voulut protester, se ravisa. Elle lança un dernier regard anxieux vers le ciel et se remit à courir en direction de la Capitale. Prêtant à peine attention aux combats qui faisaient rage autour d'eux, elles traversèrent le pont-levis et s'engouffrèrent sur la place principale juste à temps pour voir un roc d'une taille impressionnante heurter la statue de la femme enceinte, dont le buste se détacha du reste du corps et explosa au sol. Bientôt, la Grand Place de la Capitale serait tout aussi détruite que l'extérieur des murs.

— Par là-bas ! dit Adrasté en montrant une petite ruelle.

Elles parcoururent la Grand Place en passant devant les restes de la statue et virent que de l'autre côté, quelques citoyens se pressaient dans les rues d'un air égaré.

— Qu'est-ce que c'est que c'était ? Ma maison a tremblé !

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ?

Plusieurs personnes qui se tenaient près d'Adrasté firent un bond spectaculaire lorsqu'ils se rendirent compte de sa présence.

— La Némésis ! Elle est ici !

— Elle veut se venger ! Sauve qui peut !

— Cachez vos Bénis !

Adrasté les regarda prendre leurs jambes à leurs cous avec une expression de profonde exaspération flegmatique, puis soupira en secouant la tête. Ils étaient consternés.

Elle se remit à marcher en direction du Grand Palais, suivie par Jaime et Loïa.

— Si on veut redevenir invisibles, il vaut mieux aller loin les foules, c'est ça ? demanda Jaime à l'adresse de Loïa.

— Euh, oui.

— Très bien, dans ce cas, je connais une entrée vers le Grand Palais qui nous évitera d'être repérées. Venez.

CHAPITRE XXV

Le Grand Palais

Lorsqu'elles arrivèrent devant la muraille du Grand Palais par une petite ruelle dérobée, Adrasté vit que Jaime montrait un anneau de fer rouillé accroché à la pierre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une entrée secrète, dit Jaime, Djaus nous avait fait passer par ici la dernière fois.

Adrasté jeta un rapide coup d'œil des deux côtés de la rue déserte et observa le petit anneau noirci. Les ressources du vieil homme l'impressionneraient toujours, mais après tout, il avait passé son temps à sillonner le Grand Palais, tandis qu'elle s'était cantonnée à la Tour Nord et aux écuries. Les serviteurs devaient en savoir tellement plus que les piliers de l'Ancien Vœu sur les secrets du Grand Palais. Lorsqu'elles se retrouvèrent dans l'obscurité du tunnel, elle ne put s'empêcher de ressentir un certain sentiment de claustrophobie qui n'avait rien à voir avec l'étroitesse du passage. Elle se retourna soudain dans un sursaut.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jaime.

— Rien... Rien.

Elle avait eu la furtive impression d'être observée, mais il n'y avait personne. C'était comme si une présence derrière elle avait écarté les bras dès son entrée dans le tunnel, prête à les refermer sur son corps et à l'étouffer. Elle n'aimait pas être ici. Pas du tout. Elle se sentait prise au piège. Mais elle devait revenir, elle avait quelque chose à faire. Elle aiderait d'abord Jaime à retrouver le livre, puis elle s'occuperait de la réelle raison qui l'avait faite revenir au Grand Palais.

Elle se força à respirer plus calmement. Il n'y avait rien à craindre. Ils étaient presque tous morts. Plus aucun Malaen ne l'obligerait à faire quoi que ce soit. Cependant, au-delà de l'emprise machiavélique que son grand-père avait pu avoir sur elle, c'était l'étrange atmosphère du Grand Palais qui lui compressait la poitrine. Elles poussèrent la grille qui marquait l'entrée du tunnel et se retrouvèrent au-dehors, dans un petit jardin. Il était vide, mais les bruits de la bataille qui faisait rage leur parvenaient nettement.

— Ils ont déjà réussi à percer les défenses du Grand Palais, murmura Loïa.

Elles levèrent toutes les trois la tête vers l'horizon qui commençait à s'assombrir. Était-ce parce que le crépuscule approchait ou à cause des panaches de fumée qui embaumaient désormais l'atmosphère sur des kilomètres tout autour d'elles ? Quelle qu'en soit la raison, le ciel était désormais sombre et menaçant et l'air était devenu cruellement sec. Aucune pluie ne viendrait troubler les dragons. Des boules de feu traversaient le ciel à toute vitesse et se mêlaient aux nuages noirs et rouges qui poussaient du sol à la manière d'un champignon lorsqu'une explosion se faisait entendre. Le sol tremblait tellement, maintenant, qu'elles devaient se tenir aux murs pour ne pas perdre l'équilibre. Parfois, un dragon se posait au sol et, le cou en avant, crachait un long jet enflammé, rasant tout ce qui se trouvait dans son rayon de portée.

— Les Bénis de l'Armée doivent être en train de tomber comme des fourmis, commenta sombrement Adrasté, les dragons n'en auront fait qu'une bouchée...

Elles restèrent à bonne distance des combats et se mirent à longer le mur qui menait au Grand Palais.

— Sais-tu comment entrer ? demanda Jaime en regardant avec appréhension le somptueux bâtiment de nacre qui s'élevait à présent au-dessus d'elles.

— Oui, on va vers...

Mais un cri aigu, glaçant et qui n'avait rien d'humain l'interrompit. Adrasté se figea. Elle le reconnaissait. Il s'agissait de...

— Malyria...

Tournant la tête, Adrasté croisa le regard de Jaime dont le visage avait perdu toutes ses couleurs. Par réflexe, toutes trois s'accroupirent contre le mur, même si cela était parfaitement inutile.

— Tu nous caches toujours, hein ? hurla Adrasté à Loïa par-dessus le cri du dragon.

Loïa hocha la tête, les mains sur les oreilles. Le cri bestial résonna à nouveau, couvrant le bourdonnement qui venait à nouveau d'envahir les oreilles d'Adrasté. L'ombre de Malyria la précéda alors tandis qu'elle apparaissait dans le ciel, juste au-dessus de l'endroit où elles s'étaient prostrées. Elle ne leur prêta aucune attention, cependant. La dragonne déploya ses ailes et fila lentement vers le combat qui battait son plein près de l'entrée de la cour et au-delà. Ils l'avaient libérée...

— Qui la chevauche ? demanda Jaime.

— Je ne sais pas... Je me suis aussi déjà demandé.

Avaient-ils réussi à mettre un Ildari du côté d'Omphal ? Tout ce temps, avaient-ils eu un allié secret qu'ils attendaient de révéler au moment où cela s'avèrerait absolument nécessaire et indispensable ? Elles se remirent debout et reprirent leur course, toujours en longeant le mur jusqu'à entièrement contourner le Grand Palais.

— Oh ! fit Jaime. Qu'est-ce que c'est, ce bâtiment ?

— L'arène, dit sombrement Adrasté. C'est ici qu'ont lieu les bénédictions.

L'arène se trouvait à l'écart du Grand Palais, loin de la cour principale. De l'extérieur, c'était un imposant monument aux allures d'amphithéâtre grec, avec des murs de pierre couleur crème. Seulement, contrairement aux amphithéâtres, l'arène formait un cercle complet et possédait un toit rappelant la forme d'un chapiteau de cirque.

Adrasté réprima un frisson. Revenir ici était particulièrement déplaisant. Elle avait de nouveau cette étrange sensation d'être observée, de vouloir se débattre pour échapper à un étau invisible. Les femmes enceintes étaient toujours amenées au sein de l'arène par un passage souterrain qui avait été conçu pour qu'elles puissent y accéder sans traverser le Grand Palais. Adrasté jeta un regard furtif vers Jaime. Elle répugnait profondément à l'amener ici et elle-même ressentait à nouveau cette

sensation de haut-le-cœur qu'elle avait si souvent réprimé, mais elle prit une profonde inspiration, secoua la tête, s'approcha et poussa une des portes qui menaient aux gradins. À l'intérieur, elles se retrouvèrent dans un couloir qui s'étirait à gauche et à droite, fait d'une pierre grise et lisse. Tout le long du couloir, plusieurs escaliers menaient aux gradins supérieurs. Il faisait encore plus froid ici qu'à l'extérieur.

— C'est vraiment ici que les nouveau-nés sont bénis ? demanda Loïa en regardant les escaliers sombres. Je n'ai jamais vu cet endroit.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Adrasté, seuls les piliers, quelques serviteurs et les femmes enceintes sont autorisés à y entrer.

Loïa et Jaime ouvrirent toutes deux la bouche et Adrasté leur fit signe de la suivre. Elles ne verraient pas l'arène de haut, car pour accéder au passage souterrain, elles devraient passer directement par le côté. Jaime jeta un regard inquiet derrière elles.

— Tu es certaine qu'il n'y aura personne ? dit-elle d'une petite voix.

— Absolument, répondit Adrasté à voix haute. En-dehors des bénédictions, cet endroit est toujours désert et contrairement à l'enceinte du Grand Palais, il n'est pas indestructible.

Leurs pas résonnaient contre la pierre et renvoyaient à nouveau à Adrasté cette impression d'être épiée. Elle se retint de faire volte-face, sachant qu'elle ne verrait que Jaime et Loïa, et porta une main à sa poitrine pour tenter de défaire le nœud qu'elle y sentait. Son anxiété ne s'apaisa pas lorsqu'elles parvinrent au bout du couloir qui débouchait sur l'arène.

— Woah, fit Loïa.

Elle avança jusqu'au centre et tourna sur elle-même, la tête levée vers les gradins.

— C'est grand !

— Pour pas grand-chose, grogna Adrasté.

Elle entendit alors un reniflement et se rendit compte que Jaime s'essuyait le nez et les yeux.

— Euh... ça va ? demanda Adrasté, alarmée.

— Oui, je... je ne sais pas ce qui se passe, je... C'est venu d'un seul... d'un seul coup !

Jaime était incapable de parler sans hoqueter et sangloter. Ses yeux se remplissaient de larmes sans qu'elle puisse les arrêter et sa poitrine se soulevait en soubresauts incontrôlables. Elle regarda autour d'elle comme si elle n'en croyait pas ses yeux et Adrasté ne put s'empêcher de ressentir une terrible culpabilité l'envahir.

— Je suis désolée, je n'aurais pas dû t'amener à nouveau ici, dit doucement Adrasté en prenant la main de Jaime, partons vite d'accord ?

— « À nouveau » ? dit Jaime en enlevant sa main et en passant la manche de son manteau sur son nez et ses joues pour en essuyer les larmes qui coulaient encore. Je suis déjà venue ?

Ses yeux s'agrandirent soudain. Adrasté se figea. Jaime s'était-elle rappelé quelque chose ?

— Adrasté... J'étais impliquée dans les bénédictions, c'est ça ? Je devais faire quelque chose ?

— Oui, dit Adrasté en secouant la tête, tu avais ton rôle à jouer. Mais je ne peux pas t'en dire plus, c'est...

— Dangereux, oui, je sais, acheva Jaime en reniflant. Si j'explose ici, je n'ose pas imaginer les dégâts.

Adrasté l'étreignit sans rien dire. Elle se dirigea ensuite vers la double porte d'où, des années durant, elle avait vu émerger un nombre incalculable de femmes enceintes. Elle était verrouillée. Adrasté donna un coup de pied chargé de magie qui fit sauter les deux battants de leurs gonds. Ils tombèrent au sol avec un fracas qui résonna en écho dans le large couloir sur lequel elles donnaient. Elles s'engouffrèrent avec précaution mais ne croisèrent personne. Tout le monde semblait effectivement s'être barricadé au sein du Grand Palais, seul endroit où ils pouvaient se protéger du feu des dragons. Le couloir descendait en pente douce et Adrasté savait que c'était parce qu'il s'enfonçait sous le sol pour émerger dans l'antichambre du Grand Palais, là où les femmes enceintes étaient rassemblées lorsqu'elles se présentaient devant l'Ancien Vœu. Elles se firent plus silencieuses à mesure qu'elles s'approchaient de la sortie et Loïa afficha une expression de concentration intense.

— À partir de maintenant, on va sûrement croiser du monde, chuchota Adrasté. Suivez-moi sans faire de bruit, d'accord ?

Avec une infinie précaution, elle baissa le verrou de la porte de bois sombre, qui céda avec un léger cliquetis. Loïa fut la première à passer la tête par l'entrebâillement.

— C'est bon, il n'y a personne...

Elle s'engouffra par l'ouverture, suivie de près par Adrasté et Jaime. L'antichambre ressemblait en tous points à l'arène, mais en miniature. C'était une vaste chambre circulaire avec un espace central entouré de marches qui s'élevaient en cercles concentriques. Au-dessus des marches les plus hautes, plusieurs longues fenêtres ajourées de vitraux laissaient passer une lumière multicolore qui s'imprimait sur le sol.

— Par ici, murmura Adrasté, la bibliothèque est juste derrière...

Elles passèrent près du hall d'entrée, d'où l'on entendait le vacarme créé par les combats juste de l'autre côté du mur. Malgré la luminosité irréaliste des lieux, l'atmosphère qui y régnait était sombre et tendue. D'occasionnels « BOUM » faisaient trembler le sol et lever des regards inquiets chez quelques serviteurs qui parlaient à voix basse, mais rien ne semblait ébranler le bâtiment. Elles avancèrent précautionneusement tandis que Loïa gardait un œil sur toutes les personnes qui croisaient leur chemin. Adrasté, vit que Jaime ne pouvait s'empêcher de lever la tête et regarder tout ce qui l'entourait, la bouche légèrement entrouverte. Elle songea que finalement, c'était en quelque sorte la première fois qu'elle pénétrait au sein du Grand Palais. Les piliers de nacre, les hauts plafonds, les gravures, les moulures et les statues de marbre grandiloquentes devaient faire un effet impressionnant, la première fois. Elle-même ne se souvenait pas vraiment de ce qu'elle avait pu ressentir en découvrant les lieux. Après tout, elle était née ici. Ce décor avait constitué une normalité dont elle n'avait réalisé l'indécence que bien plus tard. Elles arrivèrent devant la bibliothèque et durent attendre que le couloir soit entièrement vide pour ouvrir la porte.

— Quasiment vide, commenta Loïa à voix basse lorsqu'elles furent entrées. Très bien !

— Oui, je pense que les scientifiques ont mieux à faire aujourd'hui que d'étudier les Bénis, siffla Adrasté d'un ton mauvais.

— Où avais-tu vu le livre, Loïa ? demanda Jaime.

— Oh, euh... Je ne sais pas, dit Loïa, soudain mal à l'aise. Ça fait tellement longtemps...

— S'il te plaît, essaie de te souvenir ! implora Jaime avec une pointe de panique dans la voix. On dirait bien qu'il y a des centaines de livres ici...

— Des milliers, rectifia Adrasté avec un soupir.

Elle contempla l'immense bibliothèque et les étagères bicolores qui s'étendaient sur plusieurs dizaines de mètres devant eux. Si elles ne savaient pas par où commencer, elles seraient là pendant des jours...

— Sais-tu au moins à quel étage nous devons regarder ?

Loïa fronça les sourcils et finit par dire :

— Je... Je pense que c'était sur le premier balcon...

— Tu en es sûre ?

— Oui... Oui, presque sûre ! répéta Loïa en hochant la tête.

— Bien, dit Jaime. Allons-y ! Nous nous séparerons pour chercher plus vite.

— Pas si vite, coupa Adrasté, nous ne pouvons pas toutes y aller, Loïa ne pourra pas nous cacher si nous ne sommes plus dans son champ de vision. Loïa, tu restes ici et gardes un œil sur nous deux. D'ici, on voit toute la bibliothèque. Jaime et moi allons chercher le livre.

Loïa acquiesça et Jaime et Adrasté se dirigèrent vers les escaliers qui menaient au premier balcon de la bibliothèque. Adrasté longea les étagères de gauche, s'arrêtant de temps à autres pour lire les titres de certains ouvrages. « *Registre des Bénis aux dons élémentaires* », bien sûr, l'Ancien Vœu avait, depuis plusieurs années, tout mis en œuvre pour tenter de comprendre comment certains Bénis parvenaient à contrôler les éléments... Les Bénis ayant le don de l'eau étaient souvent prisés, notamment pour leur utilité en cas de combat contre Ilderad, comme aujourd'hui. « *Métaphysique : L'âme ou le corps, où circule la magie ?* », personne ne comprenait encore bien comment la magie circulait dans le corps des personnes qui en étaient pourvues. Il avait été établi que la magie était générée par le cœur, mais pouvait subsister malgré son absence ou l'absence d'autres organes. Était-elle donc liée à l'âme plutôt qu'à la chair ?

Cette question restait pour le moment sans réponse. « *Delpheris et Omphalos : création ou créateurs ?* », voilà un livre qu'Adrasté aurait volontiers parcouru si elle en avait eu le temps. Elle le savait depuis toujours : Jaime était la dernière héritière des Delpheris. Mais elle s'était souvent demandé si son incroyable puissance venait de l'Omphalos enfermé en elle ou d'une magie déjà présente dans le corps des Delpheris avant même la création de la pierre.

Toujours aucune trace de livre intitulé « *L'Éveil se fait au contact de l'Ennemi* ». Après plus d'une heure, Adrasté reposa ce qui lui semblait être le centième ouvrage, intitulé « *L'Éveil des sens, ou comment les Bénis sont parvenus à développer des capacités cognitives supérieures* ». Elle n'était pas souvent venue ici, car elle n'aimait pas beaucoup les scientifiques, qui semblaient y étudier une nouvelle façon toujours plus inventive et cruelle de tester des choses sur les Bénis. Lorsque Le Haut lui présentait un nouveau Béni dont elle devait aspirer le pouvoir, il était toujours accompagné d'un ou deux scientifiques. Ceux-ci parlaient des Bénis comme s'ils n'étaient que des objets, même en leur présence. Aujourd'hui, il n'y en avait que quelques-uns dans la bibliothèque, tous affairés sous leurs courtes capes blanches et dorées. Ceux qui, même lorsque le pays était attaqué, ne pensaient toujours qu'à leurs expériences... les lèvres serrées, elle s'approcha de l'un d'eux. Il ne l'entendit pas, même lorsqu'elle s'arrêta juste derrière lui. Plongé dans un gros ouvrage poussiéreux, une plume à la main, il semblait absorbé par ce qu'il écrivait. Il serait si facile de le tuer, là, tout de suite...

À cet instant, quelqu'un lui tapota l'épaule et elle se retourna dans un léger sursaut. C'était Jaime. Adrasté jeta un bref regard en arrière et vit avec soulagement que le scientifique ne s'était rendu compte de rien. Jaime lui montra le livre qu'elle tenait dans la main et le cœur d'Adrasté s'accéléra. Sur la couverture, une écriture fine, presque calligraphiée, indiquait « *L'Éveil se fait au contact de l'Ennemi* » en lettres noires. Contrairement aux gros ouvrages exposés dans la bibliothèque, celui-ci était plus fin et faisait penser à un registre officiel écrit à la main, aux pages cornées et froissées. Les pages étaient grossièrement attachées entre elles par une ficelle dorée.

Jaime mit un doigt sur sa bouche, puis désigna un renfoncement au fond du balcon. Adrasté acquiesça et elles s'y dirigèrent. Elles ne risquaient

pas d'être dérangées, là-bas. Elles s'assirent sur le sol en tailleurs, Jaime releva la première page et Adrasté se pencha au-dessus de son épaule pour lire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVI

Le Secret de l'Ancien Vœu

Jaime se demanda d'abord si elle parviendrait à comprendre un seul mot de ce qu'elle avait sous les yeux. Les premières pages n'étaient qu'une suite de dates et de notes succinctes et indéchiffrables. La première inscription était la plus ancienne et renvoyait à trente ans auparavant, soit avant la naissance de Jaime. Au fil des pages, les dates se faisaient de plus en plus récentes et finalement, l'auteur avait semblé décider que certains passages nécessitaient l'ajout de titres en plus de la date.

— On dirait un journal, murmura Jaime. Il y mettait toutes ses découvertes au sujet de la magie des Bénis...

Jaime tourna les pages, le cœur battant, et s'arrêta lorsqu'elle vit : « Le Secret de l'Ancien Vœu : La Gardienne et le Jeu ». Elle plissa les yeux et lut :

Il est des mystères que je ne m'explique toujours pas. Il y en aura sans doute jusqu'à la fin des temps, tant que la magie vivra et qu'elle habitera les humains. J'ai passé ma vie à chercher les raisons de cette cohabitation. Puisque la magie semble avoir sa volonté propre, pourquoi nous a-t-elle choisis pour se manifester ? Quelles sont ses règles, ses limites ? Elle refuse toujours de se livrer entièrement à nous et n'écoute qu'elle-même, nous obligeant à l'explorer. Quelle curiosité.

Il y a quelques mois, j'ai assisté à ce qui était sans doute la curiosité la plus fascinante de ma carrière. Je ne cesse de me demander, aujourd'hui encore, ce que cela implique. Plus que jamais, je redoute les extrémités auxquelles nous pourrions être confrontés si nous continuons. Mais cela est nécessaire, n'est-ce pas ? C'est ce que Le Haut répète constamment.

J'ai été autorisé à être témoin de la toute première bénédiction avec la nouvelle Gardienne. Le processus vient de changer et je suis sans doute le seul à avoir eu l'honneur d'être dans l'arène en compagnie des piliers. Le Haut m'a demandé d'être présent, car il souhaite comprendre comment ce pouvoir pourrait un jour être extrait de la Gardienne. Mais avant de me conduire à l'arène, il m'a fait des révélations étonnantes sur les recherches menées auparavant. Je travaille ici depuis plusieurs années, et pourtant je me rends compte que la teneur de mes connaissances relatives aux pouvoirs de l'Omphalos est loin d'être aussi épaisse que je le pensais. Afin de pouvoir mener la suite de mes recherches, je dois d'abord retranscrire ici les faits qui m'ont été confiés.

La Gardienne est arrivée il y a plusieurs mois. Elle est le nouveau réceptacle de l'Omphalos. Le Haut pensait pouvoir utiliser le don d'appropriation d'Adrasté Malaen pour récupérer la pierre sacrée, mais il semblerait qu'elle n'y soit pas parvenue. Cet échec a posé des questions dont je n'ai toujours pas les réponses. Adrasté Malaen n'a jamais eu aucun mal à absorber les dons qui lui ont été présentés. Mais cette fois, il y a eu un trop plein. Mes hypothèses tendent vers une sorte de capacité maximale présente en chacun de nous pour recueillir la magie. Mais qui d'autre qu'un Malaen pour porter la pierre ?

Béni miroir, solution en développement

Nous avons un nouvel espoir. Il semblerait qu'un Béni miroir ait été créé le jour même de la bénédiction d'Adrasté Malaen. Alors qu'elle est capable de s'approprier la magie des autres, ce Béni nommé Zaël serait apparemment capable d'intégrer sa propre magie et bien d'autres choses chez les humains, même s'ils n'ont aucune once de magie en eux de prime abord. Ce fait vient d'être découvert et il est d'une rareté extrême. Le Haut considère que ce don ne peut être ignoré. J'ai été chargé de développer notre capacité à le dupliquer. Une fois ce don implanté à Adrasté Malaen,

Le Haut prévoit de récupérer l'entièreté de ses facultés afin de pouvoir un jour aspirer l'Omphalos.

Les expériences sur le Béni miroir sont un échec. Alors que nous pensions avoir réussi à implanter sa magie dans un autre humain de façon durable, celui-ci a fini par perdre la raison et mourir. Sa magie semble être une sorte de virus qui finit par tuer ceux qui la reçoivent. Nous avons des hypothèses. Nous savons que le consentement est un facteur important : pour que la magie s'installe et circule de manière durable entre deux individus, il est indispensable que le donneur consente. Peut-être est-ce notre élément manquant ?

Nous avons tenté d'implanter des organes à des humains ayant besoin d'un transplant. Nous n'avons pas réussi à obtenir de meilleurs résultats. Nous tenons le miroir à l'écart, désormais, et le surveillons étroitement, car nous craignons qu'il ne contamine tous les Bénis. S'il lui venait à l'idée de transférer sa magie aux autres, nous ne tarderions pas à avoir plusieurs cadavres sur les bras.

Je ne peux rédiger ce compte rendu sans revenir sur Le Jeu. Je doute que quiconque à part moi-même et les piliers n'en connaisse l'existence. Le Jeu constitue le plus grand Secret de l'Ancien Vœu. Celui qui permet à la secte de continuer à exister. Lorsque Le Haut a fait le vœu de partager les pouvoirs de l'Omphalos avec le peuple, les habitants étaient si heureux qu'ils en ont oublié la mise à l'écart des Delpheris, créateurs de la pierre. En effet, pourquoi soutenir une dynastie qui ne gardait ses dons que pour elle, laissant le reste du peuple dans la misère ? Les Malaen, eux, étaient prêts à perpétuer ce pouvoir, à le répandre. Mais après le renversement, les

Malaen ont vite compris qu'ils ne pourraient pas tuer les Delpheris. Grâce à la magie qui coulait en eux, ils avaient pu créer une pierre recelant l'essence même de leur puissance, une source intarissable de magie qui constituait un artefact d'une valeur inestimable. Cependant, ils s'étaient bien assurés que leur magie disparaîtrait avec eux. Ainsi, pour garder les propriétés de l'Omphalos, il fallait qu'ils restent en vie. Les Malaen ont donc emprisonné tous les Delpheris et les ont forcés à se reproduire afin de toujours avoir un héritier. Le père du Haut, aujourd'hui décédé, a lui-même fait deux enfants à Selina Delpheris contre son gré : le plus jeune, Orlon Malaen, est aujourd'hui celui que l'on appelle « Le Haut », le grand décisionnaire de la secte. L'aîné est l'Enfant Immortel, choisi par le père du Haut pour porter le sceau des Delpheris en lui. Il est à l'origine de la toute première bénédiction et a donc créé ce qui est aujourd'hui la Secte de l'Ancien Vœu. Tout comme son frère, il n'est qu'à moitié Delpheris. Ce savoir n'est connu que de quelques membres de l'Ancien Vœu et est transmis uniquement au Général des Armées : ils doivent saisir l'importance de ce qu'ils défendent.

Nous ne comprenons pas vraiment comment, mais le Béni miroir continue de vivre malgré l'absence de tous ses organes vitaux. Sa magie le maintient dans notre monde. Il marche, il parle, il respire... Cependant, il y a un souci. Comme il n'a plus de réelle présence humaine, nous notons le développement d'une impressionnante capacité à se mouvoir en silence. Nous ne l'entendons plus, même si nous le voyons et qu'il garde une consistance solide. Il n'est plus entièrement de ce monde. Nous songeons à l'éliminer, car il devient un danger que nous ne pouvons ignorer plus longtemps, mais Le Haut insiste pour que nous le maintenions en vie pour le moment.

Le Haut vient de donner l'ordre. Adrasté Malaen sera amenée devant son Béni miroir ce soir et devra aspirer son don. Elle ne sera pas mise au

courant des effets, mais cela n'empêchera pas Le Haut de récupérer ses pouvoirs avant qu'elle ne meure.

Le Jeu

De toutes les choses que j'ai vues ici, Le Jeu est l'événement le plus déroutant. Je ne sais d'ailleurs pas si ce terme est réellement approprié. Je ne sais quoi penser.

Le Jeu est la base de toute bénédiction. Toute femme enceinte souhaitant faire bénir son enfant doit accepter de jouer pour exaucer son vœu. Voici le protocole :

D'abord, la Gardienne est amenée dans l'arène et placée au centre, en présence de tous les piliers ainsi que de l'Enfant Immortel. Puis les femmes y sont escortées à leur tour. Le Haut se lève et révèle que les Delpheris ne sont pas tous morts, provoquant généralement un effarement parmi les femmes présentes. Il désigne la Gardienne et leur annonce qu'elle est leur dernière descendante en vie. Malheureusement, ils ne peuvent la tuer, car elle refuse de partager le pouvoir de l'Omphalos. Depuis tout ce temps, c'est elle qui le renferme jalousement, égoïstement.

Le Haut explique alors les règles du Jeu : pour obtenir la bénédiction de l'Omphalos, il suffira de suivre ses consignes. J'ai moi-même été surpris par la simplicité des choses la première fois. D'abord, les serviteurs distribuent des fouets à chacune des femmes. Le Haut reprend la parole et annonce que pour montrer leur allégeance à la secte, elles devront chacune donner un unique coup de fouet à la Delpheris vengeresse pour punir son égoïsme. Si elles frappent assez fort, peut-être consentira-t-elle à leur céder enfin le pouvoir de la pierre sacrée ? J'ai pu observer qu'à ce stade, chaque femme semble convaincue d'être celle qui parviendra à faire assez mal à la Gardienne pour qu'elle accepte enfin de libérer l'Omphalos. Durant de longues minutes, les coups pleuvent et les cris de la Gardienne résonnent. Parfois, quelques femmes donnent plus que le coup qui leur est alloué, emportées par leur volonté de faire obtempérer la Gardienne. Les fouets sont ensuite reposés, sur ordre du Haut. Il note que manifestement,

aucune d'entre elles n'a réussi. Souvent, une pointe de déception teinte sa voix.

Le Jeu continue donc. Peut-être qu'à la prochaine étape, une d'entre elles parviendra à se distinguer ? Voici la deuxième consigne à suivre : nul besoin d'outils, cette fois, elles pourront utiliser tout ce qui leur semblera utile pour... persuader la Gardienne. Toutes les issues de l'arène sont fermées, la Gardienne est lâchée, et les femmes enceintes se bousculent pour être les premières à l'atteindre, à lui faire mal et la forcer à recracher la pierre sacrée. Je me demande souvent, à ce moment-là, ce qui anime ces femmes qui, quelques minutes auparavant, étaient de braves et douces créatures attendant leurs nouveau-nés. S'étaient-elles progressivement transformées en furies avides de faire souffrir la Gardienne car elles la voyaient comme la responsable de leurs malheurs, ou prenaient-elles simplement un goût invouable pour la torture ? Au beau milieu de ce carnage, certaines finissent par jeter un regard mortifié vers Le Haut et annoncent avec un ton d'excuse qu'elles souhaitent se retirer du Jeu. Le Haut accepte sans broncher. Les forfaits sont mises à l'écart, mais n'ont pas le droit de quitter l'arène avant la fin du rituel de bénédiction.

La troisième et ultime étape est la plus décisive. À ce stade, les femmes sont souvent recouvertes du sang de la Gardienne. Cette dernière, battue, mutilée, est recroquevillée dans un coin et attend, terrorisée, de savoir ce qui va lui arriver ensuite. Le Haut demande alors aux femmes de contempler leurs mains, puis la Gardienne. Il fait remarquer que ses blessures se sont déjà fermées : grâce à l'Omphalos, elle ne souffre même pas très longtemps. Son corps est magique, son sang est magique et c'est là la clé. Puisqu'elle refuse toujours de partager son pouvoir avec elles, celles qui voudront obtenir la bénédiction pour leur enfant devront manger la chair de la Gardienne ou boire son sang. Car c'est seulement de cette manière qu'ils arriveront à récolter pour leur bébé la magie qui coule en elle.

Le voici, le vrai Secret de l'Ancien Vœu. Le secret des bénédictions et leur rituel. Les femmes échangent souvent des regards hésitants à la suite de ces propos. La plupart décident de déclarer forfait. D'autres continuent. D'un air incertain, elles goûtent le sang souillant leurs mains, mais Le Haut précise qu'il faudra une quantité bien plus importante que cela si elles veulent imbiber leurs propres organes de la magie de l'Omphalos et

ainsi la transmettre à leurs nouveau-nés. Mais attention, précise-t-il, il faut qu'elle reste vivante. Les serviteurs s'avancent avec des poignards et celles qui le souhaitent s'en emparent. Il m'est impossible de décrire avec précision ce qui se déroule par la suite, mais lorsque les femmes se relèvent au-dessus du corps inconscient de la Gardienne, celui-ci est généralement méconnaissable et ne forme qu'un tas difforme et sanglant. Des torchons sont apportés aux femmes ayant réussi la dernière étape pour leur permettre d'essuyer leurs bouches et leurs visages, ainsi que de l'eau pour faire passer le goût.

Le Haut se lève, annonce que les femmes ayant eu le courage d'aller au bout ont vengé la secte, qu'elles peuvent être fières de leur exploit et que grâce à elles, la magie de l'Omphalos vivrait à travers leur enfant désormais Béni. Leurs souvenirs des dernières minutes sont ensuite effacés par Adrasté Malaen, puis Talgaärt Malaen accomplit le geste symbolique de bénédiction pour celles qui ont réussi les épreuves. Un serviteur se charge ensuite de récupérer assez de sang sur la Gardienne avant qu'elle ne guérisse et le ramène à l'Enfant Immortel pour lui assurer la longévité qui le caractérise.

Au fil de mes recherches, je me rends compte du génie qu'a dû déployer Le Haut pour mettre en place cette méthode. Je l'ai interrogé sur certains détails du rituel de bénédiction et ses explications étaient fascinantes.

Lorsque je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas directement donné aux femmes la consigne finale, il m'a doucement répondu qu'elles devaient VOULOIR faire du mal à la Delpheris, pas parce qu'il le leur demandait, mais parce qu'elles la détestaient d'elles-mêmes. En augmentant progressivement la haine qu'elles éprouvaient à son égard, en accentuant leur sentiment d'échec engendré par les épreuves précédentes, il dirigeait leur sentiment de frustration envers la Gardienne et faisait d'elle leur cible naturelle. S'il leur avait ordonné d'emblée de boire un sang qu'elles ne voyaient pas encore, elles auraient rechigné. La satisfaction, cependant, d'avoir été les responsables de ce sang versé les rendait presque FIÈRES de pouvoir le boire et transmettre le résultat de leur dur labeur à leur

enfant. Le consentement était la clé... Il fallait que les femmes enceintes souhaitent sincèrement verser le sang de la Gardienne et le boivent en toute connaissance de cause... avant d'oublier à jamais ce qu'elles avaient accompli ce jour-là.

Ma seule inquiétude reste l'implication de la Gardienne. Son état se fait de plus en plus instable, malgré les interventions d'Adrasté Malaen. De plus, les anomalies dont tout le monde parle semblent prouver que le nouveau processus ne marche pas pleinement. Il n'est pas garanti que les femmes aient bu assez de sang pour que leur enfant puisse jouir de la magie de l'Omphalos sans en payer le prix. La souffrance et la mutilation laissent des traces. De temps à autre, l'état de traumatisme de la Gardienne devient tel que son pouvoir prend le pas sur elle et explose de manière phénoménale. La première fois, nous avons eu à déplorer la perte de plusieurs piliers, mais depuis, Adrasté Malaen est parvenue à absorber les ondes d'énergies avant que celles-ci ne détruisent les murs de l'arène. Sa relation avec la Gardienne me laisse par ailleurs perplexe. Elle a été chargée de veiller à ce qu'il n'y ait plus de crise, mais je crains que cette proximité ne soit périlleuse. Après tout, la Delpheris est l'Ennemie... Et la dernière façon que nous ayons d'éveiller le pouvoir de l'Omphalos est de passer à travers elle. Qu'arriverait-il si Adrasté Malaen décidait soudainement de récupérer ce pouvoir pour elle-même ? Se peut-il qu'en fait, elle cherche à renverser le régime en s'emparant en cachette de toutes les ressources magiques de l'Omphalos ? Ceci supposerait évidemment que la pierre ait une ressource limitée, ce qui n'a pas encore été prouvé.

En définitive, la capacité d'Adrasté Malaen à absorber la mémoire et les pouvoirs nous est indispensable, et Le Haut le sait. Elle est la clé du Secret de l'Ancien Vœu, celle qui permet qu'il reste à jamais enfermé au sein de ces murs et ne soit jamais divulgué.

Adrasté interrompit sa lecture. Au fil des pages, une sensation glacée s'était immiscée dans sa poitrine à la manière d'une branche d'arbre poussant à une vitesse vertigineuse à travers ses poumons. Tout son corps était pétrifié. Elle regarda Jaime, qui avait toujours la tête penchée sur le livre, mais dont les yeux ne bougeaient plus. Ils restaient fixés sur la phrase qu'elle venait de lire. Elle ne tourna pas les autres pages.

Pendant plusieurs minutes, elles restèrent ainsi, assises l'une à côté de l'autre, comme paralysées. Adrasté n'osa pas faire un geste. Elle n'avait aucune idée de comment Jaime réagirait à ce qu'elle venait d'apprendre. Adrasté songea elle-même à ce qu'elle avait lu. Zaël... Elle avait vu juste. C'était bien lui. Il était le seul Béni au monde à être aussi puissant qu'elle pour la bonne raison qu'il était son miroir... Ils étaient liés. Il avait été élevé et engraisé comme un porc bon pour l'abattoir, en attendant de pouvoir être utilisé par l'Ancien Vœu... tout comme elle. Adrasté comprenait son désir de vengeance. Ils avaient cela en commun aussi, finalement.

Elle se rappelait avoir demandé à convoquer une Assemblée ce soir fatidique, après avoir congédié Djaus. Elle avait fait venir les piliers, étonnés. Puis elle avait frappé. Avant qu'ils la voient venir. L'un après l'autre, elle les avait tués, s'assurant qu'ils ne pourraient pas se régénérer grâce à leurs pouvoirs. Talgaärt, ses cousins, son grand-père... Elle n'avait ressenti ni douleur, ni culpabilité, ni regret. Elle les avait simplement tués, et s'était enfuie. Aujourd'hui, plus que jamais, elle savait qu'elle avait bien fait en lisant ces lignes. Pourquoi la tatoueuse avait-elle voulu que Jaime retrouve ce livre ? Adrasté sursauta lorsque Jaime s'adressa soudain à elle.

— Adrasté... dit-elle d'une voix inhabituelle, presque méconnaissable. Combien de fois m'as-tu effacé la mémoire après ces rituels ?

— Que... quoi ?

— Tu m'as très bien entendue. Alors, combien ?

Adrasté croisa le regard bronze de Jaime.

— Je... Je ne sais plus, avoua-t-elle en baissant les yeux.

Pour la seconde fois depuis qu'elle avait retrouvé Jaime, Adrasté sentit sa gorge se serrer et déglutit.

— Lorsque j'ai rencontré Zaël, reprit Jaime, il m'a dit que j'étais tenue à l'écart... Loin des autres Bénis. Et toi... Tu m'as dit qu'on passait notre temps ensemble... Que nous jouions. Mes pouvoirs qui prennent plusieurs formes, mes explosions...

L'espace d'un instant si court qu'elle crut qu'elle l'avait imaginé, Adrasté vit une pointe de démente contenue voiler le regard de Jaime. Ses yeux s'écartèrent légèrement.

— Je suis la Gardienne, c'est ça ? L'Ennemi, c'est moi... Et l'Omphalos n'a pas vraiment disparu... Elle est ici.

Elle mit une main sur sa poitrine. Ses yeux toujours écarquillés lui donnaient l'air vaguement nevrosée.

— C'est pour ça qu'il m'apparaît en rêve et que tu es là... On partage son pouvoir depuis que tu l'as absorbé... C'est ça, non ? dit-elle avec insistance en voyant qu'Adrasté ne réagissait pas.

— Oui... répondit précipitamment Adrasté. Oui, c'est bien ça.

— Et la raison pour laquelle ces horreurs sont restées secrètes toutes ces années... Le rituel... Les femmes enceintes... Tout ça, c'est parce que tu étais là pour effacer leurs mémoires... Et la mienne, acheva-t-elle sans la quitter des yeux.

— Ce... Ce n'est pas juste, répondit Adrasté en secouant la tête, la gorge toujours serrée. J'étais une enfant quand ça a commencé et le jour où j'ai voulu arrêter, ils ont planifié de récupérer mon don et de me tuer.

Elle s'interrompit pour prendre une profonde inspiration et se rendit compte qu'elle tremblait. Elle avait presque oublié qu'elles se trouvaient à la bibliothèque et n'étaient pas seules.

— Je ne voulais surtout pas qu'ils se débarrassent de moi... Ils ne savaient pas que j'effaçais ta mémoire après chaque rituel. Je ne le faisais pas pour protéger les Malaen... Je... C'était parce que...

Elle ne put se retenir plus longtemps. Sa voix se cassa dans un ridicule couinement aigu lorsqu'elle poursuivit :

— Tu... tu ne... Ton état après les bénédictions... À chaque fois, c'était... c'était comme si tu perdais la raison. Tu étais torturée, ton corps entièrement ouvert, tes organes mutilés... Et... Et tu étais consciente, tu hurlais... Je ne... pouvais pas... Impossible que je te laisse endurer ça alors que ça devait se reproduire toutes les semaines. Nous sommes devenues amies et je... je savais que si je déviais un tant soit peu de ce qui m'était demandé, ils m'éloigneraient de toi. Et ça... je ne pouvais pas. J'étais la seule à pouvoir rendre ton supplice supportable. À chaque fois que j'absorbais ta mémoire, c'était... C'était comme vivre ce que tu avais vécu. Mais avoir ces images et ces sensations en moi, à qui ça n'était pas réellement arrivé, était toujours mieux que de te laisser ces souvenirs bien

réels. C'est aussi pour ça que je ne peux pas te redonner la mémoire, ni maintenant, ni jamais. Si je le faisais, tu... Tout, absolument tout te reviendrait d'un seul coup, toute la douleur... Je ne sais pas ce que ça pourrait provoquer, mais... Je pense que tu pourrais en mourir. Et ça...

Incapable de continuer, Adrasté serra les lèvres et secoua la tête pour faire passer ce qu'elle ne parvenait pas à exprimer par des mots. Jaime n'avait rien dit. Elle n'avait à aucun moment manifesté l'envie d'interrompre Adrasté ni réagi à ses propos. Elle l'avait simplement regardée avec le même regard figé. Adrasté fit de son mieux pour renifler silencieusement et ne pas révéler leur présence, essuya ses joues humides et reprit d'un ton plus décidé, moins suppliant :

— Je ne regrette pas de l'avoir fait. Je t'ai effacé la mémoire avant ma fuite une dernière fois. Je t'ai tout effacé, absolument tout, pour que tu ne te souviennes de rien et puisses vivre une nouvelle vie. Si c'était à refaire, je le referais. Sans hésiter. Mais cette fois, je resterais près de toi. Je ne m'en irais pas, je ne te laisserais pas seule.

À la grande surprise d'Adrasté, Jaime l'observa encore plusieurs secondes et finit par lâcher un soupir en fermant les yeux.

— Je comprends.

— Tu... C'est vrai ?

Jaime hocha la tête.

— C'est bizarre, murmura-t-elle, comme si elle se parlait plus à elle-même qu'à Adrasté, j'ai tout lu... j'ai tout compris. Je t'ai écoutée. Je sais qui je suis, maintenant. Et... et ce que j'ai vécu... C'est terrible. Mais je n'arrive pas vraiment à le ressentir. Je me le représente, mais... c'est comme si c'était arrivé à quelqu'un que je connais, pas à moi. Pourquoi la tatoueuse voulait que je trouve ce livre à ton avis ?

Adrasté fit une grimace de la bouche pour signifier qu'elle n'en savait rien. Elles levèrent toutes les deux la tête en entendant une nouvelle explosion dehors. C'était comme si elles émergeaient d'une bulle qui les avait momentanément coupées du monde extérieur.

— Est-ce que tu te sens bien ? demanda Adrasté. Je pense qu'il vaut mieux partir, maintenant...

Jaime regarda une dernière fois le registre qu'elle tenait encore ouvert sur ses genoux et recourba la lèvre inférieure d'une façon qui rappelait un enfant triste. Puis, après un second soupir, elle le referma.

— Tu as raison... Tout ce temps, je voulais venir au Grand Palais pour trouver des réponses. Et maintenant... je pense que je sais tout ce que j'ai besoin de savoir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVII

La rencontre

L'air était si sec que Boltz avait l'impression que chaque inspiration allumait un feu dans sa gorge. Il regarda vers le bas, là où à plusieurs centaines de mètres de petits points bougeaient en tous sens à l'entrée principale de la cour du Grand Palais. Les Bénis n'en menaient pas large et l'effet de surprise qu'avait eu l'apparition d'un dragon qui s'attaquait non pas aux Bénis mais aux autres dragons n'avait été utile qu'un court moment. Boltz aurait volontiers laissé Ilderad envahir la Capitale, mais les dragonniers s'étaient également mis à pourchasser les civils et à tout brûler sur leur passage, ce qui l'avait mis hors de lui. Il se fichait bien que le Grand Palais soit en difficulté, mais si Jaime se trouvait dedans, il fallait à tout prix qu'il empêche les Ildari d'y accéder et de carboniser tout ce qu'ils y verraient.

— Tiens bon, allez, murmura Boltz en tapotant le dos d'Azur, qui lui répondit par un ronronnement sonore.

Même s'il ne pouvait l'entendre, Boltz savait que le dragon pouvait lire ses pensées à travers ses mains. Les rugissements des autres dragons tout autour faisaient désagréablement vibrer ses tympans et il avait demandé à Azur de prendre un peu de hauteur pour s'éloigner des panaches de fumée toxiques. Il se tenait désormais au-dessus du combat et tentait de récupérer son souffle.

Azur lança soudain un cri strident et donna un coup d'aile qui faillit désarçonner Boltz. Celui-ci poussa un cri de saisissement, mais comprit ce qui venait de se passer. Un dragon qui volait encore plus haut et dont la taille devait avoisiner le double de celle d'Azur venait d'essayer de les

surprendre, mais heureusement, Azur s'était décalé juste à temps. Boltz serra les jambes à s'en donner des crampes et ajusta sa position.

— Fais la torche ! s'écria-t-il. Vise bien !

Azur lança un jet de flamme qui fondit à une vitesse fulgurante non pas sur le dragon, mais sur la femme qui était assise sur son dos. Celle-ci tenta de l'éviter, mais ses longs cheveux roux prirent feu et le dragon disparut tandis que sa cavalière hurlait et gesticulait pour éteindre le brasier sur sa tête.

— Azur, vite, au sol !

Ils plongèrent en piqué sur un dragon aux écailles vertes qui poursuivait des civils en plein milieu de la cour du Grand Palais. Azur enfonça promptement ses crocs dans le cou de la bête qui s'apprêtait à refermer sa mâchoire sur la jambe d'une femme tombée à terre. Le reptile rugit furieusement et se détourna de sa cible, surpris. Boltz en profita pour décocher un coup de pied à son dragonnier, qui bascula hors de vue dans un glapissement aigu. Son dragon s'éleva dans les airs en secouant la tête pour se défaire de la douleur provoquée par la blessure et disparut dans un nuage de fumée. Le tempérament turbulent et impétueux d'Azur le rendait vif et agile, ce qui avait permis à Boltz d'esquiver plusieurs attaques. Les jets de flamme qu'il crachait semblaient également plus rapides.

— Ne décolle pas tout de suite, Azur. Restons un peu à terre.

Il sentit alors une bourrasque brûlante lui ébouriffer les cheveux et leva instinctivement la tête. Un dragon aux écailles bleutées passa au-dessus de lui. Boltz vit qu'il se dirigeait vers trois dragons qui tentaient de forcer l'entrée principale. Le dragon bleu chargea et obligea les autres à reculer en battant des ailes avec colère. Azur poussa un cri inhabituel et Boltz pensa qu'il devait être aussi confus que lui. Un autre dragon du côté des Bénis ? Le dragon tourna alors vers lui sa tête pourvue de cornes jaunâtres, et bien qu'Azur soit à terre, Boltz eut l'impression de faire une chute de plusieurs mètres. Il le reconnaissait. C'était le dragon des cachots.

Il se produisit une chose curieuse. Le dragon bleu qui venait d'apparaître échangea un long regard avec Azur et lorsque Boltz baissa les yeux, il vit les écailles de sa monture se teinter d'un étrange reflet à la lueur du soleil couchant. Puis il réalisa quelque chose. Certains dragons avaient des couleurs similaires à celles d'Azur, mais celle du dragon du cachot

correspondait en tous points. Boltz tendit le cou pour apercevoir qui chevauchait l'autre dragon bleu, mais celui-ci battit aussitôt des ailes et quitta le sol. Boltz put néanmoins distinguer une silhouette en armure blanche tenant deux épées à bout de bras. Un Béni à dos de dragon ?!

— Comment diable ont-ils fait pour en obtenir deux ? s'exclama un des dragonniers qui avait tenté de forcer la porte.

Boltz vit ses équipiers hocher la tête d'un air tout aussi perplexe et ils s'élevèrent tous les trois à la poursuite de leur assaillant, qui volait vers une des tours les plus basses du Grand Palais. Pourquoi les avait-il attaqués pour s'enfuir aussitôt ? Mais il ne tarda pas à comprendre. Lorsque le premier dragon Ildari parvint au niveau du dragon bleu, il y eut un bref échange de flammes et Boltz vit le dragonnier en armure blanche lever brusquement les deux bras et croiser ses épées.

— Par l'Enfer des Delpheris ! hurla Boltz avant d'avoir pu s'en empêcher.

Un épais harpon avait subitement jailli de la tour près de laquelle ils s'affrontaient et s'était profondément fiché dans le flanc du dragon Ildari, qui poussa un cri à faire trembler le sol. Boltz se boucha les oreilles de ses mains et regarda, pétrifié, le Béni lancer un coup d'épée qui décapita net son adversaire. Le corps du dragonnier glissa lentement de son dragon tandis que l'animal, tiré par la chaîne vers la tour, se débattait pour y échapper. Mais il n'eut bientôt plus la force de résister et fut avalé par les murs blancs.

— On va rester loin de tout ça, d'accord ? dit doucement Boltz à Azur en reposant des mains fébriles sur le dragon.

Il se rendit compte que, tout comme ses mains, sa voix tremblait.

— Boltz !

Boltz tourna vivement la tête. C'était Jaime. Elle se précipitait vers lui à travers la cour du Grand Palais sans prêter attention aux combats qui faisaient rage sur son chemin.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Mets-toi à l'abri ! s'égosilla Boltz, à la fois soulagé de la savoir en vie et terrorisé à l'idée de la voir mourir sous le feu d'un dragon.

— Tu n’es pas parti non plus ! rétorqua Jaime en continuant de courir vers lui.

Un Béni qui venait de la reconnaître se rua vers elle, épée en l’air, mais Jaime leva simplement la main et il fut précipité en arrière comme tiré par un fil invisible. Adrasté et Loïa apparurent bientôt derrière elle. Loïa restait près d’Adrasté, qui avait dégainé son couteau et maintenait un champ de force autour d’elles. Elles parvinrent juste en dessous d’Azur, et Adrasté jeta à Boltz un regard impressionné.

— Tu as pris du galon, on dirait, lança-t-elle. C’est ton lézard, cette chose immense ?!

Avant que Boltz n’ait pu leur répondre, Azur fit quelque chose d’étrange. Il déplia ses ailes et, sans même en avoir reçu l’ordre, décolla du sol.

— Qu’est-ce que tu fais ?! s’écria Boltz. Attends !

Mais Azur ne l’écoutait pas. Il s’éleva plus haut et Boltz comprit enfin ce qui l’avait fait réagir. Quelques mètres plus loin, le dragon des cachots était acculé par des Ildari.

— Mettez-vous à l’abri ! cria-t-il à Jaime en regardant vers le bas. Je... On parlera plus tard !

Il espérait de tout son cœur que ce qu’il venait de dire était vrai. Imperturbable, Azur continuait de voler vers le Béni à dos de dragon.

— Tu veux l’aider, hein... murmura Boltz, les sourcils froncés.

Azur lança un grondement que Boltz sentit plus qu’il n’entendit et qui confirma ce qu’il pensait. Quelques autres dragonniers d’Ilderad qui avaient vu leur dragon se faire capturer s’étaient élancés à plusieurs vers le Béni, qui les évitait de manière spectaculaire et s’arrangeait pour se rapprocher lui-même des cavaliers. Il maniait son épée avec une telle aisance que Boltz en fut d’abord hypnotisé. Quelle dextérité, même dans les airs, et malgré l’instabilité de sa monture. Boltz força cependant Azur à rester à bonne distance. Il ne voulait pas s’engager dans un combat contre autant de dragonniers s’il pouvait l’éviter, d’autant que le Béni lui paraissait parfaitement capable de s’en sortir tout seul. Il décapita un, deux, trois dragonniers avec une aisance déconcertante. Mais il était seul contre un flot de dragons qui ne cessait de grossir et ils parvinrent tout de même à

l'éloigner de la tour piégée. Ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres de Boltz, maintenant. Acculé sous les attaques, le Béni manqua alors de tomber, déséquilibré par la queue d'un dragon qui le frappa en pleine tête et fit basculer son heaume, dévoilant son visage et ses cheveux noirs.

Boltz ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Tout à coup, il n'entendit plus rien. L'agitation qui régnait à présent autour de lui n'avait plus aucune importance. Il ne voyait plus rien d'autre que ce Béni et ne faisait plus attention aux jets de flamme et aux déflagrations qui passaient près de lui. Que se passait-il ? Que... Pendant plusieurs secondes, aucune pensée ne parvint à se former dans son esprit. Il resta ainsi, paralysé, hébété, les bras inutilement ballants le long de son corps.

C'était Brand. Brand se tenait devant lui. Brand, son frère. Son frère... dont on leur avait rapporté la mort des années auparavant. Boltz cligna des yeux et se força à revenir à lui. Non, ce n'était pas possible. C'était simplement la technique de combat de ce Béni qui l'avait fortement fait penser à son frère. Il se battait avec la même élégance irrésistible. C'était tout. Mais lorsqu'il se rapprocha du combat, il n'y eut plus aucune place au doute. Ces grands yeux bleus... Boltz possédait les mêmes. Une foule de questions se bousculait dans son esprit, mais il ne prit pas le temps de réfléchir. Il agit instinctivement. Il s'élança avec Azur et dégaina à son tour son épée. Feu, lames entrechoquées, brûlures, coups de griffes et de cornes se succédaient dans un incessant tourbillon indistinct. Boltz aurait été incapable de discerner le haut du bas. Serré contre Azur, la respiration haletante, il fonçait entre les dragons et désarçonnait les cavaliers dès qu'il le pouvait, ce qui avait généralement pour effet de faire fuir les reptiles privés de leurs maîtres. À deux reprises, il faillit lui-même perdre l'équilibre, mais une sorte d'instinct liait ses mouvements à celui d'Azur et l'animal semblait sentir ce qu'il devait faire pour le rattraper. C'était, finalement, presque plus simple que de rester accroché à un cheval en furie.

Au terme d'un long combat, leurs deux derniers adversaires leur jetèrent un regard mauvais et s'éloignèrent avec l'air de penser qu'il valait mieux se tenir à l'écart pour le moment. Boltz les vit partir avec toujours cette impression d'avoir la poitrine en feu. Il s'apprêta à se retourner pour faire face à son frère, mais Azur fit à ce moment une violente embardée pour éviter un autre jet de flammes. Boltz le vit passer si près qu'il sentit le feu lui brûler le bout du nez. Désorienté, il se tourna vers Brand, qui le

regardait avec une expression terriblement familière. Son visage s'était creusé, son nez droit s'était allongé et il était toujours plus grand et musclé que Boltz. Avait-il ordonné à son dragon de les brûler vifs ? Pourquoi ferait-il cela ? Il passa une main dans ses cheveux pour dégager une mèche qui tombait sur son front sale et lança :

— Je dois bien avouer que la dernière chose à laquelle je m'attendais, c'était de te voir juché sur un dragon.

— Brand ! Tu viens d'essayer de me carboniser ?! s'exclama Boltz, incrédule, le souffle court. J'étais en train de t'aider, tu es fou ?

— Est-ce une façon de s'adresser à ton Général ? répondit Brand en haussant un sourcil.

— Général ?

Boltz regarda son grand frère sans savoir s'il avait bien entendu, ni même s'il était sérieux. C'était vraiment lui.

— On te croyait mort ! lança-t-il alors brusquement. Quelqu'un est venu nous annoncer que tu étais mort au combat !

— Je sais... dit doucement Brand. C'était le prix à payer pour garder le secret de l'arme la plus redoutable d'Omphal contre Ilderad.

— L'arme la plus redoutable ? De quoi tu parles ?

— De moi.

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Brand sourit. Là encore, Boltz reconnut le même sourire fier et indolent sur lequel son grand frère l'avait laissé avant de partir pour toujours, le jour de son rappel par la secte. Que diable disait-il ?

— Comme tu sembles l'avoir aussi compris, notre famille a la capacité de commander les dragons... Et je me demande bien comment tu es parvenu à mettre la main sur celui-là, dit Brand en désignant Azur d'un geste du menton.

Puis il écarta les bras en tenant ses deux épées, la tête haute.

— Si Ilderad avait appris qu'un Béni d'Omphal était également un descendant d'une des plus puissantes familles de dragonniers, ils n'auraient pas tardé à me capturer, ou pire, me tuer ! Alors j'ai décidé de mourir... aux yeux de tous. Je suis bien trop précieux.

Son sourire s'élargit, puis disparut tout à coup. Décontenancé, Boltz se raidit et les deux hommes s'observèrent quelques instants. L'individu qui se tenait face à lui avait tout de son frère, mais il était étrangement déformé, déséquilibré, comme une étrange chimère. Il l'avait connu arrogant, suffisant, mais ce qu'il avait devant lui allait bien au-delà. Il ne put s'empêcher de remarquer que son frère semblait tout de même gêné par quelque chose. Il grimaçait de temps à autre et secouait imperceptiblement la tête comme pour chasser des mouches qui volaient autour de lui. Était-il aussi incommodé que l'étaient les Profanes par la présence du dragon, malgré sa capacité à le contrôler ? Après tout, c'était un Béni. Il devait entendre les bourdonnements.

— Tout ce temps... Toutes ces années où on te croyait mort... tu étais le Général de l'Armée d'Omphal ? dit enfin Boltz d'une voix sèche.

— Qui d'autre que moi ? répliqua Brand.

Son dragon donna un coup d'aile brutal et fondit sur Azur, qui fit un tonneau pour l'éviter.

— Qu'est-ce que tu fais ?! C'est pas drôle ! hurla Boltz en se redressant. Azur, non !

Azur, qui s'était préparé à jeter une boule de feu sur Brand, referma brusquement la gueule. Boltz ne comprenait rien à ce qui était en train de se passer. Pourquoi, pour la deuxième fois en quelques minutes, son frère venait-il de faire quelque chose qui aurait pu le tuer ? Brand le toisa avec un regard étrange, assis droit sur son dragon qui battait lentement des ailes. Tout autour d'eux, les cris des Bénis, des Ildari et des rebelles les atteignaient sans qu'ils ne sachent qui menait le combat.

— Je te l'ai dit un jour, et je le redis : tu n'as aucun talent. Tu es comme le reste de la famille : ignorant et inconscient de tout ce qui peut être accompli dans ce monde. Je pensais que cette cicatrice t'aurait rappelé ta place.

Boltz porta instinctivement la main sur sa tempe, là où la marque laissée par son frère plus de vingt ans auparavant palpitait faiblement. Brand serra les deux poings sur ses armes sans cesser de fixer Boltz.

— Et maintenant, finissons-en, dit-il. Tu m'as ennuyé pour la dernière fois. Malyria, à toi.

Son dragon lâcha un terrible rugissement et donna un coup d'aile impressionnant, chargeant sur eux à toute vitesse. Boltz se prépara à esquiver, mais Brand fut plus rapide et Malyria planta ses crocs dans le cou d'Azur, qui émit un hurlement déchirant. Les mains fermement accrochées, Boltz pensa « Utilise ta tête ». Azur se courba en avant et une de ses cornes s'enfonça légèrement dans le thorax de son adversaire ailé, qui recula aussitôt de plusieurs mètres. Boltz eut à peine le temps de voir le cou d'Azur rougi par son propre sang avant que son frère ne charge à nouveau vers lui à une vitesse vertigineuse.

— Brand, arrête !

Mais c'était inutile. Malyria s'élançait inlassablement, tentant à chaque fois de désarçonner Boltz ou de le brûler vif. Azur évitait les flammes de quelques millimètres, enchaînant tonneaux et pirouettes, tandis que Boltz, les muscles si tendus qu'il ne les sentait presque plus, faisait de son mieux pour ne pas tomber du dos du dragon. « Ne contre-attaque pas, répétait-il mentalement à Azur, surtout pas. » Heureusement, l'étrange gêne que semblait éprouver Brand sur son dragon ne le rendait pas aussi précis que pouvait l'être Azur dans ses mouvements, mais Boltz sentait la fatigue s'installer et doutait pouvoir tenir beaucoup plus longtemps.

— Vraiment, tu ne veux pas abandonner ? lança Brand d'un air agacé. Ça ne sert à rien de te faufiler comme ça.

Il replia alors les jambes et se redressa sur le dos de Malyria. Il était debout, désormais, faisant face à Boltz, ses deux armes pointant vers le bas.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Boltz en fronçant les sourcils.

— Le jour de mon rappel, tu voulais qu'on s'entraîne, non ? Tu ne voulais pas me laisser partir, tu pleurnichais sans arrêt. Eh bien... Voilà, je suis là. Entraînons-nous.

Et il fonça sur lui. Lorsque Malyria fut assez près, il fit un bond phénoménal dans les airs et atterrit sur le dos d'Azur, obligeant Boltz à se retourner et à lever son arme juste à temps pour parer son coup.

— On va tomber ! hurla Boltz. Arrête, Brand !

Mais le Général amorça un second coup d'épée et Boltz pivota pour lui faire face, se mettant debout à son tour. Brand se déplaçait sur le dos du dragon avec une aisance déconcertante, même s'il grimaçait encore de

temps à autre. Avait-il vraiment appris cela lors de ses entraînements avec les Bénis ? Il se précipita à nouveau sur lui malgré ses imprécations et frappa une fois, deux fois, trois fois, tant de fois que Boltz ne parvenait plus à compter. Il se contentait de pivoter, se baisser, parer, dévier ses attaques en prenant soin de ne pas perdre l'équilibre. Le dos d'Azur bougeait constamment et Malyria volait autour d'eux dans un mouvement circulaire. Au moins, elle ne crachait plus de feu, mais les étincelles qui jaillissaient des épées entrechoquées de Brand et Boltz éclairaient à elles seules leur zone de duel par intermittence. Boltz sentait son cœur battre la chamade. Il n'arrivait pas à croire qu'il était en train d'affronter son frère en combat singulier à plusieurs dizaines de mètres du sol, où se déroulaient d'autres combats terrestres tout aussi impitoyables. Cette fois, malgré ce que disait Brand, ce n'était pas un entraînement. Les épées étaient bien réelles. Et son frère allait sûrement le tuer d'un instant à l'autre. Il y était décidé.

— GÉNÉRAL ! tonna alors une voix aiguë.

Brand s'arrêta net, soudain pétrifié d'horreur. Boltz le regarda sans comprendre tandis qu'il baissait la tête, le teint livide. La voix appartenait à un petit garçon qui venait d'apparaître sur le champ de bataille. Il était pieds nus et ne portait qu'une robe de chambre toute blanche. Que faisait un enfant ici ?! En une fraction de seconde, Brand parut complètement oublier la présence de Boltz. Il bondit sur Malyria, fusa vers le sol à une vitesse vertigineuse et atterrit près de l'enfant, dont les yeux jetaient des éclairs de colère. Boltz le suivit à bonne distance.

— L'Enfant Immortel...

Boltz sursauta et vit qu'il s'était posé près de Zaël, qui avait le regard fixé sur le petit garçon. Boltz lui avait connu des regards effrayants, mais la flamboyance qui s'élevait de ses yeux noirs à ce moment dépassait tout ce qu'il avait pu voir.

— Votre Sainteté ! Qui vous a laissé sortir ?! s'égosilla Brand, que Boltz voyait pour la première fois perdre toute contenance.

— OÙ EST ADRASTÉ ? hurla l'enfant à s'en déchirer les poumons. OÙ EST ADRASTÉ ? CELA FAIT DES MOIS, MAINTENANT ! DITES-MOI OÙ ELLE EST OU VOUS MOURREZ COMME LES GARDES DE MA CHAMBRE !

— Vous n’auriez pas dû... Ils sont là pour vous protéger ! se récria Brand d’une voix blanche. Vous ne pouvez pas rester ici, rentrez vite !

Le Général semblait tétanisé. De quoi avait-il peur ? Boltz observa l’étrange spectacle avec curiosité. L’Enfant Immortel... C’était ainsi que Zaël l’avait appelé. Qui était-il et pourquoi réclamait-il Adrasté ? Les combats cessaient peu à peu, désormais. La plupart des Bénis étaient morts et les seuls restants étaient trop faibles pour résister. Brand tenta de prendre le bras de l’enfant, qui se dégagea et lui lança un regard si effrayant qu’il en paraissait démoniaque.

— Vous m’avez touché, dit-il d’une voix tremblante de fureur. Vous avez osé...

— Vous ne devez pas rester ici, dit Brand d’une voix qui était maintenant véritablement dominée par la panique, vous ne devez pas mourir !

— JE SUIS LE MALAEN ORIGINEL ! JE SUIS LE MALAEN IMMORTEL ! DE QUEL DROIT ME DITES-VOUS QUOI FAIRE ?!

À une vitesse phénoménale dont Boltz ne l’aurait pas cru capable, l’enfant fit alors un formidable bond, s’agrippa au cou de Brand, et enfonça ses dents dans sa gorge avec une bestialité horrifiante. L’instant d’après, sa tête bascula en arrière. La trachée de Brand pendait entre ses canines sanguinolentes. Une fois de plus, la voix de Boltz se perdit quelque part dans sa poitrine tandis qu’il regardait le cadavre de son frère tomber au sol dans un fracas métallique. Ses grands yeux bleus gardaient un air de surprise terrifiée qui ne s’en irait jamais et sa bouche légèrement entrouverte vomissait du sang qui s’ajoutait à celui des morts qui l’entouraient. Boltz descendit d’Azur et fit un pas en avant, mais une main douce le retint. Il se retourna : c’était Jaime. Un sentiment de quiétude se mêla à l’étrange douleur qui s’était emparée de lui à la vue du corps de Brand tombant comme une vulgaire marionnette. Sa vue se brouilla et il prit Jaime dans ses bras.

Le petit garçon recracha l’organe au sol et s’essuya la bouche avec sa robe de chambre, y laissant une traînée écarlate. Il jeta un regard vers le cadavre comme s’il venait encore de lui dire quelque chose de déplaisant. Celui-ci avait déjà les yeux humides et sa magie s’échappait par les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Je vous avais dit qu'un jour, je vous tuerais, lança-t-il d'un ton agacé.

Il fit alors un tour sur lui-même comme s'il cherchait quelqu'un, mais parut soudain atrocement fatigué, tituba et s'effondra par terre. Quelqu'un se précipita vers lui à toute vitesse et le rattrapa avant que sa tête ne heurte le sol. C'était Adrasté. Boltz et Jaime échangèrent un regard d'incompréhension. Blotti contre Adrasté, l'Enfant lui jeta un regard surpris, les yeux à demi ouverts.

— Tu es là, dit-il avec un sourire endormi. Tu es revenue...

— Oui... Je suis... Je suis tellement désolée, Aelis...

Adrasté contempla l'enfant avec des yeux brillants et sembla chercher ses mots. C'était comme si elle avait tout oublié autour d'elle, comme si elle ne faisait plus attention aux ennemis qui l'encerclaient. Elle ne vit pas le dragon noir qui apparut soudainement du ciel, ailes déployées, et dévoila ses crocs acérés au-dessus de sa tête.

— Attention ! cria Jaime.

Mais il était trop tard. Le dragon avança ses crocs, et Boltz sentit quelqu'un le bousculer en passant près de lui.

— NON !

Adrasté avait hurlé de toutes ses forces, mais n'avait rien pu faire, immobilisée par la force magique du dragon. Filik venait de surgir de nulle part et s'était jeté au-dessus d'elle, juste avant que la gueule béante ne se referme. La moitié de son corps avait désormais disparu entre les dents du reptile.

CHAPITRE XXVIII

L'informateur

— ARRÊTEZ ! ARRÊTEZ TOUT ! C'EST MON FILS !

Jaime tourna la tête, alarmée. Elliath, qui avait manifestement couru après Filik, affichait l'air de quelqu'un qui comprenait que sa journée venait de prendre un tournant désagréable. Mais ce n'était pas elle qui avait parlé. Derrière elle, une femme rousse aux cheveux à moitié brûlés se précipita vers eux, poussa tout le monde sur son passage et se jeta par terre.

— Filik ?!

— Bon... Bonjour, maman, articula difficilement Filik, suspendu en l'air dans la mâchoire du dragon.

— REPOSE-LE TOUT DE SUITE ! hurla la femme, le visage déformé par la peur.

Le dragon baissa la tête, ouvrit la gueule et déposa délicatement Filik au sol. C'était comme si son corps venait d'être transpercé par une demi-douzaine de lances.

— Qu'est-ce que tu as fait, Filik ? s'exclama Adrasté.

Elle se redressa, allongea précautionneusement l'Enfant Immortel au sol à côté d'elle et rampa vers Filik.

Celui-ci eut un petit sourire surpris et murmura :

— C'est la première fois que tu m'appelles par mon prénom.

Adrasté lâcha un rire mouillé et posa une main sale et tremblante sur la poitrine de Filik.

— Tu n'as pas trop mal ?

— Un peu... répondit-il d'un ton éteint. J'ai connu mieux.

Dans un grondement curieux, Azur s'avança également vers Filik et contempla ses plaies béantes comme s'il avait voulu l'examiner, la tête légèrement penchée. La mère de Filik ne prêta aucune attention aux alentours. Elle regarda son fils, les mains tremblantes.

— Qu'est-ce que tu... Pourquoi est-ce que... Où étais-tu ? Pourquoi...

Mais elle éclata en sanglots et fut incapable de dire un mot de plus.

— Faites reculer le dragon, dit alors Jaime d'une voix décidée.

Le choc commençait à se dissiper et elle récupérait lentement ses facultés de compréhension. Elle s'avança vers Filik à grands pas. Comme si elle venait de se rendre compte qu'elle était entourée de monde, la mère de Filik remarqua Jaime, puis Adrasté.

— Je sais qui tu es... dit-elle en ouvrant grand les yeux. Tu... Une Malaen !

Elle eut un mouvement de recul et sembla sur le point d'empoigner son épée, mais Filik posa une main sur son poignet. Décontenancée, elle écarquilla les yeux et hésita. Jaime se mit à genoux auprès d'elle, passa ses mains sur les plaies de Filik, puis regarda Adrasté face à elle.

— Toi et moi. Ensemble.

— Tu penses que ça peut marcher ? dit Adrasté. Il... Il est quand même...

— À nous deux, nous avons probablement une charge magique supérieure à tout le pays, assura Jaime. Si on s'y prend vite...

— ... et si quelqu'un consent à éloigner tous ces dragons, acheva Adrasté d'une voix forte.

La mère de Filik hésita un instant.

— Vous voulez guérir ses blessures ?

— Quoi d'autre ? répliqua Adrasté.

La femme parut d'abord sur le point de réagir avec colère, mais ses yeux se posèrent sur la main d'Adrasté, fermement serrée sur celle de son fils. Elle leva la tête et s'adressa aux dragonniers.

— Reculez ! Tous !

Il y eut un mouvement général et un large cercle se libéra autour d’eux. Boltz vint doucement emmener Azur loin de Filik. Jaime entendit le dragon gronder avec inquiétude. Tous les dragonniers et les soldats encore en vie observaient la scène, désormais. Tout autour, la cour du Grand Palais était en ruine, tapissée de corps, d’armes et de sang. Jaime prit une profonde inspiration et mit ses mains sur la poitrine de Filik. Adrasté posa la sienne sur son abdomen, là où les intestins avaient été perforés.

— À trois, dit Jaime. Un... deux...

Elles libérèrent toutes les deux autant de magie qu’elles le purent, prenant soin de la doser pour ne pas traumatiser les organes, l’envoyant se mélanger l’une à l’autre au sein du corps frêle de Filik, qui fut parcouru d’une sorte de spasme. Durant quelques secondes, rien ne changea. Jaime fut prise d’un énorme doute. Et si finalement leur magie ne suffisait pas ? Et si les blessures de Filik étaient trop...

Mais enfin, après un temps qui lui parut interminable, elle vit les jets de sang se transformer en légers écoulements, puis se résorber lentement jusqu’à disparaître totalement. Les plaies béantes se rétractèrent. La respiration de Filik se fit moins sifflante et son corps se relâcha. Jaime vit ses sourcils froncés se détendre en une expression plus paisible. Il se produisit alors une chose étrange. Une douce lumière dorée s’éleva peu à peu de Filik. Petit à petit, elle se fit plus brillante et bientôt, elle éclairait toute la cour comme en plein jour et toutes deux durent fermer les yeux pour ne pas être aveuglées. Sous ses mains, Jaime sentit que la respiration était redevenue calme et que son cœur battait normalement.

Jaime retira doucement sa main, Adrasté l’imita et la lumière s’estompa aussi progressivement qu’elle était apparue. Filik dormait, l’air paisible. Ses plaies n’étaient pas tout à fait refermées, mais étaient à présent superficielles. À côté de Jaime, la belle femme rousse aux cheveux brûlés regardait son fils avec l’air d’être confrontée à un dilemme cornélien.

— Il... il va s’en sortir ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Oui, dit Jaime. Il est hors de danger. Boltz, emmène-le à l’abri, tu veux ?

La mère de Filik s’interposa entre Boltz et son fils dans une posture protectrice et Adrasté intervint d’un air agacé.

— Je vous ferais remarquer que ce n'est pas l'un de nous qui a failli le tuer, lança-t-elle, mais bien un de vos dragons ! Ce n'est pas de nous qu'il faut vous méfier. Vous pourriez au moins nous remercier de l'avoir sauvé !

— Filik est notre ami, ajouta Boltz d'un ton plus calme, c'est lui qui m'a appris à dompter ce dragon lorsqu'il a compris que j'avais du sang Ildari. Je vais simplement l'éloigner d'ici, l'air n'est pas très sain.

La mère de Filik les observa tour à tour et échangea un regard avec quelques autres dragonniers, qui haussèrent les épaules d'un air perdu. Elle s'écarta alors avec méfiance. Jaime remarqua qu'Adrasté était retournée vers le petit garçon. Il était minuscule... Était-il vraiment le Malaen originel ?

— Tout va bien, maintenant, disait Adrasté.

Le petit corps frêle de l'Enfant était à moitié étendu sur ses genoux et elle l'enlaçait comme pour l'endormir, une main posée sur sa joue.

— Tu es revenue, murmurait-il d'une voix tendre. Où étais-tu partie ?

— Je devais... Je ne pouvais pas rester ici, sanglota Adrasté. Je n'avais pas le choix. Je suis désolée de t'avoir laissé tout seul.

— Je... n'arrive plus... à... Le sang... Il me faut... Le sang de...

Il tourna la tête vers Jaime, qui ne put s'empêcher de faire un pas en arrière et jeta un regard alarmé à Adrasté. Celle-ci secoua la tête et renifla.

— Ce n'est... Ce n'est pas possible, je suis désolée.

Après quelques secondes de silence, l'Enfant dit :

— Alors, ça y est ?

— De quoi parles-tu ?

— La mort... Quelle étrange idée.

Adrasté étouffa un sanglot, pressa ses lèvres si fort qu'elles blanchirent et serra les paupières, les sourcils froncés, tandis que des larmes inondaient silencieusement ses joues et disparaissaient dans les cheveux bouclés de l'Enfant. Elle se balançait sans cesse d'avant en arrière, berçant le minuscule garçon au teint pâle qui n'ouvrait plus les yeux que par intermittence. Sa petite main était refermée autour du poignet d'Adrasté comme pour s'assurer que cette fois, elle resterait avec lui. Autour d'eux,

personne n'osait dire un mot ou intervenir, pas même les dragonniers, qui étaient tenus à distance par la mère de Filik.

— De toute façon, tu es revenue, murmura-t-il si bas qu'il était difficile de distinguer ce qu'il disait, tant sa voix n'était plus qu'un souffle. Alors tout va bien. Je vais juste... m'endormir un peu.

Il ferma les yeux et ne les rouvrit plus. Sa main glissa du poignet d'Adrasté presque comme une caresse et tomba sur ses cuisses avec la délicatesse d'une plume. Jaime sentit un frémissement étrange la parcourir et frissonna. Adrasté baissa sa tête au-dessus de la poitrine de l'Enfant Immortel sans cesser de le bercer et Jaime l'entendit sangloter silencieusement. Lentement, elle se pencha derrière Adrasté et l'étreignit. Ce fut comme un signal. Adrasté laissa échapper une longue lamentation qui semblait contenir bien plus que le deuil de ce qu'elle venait de subir. Sa voix résonna par-dessus les collines qui se dressaient autour de la Capitale. Jaime y décela certes toute sa souffrance présente, mais également celle de son passé, et celle qu'elle avait récupérée à travers les souvenirs de Jaime. Tout ressortait, tout la quittait. Le frisson de Jaime s'intensifia et elle eut la forte impression que quelque chose était en train de se passer. Au moment où l'Enfant Immortel avait rendu son dernier souffle, quelque chose s'était produit tout autour d'eux. Elle vit les habituelles larmes couler de ses yeux fermés et se rappela ce qu'elle avait lu dans le livre à la bibliothèque.

— Adrasté...

Jaime voulait éviter de la brusquer, mais Adrasté parut aussi se rendre compte que quelque chose n'allait pas et leva la tête vers elle en fronçant les sourcils d'un air perplexe. Avec une infinie précaution, elle reposa le corps de l'Enfant et mit sa main au sol. Rien ne se produisit. Elle l'ouvrit au-dessus d'elle comme elle l'avait fait pour créer le bouclier qui les avait protégées, mais il ne se matérialisa que très peu.

— Ma magie, dit-elle doucement, j'ai l'impression de moins la sentir... Comme si elle faiblissait.

Elle leva vers Jaime un regard qu'elle ne lui avait jamais connu auparavant. Jaime, elle, ressentait toujours la chaleur rassurante de la magie dans son sang.

— Je pense, commença Jaime, que ce garçon était la source de tous les pouvoirs des Bénis... Tant qu'il vivait, la magie vivait avec lui. C'est pour

ça qu'il devait boire mon sang, tu te rappelles ? C'est un peu comme si j'étais la source et lui la cascade...

— C'est aussi pour ça que mon frère a paniqué lorsqu'il l'a vu débarquer ici, à la portée de tous les dragons et des soldats d'Ilderad, ajouta Boltz d'un ton sombre. Il ne voulait pas perdre ses précieux pouvoirs...

— Eh bien, c'était le plan qui nous avait été communiqué, oui, intervint la mère de Filik en s'avancant à nouveau vers eux, nous devons trouver et tuer cet enfant. Nous savions que vous aviez planifié d'attaquer Ilderad et nous voulions définitivement mettre fin à cette magie dénaturée, mais j'étais loin de me douter que mon fils serait avec vous.

— Attaquer Ilderad ? dit Adrasté en fronçant les sourcils. De quoi parlez-vous ?

— Colonel Ruadh, dit un des soldats, ne vous approchez pas trop près de...

Mais la mère de Filik leva la main d'un geste impérieux.

— Il y a quelques mois, notre espion nous a informés de l'intention d'Omphal de s'en prendre à nous. Juste avant le massacre de votre secte. Il nous a également parlé de la nouvelle sorte de Bénis dégénérés aux yeux noirs, de la dernière héritière des Malaen réputée pour être la plus sanguinaire... Alors nous avons voulu frapper avant vous et en finir une bonne fois pour toutes avec ces bénédictions. Notre informateur nous avait expliqué que cet enfant était la source de tous vos pouvoirs. Nous devons réussir à l'atteindre et le tuer.

— Les Bénis dégénérés auxquels vous faites référence sont les miens.

Jaime tourna la tête. C'était Zaël. Sa haute silhouette massive venait d'apparaître entre les soldats d'Ilderad, qui lui jetèrent un regard méfiant et reculèrent de plusieurs pas.

— J'ai moi-même été libéré du Grand Palais pour venir en aide à Ilderad. Je souhaite également me venger de l'Ancien Vœu. Je pensais que vous le saviez.

Il regarda autour de lui et s'arrêta sur le corps inerte de l'Enfant.

— Ma cible, c'était lui. Pas Ilderad. Je suis de votre côté.

Le Colonel Ruadh dévisagea Zaël d'un air interdit. C'était une belle femme rousse aux traits sévères, mais ce qu'elle venait d'entendre lui donnait un air légèrement égaré. Après quelques secondes, elle s'avança vers Adrasté. Elles étaient toutes les deux très grandes.

— Adrasté Malaen, dit-elle après un long moment de silence. Vous avez sauvé la vie de mon fils. Nous allons rentrer et tirer tout cela au clair. Ilderad vous viendra en aide pour la reconstruction de votre pays, vous avez ma parole.

Elle tendit la main vers Adrasté, l'invitant à la serrer. Durant quelques instants, personne n'osa respirer. Tout le monde avait les yeux rivés sur les deux femmes qui se tenaient au milieu du cercle, l'une face à l'autre. Mais Adrasté tourna la tête et s'approcha de Zaël.

— Dis-moi, dit-elle en faisant face au géant, qui t'a libéré du Grand Palais ?

Avant que Zaël ne puisse répondre, une nouvelle voix s'éleva.

— C'est moi.

Une silhouette au dos voûté fendit le cercle et s'avança vers eux à petits pas. Le cœur de Jaime fit un bond. Elle reconnaissait cet homme.

CHAPITRE XXIX

L'autre Delpheris

— DJAUS !

Jaime se précipita vers le vieil homme et le serra dans ses bras, mais Adrasté nota aussitôt quelque chose. Djaus n'avait aucune marque de blessure ou de maltraitance. En fait, il était visiblement en pleine forme.

— Je... Nous te pensions mort ! s'exclama Jaime. Nous les avons vus te torturer ! Ils...

— Jaime, dit Adrasté, recule.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Recule tout de suite, je te dis.

Jaime regarda tour à tour Adrasté et Djaus sans comprendre et fit quelques pas hésitants pour s'éloigner de Djaus.

— Votre Sainteté... Vous pensez vraiment que je ferais du mal à ma propre chair, mon propre sang ? dit Djaus d'un air sincèrement désolé.

Il soupira et se redressa alors. D'un seul coup, il ne paraissait plus vieux du tout. Il était grand et fin, et se tenait droit. Son visage était étrangement moins ridé et toute trace de fragilité avait disparu. Ses yeux aux paupières lourdes étaient désormais alertes et vifs.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Jaime en agrippant le bras d'Adrasté.

Mais Adrasté ne lui répondit pas. Elle fixait Djaus avec une férocité contenue et même sans magie, elle avait la sensation de dégager une intense chaleur. Qu'elle avait été bête. Qu'elle avait été naïve... Tout ce temps, elle

n'avait rien vu. Elle se serait giflée. Elle jeta un regard de côté. Là où s'était trouvé Zaël quelques secondes plus tôt, il n'y avait désormais plus personne.

— Eh, je vous reconnais ! C'était lui au château d'Ilderad !

Tout le monde tourna la tête vers Filik, qui était à présent réveillé et pointait Djaus du doigt d'un air effaré, à demi allongé sur Azur.

— C'est effectivement notre informateur, affirma le Colonel Ruadh d'un air interdit. C'est lui qui nous a prévenus des intentions des Malaen. Que signifie tout cela ?

— Je vais vous le dire.

Adrasté fit quelques pas en avant et se planta à quelques mètres du vieil homme.

— Djaus... Permets-moi de te féliciter. Ça a dû être difficile de provoquer cette guerre sans éveiller les soupçons.

— Eh bien... Oui, dit Djaus tranquillement. Ça n'a pas été facile, en effet. Entre toi, Adrasté, qui n'en fais qu'à ta tête... et toi... (il toisa Jaime) qui as cru bon de revenir au Grand Palais alors que ton réflexe aurait normalement dû t'amener à rester loin d'ici... Comment peut-on être aussi stupide ?

Il soupira et secoua la tête comme s'il venait d'essuyer plusieurs heures d'un travail particulièrement laborieux.

— Vraiment, vous ne m'avez pas rendu la tâche facile.

— Qu'est-ce qui se passe ?! s'écria Jaime. Djaus, de quoi parles-tu ?

— Tu devrais l'appeler par son vrai prénom, siffla Adrasté. Cet homme ne s'appelle pas Djaus. Il s'agit d'Aoro Delpheris.

— Aoro Delpheris ?! répéta Boltz comme si Adrasté avait perdu l'esprit. Impossible, tous les Delpheris sont morts !

— Oh que non, dit Adrasté en jetant un regard noir au vieillard, il en reste... Il en reste même deux, et ils se trouvent parmi nous.

Elle pointa un doigt sur Jaime et l'autre sur Djaus, qui haussa les épaules comme s'il s'avouait vaincu.

— Il était temps que je sorte de mon anonymat, j'imagine...

Il y eut des exclamations de surprise et des murmures de stupéfaction. Boltz posa un regard interloqué sur Jaime, comme pour la voir confirmer ce qu'Adrasté venait de révéler. Elle acquiesça sombrement.

Jaime se rappelait avoir senti un froid glacial l'envahir lorsqu'elle avait compris qu'elle était la dernière héritière des Delpheris. Elle avait d'abord pensé à une erreur, mais tout concordait. Ses pouvoirs, sa capacité à sentir les pouvoirs de la pierre sacrée, son passé au sein du Grand Palais, les réactions d'Adrasté... Depuis, elle se sentait comme une sorte d'animal sauvage, de menace prête à exposer et tout détruire autour d'elle à n'importe quel moment.

— Tout le monde pense que les Malaen ont tué les Delpheris, poursuit Adrasté d'une voix forte, et nous ne sommes pas mécontents de propager la rumeur nous-mêmes. La vérité, c'est que les Delpheris ont tous été tués par un membre de leur propre famille : Aoro Delpheris. Il n'a épargné qu'une seule autre Delpheris pour pouvoir y cacher l'Omphalos et ne pas avoir à subir lui-même ce qui allait se produire.

Elle s'adressa alors directement à Aoro, son sang bouillonnant dans ses veines.

— Depuis combien de temps planifiais-tu ta revanche ? Quand as-tu décidé de me faire faire ton sale boulot ?

— Oh, dès le début, dit Aoro avec une certaine nonchalance, une fois l'Omphalos absorbée par ma petite-fille, la magie qui me tenait jeune et immortel m'a presque entièrement quitté et j'ai pu revenir au Grand Palais en tant que serviteur, totalement méconnaissable. Je me suis porté volontaire pour faire ce que personne ne voulait faire : prendre soin de la Gardienne. C'était un travail dangereux et j'étais conscient des risques, mais je savais que tu étais là... à faire tampon. La petite Malaen, mais aussi la plus puissante. Tu étais mon arme parfaite, la seule qui pourrait un jour me débarrasser de cette abominable secte.

Il se mit à faire les cent pas, les mains jointes derrière le dos.

— À partir de ce moment, il m'a suffi de gagner votre confiance, à Jaime et toi. J'ai gardé un œil sur la dernière Delpheris, tout ce temps. Et j'attendais mon heure... Lorsqu'elle est arrivée, ta haine pour les Malaen existait déjà par elle-même et j'ai été délicieusement surpris par le peu

d'efforts qu'il m'a fallu fournir pour t'inciter à tous les tuer. Même si ce n'était pas gagné...

Il fit une grimace comme s'il remémorait un moment passablement désagréable.

— Lorsque j'ai vu que tu te détournais doucement de ta famille, qu'eux-mêmes étaient assez sots pour se mettre à dos leur membre la plus puissante, j'ai su que ce serait pour bientôt. Il fallait qu'ils meurent tous. Absolument tous. Ils l'avaient mérité. Ils nous avaient tous emprisonnés, torturés, maltraités, avaient violé ma mère et l'avaient obligée à porter leurs enfants...

Adrasté sourit.

— Mais je n'ai pas tué Aelis... Et ça, tu ne l'avais pas prévu.

Le visage d'Aoro s'assombrit et s'abaissa légèrement, mais ses yeux continuèrent de fixer Adrasté.

— Non... Non, je ne l'avais pas prévu. Il semblerait que je ne sache pas certaines choses... C'est ma faute. Je pensais que tu me disais absolument tout. J'ai été trop sûr de mon influence.

— C'est donc pour ça que tu nous as éloignées, dit Adrasté qui venait soudain de comprendre. Tu t'es assuré que Jaime se retrouve loin du Grand Palais pour qu'il ne puisse plus prendre son sang. Tu savais qu'il mourrait à petit feu... Et tu t'es bien gardé de me le dire.

— Puisque tu ne l'avais pas tué, mon plan venait de changer, oui. Je devais tenir le sang de la Gardienne loin de lui assez longtemps pour qu'il meure de lui-même ou qu'il soit tué dans la guerre. C'était la seule solution qu'il me restait.

Tandis qu'il parlait, Adrasté réalisa à peine que tous les regards autour d'elle s'assombrissaient progressivement. Du coin de l'œil, elle vit Boltz lever légèrement son épée, une main sur le flanc d'Azur, et le Colonel Ruadh se tendre sur ses jambes, comme si elle se préparait à s'élancer.

— C'est donc pour ça que tu nous as aidés à nous enfuir et que tu ne voulais surtout pas qu'on entre au Grand Palais, Boltz et moi ? demanda Jaime, les sourcils froncés.

— Vous avez failli tout gâcher, vous deux, lança Aoro avec colère. De véritables cors aux pieds. Pourquoi, me suis-je dit, *pourquoi* reviendrait-elle ici ?! Vois-tu, j'ai des espions un peu partout dans la Capitale. J'ai utilisé la modeste quantité de magie qu'il me restait pour implanter un peu de ma conscience dans l'esprit de certains habitants de cette ville. De cette manière, je suis ce qu'il se passe. Ils ne le savent pas, mais ils travaillent pour moi. La boulangère chez qui vous vous êtes arrêtés pour acheter du pain... Les gardes à l'entrée du pont-levis... Je vous ai vus arriver. C'est également moi qui ai alerté les gardes de votre présence pour vous obliger à vous enfuir et me suis arrangé pour me faire battre sous vos yeux. Ainsi, vous saviez ce qui vous attendait si vous reveniez. Mais vous étiez butés...

Boltz se retenait manifestement de foncer sur Aoro et avait le visage empourpré.

— Espèce de vieux fossile... Complètement timbré ! Tout ce temps, tu... Sale petit... Je savais que nous n'aurions pas dû te faire confiance !

— Oh, ce jour-là, vous pouviez ! s'esclaffa Aoro d'un rire dépourvu de joie. Je voulais vraiment vous aider à vous enfuir ! Mais même là... Même là ! Lorsque je vous ai montré le passage des égouts, vous n'avez pas résisté à l'envie d'aller libérer tous les Profanes, vous introduisant au cœur du Grand Palais. J'ai véritablement cru que mon plan s'écroulait, ce jour-là. Risquer de vous faire capturer et faire preuve d'une telle bêtise... Mais lorsque j'ai vu ce mot étrange et la marque des Profanes sur ton bras, Jaime, j'ai compris... Le soir où j'ai organisé votre évasion, cette tatoueuse a voulu être plus maligne que moi. En fuyant le Grand Palais, j'ai été forcé de te laisser chez elle un moment et de revenir brièvement au Grand Palais pour donner l'alerte de ton absence sans que l'on me soupçonne...

Il lâcha une horrible exclamation à mi-chemin entre le grognement et l'agacement.

— Cette fichue sorcière a compris qui tu étais et t'a apposé un tatouage de Profane à mon insu, pour s'assurer que tu reviendrais au Grand Palais. C'est elle aussi qui correspondait avec Läinen, elle a su comme cela que vous étiez chez lui et a envoyé des gardes vous chercher. J'ai trouvé ses lettres. Durant des mois, elle a tenté de te faire découvrir la vérité, acheva-t-il en s'adressant à Jaime. Elle voulait que tu lises ce livre et comprennes qui j'étais. C'était une scientifique très talentueuse, vois-tu, mais elle a vite

préféré s'éloigner des pratiques de l'Ancien Vœu lorsqu'elle a réalisé ce que cela impliquait et ce qu'ils faisaient à une *pauvre enfant* comme toi. Elle avait tout compris... Qui j'étais, qui tu étais...

— Pourquoi voulait-elle que je sois de nouveau capturée si elle désapprouvait les pratiques de l'Ancien Vœu ?

Aoro leva les yeux au ciel.

— Il semblerait qu'elle ait jugé qu'il valait mieux que ce soit l'Ancien Vœu qui règne plutôt que moi. Elle pensait que je serais pire et redoutait le retour des Delpheris. Alors elle a tout fait pour te ramener au Grand Palais. Pauvre folle. Je l'ai tuée.

Il leva les bras avec un air d'impuissance comme pour dire « C'est la vie ».

— Après cela, tout était bien en place. Je correspondais souvent avec Ilderad, j'avais donné à Zaël l'idée de créer une armée grâce à ses dons tant redoutés par l'Ancien Vœu et l'avais aidé à s'échapper en lui indiquant que l'auberge de Gandir était un endroit particulièrement adapté, car connu pour les discours peu recommandables tenus dans une certaine petite auberge... L'aubergiste avait vu mon visage, il fallait qu'il meure, et je savais que les Bénis de Zaël ne vivaient pas bien longtemps. Je m'étais aussi débarrassé de mon gros pardessus, car si quelqu'un m'avait vu en compagnie de la Gardienne, il se serait souvenu de ce manteau. Je devais absolument revenir au Grand Palais sans me faire repérer.

Aoro s'interrompit. Il soupira, ferma les yeux un instant et les rouvrit en regardant autour de lui, comme s'il inspirait un air frais lors d'une journée particulièrement agréable.

— Et aujourd'hui, nous y sommes enfin ! L'Enfant est mort et les Bénis du Royaume tout entier sont peu à peu en train de perdre leur magie. Tout doucement, elle rejoint ses propriétaires légitimes : nous. D'ici quelques minutes, toute la magie qui nous a été volée aura quitté le corps des Bénis et me reviendra. Je serai alors assez puissant pour récupérer L'Omphalos sans que tu – il pointa un long doigt vers Adrasté – te mettes en travers.

Il inspira à nouveau profondément et tendit la main vers Jaime, qui fit instinctivement plusieurs pas en arrière.

— As-tu peur de ton propre grand-père ? dit-il d'un air sincèrement blessé. Pourtant, tout ce que j'ai fait tout ce temps, c'était te protéger... J'ai gardé un œil sur toi, je voulais m'assurer que tu resterais en vie !

— Mes rêves, dit Jaime, les rêves que je faisais... Les flammes... Les cris. C'étaient bien mes parents... Mes parents et les autres Delpheris. Tu les as vraiment tous tués ?

— Aurais-tu préféré que les Malaen continuent de nous utiliser comme un vulgaire engrais pour leurs dégoûtants rituels ?

— Tu savais ce qu'ils me faisaient, pourtant, répliqua Jaime encore plus fort, tu le savais et tu... tu m'as laissée à leur merci !

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour reprendre un jour ce qui me revient de droit, siffla Aoro dont le ton avait perdu son affabilité. Ilderad, Zaël, et toi aussi Adrasté... Vous devriez tous être fiers ! Vous avez servi à rétablir l'équilibre ! L'Omphalos ne peut garder ses propriétés qu'avec un Delpheris ! Et maintenant que l'Enfant est mort, je vais enfin le récupérer.

Il leva alors les deux mains et avant qu'Adrasté n'ait pu faire un geste, elle vit le corps de Jaime se raidir. Ses bras se collèrent à son corps et ses épaules se figèrent comme si elle luttait contre un froid intense.

— Jaime ! Qu'est-ce qui se passe ?!

— Je... Je ne... peux plus bouger ! parvint à articuler Jaime.

— C'est normal, déclara Aoro. J'ai besoin que tu te tiennes tranquille. Je vais extraire l'Omphalos de ton cœur.

Adrasté et Boltz se jetèrent en avant, mais Aoro leva une main vers eux et tous deux furent violemment plaqués au sol par une force invisible. Adrasté tendit le bras, mais une dizaine de centimètres séparaient le bout de ses doigts de la cheville de Jaime. Un rugissement de désespoir jaillit de ses lèvres. Elle était complètement immobilisée, forcée à rester allongée par une puissance phénoménale qui l'étouffait presque, et sentait les dernières gouttes de sa magie la quitter.

CHAPITRE XXX

Le sacrifice

— Libère-la ! hurlait Boltz, toujours à plat ventre sur le sol. Libère-la tout de suite espèce de vieux crasseux !

Jaime l’entendait vociférer inlassablement tandis qu’Adrasté lançait également des cris de rage à s’en casser la voix. Tous trois étaient immobilisés, incapables de faire autre chose que de regarder le vieil homme qui avançait maintenant vers Jaime avec un sourire machiavélique.

— Que personne ne m’approche ou je vous tuerai tous, menaça Aoro en regardant les dragonniers.

Jaime le vit s’arrêter face à elle et poser une paume sur sa poitrine, près de son cœur. Au moment où leurs peaux entrèrent en contact, le sourire du vieillard se mua en une expression d’extase.

— Oui... Je la sens, murmura-t-il avec délice, elle est juste là...

Sans prêter attention aux cris qui s’intensifiaient, il ferma les yeux et une forte bourrasque s’éleva de leur point de contact, formant une tempête qui souleva ses cheveux blancs. Plusieurs dragons laissèrent échapper un grondement de surprise en battant des ailes et reculèrent de plusieurs mètres. Jaime sentit alors un tunnel s’ouvrir entre sa poitrine et la paume d’Aoro, et une forme de succion attira irrésistiblement sa magie vers l’extérieur de son corps. Elle la quittait... Elle sentait un torrent se déverser vers la main du vieillard en passant par son thorax.

— Non ! s’écria-t-elle.

Elle tenta de se dégager, de bouger, mais ne parvint pas à faire le moindre geste. Seuls ses yeux remuaient frénétiquement, allant de Boltz, qui se trouvait à l’extrémité de son champ de vision, à Aoro, qui arborait

une expression de triomphe proche de la béatitude. Sous le tumulte de la tempête et des dragons, elle entendait Adrasté hurler, jurer à pleins poumons juste derrière elle, mais elle ne pouvait la voir.

— Après t’avoir extrait la pierre, je crains qu’il ne te faille dire au revoir à tes amis, ma petite-fille, chuchota Aoro.

— Je n’en ai jamais voulu, s’écria Jaime, jamais ! Prends l’Omphalos et laisse-nous partir ! Je ne veux plus de magie, tu peux tout avoir !

Aoro eut un rire navré.

— Le problème, vois-tu, c’est que je n’ai pas le choix. L’extraction de l’Omphalos de ton cœur te tuera très probablement, que je le veuille... ou non.

Il commençait à émaner d’Aoro une faible lumière semblable à celle qu’avaient émise Jaime et Adrasté lorsqu’elles avaient soigné les blessures de Filik.

— Mais si cela peut te consoler, dès aujourd’hui, les Delpheris gouverneront à nouveau ces terres. Ta mort ne sera pas vaine. Bientôt, ce sera tout le continent d’Issyal qui sera sous mon contrôle !

Jaime se sentait partir. Le torrent de magie qui déferlait de sa poitrine lui faisait atrocement mal. Ses paupières étaient lourdes et elle avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts. Le souffle assourdissant de la tempête et les poussières qu’il soulevait autour d’elle lui paraissaient de plus en plus lointains. Sa magie la quittait, et d’un instant à l’autre, elle perdrait connaissance. Et là, Aoro la tuerait.

— Tu sais, je ne suis pas plus mauvais que ton amie, la petite Malaen ! fit remarquer Aoro. Elle aussi a tué toute sa famille... sur ma suggestion.

— Laisse-la partir ! hurla Jaime en luttant contre la sensation de tiraillement dans sa poitrine, qui devenait insoutenable.

— Malheureusement, elle te suivra très vite dans la mort. Tu ne pensais tout de même pas que je tuerais mon propre sang, mais épargnerais une Malaen !

Il éclata de rire au moment où Jaime laissait échapper un véritable hurlement de douleur. La sensation de succion était désormais insupportable. C’était comme si une pince gigantesque agrippait son cœur

et le lui arrachait sans ménagement. Elle allait mourir, et la souffrance serait sa toute dernière porte de sortie.

— C'est bien, commenta Aoro d'un ton délicat. On y est presque... La pierre commence à trouver son chemin hors de ton cœur. Elle s'en extirpe tout doucement...

Adrasté toussa et faillit s'étouffer avec la poussière qui venait de s'engouffrer dans ses poumons. Elle n'en pouvait plus de crier. Sa gorge lui faisait mal. Mais il était hors de question qu'elle s'arrête. Pas tant qu'elle n'aurait pas trouvé de solution. Cela faisait plusieurs minutes qu'Aoro avait posé sa main sur la poitrine de Jaime et elle ne pouvait voir son visage, mais ses épaules s'affaissaient légèrement tandis que la lumière entourant Aoro se renforçait. Il allait la tuer... Les rafales faisaient furieusement voler les cheveux d'Adrasté en tous sens, mais elle-même ne pouvait toujours pas faire un seul geste. Elle poussa un cri de rage et sentit les larmes lui réchauffer les yeux. C'était impossible, elle refusait d'y croire. Elle n'allait pas laisser Jaime mourir ici, de cette façon, impuissante et seule face à cet abominable traître. Mais Adrasté était coincée. Fatalement coincée. Boltz continuait également de s'égosiller à en perdre la voix. Le visage bleui dans son effort pour rejoindre Jaime, il ne parvenait cependant pas à avancer d'un seul centimètre et ses vociférations se perdaient dans la tempête. Les cris des dragons se joignaient également à eux dans une cacophonie assourdissante.

Une silhouette grande et sombre apparut alors à quelques centimètres d'Aoro. Adrasté le reconnut aussitôt. Le long manteau de Zaël virevoltait furieusement sous les bourrasques. Ses yeux étaient plus noirs et fermes que jamais. Aussi discret qu'une brise, il n'avait fait aucun bruit et Aoro, absorbé par son extraction, ne l'avait pas senti arriver. Adrasté croisa son regard, un regard qui semblait vouloir lui transmettre un message. Le temps d'un battement de cils, le temps d'un battement de cœur, Adrasté comprit ce que Zaël s'appêtait à faire. Lui seul en était capable... Tout se passa en quelques secondes à peine.

— Jaime ! hurla Adrasté. Jaime, est-ce que tu m'entends ?!

— Ou... oui ! répondit Jaime d'une voix faible qu'Adrasté discerna difficilement dans le tumulte.

— C'est le moment des adieux, à ce que je vois, dit Aoro avec un grand sourire.

Mais Adrasté ne lui prêta pas la moindre attention.

— Jaime ! s'écria-t-elle à nouveau. Je vais te dire comment récupérer ta mémoire !

Elle serra les lèvres. Était-elle en train de faire une bêtise ? Jaime risquait d'en mourir... Mais si elle ne le lui disait pas, Aoro la tuerait à coup sûr.

— Pour te rendre la mémoire, je dois te dire ton vrai nom !

Durant un instant, personne ne réagit. Aoro parut d'abord légèrement désespéré face à leur échange, puis Adrasté vit son sourire s'effacer lentement. Il commençait à comprendre son plan.

— Vas-y ! s'écria Jaime de toute la force dont elle était capable.

— Non ! Arrête ! hurla Aoro, les traits soudain déformés par la panique.

Adrasté échangea un dernier regard avec Zaël, qui se trouvait maintenant juste derrière Aoro et qui hocha imperceptiblement la tête. En une fraction de seconde, il referma ses bras autour du vieil homme avec une force telle qu'Adrasté entendit un craquement sinistre.

— *Zaël ?! s'égosilla Aoro en tordant le cou lorsqu'il le reconnut. Qu'est-ce que tu fais ?! Tu es fou ?! Arrête !*

Aoro tenta de retirer sa main de la poitrine de Jaime, mais d'un second geste du bras, Zaël la ramena également vers lui. Elle n'était plus qu'à moitié consciente. Pendant un instant, le géant parut simplement les étreindre tous les deux, la jeune fille et le vieil homme.

— Vas-y, dit-il à l'adresse d'Adrasté. Vite.

— *Je t'ai libéré ! Je t'ai permis de vivre !* vociféra Aoro, les yeux révulsés.

Adrasté prit une profonde inspiration, dégoûtée par ce qu'elle s'apprêtait à faire, et serra les paupières. Elle poussa alors de toute la force

restante de sa voix et hurla le vrai prénom de Jaime. Perdu dans le sifflement de la tempête et les cris d'Aoro, il ne fut reçu que par les oreilles de Jaime et de Zaël. Il n'était que pour eux deux, qui venaient d'accepter de mourir pour sauver le Royaume et tout le continent d'Issyal.

Et Jaime l'entendit. Ce fut comme prendre un coup de massue en plein visage et tomber en chute libre dans une profondeur infinie. Tout lui revint. Les flammes, plus nettes que jamais. Son père. Mort. Sa mère. Morte. Les femmes enceintes qui se rapprochaient d'elle, qui la poursuivaient, le regard flamboyant de haine. Sa terreur à l'idée qu'elles l'attrapent. La secte, tout autour d'elle. Le sang. La douleur. La peur constante. Ses propres cris d'agonie. Puis elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien.

Le visage d'Adrasté apparut alors. Elle se souvint de toutes les heures passées avec elle. De toutes ces années où elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Elle n'avait pas toujours été aussi grincheuse... Elle riait même beaucoup, avant. L'éclat de son rire tapissa les moindres recoins de son esprit, occultant tout le reste. Elle était le seul point de lumière dans ce monde d'obscurité qui venait de s'ouvrir sous ses pieds et dans lequel elle souhaitait plonger et s'oublier, à jamais.

Durant ce qui aurait pu être une seconde ou plusieurs heures, des tourbillons d'images et de sons se succédèrent en elle. Des voix. Des cris. Des pleurs. Des rires, aussi. Quelques moments de plaisir. Mais elle n'aurait su tout démêler. Tout se mélangeait, fusionnait, se fragmentait et se frayait un chemin dans son esprit, tel un poison se répandant doucement dans tout son être. Son corps tout entier était paralysé par la marée de souvenirs qui l'assaillait.

À demi consciente, elle laissa enfin jaillir un ultime hurlement. L'Omphalos se mit à bouillonner en elle, sauvage, impatiente de sortir, d'exploser, d'envahir et détruire impitoyablement tout ce qui se trouvait près d'elle. Sa magie était encore là. Elle avait failli la quitter, mais elle était là. Jaime crut entendre quelqu'un crier quelque chose et sentit une soudaine agitation qui n'avait rien à voir avec la tempête, mais fut incapable de distinguer quoi que ce soit.

Son hurlement se mua en une sorte de plainte lorsque ses souvenirs se mirent à défiler dans son esprit, et enfin, tout explosa. Son énergie sortait d'elle comme une cascade, en jets puissants, inarrêtables. Elle ne reconnaissait pas sa propre voix. C'était la sienne, pourtant, elle le savait. Mais elle l'entendait comme si elle provenait d'une autre personne. Les souvenirs, les images, les émotions et les odeurs se succédèrent à nouveau dans son esprit. Chacune de ses blessures et de ses mutilations se rouvrit comme lorsqu'elle les avait subies. Son cri ne s'arrêtait pas. Peut-être ne s'arrêterait-il jamais ? Il se déversait hors d'elle comme une cascade, tandis que son corps explosait dans un faisceau aveuglant de lumière et d'énergie, réduisant en poussière le corps d'Aoro et de Zaël. Elle eut une ultime pensée pour Boltz, Adrasté, et Jaime. Jaime... Cette fille qu'elle avait été ces derniers mois. Avait-elle vraiment été Jaime ? Aurait-elle été cette personne si elle n'avait pas été asservie par l'Ancien Vœu ? Ou avait-elle toujours été, sous cette nouvelle identité, la dernière des Delpheris, porteuse de l'artefact magique le plus puissant qui ait jamais existé ? Qui était-elle vraiment sans son passé, ses années de torture et de douleur ?

Jaime... Elle ne se rappelait même plus comment elle avait choisi ce prénom. Finalement, il était bien différent de celui qu'Adrasté avait fini par lui révéler. Son vrai prénom résonna tant de fois dans sa tête qu'il se déforma progressivement et commença même à revêtir un étrange aspect comique. Elle eut soudain envie de rire à gorge déployée, mais fut incapable de bouger. Avait-elle encore un corps ? Elle ne sentait plus rien.

CHAPITRE XXXI

Le départ

— Comment vont tes blessures, Filik ?

— Heureusement, elles vont mal. Elles ont presque disparu.

Adrasté se força à sourire, mais ne parvint qu'à se faire une crampe à la mâchoire. Une grande partie du corps de Filik était terriblement méconnaissable. À bien des égards, le côté gauche de son torse ainsi que son épaule rappelaient à Adrasté les mutilations de Zaël. Filik voulut se redresser, mais le mouvement lui arracha une grimace de douleur et il se ravisa.

La guerre était finie. Le Colonel Ruadh avait ordonné que les dragonniers retournent tous à Ilderad et Boltz et Adrasté avaient pris le contrôle des rebelles et des Bénis de l'Armée. Ils avaient construit une sorte de campement d'une taille impressionnante tout autour de la Capitale et de ce qui avait autrefois été le Grand Palais. À la place de l'immense bâtiment qui avait été la demeure des Delpheris et de l'Ancien Vœu se trouvait maintenant un gigantesque cratère.

Ils avaient mis les blessés sous des tentes et Filik était à présent allongé sur un tas de tissu, près d'Adrasté et de sa mère, qui le regardait d'un air préoccupé. Au moment de l'explosion, Adrasté avait dû agir très vite. Elle avait hurlé à tout le monde de s'éloigner. Elle avait été impressionnée par la célérité à laquelle les dragonniers avaient suivi son mouvement, emportant les soldats à dos de dragons avant que le souffle destructeur ne les fauche. Sa magie ayant faibli après la mort d'Aelis, elle savait qu'elle ne pourrait pas absorber l'explosion, cette fois. Et d'ailleurs, si elle l'avait fait, le plan n'aurait pas fonctionné.

Djaus... Un serviteur... Un simple serviteur... Comment auraient-ils pu s'en douter ? Un souvenir la rattrapa soudain, celui du jour où son tuteur était venu la prévenir des intentions du Haut. Elle l'avait congédié en bas des escaliers de la Tour Nord. Il avait pensé qu'elle allait dans sa chambre, mais en fait, elle comptait aller voir Aelis. Ou plutôt, les gardes d'Aelis.

— Le Haut vous charge de doubler les effectifs devant cette porte, leur avait-elle dit. Ne le laissez surtout pas sortir et ne laissez personne y entrer avant ce soir, quoi qu'il arrive.

Elle aurait souhaité l'emmener... Mais c'était impossible. Alors elle était partie, même si elle savait qu'il n'y comprendrait rien, qu'il serait perdu. Il serait en sécurité ici, bien plus qu'avec elle, en cavale.

C'était par hasard qu'elle avait appris qu'Aelis, L'Enfant Immortel, ne recevait jamais de visite autre que celle d'Orlon Malaen. Alors qu'elle ne lui avait jamais adressé la parole seul à seul, Adrasté l'avait croisé, errant dans le Grand Palais, une nuit froide où elle rentrait tard des écuries. Elle avait alors sept ans, à peu près l'âge dans lequel Aelis était lui-même figé.

— Que fais-tu ici ? lui avait-elle dit, surprise. Tu n'as pourtant pas le droit de quitter ta chambre.

— J'ai tué les gardes, avait-il simplement répondu en s'avancant vers elle, le visage sans expression. Ils ne me feront rien. Ils ne peuvent rien me faire.

Adrasté avait hésité. Elle préférait ne pas savoir l'Enfant Immortel en liberté dans le Grand Palais à une heure si tardive. S'il décidait d'aller aux écuries...

— Tu devrais aller te coucher. Demain, il y a des bénédictions.

— Je n'arrive pas à dormir, avait-il répondu, je ne dors presque jamais.

— Comment ça ?

— Depuis que je suis immortel, je ne dors presque plus. Alors je m'ennuie.

Sur ces paroles énigmatiques, il avait finalement fait volte-face et regardé Adrasté.

— Tu veux bien m'accompagner dans ma chambre ? On pourrait parler toute la nuit.

Adrasté avait étouffé un bâillement. Ses muscles douloureux la lançaient et elle avait hâte de poser sa tête sur son oreiller. Mais personne ne disait non à Aelis.

Ils s'étaient glissés dans sa chambre en enjambant les corps des gardes postés devant l'entrée et en évitant les mares de sang. Toute la nuit, ils avaient parlé. Même à sept ans, Adrasté avait vu en l'Enfant toute la souffrance qu'elle-même ressentait entre les mains de son grand-père. En fait, ils n'étaient tous les deux que des outils. Tout comme la Gardienne. Ils se trouvaient simplement du côté qui ne nécessitât pas qu'on les mutile ou qu'on leur arrache leurs organes sous leurs yeux, ou encore qu'on les vide de leur sang. Le soleil avait à peine commencé à pointer le bout de son nez lorsque l'Enfant avait dodeliné de la tête et s'était endormi sur l'épaule d'une Adrasté stupéfaite. Elle s'était lentement extraite et l'avait mis dans son lit, avant de se diriger vers sa propre chambre, au premier étage.

Elle n'avait pas fermé l'œil, cette nuit-là. Ces deux dernières années, elle avait craint Aelis tout autant, si ce n'est plus, qu'elle avait craint son grand-père. Mais ce soir-là, il n'avait pas semblé si dangereux. Le lendemain soir, à la même heure que la veille, elle l'avait trouvé devant sa chambre à elle, assis sur le sol, les jambes repliées sous sa fine robe blanche.

— Aelis... Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me suis enfui.

— Ne me dis pas que tu as encore tué les gardes, avait soupiré Adrasté en levant les yeux au ciel.

Elle avait presque eu envie de sourire et avait cru voir le coin des lèvres d'Aelis frémir imperceptiblement.

— Tu sais qu'ils n'y sont pour rien, avait-elle dit en s'asseyant à côté de lui, c'est grand-père qui leur ordonne de te garder.

— Je ne peux pas le tuer, lui. Mais je peux tuer les gardes.

Adrasté n'avait rien trouvé à répondre et ils étaient restés là, en silence, à écouter les bruits du Grand Palais.

— J'ai dormi, hier, avait soudain dit Aelis.

— Je sais.

— J'étais content.

Adrasté avait souri.

— Tu veux bien revenir, ce soir ?

— Quoi ? Maintenant ? Mais...

— J'aimerais dormir. Je n'y arrive pas seul.

Elle avait fini par céder et était à nouveau restée à ses côtés jusqu'à ce qu'il s'endorme.

— C'est notre secret, d'accord ? avait-elle chuchoté alors qu'il semblait enfin dans le sommeil. Si grand-père l'apprend...

En fait, elle ne savait pas très bien ce que son grand-père ferait, s'il l'apprenait. Des années durant, ils avaient maintenu leurs rencontres nocturnes et Adrasté n'avait jamais parlé à personne de ce qu'elle faisait dès lors qu'elle quittait les écuries. C'était elle qui ne dormait plus beaucoup, désormais. L'Enfant, quant à lui, se révélait moins instable lorsqu'il avait pu avoir quelques heures de sommeil. Moins sanguinaire, moins colérique, même s'il lui arrivait encore d'être pris de folies meurtrières. Il n'était pas surprenant qu'il ait perdu l'esprit après autant d'années sans pouvoir réellement trouver le sommeil.

Jamais personne ne sut quel rapport ils entretenaient. En grandissant, Adrasté s'était mise à le voir comme un petit frère à protéger. Un petit frère qui, étrangement, buvait régulièrement le sang de la personne qu'elle aimait le plus au monde pour rester en vie. Elle n'avait pas pu le tuer avec les autres. Elle l'avait épargné et s'était enfuie. Djaus s'était bien gardé de lui dire qu'éloigner Aelis du sang de la Gardienne était précisément ce qui le conduirait à dépérir...

Mais Aelis était mort, maintenant.

Adrasté était la toute dernière des Malaen.

Elle fut ramenée à elle par un toussotement de Filik, qui leva les yeux vers sa mère avec un petit regard d'excuse.

— Je suis désolé d'être parti... Mais je ne voulais pas qu'Azur...

Sa mère l'interrompit.

— Je comprends très bien. Nous allons tout de même devoir parler de tout cela une fois rentrés.

— Rentrés ? dit Filik d'une voix faible. Mais...

Il baissa la tête comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose de risible, mais important pour lui.

— Je pensais peut-être... rester ici.

Le Colonel Ruadh haussa les sourcils.

— Ici ? Vraiment ? Tu sais qu'il n'y a plus de Bénis ?

— Je sais... Je sais, seulement... Je ne pensais pas m'arrêter à Omphal. J'aimerais voir d'autres choses, peut-être voyager... Le nécromancien, par exemple, et...

— Tu devrais d'abord retourner chez toi, le chapardeur, coupa Adrasté. Ça ne t'a pas suffi de te faire embrocher par un dragon ?

— Si, si, assura Filik en promenant une main dans ses cheveux, mais je vais beaucoup mieux, grâce à toi, et grâce à Jaime... D'ailleurs, comment va-t-elle ? Oh, bonjour Azur !

Adrasté sursauta et se retourna. Les deux voiles de la tente de Filik s'étaient légèrement écartées pour laisser passer le gigantesque museau frémissant d'Azur, dont la tête était trop grosse pour qu'il puisse introduire plus que ses narines et le bout de sa gueule. Elle ne l'avait pas senti s'approcher. L'habituel bourdonnement avait disparu.

— Elle est encore inconsciente, soupira-t-elle en se levant et en posant pour la première fois la main sur le museau bleuté d'Azur. Une sorte de coma, je pense... Elle a subi un choc. C'est un miracle qu'elle ait survécu.

— Nous avons de bons guérisseurs à Ilderad, je vais voir s'ils sont en mesure de vous aider, suggéra le Colonel Ruadh, c'est le moins que je puisse faire.

— Je vous remercie, dit Adrasté en inclinant légèrement la tête, mais je pense qu'elle finira par se réveiller. Ni la magie ni les soins physiques n'arrangeront quoi que ce soit. Seul le temps fera son effet.

Filik et sa mère hochèrent la tête d'un air grave tandis qu'Adrasté repoussait Azur pour se frayer un chemin hors de la tente. Elle se retrouva nez à nez avec Elliath.

— Salut.

— Salut...

Elles se toisèrent avec animosité. La première fois qu'Adrasté avait croisé Elliath, celle-ci se trouvait avec sa bande de pillleurs. C'était pendant leur séjour dans la petite mesure abandonnée près de Gandir, et Adrasté était partie chasser. Aucun des pillleurs n'avait réussi à l'approcher, et Adrasté s'était souvent demandé pourquoi les autres louaient tant les talents de combattante d'Elliath. Elle ne lui avait rien trouvé d'impressionnant. Filik et Boltz lui avaient relaté leur rencontre avec la pilleuse et cette dernière n'avait pas été ravie d'apprendre qu'elle avait été bernée quant à leur réelle raison de retrouver Adrasté.

— Je lui ai assuré qu'elle serait quand même payée, et ça a eu l'air de la calmer, avait achevé Filik. Elle nous a sauvé la vie plusieurs fois dans la bataille... Si je suis ici, c'est aussi grâce à elle.

Il avait décrit les prouesses d'Elliath avec une admiration presque craintive, face à une Adrasté renfrognée.

— Tu viens réclamer ta paie pour ne pas m'avoir tuée, c'est ça ? lança Adrasté d'un air moqueur en levant les yeux vers Elliath.

— J peux encore faire en sorte de la mériter, si tu veux, répondit la pilleuse avec un rictus mauvais. Mais le chef a dit non, alors...

Et elle repoussa la toile et disparut dans la tente, sa besace serrée contre elle. Adrasté l'entendit dire d'une voix forte :

— Tiens, chef, je t'apporte ça. Tu l'avais pas oubliée, quand même ?

— Oh ! La poule ! répondit la voix enjouée de Filik. Elle n'a rien, c'est incroyable... Merci Elliath ! Mais... Tu l'as gardée sur toi pendant les combats ?

— Ouais... Si on m'avait dit qu'un jour, ma mission serait de protéger un poulet obèse... Bon, parlons peu, parlons bien. Madame la mère du chef, on a des choses à régler, je crois.

Perplexe face à cet échange saugrenu, Adrasté leva les yeux au ciel et se dirigea vers la tente de Jaime. À plusieurs mètres de là, elle vit Myrkur et Loïa assises sur un rocher et plongées dans une conversation animée, visiblement ravies de se retrouver. Elles devaient sans doute se raconter ce

qu'elles avaient vu et vécu durant leur séparation. Parvenue à la tente de Jaime, elle se baissa et écarta la toile. Comme elle s'y était attendue, Boltz était déjà là et lui caressait les cheveux d'un air absent.

— Toujours rien ?

— Toujours rien...

Boltz soupira et Adrasté s'assit près de lui. Aucun d'eux ne dit un mot pendant plusieurs minutes. Ils restèrent simplement là, perdus dans leurs pensées, écoutant les bruits de l'extérieur dans une sorte de méditation.

— Je l'avais mal jugé, dit enfin Adrasté. Zaël.

— Ouais... moi aussi, admit Boltz d'un ton bourru.

— Il était comme nous, finalement. Il s'est fait berner par Aoro. Et il s'est sacrifié pour nous. Et maintenant, tout le monde va apprendre que la dernière héritière des Delpheris est vivante et qu'elle est la seule source de magie de tout le Royaume... Les nouvelles iront vite. C'est peut-être dangereux pour elle de rester ici, non ?

— Oh, crois-moi, quand les gens sauront que quelqu'un a enfin réussi à détruire le Grand Palais, vu la sympathie qu'ils avaient pour l'Ancien Vœu ces derniers temps, il y a plus de chances pour qu'ils la célèbrent.

Adrasté haussa les épaules et lorsqu'elle croisa le regard de Boltz, quelque chose lui revint :

— Tu te souviens, je t'avais dit avoir l'impression de t'avoir déjà rencontré ?

— Oui, le jour de notre départ de l'auberge.

Adrasté hocha la tête.

— En fait, il ne s'agissait pas de toi. Tes yeux me rappelaient ceux du Général. C'était ton frère, c'est ça ?

— Oui. Je le pensais mort, dit Boltz à voix basse. Maintenant, au moins... Je n'ai plus de doute. J'aurais quand même voulu que ça se passe autrement.

Il détourna le regard et Adrasté en fit de même lorsqu'elle remarqua que ses yeux étaient plus brillants que d'habitude.

— La vieille tatoueuse était prête à ramener Jaime au Grand Palais, murmura Boltz après quelques secondes. À la livrer à l'Ancien Vœu malgré ce qu'ils lui faisaient... Et elle a fait tout ça pour empêcher un Delpheris d'accéder de nouveau au pouvoir. Ils étaient si terribles que ça ?

— À ce qu'on raconte, oui, dit Adrasté, c'est toute une histoire. Mais c'était il y a un siècle, alors je n'en sais pas beaucoup plus que toi.

Boltz réprima un frisson et se pencha au-dessus de Jaime pour remonter une mèche qui lui tombait sur le front.

— Je n'arrive pas à croire, souffla-t-il, que tout ce temps, la solution pour retrouver sa mémoire était simplement de lui dire son vrai prénom. Ton idée ?

Adrasté eut un sourire fatigué et acquiesça.

— J'ai pensé que tous ceux qui le connaissaient étaient morts, à part Aoro et moi-même. Et je l'ai effacé de la mémoire d'Aoro avant de fuir du Grand Palais, pour être certaine qu'il ne lui révélerait pas. Chose qu'il n'avait de toute façon pas envie de faire...

Boltz la contempla un moment avec une expression de stupéfaction impressionnée. Puis il se mit à nouveau à caresser les cheveux de Jaime et ne dit plus rien.

Les deux semaines suivantes se succédèrent sans aucun changement notable dans l'état de Jaime. Filik avait en fin de compte consenti à quitter Omphal en compagnie de sa mère et d'une escorte Ildari, et ce n'était plus qu'une question de jours avant qu'ils n'annoncent leur départ. Adrasté avait redouté ce moment, mais elle n'en montra rien. Elle comprit ce qu'il était sur le point de lui dire dès qu'elle vit son visage apparaître à l'entrée de la tente de Jaime, un petit sourire triste suspendu sous ses taches de rousseur. Une fine barbe lui recouvrait le menton et le bas des joues.

— Tu as un instant ? dit-il.

— Oui.

Il s'était glissé par l'ouverture et s'était tortillé pendant quelques secondes, manifestement mal à l'aise. Adrasté avait rompu le silence.

— Tu reviendras, va.

Il leva les yeux vers elle, surpris.

— Et cette fois, poursuivit-elle avec un sourire, tu n’auras pas besoin de chaparder les affaires des autres pour t’en sortir. Ça te changera.

— J’espère, dit-il en s’ébouriffant les cheveux et en fixant ses pieds, le teint virant brusquement au rouge tomate. Et puis... j’aimerais bien que toi et moi on... Enfin... Tu sais... C’était sympa de voyager ensemble. Ç’aurait été chouette que ça continue.

Adrasté s’avança et le serra dans ses bras pour ne pas avoir à croiser son regard. Elle ne voulait pas qu’il s’en aille. Elle s’était habituée à sa présence réconfortante et n’était pas encore sûre de pouvoir s’en passer.

— On se reverra, dit-elle. C’est promis.

Filik s’en alla le lendemain. Adrasté ne sortit pas lui dire au revoir et fit semblant de dormir dans sa tente lorsqu’elle les entendit s’affairer et se rassembler. Il ne vint pas non plus la voir.

Jaime finit par ouvrir les yeux six semaines après son départ.

ÉPILOGUE : CINQ ANS PLUS TARD

Le Royaume d'Omphal avait bien changé depuis que ce que l'on appelait désormais la « Bataille des Quatre Armées », qui s'était déroulée cinq ans auparavant. Le Grand Palais et une bonne partie de la Capitale ayant été complètement rasés par le pouvoir de l'Omphalos, il avait fallu s'atteler à la reconstruction sans qu'aucune magie ne puisse leur venir en aide dans un premier temps. Lorsque Jaime était sortie de son coma, elle avait eu besoin d'un certain temps pour s'habituer à son état. Elle avait mis plusieurs jours à réussir à parler, encore plus à marcher et se mouvoir normalement. Souvent, elle avait manifesté l'envie de rester seule et ne répondait que si l'on s'adressait directement à elle, la plupart du temps en monosyllabes. Boltz et Adrasté avaient fait de leur mieux pour l'aider à retrouver une vie normale, chose qu'elle n'avait en réalité jamais connue. Mais quelque chose avait ravivé une lueur en elle.

Un mois après son réveil, Assil, Maddie et Venig étaient venus à la Capitale et Maddie s'était précipitée sur eux tous avec des cris de soulagement larmoyants. Elle n'avait cessé d'étreindre Jaime à chaque fois qu'elle le pouvait et tous s'accordaient à dire que sa présence avait largement contribué à sortir la convalescente de sa torpeur.

Elle mit plusieurs années pour trouver un équilibre ; elle avait tenu à participer à la reconstruction du Royaume, puisant dans cette activité la distraction nécessaire pour laisser le temps guérir ses blessures du corps et de l'esprit. Grâce à sa magie, qu'elle maîtrisait désormais parfaitement, elle avait aidé à reconstruire la Capitale et les villages les plus saccagés par les affrontements. Sa magie rendait les choses bien plus faciles. Il n'avait pas fallu longtemps pour que le peuple la réclame à la tête du Royaume. Elle ne savait quoi en penser, mais Boltz jugeait l'idée très bonne.

— Personne ne veut plus de Béni ! Et toi, tu as des pouvoirs magiques, avait-il dit avec sagesse, tu as réellement quelque chose dont le Royaume a besoin et tu fais ça bien.

— Tant qu'on ne m'enferme pas dans un grand palais, avait marmonné Jaime à demi renfrogné.

— Tu verras, ça changera le pays d'avoir autre chose qu'un tyran à leur tête. Tu nous en as débarrassés et ils t'en sont reconnaissants.

Jaime dut admettre qu'il avait raison. Pour un temps au moins, le Royaume semblait très satisfait de ses interventions lorsqu'il y avait besoin de magie. Ilderad envoya également des dragonniers aider à l'édification des constructions les plus imposantes. Ils avaient décidé de ne pas rebâtir le Grand Palais.

Durant plusieurs mois, les habitants de Gandir s'attelèrent à y reconstruire leurs maisons et Boltz et Jaime eux-mêmes finirent par s'y installer. Leur demeure était simple, mais assez grande pour accueillir tous ceux qui souhaiteraient leur rendre visite. Maddie et Venig passaient les voir presque tous les jours et Maddie était ravie de pouvoir à nouveau recevoir des clients dans son auberge. Elle prenait un plaisir manifeste à se lamenter joyeusement de ses déboires journaliers à chaque fois qu'ils se rencontraient.

Boltz, lui, voyageait souvent. Il était désormais le principal représentant d'Omphal pour les affaires en rapport avec Ilderad. Quelques fois durant l'année, il disparaissait en direction du nord sur le dos d'Azur, le temps d'une ou deux semaines. Un jour, cependant, il revint avec un grand sourire et annonça :

— On va avoir de la visite bientôt !

En effet, un beau jour de printemps, en fin de matinée, Jaime entendit un hennissement et regarda par la fenêtre. Un élégant cheval portant des sacs de voyage venait de s'arrêter devant chez eux, monté par un homme aux épaules larges et aux cheveux roux et bouclés.

— Filik ! s'écria-t-elle en ouvrant la porte à la volée.

Filik démonta et courut vers elle, un sourire rayonnant sur son visage qui semblait encore plus envahi par les taches de rousseur que la dernière

fois qu'elle l'avait vu. Jaime le prit dans ses bras et recula en le tenant à bout de bras :

— Décidément, j'avais oublié comme tu étais grand. Et puis... c'est nouveau, ça !

Filik eut un petit rire gêné en grattant la fine couche de barbe qui recouvrait ses joues. Il avait souvent envoyé des lettres à Jaime ces cinq dernières années, mais elle réalisait seulement aujourd'hui le temps qui s'était écoulé depuis leur dernière rencontre.

— J'avais oublié, ça fait un moment que je l'ai, maintenant... Je suis content, tu as l'air en pleine forme, euh... Comment dois-je t'appeler ?

— Jaime. Juste Jaime, dit-elle avec un grand sourire. Tiens, je vois que tu as ramené une vieille amie avec toi !

Elle désigna du menton l'énorme poule blanche perchée sur le postérieur du cheval de Filik.

— Oui, j'ai du mal à m'en séparer, admit-il en passant la main dans ses cheveux, elle refuse toujours de me laisser m'éloigner.

Il baissa la voix et prit des airs de conspirateur.

— Pour tout te dire, je me demande si ce n'est vraiment qu'une poule ordinaire... Je la soupçonne un peu d'être un esprit ou un transphomage, quelque chose comme ça...

— Un transphomage ?

— Oui, ce sont des mages qui voyagent sous forme d'animaux. Il en existe plusieurs à Issyal et dans les îles du sud, j'ai lu ça lors de mes recherches.

Jaime l'examina attentivement, ne sachant pas bien si elle devait rire ou non, mais Filik semblait très sérieux.

— Bienvenue chez nous ! lança la voix de Boltz d'une voix forte.

Il venait d'apparaître sur le perron. Il s'avança vers eux, l'air ravi, et mit un bras autour des épaules de Jaime en s'adressant à Filik.

— Alors, ça y est ? Prêt à y aller ?

— Je crois bien, dit Filik avec un geste de la tête. Si elle ne me fait pas faux bond. Tu la connais, elle est imprévisible, alors...

— C’était quand, la dernière fois, déjà ?

Jaime les regarda tour à tour. De quoi parlaient-ils ?

— La fin de la guerre, au campement... Oh, on s’est écrit, depuis. Je lui ai parlé des nécromanciens, de phénomènes inquiétants... De choses étranges que j’ai entendues provenant du sud et que j’aimerais explorer. D’où ma présence ici. Elle a dit vouloir venir avec moi, alors...

— Quelqu’un peut m’expliquer ? demanda Jaime. Qu’est-ce qui...

— Eh bien, tu as conservé toutes tes affaires, cette fois ! Bravo, c’est un bon début ! lança une voix forte derrière Jaime.

Elle se retourna et son cœur manqua un battement. Un petit sourire ironique sur les lèvres, Adrasté venait d’apparaître entre les arbres, juchée sur son cheval Möy. Grande, belle, ses cheveux encore plus longs et brillants que dans ses souvenirs. Contrairement à Filik, qui n’était pas revenu à Omphal depuis la fin de la bataille, Adrasté avait souvent rendu visite à Jaime ces dernières années. Elle ne tenait jamais à allonger son séjour, cependant, et son précédent passage remontait à presque un an auparavant. Adrasté descendit de son cheval et Jaime la serra dans ses bras, les yeux scintillants. Leurs retrouvailles provoquaient toujours un flot d’émotions.

— Oh, tu es déjà là ! s’exclama Filik.

Il regarda partout sauf en direction d’Adrasté et Jaime crut revoir l’adolescent qu’elle avait connu.

— Évidemment que je suis là, dit Adrasté en s’avançant et en se plantant devant Filik, les mains sur les hanches, je t’avais donné rendez-vous, non ?

— Oui, je pensais juste que... enfin, laisse tomber.

Adrasté l’examina avec un étrange sourire incrédule.

— C’est pour faire peur aux brigands, la barbe ?

— N... non... dit Filik, le teint plus écarlate que jamais. Bon, on... on y va ?

— Vous ne restez pas ? intervint Jaime. Je suis certaine que Maddie serait ravie de...

— Je suis passé voir Maddie avant de venir, assura Filik, j'ai pris quelques chopes et on a discuté.

— À cette heure-ci, « quelques chopes », répéta Jaime en fronçant les sourcils d'un air faussement préoccupé, fais attention, on croirait entendre Boltz il y a quelques années...

Filik éclata de rire et Boltz se renfrogna en marmonnant.

— Désolée, Jaime, on ne peut pas rester, dit Adrasté, Filik et moi allons risquer nos vies un peu plus au sud. Histoire de se remémorer le bon vieux temps.

Jaime hocha la tête.

— Laissez-moi au moins vous donner des provisions, alors...

— Tu ne m'as pas écouté, on dirait, ricana Filik, je suis passé chez Maddie !

Il pointa du doigt le cheval blanc chargé de sacs.

— Elle m'a forcé à prendre des provisions.

Jaime pouffa de rire. Azur apparut à ce moment précis et roucoula de bonheur en se ruant vers Filik. Comme à chaque fois qu'il l'avait revu au cours des visites de Boltz à Ilderad, Filik fut impressionné par la taille de son dragon, qui avoisinait désormais celle d'une petite colline. Le temps de quelques échanges supplémentaires, et après avoir assuré à Boltz et Jaime qu'ils reviendraient très vite, Filik et Adrasté avaient chacun chevauché leur cheval et avaient disparu sur la route du sud. Jaime n'en était pas certaine car ils étaient déjà loin, mais elle avait cru entendre la voix d'Adrasté marmonner :

— C'est pour le dîner, ce gros sac de plumes ?

— Je t'avais bien dit qu'on se reverrait, fit remarquer Adrasté alors qu'elle et Filik venaient d'émerger de la forêt de Gandir et s'engageaient à présent sur un chemin escarpé longeant une haute colline.

— Et je t’ai cru, répondit Filik. Simplement – il rougit violemment – j’aurais aimé que ce soit plus tôt... Cinq ans, ça m’a paru long.

Adrasté sourit en regardant Filik et sentit à son tour une chaleur qui n’avait rien à voir avec le beau soleil de printemps qui brillait loin au-dessus de leurs têtes lui envahir la poitrine. Avoir voyagé au sein d’Issyal ces dernières années lui avait fait énormément de bien. Après avoir passé sa vie entière enfermée dans un bâtiment presque indestructible, elle n’avait qu’une envie, c’était de pouvoir vagabonder où bon lui semblait. Il s’avérait que toute magie n’avait pas totalement disparu de son corps. Jaime avait supposé qu’Adrasté avait aspiré une telle quantité du pouvoir de l’Omphalos au cours de sa vie qu’il en subsistait une infime portion en elle, ce qui lui avait permis de conserver une grande vitesse et une grande agilité. De plus, elle avait du sang Delpheris, étant descendante de Selina Delpheris. Un peu de magie coulait donc naturellement en elle. Elle ne pouvait plus contrôler les éléments ou créer de bouclier gigantesque, mais elle se défendait bien mieux qu’une simple humaine et avait gardé ses talents de combat à l’épée et au couteau. À l’image des oiseaux qu’elle et Jaime avaient passé tant de temps à fabriquer, elle voulait désormais être libre d’aller où bon lui semblait. Elle avait donc exploré les quatre pays d’Issyal. Seule.

Cependant, même si elle pensait souvent à Jaime lors de ses voyages, la pensée de Filik, bien que plus discrète, était constamment présente. Elle avait dû se rendre à l’évidence : il lui manquait. Elle lui avait ainsi proposé de se joindre à lui pour sa prochaine expédition. Néanmoins, elle devait admettre qu’elle s’était simplement attendue à revoir le jeune adulte tout juste sorti de l’adolescence qu’elle avait un jour failli tuer et qui avait laissé échapper un cri de terreur si aigu qu’il aurait pu être pris pour une mésange.

Après douze heures de chevauchée, ils s’arrêtèrent dans une auberge. Qu’il était étrange de ne pas avoir à se cacher, à dormir sous une grotte ou dans un fourré à l’abri des regards. Tout le monde avait appris le réel rôle d’Adrasté dans toute cette histoire et parfois, les gens la reconnaissaient et venaient la saluer, quoiqu’avec appréhension. Même si elle était contente qu’on ne lui jette plus d’œillades haineuses ou terrorisées, elle avait encore du mal à interagir avec les autres et fut soulagée lorsque Filik suggéra d’aller se coucher pour pouvoir prendre la route tôt le lendemain.

Il leur fallut dix jours supplémentaires pour atteindre leur destination, qui se trouvait après le village de Moïave. À mesure qu'ils allaient vers le sud, Adrasté réalisait que Gandir et la Capitale se trouvaient en fait très au nord du pays. Lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la dernière colline qui dissimulait le paysage, Adrasté sentit ses poumons se vider et laissa échapper un « Oh... ». C'était au-delà de tout ce qu'elle avait pu lire et imaginer. Elle descendit de son cheval et garda les yeux rivés devant elle, comme hypnotisée. Elle entendit Filik la suivre.

— Tu n'étais jamais venue ? demanda-t-il. Pourtant, tu en rêvais, non ?

— Oui, j'en rêvais. Mais... Je ne sais pas... Je voulais attendre.

Elle se tourna vers Filik, dont les boucles dansaient sous la force du vent. Sa propre tignasse lui obscurcit la vue et elle la rejeta en arrière. En cet instant, elle avait du mal à imaginer que quelques années auparavant, elle avait pu être si malheureuse. Une brise lui fouettait agréablement le visage et elle respira à pleins poumons, sa poitrine se gonflant de plaisir.

— Attendre ? répéta Filik en penchant la tête d'un air désespéré. Attendre quoi ?

Adrasté enleva ses bottes et posa les pieds à même le sol. Elle sentit ses orteils s'enfoncer avec délice dans le sable fin et tiède de la plage. La mer. Elle y était. Enfin. Un frisson la parcourut. Elle s'était retenue, tout ce temps. Elle avait repoussé ce moment. Les vagues se pressaient contre le sable dans une danse incessante, amenant avec elles les cris des mouettes et les effluves d'odeurs maritimes qu'Adrasté n'avait pu qu'imaginer jusqu'à aujourd'hui. C'était si différent de tout ce qu'elle avait connu. Elle avait exploré Issyal, était allée vers le nord, l'est et l'ouest. Mais tout ce temps, elle n'avait pensé qu'à la mer. Et elle y était enfin. Avec Filik. Elle le regarda avec un sourire rayonnant et dit :

— J'attendais d'être avec la bonne personne.

Elle avança résolument vers lui. Il parut alors comprendre son intention et se pencha en l'entourant de ses bras au moment où elle-même tendait le cou en direction de ses lèvres.

FIN

OceanofPDF.com

À PROPOS DE L'AUTRICE

Evy Reeves est née au Maroc en février 1993. À vingt ans, elle déménage à Reims (France) pour ses études, à l'issue desquelles elle obtient un Master en Marketing. Après quelques années de voyages et de déménagements entre l'Europe et les États-Unis, elle s'installe définitivement à Paris en 2019. Aujourd'hui, elle partage son temps entre écriture, musique et illustration. Profondément marquée et influencée par les grandes sagas fantasy et fantastiques de notre temps, Evy Reeves relate les aventures épiques de femmes aux pouvoirs indomptables dans un monde de mystères, de complots et de magie.

OceanofPDF.com

Si vous avez aimé, n'hésitez pas à rejoindre Evy Reeves sur ses réseaux sociaux, à vous abonner à sa newsletter et à laisser votre avis sur Amazon. Les avis aident énormément !

Site web : *evyreeves.com*

Facebook : *facebook.com/evyreevesofficiel*

Instagram : *@evyreeves_autrice*

Tiktok : *Evy Reeves – Autrice*

Mail : *contact@evyreeves.com*

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

De la même autrice :

Le Secret de L'Ancien Vœu
Tome I : L'Omphalos

Duologie complète :

Le Secret de L'Ancien Vœu
Tome I : L'Omphalos

Le Secret de L'Ancien Vœu
Tome II : Les Quatre Armées

Copyright © 2023 Evy Reeves

Couverture : © Hélène Lenoble

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Juillet 2023

ISBN : 978-2-9586547-3-3

OceanofPDF.com